

John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

★ ADAMS
232.1
Vol. 11

Digitized by the Internet Archive
in 2010



Œ U V R E S

D E

M^r. DE VOLTAIRE.

T O M E S E I Z I È M E.

ADAMS 232.1

216

E S S A I

S U R

LES MŒURS, ET L'ESPRIT

D E S N A T I O N S ;

E T S U R

LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE ,

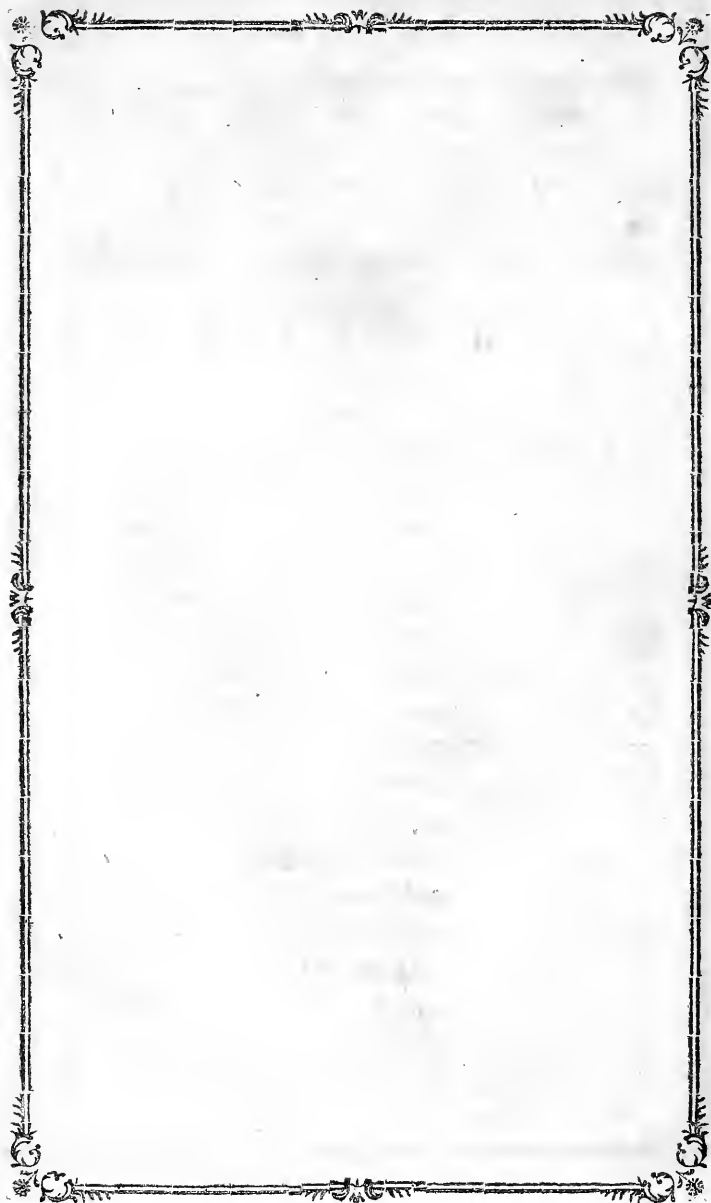
D E P U I S

CHARLEMAGNE, JUSQU'A LOUIS XIII.

T O M E T R O I S I È M E .



M. D C C. L X X V .



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce troisième Volume.

CH. I.	<i>DE Pic de la Mirandole.</i>	
	Page. I
CH. II.	<i>Du pape Alexandre VI, & du roi Louis XII. Crimes du pape & de son fils. Malheurs du faible Louis XII.</i>	4
CH. III.	<i>Attentats de la famille d'Alexandre VI, & de César de Borgia. Suite des affaires de Louis XII. avec Ferdinand le catholique. Mort du pape.</i>	10
CH. IV.	<i>Suite des affaires politiques de Louis XII.</i>	16
CH. V.	<i>De la ligue de Cambrai, & quelle en fut la suite. Du pape Jules II, &c.</i>	18
	<i>Essai sur les mœurs. Tome. III.</i>	a

CH. VI.	<i>Suite des affaires de Louis XII. de Ferdinand le catholique & de Henri VIII. roi d'Angleterre. . . .</i>	27
CH. VII.	<i>De l'Angleterre & de ses malheurs après l'invasion de la France. De Marguerite d'Anjou, femme de henri VI. &c.</i>	31
CH. VIII.	<i>D'Edouard IV. De Marguerite d'Anjou, & de la mort de Henri VI.</i>	37
CH. IX.	<i>Suite des troubles d'Angleterre sous Edouard IV. sous le tyran Richard III. & jusqu'à la fin du règne de Henri VII.</i>	41
CH. X.	<i>Idée générale du seizième siècle.</i>	48
CH. XI.	<i>Etat de l'Europe du tems de Charles-Quint. De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Laponie. . . .</i>	51
CH. XII.	<i>De l'Allemagne & de l'empire, aux XV^e. & XVI^e. siècles.</i>	75
CH. XIII.	<i>Usages des XV^e. & XVI^e.</i>	

siècles, & de l'état des beaux-arts. 79

CH. XIV. *De Charles-Quint & de François I. jusqu'à l'élection de Charles à l'empire en 1519. Du projet de l'empereur Maximilien de se faire pape. De la bataille de Marignan.* 91

CH. XV. *De Charles-Quint & de François I. Malheurs de la France.* 95

CH. XVI. *Prise de François I. Rome saccagée. Soliman repoussé. Principautés données. Conquête de Tunis. Question si Charles-Quint voulait la monarchie universelle? Soliman reconnu roi de Perse dans Babylone.* 102

CH. XVII. *Conduite de François I. Son entrevue avec Charles-Quint. Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France & du sultan Soliman. Mort de François I.* 109

CH. XVIII. *Troubles d'Allemagne. Ba-*

	<i>taille de Mulberg. Grandeur & disgrâce de Charles-Quint. Son abdication.</i>	120
CH. XIX.	<i>De Léon X. & de l'église.</i>	124
CH. XX.	<i>De Luther & de Zuingle. Des indulgences. De l'aventure des dominicains qui causa le changement de religion dans la moitié de la Suisse.</i>	133
CH. XXI.	<i>De Zuingle, & de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.</i>	142
CH. XXII.	<i>Progrès du Luthéranisme en Suède, en Dannemarck, & en Allemagne.</i>	247
CH. XXIII.	<i>Des anabatistes.</i>	152
CH. XXIV.	<i>Suite du luthéranisme & de l'anabatisme.</i>	154
CH. XXV.	<i>De Genève & de Calvin.</i>	157
CH. XXVI.	<i>De Calvin & de Servet.</i>	160
CH. XXVII.	<i>Du roi Henri VIII. De la révolution de la religion en Angleterre.</i>	166
CH. XXVIII.	<i>Suite de la religion d'Angleterre.</i>	177

- CH. XXIX. *De la religion en Ecoffe.* . 184
- CH. XXX. *De la religion en France sous
François I & ses successeurs.* 185
- CH. XXXI. *Des ordres religieux.* . . . 195
- CH. XXXII. *De l'inquisition.* 211
- CH. XXXIII. *Des découvertes des Portu-
gais.* 221
- CH. XXXIV. *Du Japon.* 230
- CH. XXXV. *De l'Inde en deçà & delà le
Gange. Des espèces d'hom-
mes différentes, & de leurs
coutumes.* 236
- CH. XXXVI. *De l'Ethiopie, ou Abissinie.* 244
- CH. XXXVII. *De Colombo, & de l'Améri-
que.* 247
- CH. XXXVIII. *Vaines disputes. Comment
l'Amérique a été peuplée.
Différences spécifiques en-
tre l'Amérique & l'ancien
monde. Religion. Antro-
pophages. Raisons pour-
quoi le nouveau monde est
moins peuplé que l'ancien.* 257
- CH. XXXIX. *De Fernand Cortez.* . . . 265
- CH. XL. *De la conquête du Pérou.* . 273

CH. XLI.	<i>Du premier voyage autour du monde.</i>	281
CH. XLII.	<i>Du Brésil.</i>	284
CH. XLIII.	<i>Des possessions des Français en Amérique.</i>	287
CH. XLIV.	<i>Des isles françaises, & des flibustiers.</i>	273
CH. XLV.	<i>Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.</i>	300
CH. XLVI.	<i>Du Paraguay. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.</i>	307
CH. XLVII.	<i>Etat de l'Asie au tems des découvertes des Portugais.</i>	314
CH. XLVIII.	<i>Des Tartares.</i>	320
CH. XLIX.	<i>Du Mogol.</i>	322
CH. L.	<i>De la Perse, & de sa révolution au seizième siècle. De ses usages, de ses mœurs, &c.</i>	328
CH. LI.	<i>De l'empire ottoman au seizième siècle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.</i>	333

CH. LII.	<i>De la bataille de Lépante.</i>	341
CH. LIII.	<i>Des côtes d'Afrique.</i>	345
CH. LIV.	<i>Du royaume de Fez & de Maroc.</i>	348
CH. LV.	<i>De Philippe II roi d'Espagne.</i>	351
CH. LVI.	<i>Fondation de la république des provinces-unies.</i>	359
CH. LVI.	<i>Suite du règne de Philippe II. Malheur de Dom Sébastien roi de Portugal.</i>	372
CH. LVII.	<i>De l'invasion de l'Angleterre, projetée par Philippe II. De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de Don Carlos, &c.</i>	378
CH. LVIII.	<i>Des Anglais, sous Edouard VI. Marie, & Elizabeth.</i>	387
CH. LIX.	<i>De la reine Elizabeth.</i>	391
CH. LX.	<i>De la reine Marie Stuart.</i>	397
CH. LXI.	<i>De la France vers la fin du seizième siècle, sous François II.</i>	403
CH. LXII.	<i>De la France. Minorité de Charles IX.</i>	407

vii] TABLE DES CHAPITRES.

CH. LXIII. *Sommaires des particularités principales du concile de Trente.* 420

CH. LXIV. *De la France sous Henri III. Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassins. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.* 437

Fin de la Table du Tome troisième.

ESSAI

SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS
DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHAR-
LEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

CHAPITRE PREMIER.

De Pic de la Mirandole.

SI l'aventure de *Savonarole* fait voir quelle était en-
cor la superstition, les thèses du jeune prince de la *Miran-*
dole nous montrent en quel état étaient les sciences.
C'est à Florence & à Rome, chez les peuples alors les
plus ingénieux de la terre, que se passent ces deux scè-
nes différentes. Il est aisé d'en conclure quelles ténè-
bres étaient répandues ailleurs, & avec quelle lenteur
la raison humaine se forme.

C'est toujours une preuve de la supériorité des Italiens
dans ce tems-là, que *Jean-François Pic de la Miran-*
dole, prince souverain, ait été dès sa plus tendre
jeunesse un prodige d'étude & de mémoire. Il eût été
dans notre tems un prodige de véritable érudition. Le
goût des sciences fut si fort en lui, qu'à la fin il re-
nonça à sa principauté, se retira à Florence, où il
mourut en 1494, le même jour que *Charles VIII.* fit
son entrée dans cette ville. On dit qu'à l'âge de dix-huit
ans il savait vingt-deux langues. Cela n'est certainement

pas dans le cours ordinaire de la nature. Il n'y a point de langue qui ne demande environ une année pour la bien savoir. Quiconque dans une si grande jeunesse en fait vingt-deux, peut être soupçonné de les savoir bien mal, ou plutôt il en fait les élémens, ce qui est ne rien savoir.

Il est encor plus extraordinaire que ce prince ayant étudié tant de langues ait pu à vingt-quatre ans soutenir à Rome des thèses sur tous les objets des sciences, sans en excepter une seule. On trouve à la tête de ses ouvrages quatorze cents conclusions générales sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'élémens de géométrie & de la sphère, étaient dans cette étude immense la seule chose qui méritait ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du tems. C'est *la somme de St. Thomas*, c'est le précis des ouvrages d'*Albert* surnommé *le Grand*, c'est un mélange de théologie avec le péripatésisme. On y voit qu'un ange est infini *secundum quid* : les animaux & les plantes naissent d'une *corruption animée par la vertu productive*. Tout est dans ce goût. C'est ce qu'on apprenait dans toutes les universités. Des milliers d'écoliers se remplissaient la tête de ces chimères, & fréquentaient jusqu'à quarante ans les écoles où on les enseignait. On ne savait pas mieux dans le reste de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde étaient bien excusables alors de mépriser les sciences, & *Pic de la Mirandole* bien malheureux d'avoir consumé sa vie & abrégé ses jours dans ces graves démençes.

Ceux qui nés avec un vrai génie cultivé par la lecture des bons auteurs Romains, avaient échappé aux ténèbres de cette érudition, étaient depuis *le Dante* & *Pétrarque* en très-petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux princes, aux hommes d'état, aux femmes, aux seigneurs, qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable; & ils devaient être plus propres au prince de la Mirandole que les compilations d'*Albert le Grand*.

Mais la passion de la science universelle l'emportait ; & cette science universelle consistait à savoir par cœur sur chaque matière quelques mots qui ne donnaient aucune idée. Il est difficile de comprendre comment les mêmes hommes qui raisonnent si juste & si finement sur les affaires du monde & sur leurs intérêts, ont pu se payer de paroles inintelligibles dans presque tout le reste. La raison en est, qu'on veut paraître instruit plutôt que de s'instruire ; & quand des maîtres d'erreur ont plié notre ame dans notre jeunesse , nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser , nous en faisons au contraire pour la courber encor. De là vient que tant d'hommes pleins de sagacité , & même de génie , sont pêtis d'erreurs populaires.

Pic de la Mirandole écrivit à la vérité contre l'astrologie judiciaire ; mais il ne faut pas s'y méprendre , c'était contre l'astrologie pratiquée de son tems. Il en admettait une autre , & c'était l'ancienne , la véritable , qui , disait-il , était négligée.

Il dit dans sa première proposition , que la *magie* , telle qu'elle est aujourd'hui , & que l'église condamne , n'est point fondée sur la vérité , puisqu'elle dépend des puissances ennemies de la vérité. On voit par ces paroles même , toutes contradictoires qu'elles sont , qu'il admettait la *magie* comme une œuvre des démons , & c'était le sentiment reçu. Aussi il assure , qu'il n'y a aucune vertu dans le ciel & sur la terre qu'un magicien ne puisse faire agir ; & il prouve que les paroles sont efficaces en *magie* , parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le monde.

Ces thèses firent beaucoup plus de bruit , & eurent plus d'éclat que n'en ont eu de nos jours les découvertes de *Newton* , & les vérités approfondies par *Locke*. Le pape *Innocent VIII.* fit censurer treize propositions de toute cette grande doctrine. Ces censures ressembloient aux décisions de ces Indiens qui condamnaient l'opinion que

la terre est soutenue par un dragon , parce que , disaient-ils, elle ne peut être soutenue que par un éléphant. *Pic de la Mirandole* fit son apologie ; il s'y plaint de ses censeurs. Il dit qu'un deux s'emporta violemment contre *la cabale*. Mais *savez-vous*, lui dit le jeune prince, *ce que veut dire ce mot de cabale ? Belle demande*, répondit le théologien, *ne sait-on pas que c'était un hérétique qui écrivit contre JESUS-CHRIST ?*

Enfin il fallut que le pape *Alexandre VI.* qui au moins avait le mérite de mépriser ces disputes, lui envoyât une absolution. Il est remarquable, qu'il traita de même *Pic de la Mirandole & Savonarole*.

L'histoire du prince de la Mirandole n'est que celle d'un écolier plein de génie, parcourant une vaste carrière d'erreurs, & guidé en aveugle par des maîtres aveugles : ce qui suit est l'histoire des maîtres du mensonge qui fondent leur puissance sur la stupidité humaine.

CHAPITRE DEUXIEME.

Du pape ALEXANDRE VI. & du roi LOUIS XII. Crimes du pape & de son fils. Malheurs du faible LOUIS XII.

LE pape *Alexandre VI.* avait alors deux grands objets ; celui de joindre au domaine de Rome tant de terres qu'on prétendait avoir été démembrées, & celui de donner une couronne à son fils *César Borgia*. Le scandale de sa conduite ne lui ôtait rien de son autorité. On ne vit point le peuple se révolter contre lui dans Rome. Il était accusé par la voix publique d'abuser de sa propre fille *Lucrece*, qu'il enleva successivement à trois maris, dont il fit assassiner le dernier (*Alphonse d'Arragon*), pour la donner enfin à l'héritier de la maison

d'*Este*. Ces noces furent célébrées au Vatican par la plus plus infame réjouissance que la débauche ait jamais inventée & qui ait effrayé la pudeur. Cinquante courtisanes nues dansèrent devant cette famille incestueuse, & des prix furent donnés aux mouvemens les plus lascifs. Les enfans de ce pape, le duc de *Gandie*, & *César de Borgia* alors diacre, archevêque de Valence en Espagne & cardinal, avaient passé publiquement pour se disputer la jouissance de leur sœur *Lucrèce*. Le duc de *Gandie* fut assassiné dans Rome, la voix publique imputa ce meurtre au cardinal *Borgia*, & *Guichardin* n'hésite pas à l'en accuser. Le mobilier des cardinaux appartenait après leur mort au pontife; & il y avait de fortes présomptions qu'on avait hâté la mort de plus d'un Cardinal dont on avait voulu hériter. Cependant le peuple Romain était obéissant, toutes les puissances recherchaient *Alexandre VI*.

Louis XII. roi de France, successeur de *Charles VIII*. s'empresça plus qu'aucun autre à s'allier avec ce pontife. Il en avait plus d'une raison. Il voulait se séparer, par un divorce, de sa femme fille de *Louis XI*. avec laquelle il avait consommé son mariage, & qui avait vécu avec lui vingt-deux années, mais sans en avoir d'enfans. Nul droit, hors le droit naturel, ne pouvait autoriser ce divorce; mais le dégoût & la politique le rendaient nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de *Charles VIII*. conservait pour *Louis XII*. l'inclination qu'elle avait sentie pour le duc d'Orléans; & s'il ne l'épousait pas, la Bretagne échappait à la France. C'était un usage ancien, mais dangereux, de s'adresser à Rome, soit pour se marier avec ses parentes, soit pour répudier sa femme. Car de tels mariages ou de tels divorces étant souvent nécessaires à l'état, la tranquillité d'un royaume dépendait donc de la manière de penser d'un pape souvent ennemi de ce royaume.

L'autre raison qui liait *Louis XII*. avec *Alexandre VI*.

c'était ce droit funeste qu'on voulait faire valoir sur les états d'Italie. *Louis XII.* revendiquait le duché de Milan, parce qu'il comptait parmi ses grand'mères une sœur d'un *Visconti*, lequel avait eu cette principauté. On lui opposait la prescription & l'investiture que l'empereur *Maximilien* avait donnée à *Louis le Maure*, dont même cet empereur avait épousé la nièce.

Le droit public féodal toujours incertain ne pouvait être interprété que par la loi du plus fort. Ce duché de Milan, cet ancien royaume des Lombards, était un fief de l'empire. On n'avait point décidé si ce fief était mâle ou femelle, si les filles devaient en hériter. L'aïeule de *Louis XII* fille d'un *Visconti* duc de Milan, n'avait eu par son contrat de mariage que le comté d'Ast. Ce contrat de mariage fut la source des malheurs de l'Italie, des disgrâces de *Louis XII.* & des malheurs de *François I.* Presque tous les états d'Italie ont flotté ainsi dans l'incertitude, ne pouvant ni être libres, ni décider à quel maître ils devaient appartenir.

Les droits de *Louis XII.* sur Naples étaient les mêmes que ceux de *Charles VIII.*

Le bâtard du pape, *César de Borgia*, fut chargé d'apporter en France la bulle du divorce, & de négocier avec le roi sur tous ces projets de conquête. *Borgia* ne partit de Rome, qu'après être assuré du duché de Valentinois, d'une compagnie de cent hommes d'armes & d'une pension de vingt mille livres que lui donnait *Louis XII.* avec promesse de faire épouser à cet archevêque la sœur du roi de Navarre. *César Borgia*, tout diacre & archevêque qu'il était, passa donc à l'état séculier, & son père le pape donna en même tems dispense à son fils & au roi de France, à l'un pour quitter l'église, à l'autre pour quitter sa femme. On fut bientôt d'accord. *Louis XII.* prépara une nouvelle descente en Italie.

Il avait pour lui les Vénitiens, qui devaient partager

une partie des dépouilles du Milanais. Ils avaient déjà pris le Bessan & le pays de Bergame : ils voulaient au moins le Crémonois , sur lequel ils n'avaient pas plus de droit que sur Constantinople.

L'empereur *Maximilien*, qui eut dû défendre le duc de Milan son beau-père & son vassal contre la France son ennemie naturelle, n'était alors en état de défendre personne. Il se soutenait à peine contre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'*Autriche* ce qui lui restait dans leur pays. *Maximilien* joua donc en cette conjoncture le rôle forcé de l'indifférence.

Louis XII. termina tranquillement quelques discussions avec le fils de cet empereur, *Philippe le Beau*, père de *Charles-Quint*, maître des Pays-Bas ; & ce *Philippe le Beau* rendit hommage en personne à la France pour les comtés de Flandre & d'Artois. Le chancelier *Gui de Rochefort* reçut dans Arras cet hommage. Il était assis & couvert, tenant entre ses mains les mains jointes du prince, qui découvrir, sans armes & sans ceinture, prononça ses mots : *Je fais hommage à monseigneur le roi pour mes pairies de Flandre & d'Artois, &c.*

Louis XII. ayant d'ailleurs renouvelé les traités de *Charles VIII.* avec l'Angleterre, assuré de tous côtés, du moins pour un tems, fait passer les Alpes à son armée. Il est à remarquer, qu'en entreprenant cette guerre, loin d'augmenter les impôts, il les diminua, & que cette indulgence commença à lui faire donner le nom de *Père du peuple*. Mais il vendit plusieurs offices qu'on nomme royaux, & sur-tout ceux des finances. N'eût-il pas mieux valu établir des impôts également répartis, que d'introduire la vénalité honteuse des charges dans un pays dont il voulait être le père ? Cet usage de mettre des emplois à l'encan venait d'Italie : on a vendu long-tems à Rome les places de la chambre apostolique, & ce n'est que de nos jours que les papes ont aboli cette coutume.

L'armée que *Louis XII.* envoya au-delà des Alpes, n'était guère plus forte que celle avec laquelle *Charles VIII.* avait conquis Naples. Mais ce qui doit paraître étrange, c'est que *Louis le Maure* simple duc de Milan, de Parme & de Plaisance, & seigneur de Gênes, avait une armée tout aussi considérable que le roi de France.

On vit encor ce que pouvait *la furia francese* contre la sagacité italienne. L'armée du roi s'empara en vingt jours de l'état de Milan & de celui de Gênes, tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonois.

Louis XII. après avoir pris ces belles provinces par ses généraux, fit son entrée dans Milan; il y reçut les députés de tous les états d'Italie en homme qui était leur arbitre. Mais à peine fut-il retourné à Lyon, que la négligence qui suit presque toujours la fougue, fit perdre aux Français le Milanais, comme ils avaient perdu Naples. *Louis le Maure* dans ce rétablissement passager, payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui apportait. Alors *Louis XII.* fit un nouvel effort. *Louis de la Trimouille* vâ réparer les fautes qu'on avait faites. On rentre dans le Milanais. Les Suisses qui depuis *Charles VIII.* faisaient usage de leur liberté pour se vendre à qui les payait, étaient à la fois en grand nombre dans l'armée Française, & dans la Milanaise. Il est remarquable que les ducs de Milan furent les premiers princes qui prirent des Suisses à leur solde. *Marie Sforze* avait donné cet exemple aux souverains.

Quelques capitaines de cette nation, si ressemblante jusqu'alors aux anciens Lacédémoniens, par la liberté, l'égalité, la pauvreté & le courage, flétrirent sa gloire par l'amour de l'argent. Ils gardaient dans Novarre le duc de Milan, qui leur avait confié sa personne préférablement aux Italiens. Mais loin de mériter cette confiance, ils composèrent avec les Français. Tout ce que *Louis le Maure* put en obtenir, ce fut de fortir avec

eux habillé à la suisse, une hallebarde à la main. Il parut ainsi à travers les haies des soldats Français : mais ceux qui l'avaient vendu, le firent bien tôt reconnaître. Il est pris, conduit à Pierre-en-Cise, de là dans la même tour de Bourges, où *Louis XII.* lui-même avait été en prison ; enfin transféré à Loches, où il y vécut encore dix années, non dans une cage de fer, comme on le croit communément, mais servi avec distinction, & se promenant les dernières années à cinq lieues du château.

Louis XII. maître du Milanais & de Gênes, veut encore avoir Naples ; mais il devait craindre ce même *Ferdinand le Catholique* qui en avait déjà chassé les Français.

Ainsi qu'il s'était uni avec les Vénitiens pour conquérir le Milanais dont ils partagèrent les dépouilles, il s'unit avec *Ferdinand* pour conquérir Naples. Le roi catholique alors aima mieux dépouiller sa maison que la secourir. Il partagea par un traité avec la France, ce royaume où régnait *Frédéric* le dernier roi de la branche bâtarde d'*Arragon*. Le roi catholique retient pour lui la Pouille & la Calabre : le reste est destiné pour la France. Le pape *Alexandre VI.* allié de *Louis XII.* entre dans cette conjuration contre un monarque innocent son feudataire, & donne aux deux rois l'investiture qu'il avait donnée au roi de Naples. Le roi catholique envoie ce même général *Gonsalve de Cordoue* à Naples, sous prétexte de défendre son parent, & en effet pour l'accabler. Les Français arrivent par mer & par terre. Il faut avouer que dans cette conquête de Naples il n'y eut qu'injustice, perfidie & bassesse ; mais l'Italie ne fut pas gouvernée autrement pendant plus de six cents années.

Les Napolitains n'étaient point dans l'habitude de combattre pour leurs rois. L'infortuné monarque trahi par son parent, pressé par les armes Françaises, dénué de toute ressource, aima mieux se remettre dans les mains de *Louis XII.* qu'il crut généreux, que dans celles du roi

catholique , qui le traitait avec tant de perfidie. Il demande aux Français un passe-port pour sortir de son royaume. Il vient en France avec cinq galères , & là il reçoit une pension du roi de cent vingt mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Etrange destinée pour un souverain !

Louis XII. avait donc tout à la fois un duc de Milan prisonnier , un roi de Naples suivant sa cour & son pensionnaire. La république de Gènes était une de ses provinces. Le royaume peu chargé d'impôts , était un des plus florissans de la terre. Il lui manquait seulement l'industrie du commerce & la gloire des beaux-arts , qui étaient , comme nous le verrons , le partage de l'Italie.

CHAPITRE TROISIEME.

Attentats de la famille d'ALEXANDRE VI. & de CESAR BORGIA. Suite des affaires de LOUIS XII. avec FERDINAND LE CATHOLIQUE. Mort du pape.

*A*LEXANDRE VI. faisait alors en petit ce que *Louis XII.* exécutait en grand. Il conquérait les fiefs de la Romagne , par les mains de son fils. Tout était destiné à l'agrandissement de ce fils ; mais il n'en jouit guère. Il travaillait sans y penser pour le domaine ecclésiastique.

Il n'y eut ni violence , ni artifice , ni grandeur de courage , ni scélératesse que *César Borgia* ne mît en usage. Il employa pour envahir huit ou dix petites villes , & pour se défaire de quelques petits seigneurs , plus d'art que les *Alexandre* , les *Gengis* , les *Tamerlan* , les *Mahomet* , n'en mirent à subjuguier une grande partie de la terre. On vendit des indulgences pour avoir une armée. Le cardinal *Bembo* assure que dans les seuls do-

maines de Venise on en vendit pour près de cent marcs d'or. On imposa le dixième sur tous les revenus ecclésiastiques, sous prétexte d'une guerre contre les Turcs ; & il ne s'agissait que d'une petite guerre aux portes de Rome.

D'abord on saisit les places des *Colonna* & des *Savelli* auprès de Rome. *Borgia* emporta par force & par adresse Forli, Faenza, Rimini, Imola, Piombino ; & dans ces conquêtes, la perfidie, l'assassinat, l'empoisonnement font une partie de ses armes. Il demande au nom du pape des troupes & de l'artillerie au duc d'Urbin. Il s'en sert contre le duc d'Urbin même, & lui ravit son duché. Il attire dans une conférence le seigneur de la ville de Camerino ; il le fait étrangler avec ses deux fils. Il engage par les plus grands sermens le duc de Gravina, *Oliverotto*, *Pagolo Vitelli* & un autre, à venir traiter avec lui auprès de Sinigaglia. L'embuscade était préparée. Il fait massacrer impitoyablement *Vitelli* & *Oliverotto*. Pourrait-on penser que *Vitelli* en expirant suppliât son assassin d'obtenir pour lui auprès du pape son père, une indulgence à l'article de la mort ? C'est pourtant ce que disent les contemporains. Rien ne montre mieux la faiblesse humaine & le pouvoir de l'opinion. Si *César Borgia* fût mort avant *Alexandre VI.* du poison qu'on prétend qu'ils préparèrent à des cardinaux & qu'ils burent l'un & l'autre, il ne faudrait pas s'étonner que *Borgia* en mourant eût demandé une indulgence plénière au pontife son père.

Alexandre VI. dans le même tems se saisissait des amis de ces infortunés, & les faisait étrangler au château St. Ange. *Guicciardino* croit que le seigneur de Farnese, nommé *Astor*, jeune homme d'une grande beauté, livré au bâtard du pape, fut forcé de servir à ses plaisirs, & envoyé ensuite avec son frère naturel au pape, qui les fit périr tous deux par la corde. Le roi de France, père de son peuple, & honnête homme chez lui, favorisait en

Italie ces crimes qu'il aurait punis dans son royaume. Il s'en rendait le complice. Il abandonnait au pape ces victimes , pour être secondé par lui dans sa conquête de Naples. Ce qu'on appelle la politique , l'intérêt d'état , le rendit injuste en faveur d'*Alexandre VI*. Quelle politique , quel intérêt d'état de seconder les violences d'un scélérat qui le trahit bientôt après ! Et comment les hommes sont gouvernés !

La destinée des Français , qui était de conquérir Naples , était aussi d'en être chassés. *Ferdinand le Catholique* ou *le Perfide* qui avait trompé le dernier roi de Naples son parent , ne fut pas plus fidèle à *Louis XII*. Il fut bientôt d'accord avec *Alexandre VI*. pour ôter au roi de France son partage.

Gonsalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de grand capitaine , & non de vertueux , lui qui disait que *la toile d'honneur doit être grossièrement tissée* , trompa d'abord les Français , & ensuite les vainquit. Il me semble qu'il y a eu souvent dans les généraux Français beaucoup plus de ce courage que l'honneur inspire , que de cet art nécessaire dans les grandes affaires. Leduc de *Némours*, ce descendant de *Clovis* qui commandait les Français , appella *Gonsalve* en duel. *Gonsalve* répondit en battant plusieurs fois son armée , & sur-tout à Cérignola dans la Pouille où *Némours* fut tué avec quatre mille Français. Il ne périt, dit-on, que neuf Espagnols dans cette bataille ; preuve évidente que *Gonsalve* avait choisi un poste avantageux , que *Némours* avait manqué de prudence , & qu'il n'avait que des troupes découragées. En vain le fameux chevalier *Bayard* soutint seul sur un pont étroit l'effort de deux cents ennemis qui l'attaquaient. Cet effort de valeur fut glorieux & inutile.

Ce fut dans cette guerre qu'on trouva une nouvelle manière d'exterminer les hommes. *Pierre de Navarre* soldat de fortune , & grand général Espagnol , inventa les mines , dont les Français éprouvèrent les premiers effets.

La France cependant était alors si puissante , que *Louis douze* put mettre à la fois trois armées en campagne , & une flotte en mer. De ces trois armées , l'une fut destinée pour Naples , les deux autres pour le Roussillon & pour Fontarabie. Mais aucune de ces armées ne fit de progrès , & celle de Naples fut bientôt entièrement dissipée ; tant on opposa une mauvaise conduite à celle du *grand capitaine*. Enfin *Louis XII.* perdit sa part du royaume de Naples sans retour.

Bientôt après l'Italie fut délivrée d'*Alexandre VI.* & de son fils. Tous les historiens se plaisent à transmettre à la postérité que ce pape mourut du poison qu'il avait destiné dans un festin à plusieurs cardinaux ; trépas digne en effet de sa vie ; mais le fait est bien peu vraisemblable. On prétend que dans un besoin pressant d'argent , il voulut hériter de ces cardinaux ; mais il est prouvé que *César Borgia* emporta cent mille ducats d'or du trésor de son père après sa mort : le besoin n'était donc pas réel. D'ailleurs , comment se méprit-on à cette bouteille de vin empoisonnée , qui , dit-on , donna la mort au pape , & mit son fils au bord du tombeau ? Des hommes qui ont une si longue expérience du crime , ne laissent pas lieu à une telle méprise. On ne cite personne qui en ait fait l'aveu. Il paraît donc bien difficile qu'on en fût informé. Si quand le pape mourut , cette cause de sa mort avait été sue , elle l'eût été par ceux-là même qu'on avait voulu empoisonner. Ils n'eussent point laissé un tel crime impuni : ils n'eussent point souffert que *Borgia* s'emparât paisiblement des trésors de son père. Le peuple qui hait souvent ses maîtres , & qui a de tels maîtres en exécration , tenu dans l'esclavage sous *Alexandre* , eût éclaté à sa mort : il eût troublé la pompe funèbre de ce monstre ; il eût déchiré son abominable fils. Enfin le journal de la maison de *Borgia* porte que le pape âgé de soixante - douze ans fut attaqué d'une fièvre tierce , qui bientôt devint continue & mortelle. Ce n'est pas-là l'effet du poison. On ajoute

que le duc de *Borgia* se fit enfermer dans le ventre d'une mule. Je voudrois bien savoir de quel venin le ventre d'une mule est l'antidote. Et comment ce *Borgia* moribond serait-il allé au Vatican prendre cent mille ducats d'or ? était-il enfermé dans sa mule quand il enleva ce trésor.

Il est vrai qu'après la mort du pape , il y eut du tumulte dans Rome. Les *Colonnes* & les *Ursins* y rentrèrent en armes. Mais c'était dans ce tumulte même qu'on eût dû accuser solennellement le père & le fils de ce crime. Enfin le pape *Jule II.* mortel ennemi de cette maison , & qui eut long-tems le duc en sa puissance , ne lui imputa point ce que la voix publique lui attribue.

Mais d'un autre côté pourquoi le cardinal *Bembo* , *Guichardin* , *Paul Jove* , *Tomasi* , & tant de contemporains s'accordent-ils dans cette étrange accusation ? d'où viennent tant de circonstances détaillées ? pourquoi nomme-t-on l'espèce de poison dont on se servit , qui s'appellait *cantarella* ? On peut répondre qu'il n'est pas difficile d'inventer quand on accuse , & qu'il fallait colorer de quelques vraisemblances une accusation si horrible , que ces écrivains ne faisaient pas scrupule de charger *Alexandre* d'un forfait de plus , & qu'on pouvait soupçonner cette dernière scélératesse lorsque tant d'autres étaient avérées.

Alexandre VI. laissa dans l'Europe une mémoire plus odieuse que celle des *Néron* & des *Caligula* , parce que la sainteté de son ministère le rendit plus coupable. Cependant c'est à lui que Rome dut sa grandeur temporelle : & ce fut lui qui mit ses successeurs en état de tenir quelquefois la balance de l'Italie. Son fils perdit tout le fruit de ses crimes , que l'église recueillit. Presque toutes les villes dont il s'était emparé , se donnèrent à d'autres , dès que son père fut mort : & le pape *Jules II.* le força bientôt après de lui remettre les autres. Il ne lui resta rien de toute sa funeste grandeur. Tout fut pour le St. Siège , à

qui sa scélératesse fut plus utile que ne l'avait été l'habileté de tant de papes soutenue des armes de la religion. Mais ce qui est singulier , c'est que cette religion ne fut pas attaquée alors ; comme la plupart des princes , des ministres & des guerriers n'en avaient point du tout , les crimes des papes ne les inquiétaient pas. L'ambition effrénée ne faisait aucune réflexion à cette suite horrible de sacrilèges : on n'étudiait point , on ne lisait point. Le peuple hébété allait en pèlerinage. Les grands égorgeaient & pillaient , Ils ne voyaient dans *Alexandre VI.* que leur semblable , & on donnait toujours le nom de St. Siège au siège de tous les crimes.

Machiavel prétend que les mesures de *Borgia* étaient si bien prises , qu'il devait rester maître de Rome & de tout l'état ecclésiastique après la mort de son père ; mais qu'il ne pouvoit pas prévoir que lui-même serait aux portes du tombeau , dans le tems qu'*Alexandre* y descendrait. Amis , ennemis , alliés , parens , tout l'abandonna en peu de tems ; on le trahit , comme il avait trahi tout le monde. *Gonsalve de Cordoue* , le grand capitaine , auquel il s'était confié , l'envoya prisonnier en Espagne. *Louis XII.* lui ôta son duché de Valentinois & sa pension. Enfin évadé de sa prison , il se réfugia dans la Navarre. Le courage qui n'est pas une vertu , mais une qualité heureuse , commune aux scélérats & aux grands hommes , ne l'abandonna pas dans son asile. Il ne quitta en rien son caractère ; il intrigua ; il commanda l'armée du roi de Navarre son beau-frère , dans une guerre qu'il conseilla pour déposséder les vassaux de la Navarre , comme il avait autrefois dépossédé les vassaux de l'empire & du St. Siège. Il fut tué les armes à la main. Sa mort fut glorieuse ; & nous voyons dans le cours de cette histoire des souverains légitimes , & des hommes vertueux périr par la main des bourreaux.



CHAPITRE QUATRIEME.

Suite des affaires politiques de Louis XII.

IL eût été possible aux Français de reprendre Naples , de même qu'ils avoient repris le Milanais. L'ambition du premier ministre de *Louis XII.* fut cause que cet état fut perdu pour toujours. Le cardinal *Chaumont d'Amboise* , archevêque de Rouen, tant loué pour n'avoir eu qu'un seul bénéfice, mais à qui la France qu'il gouvernait en maître, tenait au moins lieu d'un second, voulut en avoir un autre plus relevé. Il prétendit être pape après la mort d'*Alexandre VI.* & on eût été forcé de l'élire , s'il eût été aussi politique qu'ambitieux. Il avait des trésors : les troupes qui devaient aller au royaume de Naples, étaient aux portes de Rome : mais les cardinaux Italiens lui persuadèrent d'éloigner cette armée, afin que son élection en parût plus libre, & en fût plus valide. Il l'écarta, & alors le cardinal *Julien de la Rovère* fit élire *Pie III.* qui mourut au bout de vingt-sept jours. Ensuite ce cardinal *Julien* , qu'on appelle *Jules II.* fut pape lui-même. Cependant la saison pluvieuse empêcha les Français de passer assez tôt le Garillan, & favorisa *Gonsalve de Cordoue.* Ainsi le cardinal d'*Amboise*, qui pourtant passe pour un homme sage, perdit à la fois la tiare pour lui, & Naples pour son roi.

Une seconde faute d'un autre genre qu'on lui a reprochée, fut l'incompréhensible traité de Blois, par lequel le conseil du roi démembrait & détruisait d'un coup de plume la monarchie Française. Par ce traité le roi donnait la seule fille qu'il eût d'*Anne de Bretagne* au petit-fils de l'empereur & du roi *Ferdinand d'Arragon* ses deux ennemis ; à ce même prince qui fut depuis, sous le nom de *Charles-Quint*, si terrible à la France & à l'Europe. Qui croirait

croirait que sa dot devait être composée de la Bretagne entière, de la Bourgogne, & qu'on abandonnait Milan, Gênes, sur lesquels on cédaient ses droits ? Voilà ce que *Louis XII.* ôta à la France en cas qu'il mourût sans enfans mâles. On ne peut excuser un traité si extraordinaire, qu'en disant que le roi & le cardinal d'*Amboise* n'avaient nulle intention de le tenir, & qu'enfin *Ferdinand* avait accoutumé le cardinal d'*Amboise* à l'artifice.

Aussi les états-généraux assemblés à Tours réclamèrent contre ce projet funeste. Peut-être le roi, qui s'en repentait, eut-il l'habileté de se faire demander par la France entière ce qu'il n'osait faire de lui-même. Peut-être céda-t-il par raison aux remontrances de la nation. L'héritière d'*Anne de Bretagne* fut donc ôtée à l'héritier de la maison d'*Autriche* & de l'Espagne; ainsi qu'*Anne* elle-même avait été ravie à l'empereur *Maximilien*. Elle épousa le comte d'Angoulême, qui fut depuis *François I.* La Bretagne deux fois unie à la France, & deux fois prête à lui échapper, lui fut incorporée; & la Bourgogne n'en fut point démembrée.

Une autre faute qu'on reproche à *Louis XII.* fut de se liguier contre les Vénitiens ses alliés, avec tous ses ennemis secrets. Ce fut un événement inoui jusqu'alors, que la conspiration de tant de rois contre une république, qui trois cents années auparavant était une ville de pêcheurs devenus d'illustres négocians.



CHAPITRE CINQUIEME.

*De la ligue de Cambrai , & quelle en fut la suite. Du
pape JULES II , &c .*

LE pape *Jules II* , né à Savone domaine de Gênes , voyait avec indignation sa patrie sous le joug de la France. Un effort que fit Gênes en ce tems-là , pour recouvrer son ancienne liberté , avait été puni par *Louis XII.* avec plus de faste que de rigueur. Il était entré dans la ville l'épée nue à la main ; il avait fait brûler en sa présence tous les privilèges de la ville. Ensuite ayant fait dresser son trône dans la grande place sur un échafaut superbe , il fit venir les Génois au pied de l'échafaut , qui entendirent leur sentence à genoux. Il ne les condamna qu'à une amende de cent mille écus d'or ; & bâtit une citadelle , qu'il appella *la bride de Gênes.*

Le pape qui , comme tous ses prédécesseurs , aurait voulu chasser tous les étrangers d'Italie , cherchait à renvoyer les Français au-delà des Alpes ; mais il voulait d'abord que les Vénitiens s'unissent avec lui , & commençassent par lui remettre beaucoup de villes que l'égliste réclamait. La plupart de ces villes avaient été arrachées à leurs possesseurs par le duc de Valentinois *César Borgia* : & les Vénitiens toujours attentifs à leurs intérêts , s'étaient emparés immédiatement après la mort d'*Alexandre VI* , de Rimini , de Faënza , de beaucoup de terres dans la Romagne , dans le Ferrarois & dans le duché d'Urbain. Ils voulurent retenir leurs conquêtes. *Jules II.* se servit alors contre Venise des Français même , contre lesquels il eût voulu l'armer. Ce ne fut pas assez des Français , il fit entrer toute l'Europe dans la ligue.

Il n'y avait guère de souverain qui ne pût redemander quelque territoire à cette république. L'empereur

Maximilien avait des prétentions illimitées comme empereur : un fait très-intéressant qui n'a pas été connu à l'abbé *Dubos*, dans son excellente histoire de *la ligue de Cambrai*, un fait qui nous paraît aujourd'hui très-extraordinaire, & qui pourtant ne l'était pas aux yeux de la chancellerie Allemande, c'est que l'empereur *Maximilien* avait déjà cité le doge *Loredano* & tout le sénat de Venise à comparaître devant lui, pour n'avoir pas souffert qu'il passât par leur territoire avec des troupes, pour aller se faire couronner empereur à Rome. Le sénat n'ayant point obéi à ses sommations, la chambre impériale le condamna par contumace & le mit au ban de l'empire.

Il est donc évident qu'on regardait à Vienne les Vénitiens comme des vassaux rebelles, & que jamais la cour impériale ne se départit de ses prétentions sur presque toute l'Europe. S'il eût été aussi aisé de prendre Venise que de la condamner, cette république la plus ancienne & la plus florissante de la terre n'existerait plus. Le droit le plus sacré des hommes, la liberté, ce droit plus ancien que tous les empires ne serait qu'une rébellion. C'est-là un étrange droit public ?

D'ailleurs Vérone, Vicence, Padoue, la marche Trévisane, le Frioul étaient à la bienveillance de l'empereur. Le roi d'Arragon *Ferdinand le Catholique* pouvait reprendre quelques villes maritimes dans le royaume de Naples qu'il avait engagées aux Vénitiens. C'était une manière prompte de s'acquitter. Le roi de Hongrie avait des prétentions sur une partie de la Dalmatie. Le duc de Savoie pouvait aussi revendiquer l'isle de Chypre, parce qu'il était allié de la maison de *Chypre*, qui n'existait plus. Les Florentins en qualité de voisins, avaient aussi des droits.

Presque tous les potentats ennemis les uns des autres suspendirent leurs querelles pour s'unir ensemble à *Cambrai* contre Venise. Le Turc son ennemi naturel, &

qui était alors en paix avec elle, fut le seul qui n'accéda pas à ce traité. Jamais tant de rois ne s'étaient ligués contre l'ancienne Rome. Venise était aussi riche qu'eux tous ensemble. Elle se confia dans cette ressource, & sur-tout dans la désunion qui se mit bientôt entre tant d'alliés. Il ne tenait qu'à elle d'appaiser *Jules II.* principal auteur de la ligue. Mais elle dédaigna de demander grâce, & osa attendre l'orage. C'est peut-être la seule fois qu'elle ait été téméraire.

Les excommunications plus méprisées chez les Vénitiens qu'ailleurs, furent la déclaration du pape. *Louis XII.* envoya un héraut d'armes annoncer la guerre au doge. Il redemandait le Crémonois, qu'il avait cédé lui-même aux Vénitiens, quand ils l'avaient aidé à prendre le Milanais. Il revendiquait le Bressan, Bergame & d'autres terres.

Cette rapidité de fortune qui avait accompagné les Français dans les commencemens de toutes leurs expéditions, ne se démentit pas. *Louis XII.* à la tête de son armée détruisit les forces Vénitiennes à la célèbre journée d'Aignadel près de la rivière d'Adda. Alors chacun des prétendans se jeta sur son partage. *Jules II.* s'empara de toute la Romagne. Ainsi les papes qui devaient, dit-on, à un empereur de France leurs premiers domaines, durent le reste aux armes de *Louis XII.* Ils furent alors en possession de presque tout le pays qu'ils occupent aujourd'hui.

Les troupes de l'empereur s'avancant cependant dans le Frioul, s'emparèrent de Trieste, qui est resté à la maison d'*Autriche.* Les troupes d'Espagne occupèrent ce que Venise avait en Calabre. Il n'y eut pas jusqu'au duc de Ferrare, & au marquis de Mantoue, autrefois général au service des Vénitiens, qui ne faussent leur proie. Venise passa de la témérité à la consternation. Elle abandonna elle-même ses villes de terre-ferme, & leur remit non-seulement les sermens de fidé-

lité, mais l'argent qu'elles devaient à l'état ; & réduite à ses lagunes, elle implora la miséricorde de l'empereur *Maximilien*, qui se voyant heureux fut inflexible.

Le sénat excommunié par le pape & opprimé par tant de princes, n'eut alors d'autre parti à prendre que de se jeter entre les bras du Turc. Il députa *Louis Raimond*, en qualité d'Ambassadeur vers *Bajazet* ; mais l'empereur *Maximilien* ayant échoué au siège de Padoue les Vénitiens reprirent courage & contremandèrent leur ambassadeur. Au lieu de devenir tributaires de la Porte-Ottomane, ils consentirent à demander pardon au pape *Jules II.* auquel ils envoyèrent six nobles. Le pape leur imposa des pénitences, comme s'il avait fait la guerre par ordre de DIEU, & comme si DIEU avait ordonné aux Vénitiens de ne pas se défendre.

Jules II. ayant rempli son premier projet d'agrandir Rome sur les ruines de Venise, songea au second : c'était de chasser les barbares d'Italie.

Louis XII. était retourné en France, prenant toujours ainsi que *Charles VIII.* moins de mesures pour conserver, qu'il n'avait eu de promptitude à conquérir. Le pape pardonna aux Vénitiens, qui revenus de leur première terreur, résistaient aux armes impériales.

Enfin il se ligua avec cette même république contre ces mêmes Français, après l'avoir opprimée par eux. Il voulait détruire en Italie tous les étrangers les uns par les autres, exterminer le reste, alors languissant de l'autorité Allemande, & faire de l'Italie un corps puissant dont le souverain pontife serait le chef. Il n'épargna dans ces desins ni négociations, ni argent, ni peines. Il fit lui-même la guerre ; il alla à la tranchée ; il affronta la mort. Nos historiens blâment son ambition & son opiniâtreté ; il fallait aussi rendre justice à son courage, & à ses grandes vues. C'était un mauvais prêtre, mais un prince aussi estimable qu'aucun de son tems.

Une nouvelle faute de *Louis XII.* seconda les des-

seins de *Jules II.* Le premier avait une économie , qui est une vertu dans le gouvernement ordinaire d'un état paisible , & un vice dans les grandes affaires.

Une mauvaise discipline faisait alors toute la force des armées dans la gendarmerie , qui combattait à pied comme à cheval. On n'avait pas su faire encor une bonne infanterie Française, ce qui était pourtant aisé , comme l'expérience l'a prouvé depuis ; & les rois de France soudoyaient des fantassins Allemands ou Suisses.

Les Français commencèrent très-bien & finirent très-mal la guerre d'Italie. *Louis XII.* avait encor une destinée plus triste que *Charles VIII* ; car du moins les Français s'étaient ouvert une retraite glorieuse sous *Charles* , par la bataille de Fornoue ; mais sous *Louis* ils furent chassés par les seuls Suisses à la bataille de Novarre. Ce fut le comble du malheur & de la honte. *Louis de la Trimouille* fut envoyé avec une armée pour conserver au moins les restes du Milanais qu'on perdait. Il assiégea Novarre. Douzemille Suisses viennent l'attaquer avant qu'il se soit retranché. Ils se présentent sans canon, ils marchent droit au sien & s'en emparent, ils détruisent toute son infanterie, font fuir la gendarmerie, remportent une victoire complete dont le P. *Hénault* ne parle pas , & donnent à *Maximilien Sforze* le duché de Milan que *Louis* avait tant disputé. Le père de ce duc était mort prisonnier en France & son fils règne. *Louis* perd Gênes en un instant. Il ne lui reste rien au-delà des Alpes. Voilà le fruit de tant sang & de tant trésors prodigués ; toutes ses négociations, toutes ses guerres eurent une fin malheureuse.

On fait que les Suisses sur-tout avaient contribué à la conquête du Milanais. Ils avaient vendu leur sang , & jusqu'à leur bonne foi , en livrant *Louis le Maure*. Les cantons demandèrent au roi une augmentation de pension ; *Louis* la refusa. Le pape profita de la conjoncture. Il les flatte & leur donna de l'argent : il les en-

couragea par les titres qu'il leur prodigua de défenseurs de l'église. Il fit prêcher chez eux contre les Français. Ils accouraient à ses sermons guerriers qui flattaient leurs passions. C'était prêcher une croisade.

On voit que par la bizarrerie des conjonctures , ces mêmes Français étaient alors les alliés de l'empire Allemand , dont ils ont été si souvent ennemis. Ils étaient de plus ses vassaux. *Louis XII.* avait donné pour l'investiture de Milan cent mille écus d'or à l'empereur *Maximilien* , qui n'était ni un allié puissant , ni un ami fidèle ; & comme empereur, il n'aimait ni les Français, ni le pape.

Ferdinand le Catholique , par qui *Louis XII.* fut toujours trompé , abandonna la ligue de Cambrai , dès qu'il eut ce qu'il prétendait en Calabre. Il reçut du pape l'investiture pleine & entière du royaume de Naples. *Jules II.* le mit à ce prix entièrement dans ses intérêts. Ainsi le pape par sa politique avait pour lui les Vénitiens , les Suisses , les secours du royaume de Naples , ceux même de l'Angleterre ; & ce fut aux Français à soutenir tout le fardeau.

Louis XII. attaqué par le pape , convoqua une assemblée d'évêques à Tours , pour savoir s'il lui était permis de se défendre , & si les excommunications du pape seraient valides. La postérité éclairée sera étonnée qu'on ait fait de telles questions ; mais il fallait alors respecter les préjugés du tems. Je ne peux m'empêcher de remarquer le premier cas de conscience qui fut proposé dans cette assemblée. Le président demanda *si le pape avait droit de faire la guerre , quand il ne s'agissait ni de religion , ni du domaine de l'église ;* & il fut répondu que non. Il est évident qu'on ne proposait pas ce qu'il fallait demander , & qu'on répondait le contraire de ce qu'il fallait répondre. Car en matière de religion & de possession ecclésiastique, si on s'en tient à l'évangile , un évêque loin de faire la guerre , ne doit que prier & souffrir ; mais en matière de politique , un souverain de Rome peut & doit

assurément secourir ses alliés & venger l'Italie. Et si *Jules* s'en était tenu-là, il eût été un grand prince.

Cette assemblée Française répondit plus dignement, en concluant qu'il fallait s'en tenir à la fameuse pragmatique sanction de *Charles VIII.* ne plus envoyer d'argent à Rome, & en lever sur le clergé de France pour faire la guerre au pape, chef Romain de ce clergé Français:

On commença par se battre vers Bologne & vers le Ferrarois. *Jules II.* avait déjà enlevé Bologne aux *Bentivoglio*; & il voulait s'emparer de Ferrare. Il détruisait par ces invasions son grand dessein de chasser d'Italie les étrangers; car Bologne & Ferrare appelaient nécessairement les Français à leur secours contre lui; & après avoir voulu être le vengeur de l'Italie, il en devint l'oppressé. Son ambition qui l'emportait, plongea l'Italie dans les calamités dont il eût été si glorieux de la tirer. Il préféra ses intérêts aux bien-séances, au point de recevoir dans Bologne une nombreuse troupe de Turcs arrivée avec les Vénitiens pour le défendre contre l'armée Française commandée par *Chaumont d'Amboise*; c'est *Paul Jove*, évêque de Nocera, témoin oculaire, qui nous instruit de ce fait singulier. Les autres papes avaient armé contre les Turcs. *Jules* fut le premier qui se servit d'eux. Il fit ce que les Vénitiens avaient voulu faire: on ne pouvait insulter davantage au christianisme, dont il était le premier pontife. On vit ce pape âgé de soixante - dix ans. assiéger en personne la Mirandole, aller le casque en tête à la tranchée, visiter les travaux presser les ouvrages, & entrer en vainqueur par la brèche.

Tandis que le pape cassé de vieillesse était sous les armes, le roi de France encor dans la vigueur de l'âge assemblait un concile. Il remuait la chrétienté ecclésiastique, & le pape la chrétienté guerrière. Le concile fut indiqué à Pise, où quelques cardinaux ennemis du pape se rendirent. Mais le concile du roi ne fut qu'une entreprise vaine, & la guerre du pape fut heureuse.

En vain on fit frapper à Paris quelques médailles, sur lesquelles *Louis XII* était représenté, avec cette devise : *Perdam Babylonis nomen; Je détruirai jusqu'au nom de Babylone.* Il était honteux de s'en vanter, quand on était si loin de l'exécuter : & d'ailleurs quel rapport de Paris à Jérusalem, & de Rome à Babylone.

Les actions de courage les plus brillantes, souvent même des batailles gagnées, ne servent qu'à illustrer une nation & non à l'agrandir, quand il y a dans le gouvernement politique un vice radical qui à la longue porte la destruction. C'est ce qui arriva aux Français en Italie. Le brave chevalier *Bayard* fit admirer sa valeur & sa générosité. Le jeune *Gaston de Foix* rendit à vingt-trois ans son nom immortel, en repoussant d'abord une armée de Suisses, en passant rapidement quatre rivières, en chassant le pape de Bologne, en gagnant la célèbre bataille de Ravenne, où il acquit tant de gloire, & où il perdit la vie. Tous ces faits d'armes rapides étaient éclatans : mais le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, & quelquefois se contredisaient. Son économie quand il fallait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'esprit de subordination était inconnu dans les troupes. L'infanterie était composée d'étrangers Allemands, mercenaires peu attachés. La galanterie des Français, & l'air de supériorité, qui convenait à des vainqueurs, irritaient les Italiens humiliés & jaloux. Le coup fatal fut porté, quand l'empereur *Maximilien*, gagné enfin par le pape, fit publier les avocatoires impériaux, par lesquels tout soldat Allemand qui servait sous les drapeaux de France, devait les quitter, sous peine d'être déclaré traître à la patrie.

Les Suisses descendent aussi-tôt de leurs montagnes contre ces Français, qui au tems de la ligue de Cambrai avaient l'Europe pour alliée, & qui maintenant l'avaient pour ennemie. Ces montagnards se faisaient un honneur de mener avec eux le fils de ce duc de Milan *Louis le*
Essai, &c. Tom. III.

Maûre, & d'expier, en couronnant le fils, la trahison qu'ils avaient faite au père.

Lez Français commandés par le maréchal de *Trivulce*, abandonnent l'une après l'autre toutes les villes qu'ils avaient prises du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Le fameux *Bayard* faisait de belles retraites: mais c'était un héros obligé de fuir. Il n'y eut que trois mois entre la victoire de Ravenne & la totale expulsion des Français. *Louis XII* eut la mortification de voir établi dans Milan par les Suisses le jeune *Maximilien Sforze*, fils du duc mort prisonnier dans ses états. Gènes où il avait étalé la pompe d'un roi d'Asie, reprit sa liberté, & chassa deux fois les Français.

Les Suisses devenus ennemis du roi, dont ils avaient été les fantassins mercenaires, vinrent au nombre de vingt mille mettre le siège devant Dijon. Paris même fut épouvanté. *Louis de la Trimouille*, gouverneur de Bourgogne, ne put les renvoyer qu'avec vingt mille écus comptant, une promesse de quatre cent mille au nom du roi, & sept otages qui en répondaient. Le roi ne voulut donner que cent mille écus; payant encore à ce prix leur invasion plus cher que leurs secours refusés. Mais les Suisses furieux de ne recevoir que le quart de leur argent, condamnèrent à la mort leurs sept otages. Alors le roi fut obligé de promettre non-seulement toute la somme, mais encore la moitié par-dessus. Les otages heureusement évadés, sauvèrent au roi son argent, mais non pas sa gloire.



CHAPITRE SIXIEME.

Suite des affaires de LOUIS XII. De FERDINAND LE CATHOLIQUE & de HENRI VIII. roi d'Angleterre.

CETTE fameuse ligue de Cambrai, qui s'était d'abord tramée contre Venise, ne fut donc à la fin tour née que contre la France : & c'est à *Louis XII.* qu'elle devint funeste. On voit qu'il y avait sur-tout deux princes plus habiles que lui, *Ferdinand le Catholique* & le pape. *Louis* n'avait été à craindre qu'un moment, & il eut depuis le reste de l'Europe à craindre.

Tandis qu'il perdait Milan & Gênes, ses trésors, ses troupes, on le privait encor d'un rempart que la France avait contre l'Espagne. Son allié, & son parent le roi de Navarre, *Jean d'Albret*, vit son état enlevé tout d'un coup par *Ferdinand le catholique*. Ce brigandage était appuyé d'un prétexte sacré. *Ferdinand* prétendait avoir une bulle du pape *Jules II.* qui excommunialt *Jean d'Albret*, comme adhérant du roi de France, & du concile de Pise. La Navarre est restée depuis à l'Espagne, sans que jamais elle en ait été détachée.

Pour mieux connaître la politique de ce *Ferdinand le Catholique*, fameux par la religion & la bonne foi dont il parlait sans cesse, & qu'il viola toujours, il faut voir avec quel art il fit cette conquête. Le jeune *Henri VIII.* roi d'Angleterre était son gendre. Il lui propose de s'unir ensemble pour rendre aux Anglais la Guienne, leur ancien patrimoine, dont ils étaient chassés depuis plus de cent ans. Le jeune roi d'Angleterre ébloui, envoie une flotte en Biscaye. *Ferdinand* se sert de l'armée Anglaise pour conquérir la Navarre, & laisse les Anglais retourner ensuite chez eux, sans avoir rien tenté sur la

Guienne , dont l'invasion était impraticable. C'est ainsi qu'il trompa son gendre , après avoir successivement trompé son parent le roi de Naples , & le roi *Louis XII.* & les Vénitiens & les papes. On l'appellait en Espagne *le sage , le prudent* ; en Italie *le pieux* ; en France & à Londres *le perfide*.

Louis XII. qui avait mis un bon ordre à la défense de la Guienne , ne fut pas aussi heureux en Picardie. Le nouveau roi d'Angleterre *Henri VIII.* prenait ce tems de calamité pour faire de ce côté une irruption en France, dont la ville de Calais donnait toujours l'entrée.

Ce jeune roi bouillant d'ambition & de courage, attaqua seul la France , sans être secouru des troupes de l'empereur *Maximilien* , ni de *Ferdinand le Catholique* , ses alliés. Le vieil empereur toujours entreprenant & pauvre servit dans l'armée du roi d'Angleterre , & ne rougit point d'en recevoir une paye de cent écus par jour. *Henri VIII.* avec ses seules forces semblait près de renouveler les tems funestes de Poitiers & d'Azincourt. Il eut une victoire complete à la journée de Guinegatte , qu'on nomma *la journée des éperons*. Il prit Terouane , qui à présent n'existe plus , & Tournai , ville de tout tems incorporée à la France , & le berceau de la monarchie Française.

Louis XII. alors veuf d'*Anne de Bretagne* , ne put avoir la paix avec *Henri VIII.* qu'en épousant sa sœur *Marie d'Angleterre* ; mais au lieu que les rois , aussi-bien que les particuliers , reçoivent une dot de leurs femmes , *Louis XII.* en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Rançonné à la fois par l'Angleterre & par les Suisses , toujours trompé par *Ferdinand le Catholique* , & chassé de ses conquêtes d'Italie par la fermeté de *Jules II.* il finit bientôt après sa carrière.

Comme il mit peu d'impôts , il fut appelé *père* par le peuple. Les héros dont la France était pleine , l'eussent

aussi appelé leur père, s'il avait, en imposant des tributs nécessaires, conservé l'Italie, réprimé les Suisses, secouru efficacement la Navarre, & repoussé l'Anglais.

Mais s'il fut malheureux au-dehors de son royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges, laquelle ne s'étendit pas sous lui aux offices de judicature. Il en tira en dix-sept années de règne, la somme de douze cent mille livres dans le seul district de Paris. Mais les tailles, les aides furent modiques. Il eut toujours une attention paternelle à ne point faire porter au peuple un fardeau pesant. Il ne se croyait pas roi des Français, comme un seigneur l'est de sa terre, uniquement pour en tirer la substance. On ne connut de son tems aucune imposition nouvelle : & lorsque *Fromentau* présenta au dissipateur *Henri III* en 1580, un état de comparaison de ce qu'on exigeait sous ce malheureux prince, avec ce qu'on avait payé sous *Louis XII* on vit à chaque article une somme immense pour *Henri III*, & une modique pour *Louis*, si c'était un ancien droit ; mais quand c'était une taxe extraordinaire, il y avait à l'article, *Louis XII néant* ; & malheureusement cet état de ce qu'on ne payait pas à *Louis XII* & de ce qu'on exigeait sous *Henri III* contient un gros volume.

Ce roi n'avait environ que treize millions de revenu mais ces treize millions en valaient environ cinquante ; d'aujourd'hui. Les denrées étaient beaucoup moins chères & l'état n'était pas endetté. Il n'est donc pas étonnant, qu'avec ce faible revenu numéraire, & une sage économie, il vécut avec splendeur, & maintint son peuple dans l'abondance. Il avait soin que la justice fût rendue par-tout avec promptitude, avec impartialité & presque sans frais. (a) On payait quarante fois moins d'épices

(a) Sous *Louis XV* on n'en paya plus depuis 1771 : le chancelier de *Moupeou* en abolissant l'infame vénalité des offices

de judicature, introduite par le chancelier *Duprat*, supprima aussi l'opprobre des épices.

qu'aujourd'hui. Il n'y avait dans le baillage de Paris que quarante-neuf sergens, & à présent il y en a plus de cinq cents. Il est vrai que Paris n'était pas la cinquième partie de ce qu'il est de nos jours. Mais le nombre des officiers de justice s'est accru dans une bien plus grande proportion que Paris ; & les maux inséparables des grandes villes ont augmenté plus que le nombre des habitans.

Il maintint l'usage où étaient les parlemens du royaume, de choisir trois sujets pour remplir une place vacante. Le roi nommait un des trois. Les dignités de la robe n'étaient données alors qu'aux avocats ; elles étaient l'effet du mérite, ou de la réputation qui suppose le mérite. Son édit de 1499, éternellement mémorable, & que nos historiens n'auraient pas dû oublier, a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui rendent la justice, & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit, *qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher du monarque.*

Le plan général suivant lequel vous étudiez ici l'histoire, n'admet que peu de détails ; mais de telles particularités, qui font le bonheur des états, & la leçon des bons princes, deviennent un objet principal.

Louis XII fut le premier des rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du soldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnaient le paysan. Il en coûta la vie à cinq gendarmes, & les campagnes furent tranquilles. S'il ne fut ni un grand héros ni un grand politique, il eut donc la gloire plus précieuse, d'être un bon roi ; & sa mémoire fera toujours en bénédiction à la postérité.



CHAPITRE SEPTIEME.

De l'Angleterre , & de ses malheurs après l'invasion de la France. De MARGUERITE D'ANJOU femme de HENRI VI, &c.

LE pape *Jules II.* au milieu de toutes les dissensions qui agitèrent toujours l'Italie, ferme dans le dessein d'en chasser tous les étrangers , avait donné au pontificat une force temporelle qu'il n'avait point eu jusqu'alors. Parme & Plaisance détachés du Milanais étaient joints au domaine de Rome du consentement de l'empereur même. *Jules* avait consommé son pontificat & sa vie par cette action qui honore sa mémoire. Les papes n'ont point conservé cet état. Le St. Siège était alors en Italie une puissance temporelle prépondérante.

Venise , quoiqu'en guerre avec *Ferdinand le Catholique* roi de Naples , demeurait encor très-puissante. Elle résistait à la fois aux mahométans , & aux chrétiens. L'Allemagne était paisible. L'Angleterre recommençait à être redoutable. Il faut voir d'où elle sortait , & où elle parvint.

L'aliénation de l'esprit de *Charles VI.* avait perdu la France. La faiblesse de l'esprit de *Henri VI.* désola l'Angleterre.

D'abord ses parens se disputèrent le gouvernement dans sa jeunesse, ainsi que les parens de *Charles VI.* avaient tout bouleversé pour commander en son nom. Si dans Paris un duc de Bourgogne fit assassiner un duc d'Orléans , on vit à Londres, la duchesse de *Glocester*, tante du roi , accusée d'avoir attenté à la vie de *Henri VI.* par des sortilèges. Une malheureuse devineresse , & un prêtre imbécille ou scélérat , qui se disaient sorciers,

furent brûlés vifs pour cette prétendue conspiration. La duchesse fut heureuse de n'être condamnée qu'à faire *une amende honorable* en chemise, & à une prison perpétuelle. L'esprit de philosophie était alors bien éloigné de cette île; elle était le centre de la superstition & de la cruauté.

La plupart des querelles des souverains ont finit par des mariages. *Charles VII.* donna pour femme à *Henri VI. Marguerite d'Anjou*, fille de ce *René d'Anjou* roi de Naples, duc de Lorraine, comte du Maine, qui avec tous ces titres était sans états, & qui n'eut pas de quoi donner la plus légère dot à sa fille. Peu de princesses ont été plus malheureuses en père & en époux. C'était une femme entreprenante, courageuse, inébranlable; héroïne, si elle n'avait d'abord fouillé ses vertus par un crime. Elle eut tous les talens du gouvernement & toutes les vertus guerrières. Mais aussi elle se livra quelquefois aux cruautés & aux attentats, que l'ambition, la guerre & les factions inspirent. Sa hardiesse & la pusillanimité de son mari furent les premières sources des calamités publiques.

Elle voulut gouverner; & il fallut se défaire du duc de *Glocester*, oncle du roi, & mari de cette duchesse déjà sacrifiée à ses ennemis, & confinée en prison. On fait arrêter ce duc sous prétexte d'une conspiration nouvelle, & le lendemain il est trouvé mort dans son lit. Cette violence rendit le gouvernement de la reine, & le nom du roi odieux. Rarement les Anglais haïssent sans conspirer. Il se trouvait alors en Angleterre un descendant d'*Edouard III.* de qui même la branche était plus près d'un degré de la souche commune, que la branche alors régnante. Ce prince était un duc d'*Yorck*. Il portait sur son écu une *rose blanche*, & le roi *Henri VI.* de la branche de *Lancastre*, portait une *rose rouge*. C'est de-là que vinrent ces noms fameux consacrés à la guerre civile.

Dans les commencemens des factions, il faut être protégé

protégé par un parlement, en attendant que ce parlement devienne esclave du vainqueur. Le duc d'Yorck accuse devant le parlement le duc du *Suffolk*, premier ministre & favori de la reine, à qui ces deux titres avaient valu la haine de la nation. Voici un étrange exemple de ce que peut cette haine. La cour pour contenter le peuple, bannit d'Angleterre le premier ministre. Il s'embarque pour passer en France. Le capitaine d'un vaisseau de guerre, garde-côte, rencontre le vaisseau qui porte ce ministre. Il demande qui est à bord. Le patron dit qu'il mène en France le duc de *Suffolk*. Vous ne conduirez pas ailleurs celui qui est accusé par mon pays, dit le capitaine; & sur le champ il lui fait trancher tête. C'est ainsi que les Anglais en usaient en pleine paix. Bientôt la guerre ouvrit une carrière plus horrible.

Le roi *Henri VI.* avait des maladies de langueur, qui le rendaient, pendant des années entières, incapable d'agir & de penser. L'Europe vit dans ce siècle trois souverains, que le dérangement des organes du cerveau plongea dans les plus extrêmes malheurs, l'empereur *Venlas*, - *Charles VI.* de France, & *Henri VI.* d'Angleterre. Pendant une de ces années funestes de la langueur de *Henri VI.* le duc d'Yorck & son parti se rendent les maîtres du conseil. Le roi, comme en revenant d'un long assoupissement, ouvrit les yeux. Il se vit sans autorité. Sa femme *Marguerite d'Anjou* l'exhortait à être roi : mais pour l'être il fallut tirer l'épée. Le duc d'Yorck chassé du conseil, était déjà à la tête d'une armée. On traîna *Henri* à la bataille de St. Alban; il y fut blessé & pris, mais non encor détrôné. Le duc d'Yorck son vainqueur le conduisit en triomphe à Londres, & lui laissant le titre de roi, il prit pour lui-même celui de *protecteur*, titre déjà connu aux Anglais.

Henri VI. souvent malade & toujours faible, n'était qu'un prisonnier servi avec l'appareil de la royauté. Sa femme voulut le rendre libre pour l'être elle-même.

Son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes comme on en levait dans ce tems-là, avec le secours des seigneurs de son parti. Elle tire son mari de Londres, & devient la générale de son armée. Les Anglais en peu de tems virent ainsi quatre Françaises conduire des soldats, la femme du comte de *Montfort* en Bretagne, la femme du roi *Edouard II.* en Angleterre, la *Pucelle-d'Orléans* en France, & *Marguerite d'Anjou*.

Cette reine rangea elle-même son armée en bataille, à la sanglante journée de Northampton, & combattit à côté de son mari. Le duc d'Yorck son grand ennemi n'était pas dans l'armée opposée. Son fils aîné, le comte de *la Marche*, y faisait son apprentissage de la guerre civile sous le comte de *Warwick*, l'homme de ce tems-là qui avait le plus de réputation, esprit né pour ces tems de trouble, pètri d'artifice, & plus encore de courage & de fierté; propre pour une campagne & pour un jour de bataille; fécond en ressources, capable de tout, fait pour donner & ôter le trône selon sa volonté. Le génie du comte de *Warwick* l'emporta sur celui de *Marguerite d'Anjou*. Elle fut vaincue; elle eut la douleur de voir prendre prisonnier le roi son mari dans sa tante; & tandis que ce malheureux prince lui tendait les bras, il fallut qu'elle s'enfuit à toute bride avec son fils le prince de Galles. Le roi est reconduit pour la seconde fois par ses vainqueurs dans sa capitale, toujours roi & toujours prisonnier.

On convoqua un parlement, & le duc d'Yorck, auparavant protecteur, demanda cette fois une autre titre. Il réclamait la couronne, comme représentant *Edouard III.* à l'exclusion de *Henri VI.* né d'une branche cadette. La cause du roi & de celui qui prétendait l'être, fut solennellement débattue dans la chambre des pairs. Chaque parti fournit ses raisons par écrit, comme dans un procès ordinaire. Le duc d'Yorck, tout vainqueur qu'il

était, ne put gagner sa cause entièrement. Le parlement décida que *Henri VI.* garderait le trône pendant sa vie, & que le duc d'Yorck à l'exclusion du prince de Galles, ferait son successeur. Mais à cet arrêt on ajouta une clause, qui était une nouvelle déclaration de trouble & de guerre, c'est que si le roi violait cette loi, la couronne dès ce moment serait dévolue au duc d'Yorck.

Marguerite d'Anjou vaincue, fugitive, éloignée de son mari, ayant contre elle le duc d'Yorck victorieux, & Londres, & le parlement, ne perdit point courage. Elle courait dans la principauté de Galles, & dans les provinces voisines, animant ses amis, s'en faisant de nouveaux, & formant une armée. On fait assez que ces armées n'étaient pas des troupes régulières, tenues long-tems sous le drapeau, & soudoyés par un seul chef. Chaque seigneur amenait ce qu'il pouvait d'hommes rassemblés à la hâte. Le pillage tenait lieu de provisions & de solde. Il fallait en venir bientôt à une bataille, ou se retirer. La reine se trouva enfin en présence de son grand ennemi le duc d'Yorck, dans la province de ce nom, près du château de Sandal. Elle était à la tête de dix-huit mille hommes. La fortune dans cette journée seconda son courage. Le duc d'Yorck vaincu, mourut percé de coups. Son second fils *Rutland* fut tué en fuyant. La tête du père plantée sur la muraille avec celles de quelques généraux, y resta long-tems comme un monument de sa défaite.

Marguerite victorieuse marche vers Londres pour délivrer le roi son époux. Le comte de *Warwick*, l'ame du parti d'Yorck, avait encor une armée dans laquelle il traînait *Henri* son roi & son captif à sa suite. La reine & *Warwick* se rencontrèrent près de St. Alban, lieu fameux par plus d'un combat. La reine eut encor le bonheur de vaincre. Elle goûta le plaisir de voir fuir devant elle ce *Warwick* si redoutable, & de rendre à son mari sur le champ de bataille sa liberté & son autorité. Jamais

femme n'avait eu plus de succès & plus de gloire; mais le triomphe fut court. Il fallait avoir pour soi la ville de Londres. *Warwick* avait su la mettre dans son parti. La reine ne put y être reçue, ni la forcer avec une faible armée. Le comte de *la Marche*, fils aîné du duc d'Yorck, était dans la ville & respirait la vengeance. Le fruit des victoires de la reine ne fut que la retraite. Elle alla dans le nord de l'Angleterre fortifier son parti, que le nom & la présence du roi rendaient encor plus considérable.

Cependant *Warwick* maître dans Londres, assemble le peuple dans une campagne aux portes de la ville, & lui montrant le fils du duc d'Yorck; *Lequel voulez-vous pour votre roi*, dit-il, *ou ce jeune prince, ou Henri de Lancastre?* Le peuple répondit, *Yorck*. Les cris de la multitude tinrent lieu d'une délibération du parlement. Il n'y en avait point de convoqué pour lors. *Warwick* assemble quelques seigneurs & quelques évêques. Ils jugèrent que *Henri VI. de Lancastre* avait enfreint la loi du parlement, parce que sa femme avait combattu pour lui. Le jeune *Yorck* fut donc reconnu roi dans Londres sous le nom d'*Edouard IV.* tandis que la tête de son père était encor attachée aux murailles d'Yorck, comme celle d'un coupable. On ôta la couronne à *Henri VI.* qui avait été déclaré roi de France & d'Angleterre au berceau, & qui avait régné à Londres trente-huit années, sans qu'on eût pu jamais lui rien reprocher que sa faiblesse.

Sa femme à cette nouvelle rassembla dans le nord d'Angleterre jusqu'à soixante mille combattans. C'était un grand effort. Elle ne hasarda cette fois ni la personne de son mari, ni celle de son fils, ni la sienne. *Warwick* conduisit son jeune roi à la tête de quarante mille hommes contre l'armée de la reine. On se trouva en présence à *Santon*, & vers les bords de la rivière d'*Aire*, aux confins de la province d'Yorck. Ce fut-là que se donna la plus sanglante bataille qui ait dépeuplé l'Angleterre. Il y périt, disent les contemporains, plus de trente-six mille hom-

mes. Il faut toujours faire attention que ces grandes batailles se donnaient par une populace effrénée, qui abandonnait pendant quelques semaines sa charrue & ses pâturages; l'esprit de parti l'entraînait. On combattait alors de près, & l'acharnement produisait ces grands massacres, dont il y a peu d'exemples depuis que des troupes réglées combattent pour de l'argent, & que les peuples oisifs attendent à quel vainqueur leurs bleds appartiendront.

Warwick fut pleinement victorieux, le jeune *Edouard IV.* affermi, & *Marguerite d'Anjou* abandonnée. Elle s'enfuit dans l'Ecosse avec son mari & son fils. Alors le roi *Edouard* fit ôter des murs d'York la tête de son père, pour y mettre celle des généraux ennemis. Chaque parti dans le cours de ces guerres exterminait tour-à-tour par la main des bourreaux les principaux prisonniers. L'Angleterre était un vaste théâtre de carnage, ou les échafauds étaient dressés de tous côtés sur les champs de bataille. La France avait été aussi malheureuse sous *Philippe de Valois*, sous *Jean*, sous *Charles VI.* mais elle le fut par les Anglais, qui sous leur *Henri VI.* jusqu'à leur *Henri VII.* ne furent malheureux que par eux-mêmes.

CHAPITRE HUITIEME.

D'EDOUARD IV. DE MARGUERITE D'ANJOU, & de
la mort de HENRI VI.

L'INTRÉPIDE *Marguerite* ne perdit point courage. Mal secourue en Ecosse, elle passe en France à travers des vaisseaux ennemis qui couvraient la mer. *Louis XI.* commençait alors à régner. Elle sollicita du secours; & quoique la fausse politique de *Louis* lui en refusé, elle ne

se rebute point. Elle emprunte de l'argent, elle emprunte des vaisseaux; elle obtient enfin cinq cents hommes; elle se rembarque; elle essuie une tempête qui sépare son vaisseau de sa petite flotte: enfin elle regagne le bord de l'Angleterre: elle y assemble des forces: elle affronte encor le sort des batailles; elle ne craint plus alors d'exposer sa personne, & son mari, & son fils. Elle donne une nouvelle bataille vers Exham; mais elle la perd encor. Toutes les ressources lui manquent après cette défaite. Le mari fuit d'un côté, la femme & le fils de l'autre, sans domestiques, sans secours, exposés à tous les accidens & à tous les affronts. *Henri* dans sa fuite tomba entre les mains de ses ennemis. On le conduisit à Londres avec ignominie, & on le renferma dans la tour. *Marguerite* moins malheureuse, se sauva avec son fils en France chez *René d'Anjou* son père, qui ne pouvait que la plaindre.

Le jeune *Edouard IV.* mis sur le trône par les mains de *Warwick*, délivré par lui de tous ses ennemis, maître de la personne de *Henri*, régnait paisiblement. Mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. *Warwick*, qui lui servait de père, négociait en France le mariage de ce prince avec *Bonne de Savoie*, sœur de la femme de *Louis XI.* *Edouard* pendant qu'on était prêt à conclure, voit *Elizabeth Woodville*, veuve du chevalier *Gray*, en devient amoureux, l'épouse en secret, & enfin la déclare reine sans en faire part à *Warwick*. L'ayant ainsi offensé, il le néglige; il l'écarte des conseils, il s'en fait un ennemi irréconciliable. *Warwick*, dont l'artifice égalait l'audace, employa bientôt l'un & l'autre à se venger. Il séduisit le duc de *Clarence*, frère du roi; il arma l'Angleterre; & ce n'était point alors le parti de la rose rouge contre la rose blanche: enfin la guerre civile était entre le roi & son sujet irrité. Les combats, les trêves, les négociations, les trahisons, se succédèrent rapidement. *Warwick* chassa enfin d'Angleterre le roi

qu'il avait fait, & alla à la tour de Londres tirer de prison ce même *Henri VI.* qu'il avait détrôné, & le remplaça sur le trône. On le nommait *le faiseur de rois*. Les parlemens n'étaient que les organes de la volonté du plus fort. *Warwick* en fit convoquer un, qui réablit bientôt *Henri VI.* dans tous ses droits, & qui déclara usurpateur & traître ce même *Edouard IV.* auquel il avait peu d'années auparavant décerné la couronne. Cette longue & sanglante tragédie n'était pas à son dénouement. *Edouard IV.* réfugié en Hollande avait des partisans en Angleterre. Il y rentra après sept mois d'exil. Sa faction lui ouvrit les portes de Londres. *Henri*, le jouet de la fortune, réabli à peine, fut encor remis dans la tour. Sa femme *Marguerite d'Anjou*, toujours prête à le venger & toujours féconde en ressources, repassait dans ces tems-là même en Angleterre avec son fils le prince de Galles. Elle apprit en abordant son nouveau malheur. *Warwick*, qui l'avait tant persécutée était son défenseur. Il marchait contre *Edouard*. C'était un reste d'espérance pour cette malheureuse reine. Mais à peine avait-elle appris la nouvelle prison de son mari, qu'un second courrier lui apprend sur le rivage que *Warwick* vient d'être tué dans un combat, & qu'*Edouard IV.* est vainqueur.

On est étonné qu'une femme après cette foule de disgraces ait osé encor tenter la fortune. L'excès de son courage lui fit trouver des ressources & des amis. Qui-conque avait un parti en Angleterre était sûr au bout de quelque tems de trouver sa faction fortifiée par la haine contre la cour & contre le ministre. C'est en partie ce qui valut encor une armée à *Marguerite d'Anjou*, après tant de revers & de défaites. Il n'y avait guère de provinces en Angleterre dans laquelle elle n'eût combattu. Les bords de la Saverne, & le parc de Teuksbury, furent le champ de sa dernière bataille. Elle commandait ses troupes, menant de rang en rang le prince

de *Galles*. Le combat fut opiniâtre ; mais enfin *Edouard IV.* demeura victorieux.

La reine dans le désordre de sa défaite , ne voyant point son fils , & demandant en vain de ses nouvelles , perdit tout sentiment , & toute connoissance. Elle resta long-tems évanouie sur un charriot , & ne reprit ses sens que pour voir son fils prisonnier , & son vainqueur *Edouard IV.* devant elle. On sépara la mère & le fils. Elle fut conduite à Londres dans la tour où était le roi son mari.

Tandis qu'on enlevait ainsi la mère , *Edouard* se tournant vers le prince de *Galles* : *Qui vous a rendu assez hardi , lui dit-il , pour entrer dans mes états ? Je suis venu dans les états de mon père , répondit le prince , pour le venger , & pour sauver de vos mains mon héritage.* *Edouard* irrité le frappa de son gantelet au visage ; & les historiens disent que les propres frères d'*Edouard* , le duc de *Norance* rentré pour lors en grace , & le duc de *Glocester* , accompagné de quelques seigneurs , se jetèrent alors comme des bêtes féroces sur le prince de *Galles* , & le percèrent de coups. Quand les premiers d'une nation ont de telles mœurs , qu'elles doivent être celles du peuple ? On ne donna la vie à aucun prisonnier ; & enfin on résolut la mort de *Henri VI.*

Le respect que dans ces tems féroces on avait eu pendant plus de quarante années pour la vertu de ce monarque , avait toujours arrêté jusques-là les mains des assassins. Mais après avoir ainsi massacré le prince de *Galles* , on respecta moins le roi. On prétend que ce même duc de *Glocester* , depuis *Richard III.* qui avait trempé ses mains dans le sang du fils , alla lui-même dans la tour de Londres assassiner le père. Cette horreur peut être vraie & n'est point du tout vraisemblable , à moins , comme le dit l'ingénieux *M. Walpole* , que ce duc de *Glocester* n'eût reçu d'*Edouard IV.* son frère des patentes de bourreau en titre d'office. On laissa vivre *Marguerite d'Anjou* , parce qu'on espérait que les Français paieraient sa rançon. En

effet lorsque quatre ans après *Edouard* paisible chez lui vint à Calais pour faire la guerre à la France , & que *Louis XI.* le renvoya en Angleterre à force d'argent par un traité honteux , *Louis* dans cet accord racheta cette héroïne pour cinquante mille écus. C'était beaucoup pour des Anglais appauvris par les guerres de France , & par leurs troubles domestiques. *Marguerite d'Anjou* après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari & de son fils , mourut en 1482 la reine , l'épouse & la mère la plus malheureuse de l'Europe , & sans le meurtre de l'oncle de son mari , la plus vénérable.

CHAPITRE NEUVIEME.

Suite des troubles d'Angleterre sous EDOUARD IV. sous le tyran RICHARD III. & jusqu'à la fin du règne de HENRI VII.

EDOUARD IV. régna tranquille. Le triomphe de la rose blanche était complet , & sa domination était cimentée du sang de presque tous les princes de la rose rouge. Il n'y a personne qui en considérant la conduite d'*Edouard IV.* ne se figure un barbare uniquement occupé de ses vengeances. C'était cependant un homme livré au plaisir , plongé dans les intrigues des femmes autant que dans celles de l'état. Il n'avait pas besoin d'être roi pour plaire, La nature l'avait fait le plus bel homme de son tems , & le plus amoureux ; & par un contraste étonnant , elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait horreur. Il fit condamner son frère *Clarence* sur les sujets les plus légers , & ne lui fit d'autre grace que de lui laisser le choix de sa mort. *Clarence* demanda qu'on l'étouffât dans un tonneau de vin ; choix bizarre dont on

ne voit pas la raison. Mais qu'il ait été noyé dans du vin ou qu'il ait péri d'un genre de mort plus vraisemblable, il en résulte qu'*Edouard* était un monstre, & que les peuples n'avaient que ce qu'ils méritaient en se laissant gouverner par de tels scélérats.

Le secret de plaire à sa nation, était de faire la guerre à la France. On a déjà vu dans l'article de *Louis XI.* comment cet *Edouard* passa la mer en 1475, & par quelle politique mêlée de honte *Louis XI.* acheta la retraite de ce roi, moins puissant que lui & mal affermi. Acheter la paix d'un ennemi, c'est lui donner de quoi faire la guerre. *Edouard* proposa donc à son parlement en 1483 une nouvelle invasion en France. Jamais offre ne fut acceptée avec une joie plus universelle. Mais lorsqu'il se préparait à cette grande entreprise, il mourut à l'âge de quarante-deux ans.

Comme il était d'une constitution très-robuste, on soupçonna son frère *Richard*, duc de *Glocester*, d'avoir avancé les jours par le poison. Ce n'était pas juger témérairement du duc de *Glocester*; ce prince était un autre monstre né pour commettre de sang froid tous les crimes.

Edouard IV. laissa deux enfans mâles, dont l'aîné âgé de treize ans porta le nom d'*Edouard V.* *Glocester* forma le dessein d'arracher les deux enfans à la reine leur mère, & de les faire mourir pour régner. Il s'était déjà rendu maître de la personne du roi qui était alors vers la province de Galles. Il fallait avoir en sa puissance le duc d'*Yorck* son frère. Il prodigua les sermens & les artifices. La faible mère mit son second fils dans les mains du traître, croyant que deux parricides seraient plus difficiles à commettre qu'un seul. Il les fit garder dans la tour. C'était, disait-il, pour leur sûreté. Mais quand il fallut en venir à ce double assassinat, il trouva un obstacle. Le lord *Hastings*, homme d'un caractère farouche, mais attaché au jeune roi, fut sondé par les émissaires de *Glocester*, & laissa entrevoir qu'il ne prêterait jamais son ministère

à ce crime. *Glocester* voyant un tel secret en des mains si dangereuses , n'hésita pas un moment sur ce qu'il devait faire. Le conseil d'état était assemblé dans la tour : *Hastings* y assistait : *Glocester* entre avec des satellites : *Je t'arrête pour tes crimes*, dit-il au lord *Hastings*. *Qui ? moi mylord ?* répondit l'accusé. *Oui, toi, traître*, dit le duc de *Glocester* ; & dans l'instant il lui fit trancher la tête en présence du conseil.

Délivré ainsi de celui qui savait son secret , & méprisant les formes des loix avec lesquelles on colorait en Angleterre tous les attentats , il rassemble des malheureux de la lie du peuple , qui crient dans l'hôtel-de-ville , qu'ils veulent avoir *Richard de Glocester* pour monarque. Un maire de Londres va le lendemain suivi de cette populace lui offrir la couronne. Il l'accepte ; il se fait couronner sans assembler de parlement, sans prétexter la moindre raison. Il se contente de semer le bruit que le roi *Edouard quatre* son frère était né d'adultère , & ne fit point de scrupule de déshonorer sa mère qui était vivante. De telles raisons n'étaient inventées que pour la vile populace. Les intrigues , la séduction & la crainte faisaient tout le reste auprès des seigneurs du royaume , non moins méprisables que le peuple.

A peine fut-il couronné , qu'un nommé *Tirrel* étrangla , dit-on , dans la tour le jeune roi & son frère. La nation le sut , & ne fit que murmurer en secret ; tant les hommes changent avec les tems. *Glocester* sous le nom de *Richard III.* jouit deux ans & demi du fruit du plus grand des crimes que l'Angleterre eût encor vus , toute accoutumée qu'elle y était. M. *Walpole* révoque en doute ce double crime. Mais sous le règne de *Charles II.* on retrouva les ossemens de ces deux enfans précisément au même endroit où l'on disait qu'ils avaient été enterrés. Peut-être dans la foule des forfaits qu'on impute à ce tyran , il en est qu'il n'a pas commis. Mais si l'on a fait de lui des jugemens téméraires , c'est lui qui en est cou-

pable. Il est certain qu'il enferma ses neveux dans la tour, ils ne parurent plus, c'est à lui d'en répondre.

Dans cette courte jouissance du trône, il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit. Il y a des tems où les hommes sont lâches à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard III.* avait été adultère : que ni le feu roi *Edouard IV.* ni ses autres frères n'étaient légitimes : que le seul qui le fût était *Richard* ; & qu'ainsi la couronne lui appartenait à l'exclusion des deux jeunes princes étranglés dans la Tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas. Les parlemens ont fait quelquefois des actions plus cruelles, mais jamais de si infames. Il faut des siècles entiers de vertu, pour réparer une telle lâcheté.

Enfin au bout de deux ans & demi, il parut un vengeur. Il restait après tous les princes massacrés un seul rejetton de la *Rose rouge* caché dans la Bretagne. On l'appellait *Henri* comte de *Richemont*. Il ne descendait point de *Henri VI.* Il rapportait comme lui son origine à *Jean de Gand* duc de *Lancastre*, fils du grand *Edouard III.* mais par les femmes, & même par un mariage très-équivoque de ce *Jean de Gand*. Son droit au trône était plus que douteux ; mais l'horreur des crimes de *Richard III.* le fortifiait. Il était encor fort jeune quand il conçut le dessein de venger le sang de tant de princes de la maison de *Lancastre*, de punir *Richard III.* & de conquérir l'Angleterre. Sa première tentative fut malheureuse ; & après avoir vu son parti défait, il fut obligé de retourner en Bretagne mendier un asile. *Richard* négocia secrètement avec le ministre de *François II.* duc de Bretagne, père d'*Anne de Bretagne*, qui épousa *Charles VIII.* & *Louis XII.* Ce duc n'était pas capable d'une action lâche, mais son ministre *Landois* l'était. Il promit de livrer le comte de *Richemont* au tyran. Le jeune prince s'enfuit de Bretagne déguisé sur les terres d'Anjou, & n'y arriva qu'une heure avant les satellites qui le cherchaient.

Il était de l'intérêt de *Charles XIII.* alors roi de France, de protéger *Richemont.* Le petit-fils de *Charles VII.* quⁱ pouvait nuire aux Anglais, & qui les eût laissés en repos, eût manqué au premier devoir de la politique. Mais *Charles VIII.* ne donna que deux mille hommes. C'en était assez, supposé que le parti de *Richemont* eût été considérable. Il le devint bientôt ; & *Richard* même, quand il fut que son rival ne débarquait qu'avec cette escorte, jugea que *Richemont* trouverait bientôt une armée. Tout le pays de Galles dont ce jeune prince était originaire, s'arma en sa faveur. *Richard III* & *Richemont* combattirent à Bosworth près de Liechfields. *Richard* avait la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle. Mais le lord *Stanley* un de ses généraux, qui voyait depuis long-tems avec horreur cette couronne usurpée par tant d'assassinats, trahit son indigne maître, & passa avec un corps de troupes du côté de *Richemont.* *Richard* avait de la valeur, c'était sa seule vertu. Quand il vit la bataille désespérée, il se jeta en fureur au milieu de ses ennemis, & y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Son corps nud & sanglant trouvé dans la foule des morts, fut porté dans la ville de *Leycestre* sur un cheval, la tête pendante d'un côté & les pieds de l'autre. Il y resta deux jours exposé à la vue du peuple, qui se rappelant tous ses crimes, n'eut pour lui aucune pitié. *Stanley* qui lui avait arraché la couronne de la tête lorsqu'il avait été tué, la porta à *Henri de Richemont.*

Les victorieux chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille, & après cette prière tous les soldats inspirés d'un même mouvement s'écrièrent, *vive notre roi Henri.* Cette journée mit fin aux désolations dont la *rose rouge* & la *rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le trône toujours ensanglanté & renversé, fut enfin ferme & tranquille. Les malheurs qui avaient persécuté la famille d'*Edouard III.* cessèrent. *Henri VII.* en épousant une fille

d'*Edouard IV.* réunit les droits des *Lancastre* & des *Yorck* en sa personne. Ayant su vaincre, il fut gouverner. Son règne qui fut de vingt-quatre ans, & presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla & qu'il ménagea, firent de sages loix ; la justice distributive rentra dans tous ses droits : le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand *Edouard III.* ruiné pendant les guerres civiles, commença à se rétablir. L'Angleterre en avait besoin. On voit qu'elle était pauvre par la difficulté extrême que *Henri VII.* eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres sterling, qui ne revenait pas à cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Son goût & la nécessité le rendirent avare. Il eût été sage, s'il n'eût été qu'économe ; mais une lésine honteuse, & des rapines fiscales, ternirent sa gloire. Il tenait un registre secret de tout ce que lui valaient les confiscations. Jamais les grands rois n'ont descendu à ces bassesses. Ses coffres se trouvèrent remplis à sa mort de deux millions de livres sterling, somme immense, qui eût été plus utile en circulant dans le public, qu'en restant ensevelie dans le trésor du prince. Mais dans un pays où les peuples étaient plus enclins à faire des révolutions qu'à donner de l'argent à leurs rois, il était nécessaire que le roi eût un trésor.

Son règne fut plutôt inquiété que troublé par deux aventures étonnantes. Un garçon boulanger lui disputa la couronne : il se dit neveu d'*Edouard IV.* Instruit à jouer ce rôle par un prêtre, il fut couronné roi à Dublin en Irlande, & osa donner bataille au roi près de Nottingham. *Henri* qui le prit prisonnier, crut humilier assez les factieux en mettant ce roi dans sa cuisine, où il servit long-tems.

Les entreprises hardies, quoique malheureuses, font souvent des imitateurs. On est excité par un exemple brillant, & on espère de meilleurs succès. Témoins six faux *Demetrius* qu'on a vus de suite en Moscovie, &

témoins tant d'autres imposteurs. Le garçon boulanger fut suivi par le fils d'un Juif courtier d'Anvers, qui joua un plus grand personnage.

Ce jeune Juif, qu'on appelait *Perkins*, se dit fils du roi *Edouard IV.* Le roi de France attentif à nourrir toutes les semences de division en Angleterre, le reçut à sa cour, le reconnut, l'encouragea ; mais bientôt ménageant *Henri VII.* il abandonna cet imposteur à sa destinée.

La vieille douairière de Bourgogne, sœur d'*Edouard IV.* & veuve de *Charles le Téméraire*, laquelle faisait jouer ce ressort, reconnut le jeune Juif pour son neveu. Il jouit plus long-tems de sa fourberie que le jeune garçon boulanger. Sa taille majestueuse, sa politesse, sa valeur, semblaient le rendre digne du rang qu'il usurpait. Il épousa une princesse de la maison d'*Yorck*, dont il fut encor aimé, même quand son imposture fut découverte. Il eut les armes à la main pendant cinq ans entiers. Il arma même l'Ecosse, & eut des ressources dans ses défaites. Mais enfin abandonné & livré au roi, condamné seulement à la prison, & ayant voulu s'évader, il paya sa hardiesse de sa tête. Ce fut alors que l'esprit de faction fut anéanti, & que les Anglais, n'étant plus redoutables à leur monarque, commencèrent à le devenir à leurs voisins, sur-tout lorsque *Henri VIII.* en montant au trône, fut, par l'économie extrême de son père, possesseur d'un ample trésor, & par la sagesse de ce gouvernement, maître d'un peuple belliqueux, & pourtant soumis autant que les Anglais peuvent l'être.



CHAPITRE DIXIEME.

Idée générale du seizième siècle.

LE commencement du seizième siècle que nous avons déjà entamé , nous présente à la fois les plus grands spectacles que le monde ait jamais fournis. Si on jette la vue sur ceux qui régnaient pour lors en Europe , leur gloire , ou leur conduite, ou les grands changemens dont ils ont été cause , rendent leurs noms immortels. C'est à Constantinople un *Sélim* qui met sous la domination Ottomane la Syrie & l'Egypte , dont les mahométans mammelucs avaient été en possession depuis le treizième siècle. C'est après lui son fils , le grand *Soliman* , qui le premier des empereurs Turcs marche jusqu'à Vienne , & se fait couronner roi de Perse dans Bagdat prise par ses armes , faisant trembler à la foi l'Europe & l'Asie.

On voit en même tems vers le Nord , *Gustave Vasa* , brisant dans la Suède le joug étranger , élu roi du pays dont il est le libérateur.

En Moscovie les deux *Jean Basilovits* ou *Basilides* délivrent leur patrie du joug des Tartares dont elle était tributaire ; princes à la vérité barbares , & chefs d'une nation plus barbare encor : mais les vengeurs de leur pays méritent d'être comptés parmi les grands princes.

En Espagne, en Allemagne , en Italie, on voit *Charles-Quint* maître de tous ces états sous des titres différens , soutenant le fardeau de l'Europe , toujours en action & en négociation , heureux long - tems en politique & en guerre , le seul empereur puissant depuis *Charlemagne* , & le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête des Maures ; opposant des barrières à l'empire Ottoman , faisant des rois , & une multitude de princes , & se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il est chargé ,

chargé , pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire & de politique *François I.* roi de France , moins heureux , mais plus brave & plus aimable , partage entre *Charles-Quint* & lui les vœux & l'estime des nations. Vaincu & plein de gloire , il rend son royaume florissant malgré ses malheurs ; il transplante en France les beaux-arts , qui étaient en Italie au plus haut point de perfection.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII.* trop cruel , trop capricieux , pour être mis au rang des héros , a pourtant sa place entre ces rois ; & par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples , & par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tendant son arc , avec ces mots , *Qui je défends est maître* ; devise que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape *Léon X.* est célèbre , par son esprit , par ses mœurs aimables , par les grands hommes dans les arts qui éternisent son siècle , & par le grand changement qui sous lui divisa l'Eglise.

Au commencement du même siècle la religion , & le prétexte d'épurer la loi reçue , ces deux grands instrumens de l'ambition , font le même effet sur les bords de l'Afrique qu'en Allemagne , & chez les mahométans que chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement , une race nouvelle de rois , s'établissent dans le vaste empire de Maroc & de Fez , qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. Ainsi l'Asie , l'Afrique & l'Europe éprouvent à la fois une révolution dans les religions : car les Persans se séparent pour jamais des Turcs , & reconnoissant le même DIEU & le même prophète , ils consomment le schisme d'*Omar* & d'*Aly*. Immédiatement après , les chrétiens se divisent aussi entr'eux , & arrachent au pontife de Rome la moitié de l'Europe.

L'ancien monde est ébranlé , le nouveau monde est
Essai sur les mœurs. Tom. III.

D

découvert & conquis pour *Charles-Quint* ; le commerce s'établit entre les Indes orientales & l'Europe par les vaisseaux & les armes du Portugal.

D'un côté *Cortez* soumet le puissant empire du Mexique , & les *Pizarro* font la conquête du Pérou avec moins de soldats qu'il n'en faut en Europe pour assiéger une petite ville. De l'autre , *Albuquerque* dans les Indes établit la domination & le commerce du Portugal avec presque aussi peu de forces , malgré les rois des Indes , & malgré les efforts des musulmans en possession de ce commerce.

La nature produit alors des hommes extraordinaires presque en tous les genres , sur-tout en Italie.

Ce qui frappe encor dans ce siècle illustre , c'est que malgré les guerres que l'ambition excita , & malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les états , ce même génie qui faisait fleurir les beaux-arts à Rome , à Naples , à Florence , à Venise , à Ferrare , & qui de là portait sa lumière dans l'Europe , adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de la cour de *François I.* opéra en partie ce grand changement. Il y eut entre *Charles-Quint* & lui une émulation de gloire , d'esprit de chevalerie , de courtoisie , au milieu même de leurs plus furieuses dissensions ; & cette émulation qui se communiqua à tous les courtoisans , donna à ce siècle un air de grandeur & de politesse inconnu jusqu'alors.

L'opulence y contribua ; & cette opulence devenue plus générale était en partie (par une étrange révolution) la suite de la perte funeste de Constantinople : car bientôt après , tout le commerce des Ottomans fut fait par les chrétiens , qui leur vendaient jusqu'aux épiceries des Indes , en les allant charger sur leurs vaisseaux dans Alexandrie & les portant ensuite dans les mers du Levant. Les Vénitiens sur-tout firent ce commerce non-seulement jusqu'à la conquête de l'Egypte par le sultan *Sélim* ; mais

jusqu'au tems où les Portugais devinrent les négocians des Indes.

L'industrie fut par-tout excitée. Marseille fit un grand commerce. Lyon eut de belles manufactures. Les villes des Pays - Bas furent plus florissantes encor que sous la maison de *Bourgogne*. Les dames appellées à la cour de *François I.* en firent le centr de la magnificence, comme de la politesse. Les mœurs étaient plus dures à Londres, où régnait un roi capricieux & féroce : mais Londres commençait déjà à s'enrichir par le commerce.

En Allemagne les villes d'Augsbourg & de Nuremberg, répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient de Venise, se ressentaient déjà de leur correspondance avec les Italiens. On voyait dans Augsbourg de belles maisons dont les murs étaient ornés de peintures à *fresque*, à la manière Vénitienne. En un mot, l'Europe voyait naître de beaux jours ; mais ils furent troublés par les tempêtes que la rivalité entre *Charles-Quint* & *François I.* excitèrent ; & les querelles de religion, qui déjà commençaient à naître, souillèrent la fin de ce siècle ; elles la rendirent affreuse, & y portèrent une espèce de barbarie que les Hérules, les Vandales & les Huns n'avaient jamais connue.

CHAPITRE ONZIEME.

État de l'Europe du tems de CHARLES-QUINT. De la Moscovie ou Russie. Digression sur la Laponie.

AVANT de voir ce que fut l'Europe sous *Charles-Quint*, je dois me former un tableau des différens gouvernemens qui la partageaient. J'ai déjà vu ce qu'étaient l'Espagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. Je ne parlerai de la Turquie, & de ses con-

quêtes en Syrie & en Afrique, qu'après avoir vu tout ce qui se passa d'admirable & de funeste chez les chrétiens, & lorsqu'ayant suivi les Portugais dans leurs voyages & dans leur commerce militaire en Asie, j'aurai vu en quel état était le monde oriental.

Je commence à présent par les royaumes chrétiens du Septentrion. L'état de la Moscovie ou Russie prenait quelque forme, Cet empire si puissant, & qui le devint tous les jours davantage, n'était depuis l'onzième siècle qu'un assemblage de demi-chrétiens sauvages, esclaves des Tartares de Cazan, descendans de *Tamerlan*. Le duc de Russie payait tous les ans un tribut à ces Tartares, en argent, en pelleteries & en bétail. Il conduisait le tribut à pied devant l'ambassadeur Tartare, se prosternait à ses pieds, lui présentait du lait à boire, & s'il en tombait sur le cou du cheval de l'ambassadeur, le prince était obligé de le lécher. Les Russes étaient d'un côté esclaves des Tartares, de l'autre pressés par les Lithuaniens; & vers l'Ukraine, ils étaient encor exposés aux déprédations des Tartares de la Crimée, successeurs des Scythes de la Chersonèse Taurique, auxquels ils payoient un tribut. Enfin il se trouva un chef nommé *Jean Basilides*, ou fils de *Basile*, homme de courage, qui anima les Russes, s'affranchit de tant de servitude, & joignit à ses états Novogorod & la ville de Moscou, qu'il conquit sur les Lithuaniens à la fin du quinzième siècle. Il étendit ses conquêtes dans la Finlande, qui a été souvent un sujet de rupture entre la Russie & la Suède.

La Russie fut donc alors une grande monarchie, mais non encor redoutable à l'europe. On dit que *Jean Basilides* ramena de Moscou trois cents charriots chargés d'or, d'argent, & de pierreries. Les fables font l'histoire des tems grossiers. Les peuples de Moscou, non plus que les Tartares, n'avaient alors d'argent que celui qu'ils avaient pillé; mais volés eux-mêmes dès long-tems par

ces Tartâres , quelles richesses pouvaient-ils avoir ? ils ne connaissaient guère que le nécessaire.

Le pays de Moscou produit de bon bled , qu'on sème en Mai , & qu'on recueille en Septembre. La terre porte quelques fruits ; le miel y est commun ainsi qu'en Pologne : le gros & le menu bétail y a toujours été en abondance ; mais la laine n'étant point propre aux manufactures , & les peuples grossiers n'ayant aucune industrie , les peaux étaient leurs seuls vêtements. Il n'y avait pas à Moscou une seule maison de pierre. Leurs huttes de bois étaient faites de troncs d'arbres enduits de mousse. Quant à leurs mœurs , ils vivaient en brutes , ayant une idée confuse de l'église grecque , de laquelle ils croyaient être. Leurs pasteurs les enterraient avec un billet pour *St. Pierre* & pour *St. Nicolas* , qu'on mettait dans la main du mort. C'était-là leur plus grand acte de religion : mais au-delà de Moscou vers le nord-est , presque tous les villages étaient idolâtres.

Les czars depuis *Jean Basilides* eurent des richesses , sur-tout lorsqu'en 1551 un autre *Jean Basilovits* eut pris Cazn & Astracan , sur les Tartares : mais les Russes furent toujours pauvres ; car ces souverains absolus faisant presque tout le commerce de leur empire , & rançonnant ceux qui avaient gagné de quoi vivre , eurent bientôt des trésors , & ils étalèrent même une magnificence asiatique dans les jours de solennité. Ils commerçaient avec Constantinople par la mer Noire , avec la Pologne par Novogorod. Ils pouvaient donc policer leurs états , mais le tems n'en était pas venu. Tout le nord de leur empire par-delà Moscou , consistait dans de vastes déserts , & dans quelques habitations de sauvages. Ils ignoraient même que la vaste Sibérie existât. Un Cosaque découvrit la Sibérie sous ce *Jean Basilovits* , & la conquit , comme *Cortez* conquît le Mexique , avec quelques armes à feu.

Les czars prenaient peu de part aux affaires de l'Eu-

rope, excepté dans quelques guerres contre la Suède au sujet de la Finlande, ou contre la Pologne pour des frontières. Nul Moscovite ne sortait de son pays ; ils ne trafiquaient sur aucune mer , excepté le Pont-Euxin. Le port même d'Archangel était alors aussi inconnu que ceux de l'Amérique. Il ne fut découvert que dans l'année 1553 par les Anglais , lorsqu'ils cherchèrent de nouvelles terres vers le nord , à l'exemple des Portugais & des Espagnols , qui avaient fait tant de nouveaux établissemens au midi, à l'orient, & à l'occident. Il fallait passer le Cap-Nord à l'extrémité de la Laponie. On fut par expérience, qu'il y a des pays où pendant près de cinq mois le soleil n'éclaire pas l'horizon. L'équipage entier de deux vaisseaux périt de froid & de maladie dans ces terres. Un troisième sous la conduite de *Chancellor* aborda le port d'Archangel sur la Duina, dont les bords n'étaient habités que par des sauvages. *Chancellor* alla par la Duina vers le chemin de Moscou. Les Anglais depuis ce tems furent presque les seuls maîtres du commerce de la Moscovie, dont les pelleteries précieuses contribuèrent à les enrichir. Ce fut encor une branche de commerce enlevée à Venise. Cette république ainsi que Gênes avait eu des comptoirs autrefois, & même une ville sur les bords du Tanais ; & depuis elle avait fait ce commerce de pelleteries par Constantinople. Quiconque lit l'histoire avec fruit , voit qu'il y a eu autant de révolutions dans le commerce que dans les états.

On était alors bien loin d'imaginer qu'un jour un prince Russe fonderait dans des marais, au fond du golfe de *Finlande*, une nouvelle capitale, où il aborde tous les ans environ deux cent cinquante vaisseaux étrangers, & que de là il partirait des armées, qui viendraient faire des rois en Pologne, servir l'empire Allemand contre la France, prendre la Crimée & démembrer la Suède.

On commença dans ce tems-là à connaître plus par-

ticulièrement la Laponie, dont les Suédois même, les Danois & les Russes n'avaient encor que de faibles notions. Ce vaste pays voisin du pôle avait été désigné par *Strabon* sous le nom de la contrée des *Troglodites* & des *pygmées* septentrionaux. Nous apprîmes que la race des *pygmées* n'est point une fable. Il est probable que les *pygmées* méridionaux ont péri, & que leurs voisins les ont détruits. Plusieurs espèces d'hommes ont pu ainsi disparaître de la face de la terre, comme plusieurs espèces d'animaux. Les Lapons ne paraissent point tenir de leurs voisins. Les hommes, par exemple, sont grands & bien faits en Norwége; & la Laponie ne produit que des hommes de trois coudées de haut. Leurs yeux, leurs oreilles, leurs nez les différencient encor de tous les peuples qui entourent leurs déserts. Ils paraissent une espèce particulière faite pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment, & qu'eux seuls peuvent aimer. La nature qui n'a mis les rennes ou les rangifères que dans ces contrées, semble y avoir produit des Lapons; & comme leurs rennes ne sont point venues d'ailleurs, ce n'est pas non plus d'un autre pays que les Lapons y paraissent venus. Il n'est pas vraisemblable que les habitans d'une terre moins sauvage aient franchi les glaces & les déserts pour se transplanter dans des terres si stériles. Une famille peut être jetée par la tempête dans une île déserte & la peupler; mais on ne quitte point dans le continent des habitations qui produisent quelque nourriture, pour aller s'établir au loin sur des rochers couverts de mousse, où l'on ne peut se nourrir que de lait de rennes, & de poissons. De plus, si des Norwégiens, des Suédois s'étaient transplantés en Laponie, y auraient-ils changé absolument de figure? Pourquoi les Islandais, qui sont aussi septentrionaux que les Lapons, sont-ils d'une haute stature, & les Lapons non-seulement petits, mais d'une figure toute différente? C'était donc une nouvelle espèce d'hommes qui se pré-

sentait à nous, tandis que l'Amérique, l'Asie & l'Afrique nous en faisaient voir tant d'autres. La sphère de la nature s'élargissait pour nous de tous côtés, & c'est par-là seulement que la Laponie mérite notre attention.

Je ne parlerai point de l'Islande, qui était le Thulé des anciens, ni du Groenland, ni de toutes ces contrées voisines du pôle, où l'espérance de découvrir un passage en Amérique a porté nos vaisseaux. La connaissance de ces pays est aussi stérile qu'eux, & n'entre point dans le plan politique du monde.

DE LA POLOGNE.

La Pologne ayant long-tems conservé les mœurs des Sarmates, commençait à être considérée de l'Allemagne, depuis que la race des *Jagellons* était sur le trône. Ce n'était plus le tems où ce pays recevait un roi de la main des empereurs, & leur payait tribut.

Le premier des *Jagellons* avait été élu roi de cette république en 1382. Il était duc de Lithuanie. Son pays & lui étaient idolâtres, ou du moins ce que nous appelons idolâtres, aussi-bien que plus d'un palatinat. Il promit de se faire chrétien & d'incorporer la Lithuanie à la Pologne. Il fut roi à ces conditions.

Ce *Jagellon*, qui prit le nom de *Ladislas*, fut père de ce malheureux *Ladislas* roi de Hongrie & de Pologne, né pour être un des plus puissans rois du monde, mais qui fut défait & tué en 1445 à cette bataille de Varnes, que le cardinal *Julien* lui fit donner contre les Turcs malgré la foi jurée, ainsi que nous l'avons vu.

Les deux grands ennemis de la Pologne furent long-tems les Turcs & les religieux chevaliers Teutoniques. Ceux-ci qui s'étaient formés dans les croisades, n'ayant pu réussir contre les musulmans, s'étaient jetés sur les idolâtres & sur les chrétiens de la Prusse, province que les Polonais possédaient.

Sous *Casimir* au quinzième siècle, les chevaliers re-

ligieux Tutoiniques firent long-tems la guerre à la Pologne, & enfin partagèrent la Prusse avec elle, à condition que le grand-maître serait vassal du royaume, & en même tems palatin ayant séance aux diètes.

Il n'y avait alors que ces-palatins qui eussent voix dans les états du royaume; mais *Casimir* y appella les députés de la noblesse vers l'an 1460, & ils ont toujours conservé ce droit.

Les nobles en eurent alors un autre, commun avec les palatins; ce fut de n'être arrêtés pour aucun crime, avant d'avoir été convaincus juridiquement. Ce droit était celui de l'impunité. Ils avaient encor droit de vie & de mort sur leurs payfans : il pouvaient tuer impunément un de ces serfs, pourvu qu'ils missent environ dix écus sur la fosse; & quand un noble Polonais avait tué un payfan appartenant à un autre noble, la loi d'honneur l'obligeait d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine, c'est qu'un tel privilège subsiste encor.

Sigismond, de la race des *Jagellons*, qui mourut en 1548, était contemporain de *Charles-Quint*, & passait pour un grand prince. Les Polonais eurent de son tems beaucoup de guerres contre les Moscovites, & encor contre ces chevaliers Teutoiniques, dont *Albert de Brandebourg* était grand-maître. Mais la guerre était tout ce que connaissaient les Polonais, sans en connaître l'art, qui se perfectionnait dans l'Europe méridionale. Il combattait sans ordre, n'avaient point de place fortifiée; leur cavalerie faisait comme aujourd'hui toute leur force.

Ils négligeaient le commerce. On n'avait découvert qu'au treizième siècle les salines de Cracovie, qui font une des richesses du pays. Le négoce du bled & du sel était abandonné aux Juifs & aux étrangers, qui s'enrichissaient de l'orgueilleuse oisiveté des nobles & de l'esclavage du peuple. Il y avait déjà en Pologne plus de deux cents synagogues.

D'un côté cette administration était à quelques égards

une image de l'ancien gouvernement des Francs, des Moscovites & des Huns. De l'autre il ressemblait à celui des anciens Romains, en ce que chaque noble a le droit des tribuns du peuple, de pouvoir s'opposer aux loix du sénat par le seul mot *veto*. Ce pouvoir étendu à tous les gentils-hommes, & porté jusqu'au droit d'annuller par une seule voix toutes les voix de la république, est devenu la prérogative de l'anarchie. Le tribun était le magistrat du peuple Romain, & le gentilhomme n'est qu'un membre, un sujet de l'état : le droit de ce membre est de troubler tout le corps. Mais ce droit est si cher à l'amour propre, qu'un sûr moyen d'être mis en pièces serait de proposer dans une diète l'abolition de cette coutume.

Il n'y avait d'autre titre en Pologne que celui de noble, de même qu'en Suède, en Dannemarck & dans tout le Nord : les qualités de duc & de comte sont récentes ; c'est une imitation des usages d'Allemagne : mais ces titres ne donnent aucun pouvoir ; toute la noblesse est égale. Ces palatins, qui ôtaient la liberté au peuple, n'étaient occupés qu'à défendre la leur contre leur roi. Quoique le sang des *Jagellons* eût régné long-tems, les princes ne furent jamais ni absolus par leur royauté, ni rois par droit de naissance. Ils furent toujours élus comme les chefs de l'état, & non comme les maîtres. Le serment prêté par les rois à leur couronnement portait en termes exprès, qu'ils priaient la nation de les détronner s'ils n'observaient pas les loix qu'ils avaient jurées.

Ce n'était pas une chose aisée de conserver toujours le droit d'élection, en laissant toujours la même famille sur le trône. Mais les rois n'ayant ni forteresse, ni la disposition du trésor public, ni celle des armées, la liberté n'a jamais reçu d'atteinte. L'état n'accordait alors au roi qu'environ douze cent mille de nos livres annuelles pour soutenir sa dignité. Le roi de Suède aujourd'hui n'en a pas tant. L'empereur n'a rien ; il est à ses frais le chef de l'univers chrétien, *caput orbis christiani* ; tandis que l'isle

de la Grande-Bretagne donne à son roi vingt-trois millions pour sa liste civile. La vente de la royauté est devenue en Pologne la plus grande source de l'argent qui roule dans l'état. La capitation des Juifs, qui fait un de ses gros revenus, ne monte pas à plus de cent vingt mille florins du pays.

A l'égard de leurs loix, ils n'en eurent d'écrites en leur langue qu'en 1552. Les nobles toujours égaux entre eux se gouvernaient suivant leurs résolutions prises dans leurs assemblées, qui sont la loi véritable encor aujourd'hui ; & le reste de la nation ne s'informe seulement pas de ce qu'on y a résolu. Comme ces possesseurs des terres sont les maîtres de tout ; & que les cultivateurs sont esclaves, c'est aussi à ces seuls possesseurs qu'appartiennent les biens de l'église. Il en est de même en Allemagne ; mais c'est en Pologne une loi expresse & générale, au lieu qu'en Allemagne ce n'est qu'un usage établi ; usage trop contraire au christianisme, mais conforme à l'esprit de la constitution Germanique. Rome différemment gouvernée a eu toujours cet avantage, depuis ses rois & ses consuls jusqu'aux derniers tems de la monarchie pontificale, de ne fermer jamais la porte des honneurs au simple mérite.

DE LA SUÈDE ET DU DANNEMARCK.

Les royaumes de Suède, de Dannemarck & de Norwége étaient électifs à-peu-près comme la Pologne. Les agriculteurs étaient esclaves en Dannemarck : mais en Suède ils avaient séance aux diètes de l'état, & donnaient leur voix pour régler les impôts. Jamais peuples voisins n'eurent une antipathie plus violente que les Suédois & les Danois. Cependant ces nations rivales n'avaient composé qu'un seul état par la fameuse union de Calmar à la fin du quatorzième siècle.

Un roi de Suède, nommé *Albert*, ayant voulu prendre

pour lui le tiers des métairies du royaume, ses sujets se soulevèrent. *Marguerite Valdemar* fille de *Valdemar III*, la *Sémiramis* du Nord, profita de ces troubles, & se fit reconnaître en 1395 reine de Suède, de Danemarck & de Norwége. Elle unit deux ans après ces royaumes, qui devaient être à perpétuité gouvernés par un même souverain.

Quand on se souvient qu'autrefois de simples pirates Danois avaient porté leurs armes victorieuses presque dans toute l'Europe, & conquis l'Angleterre & la Normandie, & qu'on voit ensuite la Suède, la Norwége & le Danemarck réunis, n'être pas une puissance formidable à leurs voisins, on voit évidemment qu'on ne fait des conquêtes que chez des peuples mal gouvernés. Les seules villes anféatiques, Hambourg, Lubeck, Dantzic, Rostoc, Lunebourg, Vismar, pouvaient résister à ces trois royaumes, parce qu'elles étaient plus riches. La seule ville de Lubeck fit même la guerre aux successeurs de *Marguerite Valdemar*. Cette union de trois royaumes, qui semble si belle au premier coup-d'œil, fut la source de leurs malheurs.

Il y avait en Suède un primat archevêque d'Upsal, & six évêques, qui avaient à-peu-près cette autorité que la plupart des ecclésiastiques avaient acquise en Allemagne & ailleurs. L'archevêque d'Upsal sur-tout était, ainsi que le primat de Pologne, la seconde personne du royaume. Quiconque est la seconde veut toujours être la première.

Il arriva qu'en 1452 les états de Suède lassés du joug Danois, élurent pour leur roi d'un commun consentement, le grand maréchal *Charles Canutson*, bonde d'une maison qui subsiste encor.

Non moins lassés du joug des évêques, ils ordonnèrent qu'on ferait une recherche des biens que l'église avait envahis à la faveur des troubles. L'archevêque d'Upsal, nommé *Jean de Salstad*, assisté des six évêques de Suède & du clergé, excommunia le roi & le sénat dans une

messe solennelle, déposa ses ornemens sur l'autel, & prenant une cuirasse & une épée, sortit de l'église en commençant la guerre civile. Les évêques la continuèrent pendant sept ans. Cene fut depuis qu'une anarchie sanglante & une guerre perpétuelle entre les Suédois qui voulaient avoir un roi indépendant, & les Danois qui étaient presque toujours les maîtres. Le clergé tantôt armé pour la patrie, tantôt contr'elle, excommunait, se battait & pillait. Il eût mieux valu pour la Suède d'être demeurée payenne que d'être devenue chrétienne à ce prix.

Enfin les Danois l'ayant emporté sous leur roi *Jean* fils de *Christiern I.* les Suédois s'étant soumis, & s'étant depuis soulevés, ce roi *Jean* fit rendre par son sénat en Dannemarck, un arrêt contre le sénat de Suède, par lequel tous les sénateurs Suédois étaient condamnés à perdre leur noblesse & leurs biens. Ce qui est fort singulier, c'est qu'il fit confirmer cet arrêt par l'empereur *Maximilien*, & que cet empereur écrivit aux états de Suède, *qu'ils eussent à obéir, qu'autrement il procéderait contr'eux selon les loix de l'empire.* Je ne fais comment l'abbé de *Vertot* a oublié dans ses *révolutions de Suède*, un fait aussi important, soigneusement recueilli par *Puffendorff*.

Ce fait prouve que les empereurs Allemans, ainsi que les papes, ont toujours prétendu une juridiction universelle. Il prouve encor que le roi Danois voulait flatter *Maximilien*, dont en effet il obtint la fille pour son fils *Christiern II.* Voilà comme les droits s'établissent. La chancellerie de *Maximilien* écrivait aux Suédois comme celle de *Charlemagne* eût écrit aux peuples de Bénévent ou de la Guienne. Mais il fallait avoir les armées & la puissance de *Charlemagne*.

Ce *Christiern II.* après la mort de son père, prit des mesures différentes. Au lieu de demander un arrêt à la chambre impériale, il obtint de *François I.* roi de France, trois mille hommes. Jamais les Français jusqu'à-

lors n'étaient entrés dans les querelles du Nord. Il est vraisemblable que *François I.* qui aspirait à l'empire , voulait se faire un appui du Dannemarck. Les troupes Françaises combattirent en Suède sous *Christiern* , mais elles en furent bien mal récompensées : congédiées sans paye , poursuivies dans leur retour par les payfans , il n'en revint pas trois cents hommes en France ; suite ordinaire parmi nous de toute expédition qui se fait trop loin de sa patrie.

Nous verrons dans l'article du luthéranisme quel tyran était *Christiern*. Un de ses crimes fut la source de son châ-timent qui lui fit perdre trois royaumes. Il venait de faire un accord avec un administrateur créé par les états de Suède , nommé *Stenon Sture*. *Christiern* semblait moins craindre cet administrateur , que le jeune *Gustave-Vasa* , neveu du roi *Canutson* , prince d'un courage entreprenant , le héros & l'idole de la Suède. Il feignit de vouloir conférer avec l'administrateur dans Stockholm , & demanda qu'on lui amenât sur sa flotte à la rade de la ville le jeune *Gustave* & six autres otages.

A peine furent-ils sur son vaisseau qu'il les fit mettre aux fers , & fit voile en Dannemarck avec sa proie. Alors il prépara tout pour une guerre ouverte. Rome se mêlait de cette guerre. Voici comme elle y entra , & comme elle fut trompée.

Troll archevêque d'Upsal , dont je rapporterai les cruautés en parlant du luthéranisme , élu par le clergé , confirmé par *Léon X.* & lié d'intérêt avec *Christiern* , avait été déposé par les états de Suède en 1517 , & condamné à faire pénitence dans un monastère. Les états furent excommuniés par le pape selon le style ordinaire. Cette excommunication , qui n'était rien par elle-même , était beaucoup par les armes de *Christiern*.

Il y avait alors en Dannemarck un légat du pape nommé *Arcemboldi* , qui avait vendu les indulgences dans les trois royaumes. Telle avait été son adresse &

telle l'imbécillité des peuples, qu'il avait tiré près de deux millions de florins de ces pays les plus pauvres de l'Europe. Il allait les faire passer à Rome. *Christiern* les prit, pour faire, disait-il, la guerre à des excommuniés. Sa guerre fut heureuse. Il fut reconnu roi, & l'archevêque *Troll* fut rétabli.

C'est après ce rétablissement que le roi & son primat donnèrent dans Stockholm cette fête funeste, dans laquelle ils firent égorger le sénat entier & tant de citoyens. Cependant *Gustave* s'était échappé de sa prison, & avait repassé en Suède. Il fut obligé de se cacher quelque tems dans les montagnes de la Dalécarlie, déguisé en payfan. Il travailla même aux mines, soit pour subsister, soit pour se mieux déguiser. Mais enfin il se fit connaître à ces hommes sauvages, qui détestaient d'autant plus la tyrannie, que toute politique était inconnue à leur simplicité rustique. Ils le suivirent, & *Gustave-Vasa* se vit bientôt à la tête d'une armée. L'usage des armes à feu n'était point encor connu de ces hommes grossiers, & peu familier au reste des Suédois. C'est ce qui avait donné toujours aux Danois la supériorité. Mais *Gustave* ayant fait acheter sur son crédit des mousquets à Lubeck, combattit bientôt avec des armes égales.

Lubeck ne fournit pas seulement des armes, elle envoya des troupes ; sans quoi *Gustave* eût eu bien de la peine à réussir. C'était une simple ville de marchands de qui dépendait la destinée de la Suède. *Christiern* était alors en Dannemarck. L'archevêque d'Upsal soutint tout le poids de la guerre contre le libérateur. Enfin, ce qui n'est pas ordinaire, le parti le plus juste l'emporta. *Gustave* après des aventures malheureuses battit les lieutenans du tyran, & fut maître d'une partie du pays.

Christiern furieux, qui dès long-tems avait en son pouvoir à Copenhague la mère & la sœur de *Gustave*, fit une action, qui même après ce qu'on a vu de lui, paraît d'une atrocité presque incroyable. Il fit jeter, dit-

on , ces deux princeſſes dans la mer enfermées dans un ſac l'une & l'autre. Il y a des auteurs qui diſent qu'on ſe contenta de les menacer de ce ſupplice.

Ce tyran ſavait ainſi ſe venger , mais il ne ſavait pas combattre. Il aſſaſſinait des femmes , & il n'oſait aller en Suède faire tête à *Gustave*. Non moins cruel envers ſes Danois qu'envers ſes ennemis , il fut bientôt auſſi exécra-ble au peuple de Copenhague qu'aux Suédois.

Ces Danois en poſſeſſion alors d'élire leurs rois , avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à ſa domination furent ceux du Jutland , du duché de Schleſvich , & de la partie du Holſtein qui appartenait à *Chriſtiern*. Son oncle *Frédéric* , duc de Holſtein , profita du juſte ſoulèvement des peuples. La force appuya le droit. Tous les habitans de ce qui compoſait autrefois la Cherſonèſe Cimbrique , firent ſignifier au tyran l'acte de ſa dépoſition authentique par le premier magiſtrat du Jutland.

Ce chef de juſtice intrepide , oſa porter à *Chriſtiern* ſa ſentence dans Copenhague même. Le tyran voyant tout le reſte de l'état ébranlé , haï de ſes propres officiers , n'oſant ſe fier à perſonne , reçut dans ſon palais , comme un criminel , ſon arrêt , qu'un ſeul homme déſarmé lui ſignifiait. Il faut conſerver à la poſtérité le nom de ce magiſtrat ; il s'appellait *Mons. Mon nom* , diſait-il , *devrait être écrit ſur la porte de tous les méchans princes*. Le Dannemarck obéit à l'arrêt. Il n'y a point d'exemple d'une révolution ſi juſte , ſi ſubite & ſi tranquille. Le roi ſe dégrada lui-même en fuyant , & ſe retira en Flandre dans les états de *Charles-Quint* ſon beau-frère , dont il implora long-tems le ſecours.

Son oncle *Frédéric* fut élu dans Copenhague roi de Dannemarck , de Norwége & de Suède ; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre. *Gustave-Vaſa* , ayant pris dans le même tems Stockholm , fut élu roi par les Suédois , & fut défendre le royaume qu'il avait délivré *Chriſtiern* , avec ſon archevêque *Troll* , errant comme
lui ,

lui, fit au bout de quelques années une tentative pour rentrer dans quelques-uns de ses états. Il avait la ressource que donnent toujours les mécontents d'un nouveau règne. Il y en eut en Dannemarck : il y en eût en Suède. Il passa avec eux en Norwége. Le roi *Gustave* avait changé la religion des Suédois. Le roi *Frédéric* permettait que les Danois en changeassent. *Christiern* se déclarait bon catholique : mais n'en étant ni meilleur prince, ni meilleur général, ni plus aimé, il ne fit qu'un effort inutile.

Abandonné bientôt de tout le monde, il se laissa mener en Dannemarck en 1532, & finit ses jours en prison. L'empereur *Charles-Quint* son beau-frère qui ébranla l'Europe, ne fut pas assez puissant pour le seconder. L'archevêque *Troll* d'une ambition inquiète, ayant armé la ville de Lubeck contre le Dannemarck, mourut de ses blessures plus glorieusement que *Christiern* ; dignes l'un & l'autre d'une fin plus tragique.

Gustave libérateur de son pays, jouit assez paisiblement de sa gloire. Il fit le premier connaître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvait être dans les affaires de l'Europe, dans un tems où la politique Européenne prenait une nouvelle face, & où l'on commençait à vouloir établir la balance du pouvoir.

François I. fit une alliance avec lui, & même, tout luthérien qu'était *Gustave*, il lui envoya le collier de son ordre malgré les statuts. *Gustave* le reste de sa vie se fit une étude de régler l'état. Il fallut user de sa prudence pour que la religion qu'il avait détruite, ne troublât pas son gouvernement. Les Dalécarliens qui l'avaient aidé les premiers à monter sur le trône furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachait aux anciens usages de leur église ; ils n'étaient catholiques que comme ils étaient barbares, par la naissance & par l'éducation. On en peut juger par une requête qu'ils lui présentèrent ; ils demandèrent que le roi ne portât point d'habits découpés à la mode de France, & qu'on fit brûler tous les

citoyens qui feraient gras le vendredi. C'était presque la seule chose à quoi ils distinguoient les catholiques des luthériens.

Le roi étouffa tous ces mouvemens , établit avec adresse sa religion en conservant des évêques , & en diminuant leurs revenus & leur pouvoir. Les anciennes loix de l'état furent respectées ; il fit déclarer son fils *Frédéric* son successeur par les états en 1544 , & même il obtint que la couronne resterait dans sa maison , à condition que si sa race s'éteignait , les états rentreraient dans le droit d'élection ; que s'il ne restait qu'une princesse , elle aurait une dot sans prétendre à la couronne.

Voilà dans quelle situation étaient les affaires du Nord du tems de *Charles-Quint*. Les mœurs de tous ces peuples étaient simples , mais dures ; on n'en était que moins vertueux pour être plus ignorant. Les titres de comte , de marquis , de baron , de chevalier , & la plupart des symboles de la vanité , n'avaient point pénétré chez les Suédois , & peu chez les Danois ; mais aussi les inventions utiles y étaient ignorées. Ils n'avaient ni commerce réglé , ni manufactures. Ce fut *Gustave-Vasa* , qui en tirant les Suédois de l'obscurité , anima aussi les Danois par son exemple.

DE LA HONGRIE.

La Hongrie se gouvernait entièrement comme la Pologne : elle élisait ses rois dans ses diètes. Le palatin de Hongrie avait la même autorité que le primat Polonais ; & de plus il était juge entre le roi & la nation. Telle avait été autrefois la puissance ou le droit du palatin de l'empire , du maire du palais de France , du justicier d'Arragon. On voit que dans toutes les monarchies l'autorité des rois commença toujours par être balancée. On voulut des monarques , mais jamais de despotes.

Les nobles avaient les mêmes privilèges qu'en Polo-

gne , je veux dire d'être impunis , & de disposer de leurs serfs : la populace était esclave. La force de l'état était dans la cavalerie , composée de nobles & de leurs suivans : l'infanterie était un ramas de payfans sans ordre , qui combattaient dans le tems qui suit les semailles , jusqu'à celui de la moisson.

On se souvient , que vers l'an 1000 la Hongrie reçut le christianisme. Le chef des Hongrois *Etienne* , qui voulait être roi se servit de la force & de la religion. Le pape *Silvestre II.* lui donna le titre de roi & même de roi apostolique. Des auteurs prétendent que ce fut *Jean XVIII.* ou *XIX.* qui conféra ces deux honneurs à *Etienne* en 1003 ou 1004. De telles discussions ne sont pas le but de mes recherches. Il me suffit de considérer que c'est pour avoir donné ce titre dans une bulle , que les papes prétendaient exiger des tributs de la Hongrie , & c'est en vertu de ce mot *apostolique* que les rois de Hongrie prétendaient donner tous les bénéfices du royaume.

On voit qu'il y a des préjugés par lesquels les rois & les nations entières se gouvernent. Le chef d'une nation guerrière n'avait osé prendre le titre de roi sans la permission du pape. Ce royaume & celui de Pologne étaient gouvernés sur le modèle de l'empire Allemand. Cependant les rois de Pologne & de Hongrie , qui ont fait enfin des comtes n'osèrent jamais faire des ducs , loin de prendre le titre de *majesté* , on les appelait alors *votre excellence*.

Les empereurs regardaient même la Hongrie comme un fief de l'empire. En effet *Conrad le Salique* avait reçu un hommage & un tribut du roi *Pierre* ; & les papes de leur côté soutenaient qu'ils devaient donner cette couronne , parce qu'ils avaient les premiers appelé du nom de roi le chef de la nation Hongroise.

Il faut un moment remonter ici au tems où la maison de *France* , qui a fourni des rois au Portugal , à l'Angleterre , à Naples , vit aussi ses rejetons sur le trône de Hongrie.

Vers l'an 1290 le trône étant vacant , l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* en donna l'investiture à son fils *Albert d'Autriche* , comme s'il eût donné un fief ordinaire. Le pape *Nicolas IV.* de son côté conféra le royaume comme un bénéfice , au petit-fils de ce fameux *Charles d'Anjou* frère de *St. Louis* , roi de Naples & de Sicile. Ce neveu de *St. Louis* était appelé *Charles Martel* , & il prétendait le royaume , parce que sa mère *Marie de Hongrie* était sœur du roi Hongrois dernier mort. Ce n'est pas chez les peuples libres un titre pour régner que d'être parent de leurs rois. La Hongrie ne prit pour maître ni celui que nommait l'empereur , ni celui que lui donnait le pape. Elle choisit *André* , surnommé *le Vénitien* parce qu'il s'était marié à Venise , prince qui d'ailleurs était du sang royal. Il y eut des excommunications & des guerres ; mais après sa mort , & après celle de son concurrent *Charles Martel* , les arrêts du tribunal de Rome furent exécutés.

Boniface VIII. en 1303 , quatre mois avant que l'affront qu'il reçut du roi de France , le fit , dit-on , mourir de douleur , jouit de l'honneur de voir plaider devant lui , comme on l'a déjà dit , la cause de la maison d'*Anjou*. La reine de Naples *Marie* parla elle-même devant le consistoire ; & *Boniface* donna la Hongrie au prince *Carobert* fils de *Charles Martel* , & petit-fils de cette *Marie*.

Ce *Carobert* fut donc en effet roi par la grace du pape , soutenu de son parti & de son épée. La Hongrie sous lui devint plus puissante que les empereurs , qui la regardaient comme un fief. *Carobert* réunit la Dalmatie , la Croatie , la Serbie , la Transilvanie , la Valachie , provinces démembrées du royaume dans la suite des tems.

Le fils de *Carobert* , nommé *Louis* , frère de cet *André de Hongrie* que la reine de Naples *Jeanne* sa femme fit étrangler , accrut encor la puissance des Hongrois. Il passa au royaume de Naples pour venger le meurtre de son frère. Il aida *Charles de Durazzo* à détrôner *Jeanne* , sans

l'aider dans la cruelle mort dont *Durazzo* fit périr cette reine. De retour dans la Hongrie , il y acquit une vraie gloire , car il fut juste ; il fit de sages loix ; il abolit les épreuves du fer ardent & de l'eau bouillante , d'autant plus accréditées que les peuples étaient plus grossiers.

On remarque toujours qu'il n'y a guère de grand homme qui n'ait aimé les lettres. Ce prince cultivait la géométrie & l'astronomie. Il protégeait les autres arts. C'est à cet esprit philosophique si rare alors , qu'il faut attribuer l'abolition des épreuves superstitieuses. Un roi qui connaissait la saine raison , était un prodige dans ces climats. Sa valeur fut égale à ses autres qualités. Ses peuples le chérirent ; les étrangers l'admirèrent : les Polonais sur la fin de sa vie l'élurent pour leur roi en 1370. Il régna heureusement , quarante ans en Hongrie , & douze ans en Pologne. Les peuples lui donnèrent le nom de *Grand* dont il était digne. Cependant il est presque ignoré en Europe. Il n'avait pas régné sur des hommes qui fussent transmettre sa gloire aux nations. Qui sait qu'au quatorzième siècle, il y eut un *Louis le Grand* vers les monts Krapak ?

Il était si aimé , que les états élurent en 1382 sa fille *Marie* , qui n'était pas encor nubile , & l'appellèrent *Marie-roi* , titre qu'ils ont encor renouvelé de nos jours pour la fille du dernier empereur de la maison d'*Autriche*.

Tout sert à faire voir que si dans les royaumes héréditaires on peut se plaindre des abus du despotisme , les états électifs sont exposés à de plus grands orages , & que la liberté même , cet avantage si naturel & si cher , a quelquefois produit de grands malheurs. La jeune *Marie-roi* était gouvernée , aussi-bien que l'état , par sa mère *Elizabeth de Bosnie*. Les seigneurs furent mécontents d'*Elizabeth* ; ils se servirent de leur droit de mettre la couronne sur une autre tête. Ils la donnèrent à *Charles de Durazzo* , surnommé *le Petit* , descendant en droite ligne du frère de *St. Louis* qui régna dans les deux Siciles. Il

arrive de Naples à Bude : il est couronné solennellement en 1386 , & reconnu roi par *Elizabeth* elle-même.

Voici un de ces événemens étranges sur lesquels les loix sont muettes , & qui laissent en doute si ce n'est pas un crime de punir le crime même.

Elizabeth & sa fille *Marie* , après avoir vécu en intelligence autant qu'il était possible avec celui qui possédait leur couronne , l'invitent chez elles , & le font assassiner en leur présence. Elles soulèvent le peuple en leur faveur ; & la jeune *Marie* toujours conduite par sa mère , reprend la couronne.

Quelque tems après *Elizabeth* & *Marie* voyagent dans la Basse-Hongrie. Elles passent imprudemment sur les terres d'un comte de *Hornac* ban de Croatie. Ce ban était ce qu'on appelle en Hongrie *comte suprême* , commandant les armées & rendant la justice. Il était attaché au roi assassiné. Lui était-il permis ou non de venger la mort de son roi ? Il ne délibéra pas , & parut consulter la justice dans la cruauté de sa vengeance. Il fait le procès aux deux reines , fait noyer *Elizabeth* , & garde *Marie* en prison comme la moins criminelle.

Dans le même tems *Sigismond* , qui depuis fut empereur , entra en Hongrie , & venait épouser la reine *Marie*. Le ban de Croatie se crut assez puissant , & fut assez hardi , pour lui amener lui-même cette reine dont il avait fait noyer la mère. Il semble qu'il crut n'avoir fait qu'un acte de justice sévère. Mais *Sigismond* le fit tenailler & mourir dans les tourmens. Sa mort souleva la noblesse Hongroise , & ce règne ne fut qu'une suite de troubles & de factions.

On peut régner sur beaucoup d'états , & n'être pas un puissant prince. Ce *Sigismond* fut à la fois empereur , roi de Bohême & de Hongrie. Mais en Hongrie il fut battu par les Turcs , & mis une fois en prison par ses sujets révoltés. En Bohême il fut presque toujours en guerre contre les hussites ; & dans l'empire son autorité

fut presque toujours contrebalancée par les privilèges des princes & des villes.

En 1438, *Albert d'Autriche* gendre de *Sigismond*, fut le premier prince de la maison d'*Autriche* qui régna sur la Hongrie.

Il fut, comme *Sigismond*, empereur & roi de Bohême : mais il ne régna que trois ans. Ce règne si court fut la source des divisions intestines, qui jointes aux irruptions des Turcs, ont dépeuplé la Hongrie, & en ont fait une des malheureuses contrées de la terre.

Les Hongrois toujours libres, ne voulurent point pour leur roi d'un enfant que laissait *Albert d'Autriche*, & ils choisirent cet *Uladislas* ou *Ladislas*, roi de Pologne, que nous avons vu perdre en 1444 la bataille de Varnes avec la vie.

Frédéric III. d'Autriche, empereur d'Allemagne en 1440, se dit roi de Hongrie, & ne le fut jamais. Il garda dans Vienne le fils d'*Albert d'Autriche*, que j'appellerai *Ladislas Albert*, pour le distinguer de tant d'autres; tandis que le fameux *Jean Huniade* tenait tête en Hongrie à *Mahomet II.* vainqueur de tant d'états. Ce *Jean Huniade* n'était pas roi, mais il était général chéri d'une nation libre & guerrière, & nul roi ne fut aussi absolu que lui.

Après sa mort la maison d'*Autriche* eut la couronne de Hongrie. Ce *Ladislas Albert* fut élu. Il fit périr par la main du bourreau un des fils de ce *Jean Huniade* vengeur de la patrie. Mais chez les peuples libres la tyrannie n'est pas impunie. *Ladislas Albert d'Autriche* fut chassé de ce trône souillé d'un si beau sang, & paya par l'exil sa cruauté.

Il restait un fils de ce grand *Huniade* : ce fut *Matthias Corvin*, que les Hongrois ne tirèrent qu'à force d'argent des mains de la maison d'*Autriche*. Il combattit, & l'empereur *Frédéric III.* auquel il enleva l'*Autriche*, & les Turcs qu'il chassa de la Haute - Hongrie.

Après sa mort arrivée en 1490, la maison d'*Autriche* voulut toujours ajouter la Hongrie à ses autres états.

L'empereur *Maximilien* rentré dans Vienne ne put obtenir ce royaume. Il fut déferé à un roi de Bohême nommé encor *Ladislas*, que j'appellerai *Ladislas de Bohême*.

Les Hongrois en se choisissant ainsi leurs rois, restreignaient toujours leur autorité, à l'exemple des nobles en Pologne, & des électeurs de l'empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans, qui ne voulaient point être tyrannisés. Leur liberté était une indépendance funeste, & ils réduisaient le reste de la nation à un esclavage si misérable, que tous les habitans de la campagne se soulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblit encor ce malheureux royaume. La noblesse mieux armée que le peuple, & possédant tout l'argent, eut enfin le dessus; & la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui est encor réellement esclave de ses seigneurs.

Un pays si long-tems dévasté, & dans lequel il ne restait qu'un peuple esclave & mécontent sous des maîtres presque toujours divisés ne pouvait plus résister par lui-même aux armes des sultans Turcs. Aussi quand le jeune *Louis II.* fils de ce *Ladislas de Bohême*, & beau-frère de l'empereur *Charles-Quint*, voulut soutenir les efforts de *Soliman*, toute la Hongrie ne put dans cette extrême nécessité lui fournir une armée de trente mille combattans. Un cordelier nommé *Tomoré*, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi *Louis*. L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats en 1526. Le roi fut tué, & *Soliman* vainqueur parcourut tout ce royaume malheureux, dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, & les vrais trésors des bleds & des vins; en vain elle y forme des hommes robustes, bien-faits, spirituels; on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les

armes à la main , des villages creusés sous terre où les habitans s'enfoulaient avec leurs grains & leurs bestiaux , une centaine de châteaux fortifiés , dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs & aux Allemands.

Il y avait encor plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés , incultes , inhabités , tels que la moitié de la Dalmatie , le nord de la Pologne , les bords du Tanais , la fertile contrée de l'Ukraine , tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers & aux bornes de l'ancien.

D E L'É C O S S E.

Dans ce tableau du gouvernement politique du Nord , je ne dois pas oublier l'Écosse , dont je parlerai encor en traitant de la religion.

L'Écosse entraînait un peu plus que le reste dans le système de l'Europe , parce que cette nation ennemie des Anglais qui voulaient la dominer , était alliée de la France depuis long-tems. Il n'en coûtait pas beaucoup aux rois de France pour faire armer les Écossais. On voit que *François I.* n'envoya que trente mille écus (qui font aujourd'hui cent trente mille de nos livres) au parti qui devait en 1543 faire déclarer la guerre aux Anglais. En effet l'Écosse est si pauvre , qu'aujourd'hui qu'elle est réunie à l'Angleterre , elle ne paie que la quarantième partie des subsides des deux royaumes. (a)

Un état pauvre , voisin d'un état riche , est à la longue vénal. Mais tandis que cette province ne se vendit point , elle fut redoutable. Les Anglais qui subjuguèrent si aisément l'Irlande sous *Henri II.* ne purent dominer en Écosse. *Edouard III.* grand guerrier & adroit politique , la dompta , mais ne put la garder. Il y eut toujours entre les Écossais & les Anglais une inimitié & une jalousie pareille à celle qu'on voit aujourd'hui entre les Portugais

(a) Ceci était écrit en 1740.

& les Espagnols. La maison des *Stuarts* régnait sur l'Ecosse depuis 1370. Jamais maison n'a été plus infortunée. *Jacques I.* après avoir été prisonnier en Angleterre dix-huit années, fut assassiné par ses sujets en 1444. *Jacques II.* fut tué dans une expédition malheureuse à Roxboroug à l'âge de vingt-neuf ans. *Jacques III.* n'en ayant pas encor trente-cinq, fut tué par ses sujets en bataille rangée. *Jacques IV.* gendre du roi d'Angleterre *Henri sept*, périt âgé de trente-neuf ans en 1513 dans une bataille contre les Anglais, après un règne très-malheureux. *Jacques V.* mourut dans la fleur de son âge à trente ans en 1542.

Nous verrons la fille de *Jacques V.* plus malheureuse que tous ses prédécesseurs, augmenter le nombre des reines mortes par la main des bourreaux. *Jacques VI.* son fils ne fut roi d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande, que pour jeter par sa faiblesse les fondemens des révolutions qui ont porté la tête de *Charles I.* sur un échaffaut, qui ont fait languir *Jacques VII.* dans l'exil, & qui tiennent encor cette famille infortunée errante loin de sa patrie. Le tems le moins funeste de cette maison était celui de *Charles-Quint* & de *François I.* C'était alors que régnait *Jacques V.* père de *Marie Stuart*, & qu'après sa mort sa veuve *Marie de Lorraine*, mère de *Marie Stuart*, eut la régence du royaume. Les troubles ne commencèrent à naître que sous la régence de cette *Marie de Lorraine* : & la religion, comme on le verra, en fut le premier prétexte.

Je n'étendrai pas davantage ce recensement des royaumes du Nord au seizième siècle. J'ai déjà exposé en quels termes étaient ensemble l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne. Ainsi je me suis donné une connaissance préliminaire des intérêts du Nord & du Midi. Il faut voir plus particulièrement ce que c'était que l'empire.



CHAPITRE DOUZIEME.

De l'Allemagne & de l'empire, aux quinzième & seizième siècles.

LE nom d'empire d'Occident subsistait toujours. Ce n'était guère depuis très-long-tems qu'un titre onéreux ; & il y parut bien , puisque l'ambitieux *Edouard III.* à qui les électeurs l'offrirent en 1348 , n'en voulut point. L'empereur *Charles IV.* regardé comme le législateur de l'empire , ne put obtenir du pape *Innocent IV.* & des barons Romains , la permission de se faire couronner empereur à Rome , qu'à condition qu'il ne coucherait pas dans la ville. Sa fameuse *bulle d'or* mit quelqueordre dans l'anarchie de l'Allemagne. Le nombre des électeurs fut fixé par cette loi , qu'on regarda comme fondamentale , & à la quelle on a dérogé depuis. De son tems les villes impériales eurent voix délibérative dans les diètes. Toutes les villes de la Lombardie étaient réellement libres , & l'empire ne conservait sur elles que des droits. Chaque seigneur continua d'être souverain dans ses terres en Allemagne & en Lombardie pendant tous les règnes suivans.

Les tems de *Venceslas* , de *Robert* , de *Josse* , de *Sigismond* , furent des tems obscurs , où l'on ne voit aucune trace de la majesté de l'empire , excepté dans le concile de Constance que *Sigismond* convoqua , & où il parut dans toute sa gloire ; mais dont il sortit avec la honte d'avoir violé le droit des gens en laissant brûler *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*.

Les empereurs n'avaient plus de domaines , ils les avaient cédés aux évêques & aux villes ; tantôt pour se faire un appui contre les seigneurs des grands fiefs , tantôt pour avoir de l'argent. il ne leur restait que la

subvention des mois Romains ; taxe qu'on ne payait qu'en tems de guerre, & pour la vaine cérémonie de la couronne, & du voyage de Rome. Il était donc absolument nécessaire d'élire un chef puissant par lui-même, & ce fut ce qui mit le sceptre dans la maison d'*Autriche*. Il fallait un prince dont les états pussent d'un côté communiquer à l'Italie, & de l'autre résister aux inondations des Turcs. L'Allemagne trouvait cet avantage avec *Albert I.* duc d'*Autriche*, roi de Bohême & de Hongrie ; & c'est ce qui fixa la dignité impériale dans sa maison : le trône y fut héréditaire sans cesser d'être électif. *Albert* & ses successeurs furent choisis, parce qu'ils avaient de grands domaines ; & *Rodolphe de Habsbourg*, tige de cette maison, avait été élu parce qu'il n'en avait point. La raison en est palpable. *Rodolphe* fut choisi dans un tems où les maisons de *Saxe* & de *Souabe* avaient fait craindre le despotisme, & *Albert II.* dans un tems où l'on croyait la maison d'*Autriche* assez puissante pour défendre l'empire, & non assez pour l'affervir.

Frédéric III. eut l'empire à ce titre. L'Allemagne de son tems fut dans la langueur & dans la tranquillité. Il ne fut pas aussi puissant qu'il aurait pu l'être ; & nous avons vu qu'il était bien loin d'être souverain de la chrétienté, comme le porte son épitaphe.

Maximilien I. n'étant encor que roi des Romains, commença la carrière la plus glorieuse par la victoire de Guinegaste en Flandre qu'il remporta contre les Français en 1479, & par le traité de 1492. qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois, & le Charolois. Mais ne tirant rien des Pays-Bas qui appartenaient à son fils *Philippe le Beau*, rien des peuples de l'Allemagne, & peu de chose de ses états tenus en échec par la France, il n'aurait jamais eu de crédit en Italie sans la ligue de Cambrai, & sans *Louis XII.* qui travailla pour lui.

D'abord le pape & les Vénitiens l'empêchèrent

en 1508. de venir se faire couronner empereur à Rome , & il prit le titre d'*empereur élu* , ne pouvant être empereur couronné par le pape. On le vit depuis la ligue de Cambrai recevoir en 1713 une solde de cent écus par jour du roi d'Angleterre *Henri VIII*. Il avait dans ses états d'Allemagne des hommes avec lesquels on pouvait combattre des Turcs ; mais il n'avait pas les trésors avec lesquels la France , l'Angleterre & l'Italie combattaient alors.

L'Allemagne était devenue véritablement une république de princes & de villes , quoique le chef s'expliquât dans ses édits en maître absolu de l'univers. Elle était dès l'an 1500 divisée en dix cercles , & les directeurs de ces cercles , étant des princes souverains , les généraux & les colonels des cercles étant payés par les provinces , & non par l'empereur , cet établissement , qui liait toutes les parties de l'Allemagne ensemble , en assurait la liberté. La chambre impériale , qui jugeait en dernier ressort , payée par les princes & par les villes , & ne résidant point dans les domaines particuliers du monarque , était encore un appui de la liberté publique. Il est vrai qu'elle ne pouvait jamais mettre ses arrêts à exécution contre de grands princes , à moins que l'Allemagne ne la secondât ; mais cet abus même de la liberté en prouvait l'existence. Cela est si vrai , que la cour aulique , qui prit sa forme en 1512 , & qui ne dépendait que des empereurs , fut bientôt le plus ferme appui de leur autorité.

L'Allemagne sous cette forme de gouvernement était alors aussi heureuse qu'aucun autre état du monde. Peuplée d'une nation guerrière & capable des plus grands travaux militaires , il n'y avait pas d'apparence que les Turcs pussent jamais la subjuguier. Son terrain est assez bon & assez bien cultivé pour que ses habitans , n'en cherchassent pas d'autres , comme autrefois ; & ils n'étaient ni assez riches , ni assez pauvres , ni assez unis pour conquérir toute l'Italie.

Mais quel était alors le droit sur l'Italie, & sur l'empire Romain ? Le même que celui des *Othons*, & de la maison impériale de *Souabe* ; le même qui avait coûté tant de sang, & qui avait souffert tant d'altérations, depuis que *Jean XII.* patrice de Rome aussi-bien que pape, au lieu de réveiller le courage des anciens Romains, avait eu l'imprudéce d'appeller les étrangers. Rome ne pouvait que s'en repentir, & depuis ce tems il y eut toujours une guerre sourde entre l'empire & le sacerdoce, aussi-bien qu'entre les droits des empereurs, & les libertés des provinces d'Italie. Le titre de *César* n'était qu'une source de droits contestés, de disputes indécises, de grandeur apparente & de faiblesse réelle. Ce n'était plus le tems où les *Othons* faisaient des rois & leur imposaient des tributs. Si le roi de France *Louis XII.* s'était entendu avec les Vénitiens, au lieu de les battre, jamais probablement les empereurs ne seraient revenus en Italie. Mais il fallait nécessairement, par les divisions des princes Italiens, & par la nature du gouvernement pontifical, qu'une grande partie de ce pays fût toujours la proie des étrangers.



CHAPITRE TREIZIEME.

Usages des quinzième & seizième siècles , & de l'état des beaux-arts.

ON voit qu'en Europe il n'y avait guère de souverains absolus. Les empereurs avant *Charles-Quint* n'avaient osé prétendre au despotisme. Les papes étaient beaucoup plus maîtres à Rome qu'auparavant , mais moins dans l'église. Les couronnes de Hongrie & de Bohême étaient encor électives , ainsi que toutes celles du Nord : & l'élection suppose nécessairement un contrat entre le roi & la nation. Les rois d'Angleterre ne pouvaient ni faire des loix , ni en abuser sans le concours du parlement. *Isabelle* en Castille avait respecté les privilèges des *cortes* , qui sont les états du royaume. *Ferdinand le Catholique* n'avait pu en Aragon détruire l'autorité du justicier , qui se croyait en droit de juger les rois. La France seule depuis *Louis XI.* s'était tournée en état purement monarchique , gouvernement heureux lorsqu'un roi tel que *Louis XII.* répara par son amour pour son peuple , toutes les fautes qu'il commit avec les étrangers ; mais gouvernement le pire de tous , sous un roi faible ou méchant.

La police générale de l'Europe s'était perfectionnée , en ce que les guerres particulières des seigneurs féodaux n'étaient plus permises nulle part par les loix ; mais il restait l'usage des duels.

Les décrets des papes , toujours sages , & de plus toujours utiles à la chrétienté dans ce qui ne concernait pas leurs intérêts personnels , anathématisaient ces combats : mais plusieurs évêques les permettaient. Les parlements de France les ordonnaient quelquefois , témoin celui de *Legris* & de *Carrouge* sous *Charles VI.* il se fit beaucoup de duels depuis assez juridiquement. Le même

abus était aussi appuyé en Allemagne, en Italie, & en Espagne, par des formes regardées comme essentielles. On ne manquait pas sur-tout de se confesser & de communier avant de se préparer au meurtre. Le bon chevalier *Bayard* faisait toujours dire une messe lorsqu'il allait se battre en duel. Les combattans choisissaient un parrain, qui prenait soin de leur donner des armes égales, & sur-tout de voir s'ils n'avaient point sur eux quelques enchantemens ; car rien n'était plus crédule qu'un chevalier.

On vit quelquefois de ces chevaliers partir de leurs pays pour aller chercher un duel dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler. On a vu que le duc *Jean de Bourbonnais* fit déclarer en 1414, *Qu'il irait en Angleterre avec seize chevaliers combattre à outrance pour éviter l'oisiveté, & pour mériter la grace de la très-belle, dont il est serviteur.*

Les tournois quoiqu'encor condamnés par les papes, étaient par-tout en usage. On les appelait toujours *ludi gallici*, parce que *Géofroi de Preuilly* en avait rédigé les loix au onzième siècle. Il y avait eu plus de cent chevaliers tués dans ces jeux : & ils n'en étaient que plus en vogue. C'est ce qui a été détaillé au chapitre des tournois.

L'art de la guerre, l'ordonnance des armées, les armes offensives & défensives, étaient tout autres encor qu'aujourd'hui.

L'empereur *Maximilien* avait mis en usage les armes de la phalange Macédonienne, qui étaient des piques de dix-huit pieds : les Suisses s'en servirent dans les guerres du Milanais, mais ils les quittèrent pour l'espadaon à deux mains.

Les arquebuses étaient devenues une arme offensive indispensable contre ces remparts d'acier, dont chaque gendarme était couvert. Il n'y avait guère de casque & de cuirasse à l'épreuve de ces arquebuses. La gendarmerie, qu'on appelait *la bataille*, combattait à pied comme

comme à cheval : celle de France au quinzième siècle était la plus estimée.

L'infanterie Allemande & Espagnole étaient réputées les meilleures. Le cri d'armes était aboli presque partout. Il y a eu des modes dans la guerre comme dans les habillemens.

Quant au gouvernement des états, je vois des cardinaux presque à la tête de tous les royaumes. C'est en Espagne un *Ximènes* sous *Isabelle*, qui après la mort de sa reine est régent du royaume, qui toujours vêtu en cordelier, met son faste à fouler sous ses sandales le faste Espagnol ; qui lève une armée à ses propres dépens, la conduit en Afrique, & prend Oran ; qui enfin est absolu, jusqu'à ce que le jeune *Charles-Quint* le renvoie à son archevêché de Tolède, & le fasse mourir de douleur.

On voit *Louis XII.* gouverné par le cardinal *d'Amboise*. *François I.* a pour ministre le cardinal *Duprat*. *Henri VIII.* est pendant vingt ans soumis au cardinal *Volsey* fils d'un boucher, homme aussi fastueux que *d'Amboise* qui comme lui voulut être pape, & qui n'y réussit pas mieux. *Charles-Quint* prit pour son ministre en Espagne, son précepteur le cardinal *Adrien*, que depuis il fit pape : & le cardinal *Granvelle* gouverna ensuite la Flandre. Le cardinal *Martinusius* fut maître en Hongrie sous *Ferdinand* frère de *Charles-Quint*.

Si tant d'ecclésiastiques ont régi des états tous militaires, ce n'est pas seulement parce que les rois se fiaient plus aisément à un prêtre qu'ils ne craignaient point, qu'à un général d'armée qu'ils redoutaient ; c'est encor parce que ces hommes d'église étaient souvent plus instruits, plus propres aux affaires, que les généraux & les courtisans.

Ce ne fut que dans ce siècle que les cardinaux sujets des rois commencèrent à prendre le pas sur les chanceliers. Ils le disputaient aux électeurs, & le cédaient en France & en Angleterre aux chanceliers de ces royaumes ; &

c'est encor une des contradictions que les usages de l'orgueil avaient introduites dans la république chrétienne. Les registres du parlement d'Angleterre font foi que le chancelier *Varham* précéda le cardinal *Volfey* jusqu'à l'année 1516.

Le terme de *majesté* commençait à être affecté par les rois. Leurs rangs étaient réglés à Rome. L'empereur avait sans contredit les premiers honneurs. Après lui venait le roi de France sans aucune concurrence : la Castille, l'Aragon, le Portugal, la Sicile alternaient avec l'Angleterre : puis venaient l'Ecosse, la Hongrie, la Navarre, Chypre, la Bohême, & la Pologne. Le Dannemarck & la Suède étaient les derniers. Ces préséances causèrent depuis de violens démêlés. Presque tous les rois ont voulu être égaux, mais aucun n'a jamais contesté le premier rang aux empereurs ; ils l'ont conservé en perdant leur puissance.

Tous les usages de la vie civile différaient des nôtres ; le pourpoint & le petit manteau étaient devenus l'habit de tous les cours. Les hommes de robe portaient par-tout la robe longue & étroite, les marchands une petite robe qui descendait à moitié des jambes.

Il n'y avait sous *François I.* que deux coches dans Paris, l'un pour la reine, l'autre pour *Diane de Poitiers*. Hommes & femmes allaient à cheval.

Les richesses étaient tellement augmentées, que *Henri VIII.* roi d'Angleterre promit en 1519 une dot de trois cent trente-trois mille écus d'or à sa fille *Marie*, qui devait épouser le fils aîné de *François I.* On n'en avait jamais donné une si forte.

L'entrevue de *François I.* & de *Henri* fut long-tems célèbre par sa magnificence. Leur camp fut appelé *le camp du drapeau d'or* : mais cet appareil passager, & cet effort de luxe, ne supposait pas cette magnificence générale, & ces commodités d'usage si supérieures à la pompe d'un jour, & qui sont aujourd'hui si communes. L'industrie n'avait point changé en palais somptueux, les

cabanes de bois & de plâtre qui formaient les rues de Paris. Londres était encor plus mal bâtié, & la vie y était plus dure. Les plus grands seigneurs menaient à cheval leurs femmes en croupe à la campagne. C'était ainsi que voyageaient toutes les princesses, couvertes d'une cappe de toile cirée dans les saisons pluvieuses. On n'allait point autrement au palais des rois. Cet usage se conserva jusqu'au milieu du dix-septième siècle. La magnificence de *Charles-Quint*, de *François I.* de *Henri VIII.* de *Leon X.* n'étaient que pour les jours d'éclat & de solemnité. Aujourd'hui les spectacles journaliers, la foule des chars dorés, les milliers de fanaux qui éclairent pendant la nuit les grandes villes, forment un plus beau spectacle, & annoncent plus d'abondance, que les plus brillantes cérémonies des monarques du seizième siècle.

On commençait dès le tems de *Louis XII.* à substituer aux fourrures précieuses, les étoffes d'or & d'argent qui se fabriquaient en Italie. Il n'y en avait point encor à Lyon. L'orfèvrerie était grossière. *Louis XII.* l'ayant défendue dans son royaume par une loi somptuaire indiscrete, les Français firent venir leur argenterie de Venise. Les orfèvres de France furent réduits à la pauvreté, & *Louis XII.* révoqua sagement la loi.

François I. devenu économe sur la fin de sa vie, défendit les étoffes d'or & de soie. *Henri III.* renouvella cette défense. Mais si ces loix avaient été observées, les manufactures de Lyon étaient perdues. Ce qui déterminà à faire ces loix; c'est qu'on tirait la soie de l'étranger. On ne permit sous *Henri II.* des habits de soie qu'aux évêques. Les princes & les princesses eurent la prérogative exclusive d'avoir des habits rouges, soit en soie, soit en laine. Enfin en 1563, il n'y eut que les princes & les évêques qui eurent le droit de porter des fouliers de soie.

Toutes ces loix somptuaires ne prouvent autre chose

finon que le gouvernement n'avait pas toujours de grandes vues, & qu'il parut plus aisé aux ministres de proscrire l'industrie que de l'encourager.

Les mûriers n'étaient encor cultivés qu'en Italie & en Espagne. L'or trait ne se fabriquait qu'à Venise & à Milan. Cependant les modes des Français se communiquaient déjà aux cours d'Allemagne, à l'Angleterre, & à la Lombardie. Les historiens Italiens se plaignent que depuis le passage de *Charles VIII.* on affectait chez eux de s'habiller à la française, & de faire venir de France tout ce qui servait à la parure.

Le pape *Jules II.* fut le premier qui laissa croître sa barbe, pour inspirer par cette singularité un nouveau respect aux peuples. *François I.* *Charles-Quint*, & tous les autres rois, suivirent cet exemple, adopté à l'instant par leurs courtisans. Mais les gens de robe, toujours attachés à l'ancien usage, quel qu'il soit, continuaient de se faire raser, tandis que les jeunes guerriers affectaient la marque de la gravité & de la vieillesse. C'est une petite observation, mais elle entre dans l'histoire des usages,

Ce qui est bien plus digne de l'attention de la postérité, ce qui doit l'emporter sur toutes ces coutumes introduites par le caprice, sur toutes ces loix abolies par le tems, sur les querelles des rois qui passent avec eux, c'est la gloire des arts qui ne passera jamais. Cette gloire a été pendant tout le seizième siècle, le partage de la seule Italie. Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce; car si les arts fleurirent en Grèce au milieu des guerres étrangères & civiles, ils eurent en Italie le même sort; & presque tout y fut porté à sa perfection; tandis que les armées de *Charles-Quint* saccagèrent Rome, que *Barberousse* ravagea les côtes, & que les dissensions des princes & des républiques troublèrent l'intérieur du pays.

L'Italie eut dans *Guichardin* son *Thucydide*, ou plutôt son *Xénophon*; car il commanda quelquefois dans les guerres qu'il écrivit. Il n'y eut en aucune province d'Italie

d'orateurs comme les *Démofthène*, les *Périclès*, les *Eschine*. Le gouvernement ne comportait presque nulle part cette espèce de mérite. Celui du théâtre, quoique très-inférieur à ce que fut depuis la scène française, pouvait être comparé à la scène grecque qu'elle faisait revivre; & la seule *Mandragore* de *Machiavel* vaut peut-être mieux que toutes les comédies d'*Aristophane*. *Machiavel* d'ailleurs était un excellent historien, & un bel esprit, avec lequel *Aristophane* ne peut entrer en aucune sorte de comparaison. Le cardinal *Bibiena* avait fait revivre la comédie grecque, & *Trissino*, archevêque de Bénévent, la tragédie, dès le commencement du seizième siècle. *Ruccelai* suivit bientôt l'archevêque *Trissino*. On traduisit à Venise les meilleures pièces de *Plaute*, & on les traduisit en vers comme elles doivent l'être, puisque c'est en vers que *Plaute* les écrivit; elles furent jouées avec succès sur les théâtres de Venise & dans les couvens où l'on cultivait les lettres.

Les Italiens en imitant les tragiques Grecs & les comiques Latins, ne les égalèrent pas; mais ils firent de la pastorale un genre nouveau, dans lequel ils n'avaient point de guides, & où personne ne les a surpassés. *L'Aminta* du *Tasse*, & le *Pastor Fido* de *Guarini*, sont encor le charme de tous ceux qui entendent l'italien.

Presque toutes les nations polies de l'Europe sentirent alors le besoin de l'art théâtral, qui rassemble les citoyens, adoucit les mœurs, & conduit à la morale par le plaisir. Les Espagnols approchèrent un peu des Italiens; mais ils ne purent parvenir à faire aucun ouvrage régulier. Il y eut un théâtre en Angleterre, mais il était encor plus sauvage. *Shakespear* donna de la réputation à ce théâtre sur la fin du seizième siècle. Son génie perça au milieu de la barbarie, comme *Lopès de Vega* en Espagne. C'est dommage qu'il y ait beaucoup plus de barbarie encor que de génie dans les ouvrages de *Shakespear*: pourquoi des scènes entières du *Pastor Fido* sont-elles sues par cœur aujourd'hui à Stockholm & à Pétersbourg,

& pourquoi aucune pièce de *Shakespeare* n'a-t-elle pu passer la mer ? C'est que le bon est recherché de toutes les nations. Un peuple qui aurait des tragédies, des tableaux, une musique, uniquement de son goût, & réprouvés de tous les autres peuples policés, ne pourra jamais se flatter justement d'avoir le bon goût en partage.

Les Italiens réussirent sur-tout dans les grands poèmes de longue haleine; genre d'autant plus difficile que l'uniformité de la rime & des stances à laquelle ils s'affervirent, semblait devoir étouffer le génie.

Si on veut mettre sans préjugé dans la balance l'*odyssée* d'*Homère*, avec le *Roland* de l'*Arioste*, l'Italien l'emporte à tous égards. Tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination, & le romanesque incroyable; l'*Arioste* a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des fatires si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les graces du comique qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable.

A l'égard de l'*Illiade*, que chaque lecteur se demande à lui-même ce qu'il penserait s'il lisait pour la première fois ce poème, & celui du *Tasse*, en ignorant les noms des auteurs, & les tems où ces ouvrages furent composés, en ne prenant enfin pour juge que son plaisir. Pourrait-il ne pas donner en tout sens la préférence au *Tasse*? Ne trouverait-il pas dans l'Italien plus de conduite, d'intérêt, de variété, de justesse, de graces, & de cette mollesse qui relève le sublime? Encor quelques siècles, & on n'en fera peut-être pas de comparaison.

Il paraît inlubrifiable que la peinture fut portée dans ce seizième siècle à une perfection que les Grecs ne connurent jamais, puisque non-seulement ils n'avaient pas cette variété de couleurs que les Italiens employèrent,

mais qu'ils ignoraient l'art de la perspective & du clair obscur.

La sculpture, art plus facile & plus borné, fut celui où les Grecs excellèrent ; & la gloire des Italiens est d'avoir approché de leurs modèles. Ils les ont surpassés dans l'architecture ; & de l'aveu de toutes les nations, rien n'a jamais été comparable au temple principal de Rome moderne, le plus beau, le plus vaste, le plus hardi qui jamais ait été dans l'univers.

La musique ne fut bien cultivée qu'après ce seizième siècle, mais les plus fortes présomptions font penser qu'elle est très-supérieure à celle des Grecs, qui n'ont laissé aucun monument par lequel on pût soupçonner qu'ils chantaient en parties.

La gravure en estampes, inventée à Florence au milieu du quinzième siècle, était un art tout nouveau qui était alors dans sa perfection. Les Allemands jouissaient de la gloire d'avoir inventé l'imprimerie à-peu-près dans le même tems que la gravure fut connue, & par ce seul service ils multiplièrent les connaissances humaines. Il n'est pas vrai, comme le disent les auteurs Anglais de *l'histoire universelle*, que *Fausse* fut condamné au feu par le parlement de Paris comme sorcier. Mais il est vrai que ses facteurs, qui vinrent vendre à Paris les premiers livres imprimés, furent accusés de magie. Cette accusation n'eut aucune suite. C'est seulement une triste preuve de la grossière ignorance dans laquelle on était plongé, & que l'art même de l'imprimerie ne put dissiper de long-tems. Le parlement fit saisir en 1474 tous les livres qu'un des facteurs de Mayence avait apportés. C'est ce que nous avons vu à l'article de *Louis XI*.

Il n'eût pas fait cette démarche dans un tems plus éclairé ; mais tel est le sort des compagnies les plus sages, qui n'ont d'autres règles que leurs anciens usages & leurs formalités. Tout ce qui est nouveau les effarouche. Ils

s'opposent à tous les arts naissans, à toutes les vérités contraires aux erreurs de leur enfance, à tout ce qui n'est pas dans l'ancien goût & dans l'ancienne forme.

C'est par cet esprit que ce même parlement a résisté si long-tems à la réforme du calendrier, qu'il a défendu d'enseigner d'autre doctrine que celle d'*Aristote*, qu'il a pros crit l'émétique, qu'il a fallu plusieurs lettres de jussion pour lui faire enrégistrer les lettres de pairie d'un *Montmorenci*, qu'il s'est refusé quelque tems à l'établissement de l'académie Française, & qu'il s'est enfin opposé de nos jours à l'inoculation de la petite vérole & au débit de l'*Encyclopédie*.

Comme aucun membre d'une compagnie ne répond des délibérations du corps, les avis les moins raisonnables passent quelquefois sans contradiction. C'est pourquoi le duc de *Sulli* dit dans ses mémoires, « que si la sagesse » descendait sur la terre, elle aimerait mieux se loger » dans une seule tête que dans celles d'une compagnie. »

Louis XI. qui ne pouvait être méchant quand il ne s'agissait pas de ses intérêts, & dont la raison était supérieure quand elle n'était pas aveuglée par ses passions, ôta la connaissance de cette affaire au parlement : il ne souffrit pas que la France fût à jamais déshonorée par la proscription de l'imprimerie, & fit payer aux artistes de Mayence le prix de leurs livres.

La vraie philosophie ne commença à luire aux hommes que sur la fin du seizième siècle. *Galilée* fut le premier qui fit parler à la physique le langage de la vérité & de la raison. C'était un peu avant que *Copernic*, sur les frontières de la Pologne, découvrit le véritable système du monde. *Galilée* fut non-seulement le premier bon physicien, mais il écrivit aussi élégamment que *Platon* ; & il eut sur le philosophe Grec l'avantage incomparable de ne dire que des choses certaines & intelligibles. La manière dont ce grand homme fut traité par l'inquisition sur la fin de ses jours, imprimerait une honte

éternelle à l'Italie, si cette honte n'était pas effacée par la gloire même de *Galilée*. Sept inquisiteurs par leur décret en 1616 déclarèrent l'opinion de *Copernic*, mise par le philosophe Florentin dans un si beau jour, *non-seulement hérétique dans la foi, mais absurde dans la philosophie*. Ce jugement contre une vérité prouvée depuis en tant de manières, est un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir, à se taire quand la philosophie parle, & à ne se pas mêler de décider sur ce qui n'est pas de leur ressort. *Galilée* fut condamné depuis par le même tribunal à la prison & à la pénitence, & fut obligé de se rétracter à genoux. Sa sentence est à la vérité plus douce que celle de *Socrate* : mais elle n'est pas moins honteuse à la raison des juges de Rome, que la condamnation de *Socrate* ne le fut aux lumières des juges d'Athènes. C'est le sort du genre humain, que la vérité soit persécutée dès qu'elle commence à paraître. La philosophie toujours gênée ne put dans le seizième siècle faire autant de progrès que les beaux-arts.

Les disputes de religion, qui agiterent les esprits en Allemagne, dans le Nord, en France & en Angleterre, retardèrent les progrès de la raison. au lieu de les hâter. Des aveugles qui combattaient avec fureur, ne pouvaient trouver le chemin de la vérité. Ces querelles ne furent qu'une maladie de plus dans l'esprit humain. Les beaux-arts continuèrent à fleurir en Italie, parce que la contagion des controverses ne pénétra guère dans ce pays ; & il arriva que lorsqu'on s'égorgeait en Allemagne, en France, en Angleterre pour des choses qu'on n'entendait point, l'Italie tranquille depuis le saccagement étonnant de Rome par l'armée de *Charles-Quint*, cultiva les arts plus que jamais. Les guerres de religion étalaient ailleurs des ruines, mais à Rome & dans plusieurs autres villes Italiennes, l'architecture était signalée par des prodiges. Dix papes de suite contribuèrent presque sans aucune

interruption à l'achèvement de la basilique de *St. Pierre*, & encouragèrent les autres arts. On ne voyait rien de semblable dans le reste de l'Europe. Enfin la gloire du génie appartint alors à la seule Italie, ainsi qu'elle avait été le partage de la seule Grèce.

Une centaine d'artistes en tout genre a formé ce beau siècle que les Italiens appellent le *seicento* ; plusieurs de ces grands hommes ont été malheureux, & persécutés : la postérité les venge : leur siècle, comme tous les autres, produisit des crimes & des calamités : mais il a sur les autres siècles la supériorité que ces rares génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les *Sophocle* & les *Démofthène*, dans celui qui fit naître les *Cicéron* & les *Virgile*. Ces hommes qui sont les précepteurs de tous les tems, n'ont pas empêché qu'*Alexandre* n'ait tué *Clitus*, & qu'*Auguste* n'ait signé les proscriptions. *Racine*, *Corneille* & *La Fontaine* n'ont certainement pu empêcher que *Louis XIV.* n'ait commis de très-grandes fautes. Les crimes & les malheurs ont été de tous les tems, & il n'y a que quatre siècles pour les beaux-arts. Il faut être fou pour dire que ces arts ont nui aux mœurs. Ils sont nés malgré la méchanceté des hommes, & ils ont adouci jusqu'aux mœurs des tyrans.



CHAPITRE QUATORZIEME.

De CHARLES-QUINT , & de FRANÇOIS I. jusqu'à l'élection de CHARLES à l'empire en 1519. Du projet de l'empereur MAXIMILIEN de se faire pape. De la bataille de Marignan.

V E R S ce siècle où *Charles-Quint* eut l'empire , les papes ne pouvaient plus en disposer comme autrefois ; & les empereurs avaient oublié leurs droits sur Rome. Ces prétentions réciproques ressembaient à ces titres vains de *roi de France* que le roi d'Angleterre prend encor , & au nom de *roi de Navarre* que le roi de France conserve.

Les partis des *Guelfes* & des *Gibelins* étaient presque entièrement oubliés. *Maximilien* n'avait acquis en Italie que quelques villes , qu'il devait au succès de la ligue de Cambrai & qu'il avait prises sur les Vénitiens ; mais *Maximilien* imagina un nouveau moyen de soumettre Rome & l'Italie aux empereurs ; ce fut d'être pape lui-même après la mort de *Jules II.* étant veuf de sa femme fille de *Galeas-Marie Sforze* duc de Milan. On a encor deux lettres écrites de sa main , l'une à sa fille *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas , l'autre au seigneur de *Chièvres* , par lesquelles ce dessein est manifesté. Il avoue dans ces lettres qu'il marchandait le pontificat , mais il n'était pas assez riche pour acheter cette singulière couronne , tant de fois mise à l'enchère.

Qui peut savoir ce qui serait arrivé , si la même tête eût porté la couronne impériale & la tiare ? Le système de l'Europe eût bien changé ; mais il changea autrement sous *Charles-Quint.*

A la mort de *Maximilien* , précisément comme les

indulgences & *Luther* commençaient à diviser l'Allemagne, *François I.* roi de France, & *Charles d'Autriche* roi d'Espagne, des deux Siciles, de Navarre, & souverain des dix-sept provinces des Pays-Bas, briguerent ouvertement l'empire, dans le tems que l'Allemagne, menacée par les Turcs avait besoin d'un chef tel que *François I.* ou *Charles d'Autriche*. On n'avait point vu encor de si grands rois se disputer la couronne d'Allemagne. *François I.* plus âgé de cinq ans que son rival, en paraissait plus digne par les grandes actions qu'il venait de faire.

Dès son avénement à la couronne de France en 1515. la république de Gênes s'était remise sous la domination de la France, par les intrigues de ses propres citoyens. *François I.* passe aussi-tôt en Italie, aussi rapidement que ses prédécesseurs.

Il s'agissait d'abord de conquérir le Milanais perdu par *Louis XII.* & de l'arracher encor à cette malheureuse maison de *Sforze*. Il avait pour lui les Vénitiens, qui voulaient reprendre au moins le Véronois enlevé par *Maximilien*. Il avait contre lui alors le pape *Léon X.* vif intriguant, & l'empereur *Maximilien* affaibli par l'âge & incapable d'agir : mais les Suisses toujours irrités contre la France depuis leur querelle avec *Louis XII.* toujours animés par les harangues de *Matthieu Skeiner* cardinal de Sion, étaient les plus dangereux ennemis du roi. Ils prenaient alors le titre de défenseurs des papes, & de protecteurs des princes ; & ces titres depuis près de dix ans n'étaient point imaginaires.

Le roi qui marchait à Milan négociait toujours avec eux. Le cardinal de Sion, qui leur apprit à tromper, fit amuser le roi de vaines promesses, jusqu'à ce que les Suisses, ayant su que la caisse militaire de France était arrivée, crurent pouvoir enlever cet argent, & le roi même, & délivrer l'Italie.

Ving-cinq mille Suisses, portant sur l'épaule & sur la poitrine la clef de *St. Pierre*, les uns armés de ces longues

piques de dix-huit pieds que plusieurs soldats poussaient ensemble en bataillon serré, les autres tenans leurs grands espadons à deux mains, vinrent fondre à grands cris dans le camp du roi près de Marignan. Ce fut de toutes les batailles données en Italie, la plus sanglante & la plus longue. Le jeune roi pour son coup d'essai s'avança à pied contre l'infanterie Suisse une pique à la main, combattit une heure entière accompagné d'une partie de sa noblesse. Les Français & les Suisses mêlés ensemble dans l'obscurité de la nuit, attendirent le jour pour recommencer. On fait que le roi dormit sur l'affût d'un canon à cinquante pas d'un bataillon Suisse. Ces peuples dans cette bataille attaquèrent toujours; & les Français furent toujours sur la défensive. C'est, me semble, une preuve assez forte que les Français, quand ils sont bien conduits, peuvent avoir ce courage patient qui est quelquefois aussi nécessaire que l'ardeur impétueuse qu'on leur accorde. Il était beau sur-tout à un jeune prince de vingt-un an, de ne perdre point le sang-froid dans une action si vive & si longue. Il était difficile, puisqu'elle durait, que les Suisses fussent vainqueurs, parce que les bandes noires d'Allemagne qui étaient avec le roi, faisaient une infanterie aussi ferme que la leur, & qu'ils n'avaient point de gendarmerie. Tout ce qui surprend, c'est qu'ils purent résister près de deux jours aux efforts de ces grands chevaux de bataille, qui tombaient à tout moment sur leurs bataillons rompus. Le vieux maréchal de *Trivulce* appelait cette journée une *bataille de géans*. Tout le monde convenait que la gloire de cette victoire était due principalement au fameux connétable *Charles de Bourbon*, depuis trop mal récompensé, & qui se vengea trop bien. Les Suisses fuirent enfin, mais sans déroute totale, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanais aux vainqueurs. *Maximilien Sforçe* fut emmené en France comme *Louis le Maure*, mais avec des conditions plus douces. Il devint

fujet , au lieu que l'autre avait été captif. On laissa vivre en France avec une pension modique ce souverain du plus beau pays de l'Italie.

François après cette victoire de Marignan , & cette conquête du Milanais , était devenu l'allié du pape *Léon X.* & même celui des Suisses , qui enfin aimèrent mieux fournir des troupes aux Français , que se battre contre eux. Ses armes forcèrent l'empereur *Maximilien* à céder aux Vénitiens le Véronois , qui leur est toujours demeuré depuis. Il fit donner à *Léon X.* le duché d'Urbin , qui est encor à l'église ; on le regardait donc comme l'arbitre de l'Italie , & le plus grand prince de l'Europe , & le plus digne de l'empire qu'il briguaît après la mort de *Maximilien*. La renommée ne parlait point encor en faveur du jeune *Charles d'Autriche* : ce fut ce qui déterminâ en partie les électeurs de l'empire à le préférer. Ils craignaient d'être trop fournis à un roi de France ; ils redoutaient moins un maître dont les états , quoique plus vastes , étaient éloignés & séparés les uns des autres. *Charles* fut donc empereur , malgré les quatre cent mille écus dont *François I.* crut avoir acheté les suffrages.



CHAPITRE QUINZIEME.

De CHARLES-QUINT , & de FRANÇOIS I. Malheurs de la France.

ON connaît quelle rivalité s'éleva dès-lors entre ces deux princes. Comment pouvaient-ils n'être pas éternellement en guerre ? *Charles* seigneur des Pays-Bas avait l'Artois , & beaucoup de villes à revendiquer. Roi de Naples & de Sicile , il voyait *François I.* prêt à réclamer ces états au même titre que *Louis XII.* Roi d'Espagne , il avait l'usurpation de la Navarre à soutenir. Empereur , il devait défendre le grand fief du Milanais contre les prétentions de la France. Que de raisons pour désoler l'Europe !

Entre ces deux grands rivaux *Léon X.* veut d'abord tenir la balance. Mais comment le peut-il ? Qui choisira-t-il pour vassal , pour roi des deux Siciles , *Charles* ou *François* ? Que deviendra l'ancienne loi des papes portée dès le treizième siècle , *que jamais roi de Naples ne pourra être empereur* ? Loi à laquelle *Charles d'Anjou* s'était soumis , & que les papes regardaient comme la gardienne de leur indépendance. *Léon X* n'était pas assez puissant pour faire exécuter cette loi : elle pouvait être respectée à Rome ; elle ne l'était pas dans l'empire. Bientôt le pape est obligé de donner une dispense à *Charles-Quint* qui veut bien la solliciter , & de reconnaître malgré lui un vassal qui le fait trembler. Il donne cette dispense , & s'en repent le moment d'après.

Cette balance que *Léon X.* voulait tenir , *Henri VIII.* l'avait entre les mains. Aussi le roi de France & l'empereur le courtisent ; aussi tous deux tâchent de gagner son premier ministre le cardinal *Wolsey*.

D'abord *François I.* ménage cette célèbre entrevue

près de Calais avec le roi d'Angleterre. *Charles* arrivant d'Espagne, va voir ensuite *Henri* à Cantorberi, & *Henri* le reconduit à Calais & à Gravelines.

Il était naturel que le roi d'Angleterre prît le parti de l'empereur, puisqu'en se liguant avec lui il pouvait espérer de reprendre en France les provinces dont avaient joui ses ancêtres ; au lieu qu'en se liguant avec *François I.* il ne pouvait rien gagner en Allemagne, où il n'avait rien à prétendre.

Pendant qu'il temporise encor, *François I.* commença cette querelle interminable en s'emparant de la Navarre. Je suis très-éloigné de perdre de vue le tableau de l'Europe, pour chercher à réfuter les détails rapportés par quelques historiens ; mais je ne peux m'empêcher de remarquer combien *Puffendorff* se trompe quelquefois : il dit que cette entreprise sur la Navarre fut faite en 1516, immédiatement après la mort de *Ferdinand le Catholique*, par le roi dépossédé. Il ajoute que *Charles* avait toujours devant les yeux son plus ultrà, & formait de jour en jour de vastes desseins. Il y a là bien des méprises. *Charles* en 1516 avait quinze ans ; ce n'est pas l'âge des vastes desseins ; il n'avait point pris encor sa devise de *plus ultrà*. Enfin après la mort de *Ferdinand* ce ne fut point *Jean d'Albret* qui entra dans la Navarre en 1516. Ce *Jean d'Albret* mourut cette année-là même ; ce fut *François I.* qui en fit la conquête passagère au nom de *Henri d'Albret*, non pas en 1516, mais en 1521.

Ni *Charles VIII.* ni *Louis XII.* ni *François I.* ne gardèrent leurs conquêtes. La Navarre à peine soumise fut prise par les Espagnols. Dès-lors les Français furent obligés de se battre toujours contre les forces Espagnoles à toutes les extrémités du royaume, vers Fontarabie, vers la Flandre, vers l'Italie ; & cette situation des affaires a duré jusqu'au dix-huitième siècle.

Dans le même tems que les troupes Espagnoles de
Charles-Quint

Charles-Quint reprenaient la Navarre, ses troupes Allemandes pénétraient jusqu'en Picardie, & ses partisans soulevaient l'Italie. Les factions & la guerre étaient partout.

Le pape *Léon X* toujours flottant entre *François I* & *Charles-Quint*, était alors pour l'empereur. Il avait raison de se plaindre des Français; ils avaient voulu lui enlever Reggio comme une dépendance du Milanais; ils se faisaient des ennemis de leurs nouveaux voisins par des violences hors de saison. *Lautrec* gouverneur du Milanais avait fait écarteler le seigneur *Palavicini* soupçonné de vouloir soulever le Milanais, & il avait donné à son propre frère *de Foix* la confiscation de l'accusé. Cela seul rendait le nom Français odieux. Tous les esprits étaient révoltés. Le gouvernement de France ne remédiait à ces désordres ni par sa sagesse, ni en envoyant l'argent nécessaire.

En vain le roi de France devenu l'allié des Suisses en avait à sa solde; il y en eut aussi dans l'armée impériale, & ce cardinal de Sion, toujours si funeste aux rois de France, ayant su renvoyer en leur pays ceux qui étaient dans l'armée française, *Lautrec*, gouverneur du Milanais, fut chassé de la capitale, & bientôt de tout le pays. *Léon X* mourut alors dans le tems que sa monarchie temporelle s'affermissait, & que la spirituelle commençait à tomber en décadence.

Il parut bien à quel point *Charles-Quint* était puissant, & quelle était la sagesse de son conseil. Il eut le crédit de faire élire pape son précepteur *Adrien*, quoique né à Utrecht & presque inconnu à Rome. Ce conseil toujours supérieur à celui de *François I* eut encore l'habileté de susciter contre la France le roi *Henri VIII* qui espéra pouvoir démembrer au moins ce pays qu'avaient possédé les rois d'Angleterre. *Charles* va lui-même en Angleterre précipiter l'armement & le départ. Il fut même bientôt après détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, & les mettre dans son parti. Pour comble, une faction qu'il avait dans Gènes, aidée de ses troupes, chasse les

Français, & fait un nouveau doge sous la protection impériale. Ainsi sa puissance & son adresse pressaient, & entouraient de tous côtés la monarchie française.

François I qui dans de telles circonstances dépensait trop à ses plaisirs, & gardait peu d'argent pour ses affaires, fut obligé de prendre dans Tours une grande grille d'argent massif, dont *Louis XI* avait entouré le tombeau de *St. Martin*, elle pesait près de sept mille marcs; cet argent à la vérité était plus nécessaire à l'état qu'à *St. Martin*, mais cette ressource montrait un besoin pressant. Il y avait déjà quelques années que le roi avait vendu vingt charges nouvelles de conseillers du parlement de Paris. La magistrature ainsi à l'encan, & l'enlèvement des ornemens des tombeaux, ne marquaient que trop le dérangement des finances. Il se voyait seul contre l'Europe, & cependant loin de se décourager il résista de tous côtés. On mit si bon ordre aux frontières de Picardie, que l'Anglais, quoiqu'il eût dans Calais la clef de la France, ne put entrer dans le royaume : on tint en Flandre la fortune égale; on ne fut point entamé du côté de l'Espagne; enfin le roi auquel il ne restait en Italie que le château de Crémone, voulut aller lui-même reconquérir le Milanais, ce fatal objet de l'ambition des rois de France.

Pour avoir tant de ressources, & pour oser rentrer dans le Milanais lorsqu'on était attaqué par-tout, vingt charges de conseillers & la grille de *St. Martin* ne suffisaient pas. On aliéna pour la première fois le domaine du roi; on haussa les tailles & les autres impôts. C'était un grand avantage qu'avaient les rois de France sur leurs voisins; *Charles-Quint* n'était despotique à ce point dans aucun de ses états; mais cette facilité funeste de se ruiner produisit plus d'un malheur en France.

On peut compter parmi les causes des disgrâces de *François I* l'injustice qu'il fit au connétable de Bourbon, auquel il devait le succès de la journée de Marignan.

C'était peu qu'on l'eût mortifié dans toutes les occasions. *Louise de Savoie* duchesse d'Angoulême, mère du roi, qui avait voulu se marier au connétable devenu veuf, & qui en avait essuyé un refus, voulut le ruiner ne pouvant l'épouser; elle lui suscita un procès reconnu pour très-injuste par tous les jurisconsultes; il n'y avait que la mère toute puissante d'un roi qui pût le gagner.

Il s'agissait de tous les biens de la branche de *Bourbon*. Les juges trop sollicités donnèrent un arrêt, qui mettant ces biens en séquestre, dépouillait le connétable. Ce prince envoie l'évêque d'Autun son ami, demander au roi au moins une surseance. Le roi ne veut pas seulement voir l'évêque. Le connétable au désespoir était déjà sollicité secrètement par *Charles-Quint*. Il eût été héroïque de bien servir & de bien souffrir. Il y a une autre sorte de grandeur, celle de se venger. *Charles de Bourbon* prit ce funeste parti: il quitta la France, & se donna à l'empereur. Peu d'hommes ont goûté plus pleinement ce triste plaisir de la vengeance.

Tous les historiens flétrissent le connétable du nom de traître. On pouvait, il est vrai, l'appeller rebelle & transfuge, il faut donner à chaque chose son nom véritable. Le traître est celui qui livre le trésor, ou le secret, ou les places de son maître, ou son maître lui-même à l'ennemi. Le terme latin *tradere* dont traître dérive, n'a pas d'autre signification.

C'était un persécuté fugitif qui se dérobaux vexations d'une cour injuste & corrompue, & qui s'allait mettre sous la protection d'un défenseur puissant pour se venger les armes à la main.

Le connétable de *Bourbon*, loin de livrer à *Charles-Quint* rien de ce qui appartenait au roi de France, se livra seul à lui dans la Franche-Comté où il s'enfuit sans aucun secours.

Dès qu'il fut entré sur les terres de l'empire il rompit publiquement tous les liens qui l'attachaient au roi

dont il se croyait outragé. Il renonça à toutes ses dignités, & accepta le titre de généralissime des armées de l'empereur. Ce n'était point trahir le roi, c'était se déclarer contre lui ouvertement. Sa franchise était à la vérité celle d'un rebelle, sa défection était condamnable ; mais il n'y avait assurément ni perfidie, ni bassesse. Il était à-peu-près dans le même cas que le prince *Louis de Bourbon*, nommé le *Grand Condé*, qui pour se venger du cardinal *Mazarin* alla se mettre à la tête des armées Espagnoles. Ces deux princes furent également rebelles, mais aucun d'eux n'a été perfide.

Il est vrai que la cour de France soumise à la duchesse d'Angoulême ennemie du connétable, persécuta les amis du fugitif. Le chancelier *Duprat* sur-tout, homme dur autant que servile, le fit condamner lui & ses amis comme traîtres ; mais la trahison & la rebellion sont deux choses très-différentes.

Tous nos livres en *ana*, tous nos recueils de contes ont répété l'historiette d'un grand d'Espagne qui brûla sa maison à Madrid parce que le traître *Bourbon* y avait couché. Cette anecdote est aisément détruite ; le connétable de *Bourbon* n'alla jamais en Espagne, & d'ailleurs la grandeur Espagnole consista toujours à protéger les Français persécutés dans leur patrie.

Le connétable en qualité de généralissime des armées de l'empereur, va dans le Milanais, où les Français étaient rentrés sous l'amiral *Bonnivet* son plus grand ennemi. Un connétable qui connaissait le fort & le faible de toutes les troupes de France devait avoir un grand avantage. *Charles* en avait de plus grands ; presque tous les princes d'Italie étaient dans ses intérêts : les peuples haïssaient la domination Française, & enfin il avait les meilleurs généraux de l'Europe ; c'était un marquis de *Pescaire*, un *Lanoy*, un *Jean de Médicis*, noms fameux encor de nos jours.

L'amiral *Bonnivet*, opposé à ces généraux, ne leur fut

pas comparé; & quand même il leur eût été supérieur par génie, il était trop inférieur par le nombre & par la qualité des troupes, qui encor n'étaient point payées. Il est obligé de fuir. Il est attaqué dans sa retraite à Biagrasse. Le fameux *Bayard*, qui ne commanda jamais en chef, mais à qui ce surnom de *Chevalier sans peur & sans reproche* était si bien dû, fut blessé à mort dans cette déroute de Biagrasse. Peu de lecteurs ignorent que *Charles de Bourbon* le voyant dans cet état lui marqua combien il le plaignait, & que le chevalier lui répondit en mourant: » Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, » mais vous qui combattez contre votre roi & contre » votre patrie. »

Il s'en fallut bien peu que la défection de ce prince ne fût la ruine du royaume. Il avait des droits litigieux sur la Provence, qu'il pouvait faire valoir par les armes, au lieu des droits réels qu'un procès lui avait fait perdre. *Charles-Quint* lui avait promis cet ancien royaume d'Arles dont la Provence devait faire la principale partie. Le roi *Henri VIII.* lui donnait cent mille écus par mois cette année pour les frais de la guerre. Il venait de prendre Toulon; il assiégea Marseille. *François I.* avait sans doute à se repentir; cependant rien n'était désespéré; le roi avait une armée florissante. Il courut au secours de Marseille, & ayant délivré la Provence, il s'enfonça encor dans le Milanais. *Bourbon* alors retournait par l'Italie en Allemagne chercher de nouveaux soldats. *François I.* dans cet intervalle se crut quelque tems maître de l'Italie.



CHAPITRE SEIZIEME.

*Prise de FRANÇOIS I. Rome saccagée. SOLIMAN repoussé.
Principautés données. Conquête de Tunis. Question si
CHARLES-QUINT voulait la monarchie universelle ?
SOLIMAN reconnu roi de Perse dans Babylone.*

VOICI un des plus grands exemples des coups de la fortune, qui n'est autre chose après tout que l'enchaînement nécessaire de tous les événemens de l'univers. D'un côté *Charles-Quint* est occupé dans l'Espagne à régler les rangs & à former l'étiquette : de l'autre *François I.* déjà célèbre dans l'Europe par la victoire de Marignan, aussi valeureux que le chevalier *Bayard*, accompagné de l'intrépide noblesse de son royaume, suivi d'une armée florissante, est au milieu du Milanais. Le pape *Clément VII.* qui redoutait avec raison l'empereur, est hautement dans le parti du roi de France. Un des meilleurs capitaines de ce tems-là, *Jean de Médicis*, ayant quitté alors le service des impériaux, combat pour lui à la tête d'une troupe choisie. Cependant il est vaincu devant Pavie ; & malgré des actions de bravoure qui suffiraient pour l'immortaliser, il est fait prisonnier ainsi que les principaux seigneurs de France, & le roi titulaire de Navarre *Henri d'Albert*, fils de celui qui avait perdu son royaume, & conservé seulement le Béarn. Le malheur de *François* voulut encor qu'il fût pris par le seul officier Français qui avait suivi le duc de *Bourbon*, & que le même homme qui était condamné à Paris, devint le maître de sa vie. Ce gentilhomme nommé *Pomperan*, eut à la fois la gloire de le garantir de la mort, & de le prendre prisonnier. Il est certain que le jour même le duc de *Bourbon* l'un de ses vainqueurs vint le voir, & jouit de son triomphe.

Cette entrevue ne fut pas pour *François I.* le moment le moins fatal de la journée. Jamais lettre ne fut plus vraie que celle qu'écrivit ce monarque à sa mère : *Madame, tout est perdu, hors l'honneur.* Des frontières dégarnies, le trésor royal sans argent, la consternation dans tous les ordres du royaume, la désunion dans le conseil de la mère du roi régente, le roi d'Angleterre *Henri VIII.* menaçant d'entrer en France, & d'y renouveler les tems d'*Edouard III.* & de *Henri V.* Tout semblait annoncer une ruine inévitable.

Charles-Quint, qui n'avait pas encor tiré l'épée, tient en prison à Madrid non-seulement un roi, mais un héros. Il semble qu'alors *Charles* manqua à sa fortune; car au lieu d'entrer en France, & de venir profiter de la victoire de ses généraux en Italie, il reste oisif en Espagne; au lieu de prendre au moins le Milanais pour lui, il se croit obligé d'en vendre l'investiture à *François Sforze*, pour ne pas donner trop d'ombrage à l'Italie. *Henri VIII.* au lieu de se réunir à lui pour démembrer la France, devient jaloux de sa grandeur, & traite avec la régente. Enfin la prise de *François I.* qui devait faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guère qu'une rançon avec des reproches, des démentis, des défis solennels & inutiles, qui mêlèrent du ridicule à ces événemens terribles, & qui semblèrent dégrader les deux premiers personnages de la chrétienté.

Henri d'Albret détenu prisonnier dans Pavie, s'échappa & revint en France. *François I.* mieux gardé à Madrid, fut obligé, pour sortir de prison, de céder à l'empereur le duché entier de Bourgogne, une partie de la Franche-Comté, tout ce qu'il prétendait au-delà de Alpes, la suzeraineté sur la Flandre & l'Artois, la possession d'Arras, de Lille, de Tournay, de Mortagne, de Hedrin, de St. Amant, d'Orchie; non-seulement il signe qu'il rétablira le connétable de *Bourbon* son vainqueur dans tous les biens dont il l'avait dépouillé; mais il promet encor

de faire droit à cet ennemi pour les prétentions qu'il a sur la Provence. Enfin pour comble d'humiliation, il épousa en prison la sœur de l'empereur. Le comte de Lanoy, l'un des généraux qui l'avaient fait prisonnier, vint en bottes dans sa chambre lui faire signer ce mariage forcé. Ce traité de Madrid était aussi funeste que celui de Brignani : mais François I. en liberté n'exécuta pas son traité comme le roi Jean.

Ayant cédé la Bourgogne, il se trouva assez puissant pour la garder. il perdit la suzeraineté de la Flandre & de l'Artois ; mais en cela il ne perdit qu'un vain hommage. Ses deux fils furent prisonniers à sa place en qualité d'otages, mais il les racheta pour de l'argent : cette rançon à la vérité se monta à deux millions d'écus d'or, & ce fut un grand fardeau pour la France. Si on considère ce qu'il en coûta pour la captivité de François I. pour celle du roi Jean, pour celle de St. Louis, combien la dissipation des trésors de Charles V. par le duc d'Anjou son frère, combien les guerres contre les Anglais avaient épuisé la France, on admire les ressources que François I. trouva dans la suite. Ces ressources étaient dues aux acquisitions successives du Dauphiné, de la Provence, de la Bretagne, à la réunion de la Bourgogne, & au commerce qui fleurissait. Voilà ce qui réparait tant de malheurs, & ce qui soutint la France contre l'ascendant de Charles-Quint.

La gloire ne fut pas le partage de François I. dans toute cette triste aventure. Il avait donné sa parole à Charles-Quint de lui remettre la Bourgogne ; promesse faite par faiblesse, faussée par raison, mais avec honte. Il en essuya le reproche de l'empereur. Il eut beau lui répondre, *Vous avez menti par la gorge, & toutes les fois que le direz, mentirez* ; la loi de la politique était pour François I. mais la loi de la chevalerie était contre lui.

Le roi voulut assurer son honneur en proposant un duel à Charles-Quint, comme Philippe de Valois avait défié

Edouard III. L'empereur l'accepta & lui envoya même un héraut qui apportait ce qu'on appelait *la sûreté du camp*, c'est-à-dire la désignation du lieu du combat & les conditions. *François I.* recut ce héraut dans la grande salle du palais, en présence de toute la cour & des ambassadeurs; mais il ne voulut pas lui permettre de parler. Le duel n'eut point lieu. Tant d'appareil n'aboutit qu'au ridicule dont le trône même ne garantit pas les hommes. Ce qu'il y eut encor d'étrange dans toute cette aventure, c'est que le roi demanda au pape *Clément VIII.* une bulle d'absolution pour avoir cédé la mouvance de la Flandre & de l'Artois. Il se faisait absoudre pour avoir gardé un serment qu'il ne pouvait violer, & il ne se faisait pas absoudre d'avoir juré qu'il céderait la Bourgogne & de ne l'avoir pas rendue. On ne croirait pas une telle farce si cette bulle du 25 Novembre n'existait pas.

Cette même fortune qui mit un roi dans les fers de l'empereur en 1525, fit encor en 1527 le pape *Clément VII.* son prisonnier, sans qu'il le prévît, sans qu'il y eût la moindre part. La crainte de sa puissance avait uni contre lui le pape, le roi d'Angleterre, & la moitié de l'Italie. Ce même duc de *Bourbon*, si fatal à *François I.* le fut de même à *Clément VIII.* Il commandait sur les frontières du Milanais une armée d'Espagnols, d'Italiens & d'Allemands, victorieuse, mais mal payée, & qui manquait de tout. Il propose à ses capitaines & à ses soldats d'aller piller Rome pour leur solde, précisément comme autrefois les Hérules & les Goths avaient fait ce voyage. Ils y volèrent malgré une trêve signée entre le pape & le vice-roi de Naples. On escalade les murs de Rome; *Bourbon* est tué en montant à la muraille; mais Rome est prise, livrée au pillage, facagée comme elle le fut par *Alaric*, & le pape réfugié au château St. Ange y est prisonnier.

Les troupes Allemandes & Espagnoles vécurent neuf

mois à discrétion dans Rome, le pillage monta dit-on à quinze millions d'écus.

Il semble que c'était-là le tems d'être en effet empereur de Rome, & de conformer ce qu'avaient commencé les *Charlemagne* & les *Othons*. Mais par une fatalité singulière, dont la seule cause est toujours venue de la jalousie des nations, le nouvel empire Romain n'a jamais été qu'un fantôme.

La prise de Rome, & la captivité du pape, ne servirent pas plus à rendre *Charles-Quint* maître absolu de l'Italie, que la prise de *François I.* ne lui avait donné une entrée en France. L'idée de la monarchie universelle qu'on attribue à *Charles-Quint*, est donc aussi fausse & aussi chimérique que celle qu'on imputa depuis à *Louis XIV.* Loin de garder Rome, loin de subjuguier toute l'Italie, il rend la liberté au pape pour quatre cent mille écus d'or, dont même il n'eut jamais que cent mille, comme il rend la liberté aux enfans de France pour deux millions d'écus.

On est surpris qu'un empereur, maître de l'Espagne, des dix-sept provinces des Pays-Bas, de Naples & de Sicile, fuzerain de la Lombardie, déjà possesseur du Mexique, & pour qui dans ce tems-là même on faisait la conquête du Pérou, ait si peu profité de son bonheur. Mais les premiers trésors qu'on lui avait envoyés du Mexique furent engloutis dans la mer; il ne recevait point de tribut réglé d'Amérique, comme en reçut depuis *Philippe II.* Les troubles excités en Allemagne par le luthéranisme, l'inquiétaient: les Turcs en Hongrie l'alarmaient davantage: il avait à repousser à la fois *Soliman* & *François I.* à contenir les princes d'Allemagne, à ménager ceux d'Italie, & sur-tout les Vénitiens, à fixer l'inconstance de *Henri VIII.* Il joua toujours le premier rôle sur le théâtre de l'Europe; mais il fut toujours bien loin de la monarchie universelle.

Ses généraux ont encor de la peine à chasser d'Italie les Français qui étaient jusques dans le royaume de Naples

en 1528. Le système de la balance & de l'équilibre était dès-lors établi en Europe : car immédiatement après la prise de *François I.* l'Angleterre & les puissances Italiennes se liguèrent avec la France pour balancer le pouvoir de l'empereur. Elles se liguèrent de même après la prise du pape.

La paix se fit à Cambrai sur le plan du traité de Madrid, par lequel *François I.* avait été délivré de prison. C'est à cette paix que *Charles* rendit les deux enfans de France, & se désista de ses prétentions sur la Bourgogne pour deux millions d'écus.

Alors *Charles* quitte l'Espagne pour aller recevoir la couronne des mains du pape, & pour baiser les pieds de celui qu'il avait retenu captif. Il dispose à la vérité de toute la Lombardie en maître. Il investit *François Sforze* du Milanais, & *Alexandre de Médicis* de la Toscane ; il donne un duc à Mantoue ; il fait rendre par le pape Modène & Reggio au duc de Ferrare, mais tout cela pour de l'argent, & sans se réserver d'autre droit que celui de la suzeraineté.

Tant de princes à ses pieds lui donnent une grandeur qui impose. La grandeur véritable fut d'aller repousser *Soliman* de la Hongrie, à la tête de cent mille hommes, assisté de son frère *Ferdinand*, & sur-tout des princes protestans d'Allemagne, qui se signalèrent pour la défense commune. Ce fut-là le commencement de sa vie active & de sa gloire personnelle. On le voit à la fois combattre les Turcs, retenir les Français au-delà des Alpes, indiquer un concile, & revoler en Espagne pour aller faire la guerre en Afrique. Il aborde devant Tunis, remporte une victoire sur l'usurpateur de ce royaume, donne à Tunis un roi tributaire de l'Espagne, délivre dix-huit mille captifs chrétiens, qu'il ramène en triomphe en Europe, & qui aidés de ses bienfaits & de ses dons, vont chacun dans leur patrie élever le nom de *Charles-Quint* jusqu'au ciel. Tous les rois chrétiens alors sem-

blaient petits devant lui, & l'éclat de sa renommée obscurcissait toute autre gloire.

Son bonheur voulut encor que *Soliman*, ennemi plus redoutable que *François I.* fut alors occupé contre les Persans. Il avait pris Tauris, & de là tournant vers l'ancienne Assyrie, il était entré en conquérant dans Bagdat, la nouvelle Babylone, s'étant rendu maître de la Mésopotamie, qu'on nomme à présent le Diarbek, & du Curdistan qui est l'ancienne Suziane. Enfin il s'était fait reconnaître & inaugurer roi de Perse par le calife de Bagdat. Les califes en Perse n'avaient plus, depuis long-tems d'autre honneur que celui de donner en cérémonie le turban des sultans, & de ceindre le sabre au plus puissant. *Mahmoud*, *Gengis*, *Tamerlan*, *Ismaël Sophi*, avaient accoutumé les Persans à changer de maîtres. *Soliman* après avoir pris la moitié de la Perse sur *Thamas* fils d'*Ismaël*, retourna triomphant à Constantinople. Ses généraux perdirent en Perse une partie des conquêtes de leur maître. C'est ainsi que tout se balançait, & que tous les états tombaient les uns sur les autres, la Perse sur la Turquie, la Turquie sur l'Allemagne & sur l'Italie, l'Allemagne & l'Espagne sur la France, & s'il y avait eu des peuples plus occidentaux, l'Espagne & la France auraient eu de nouveaux ennemis.

L'Europe ne sentit point de plus violentes secousses depuis la chute de l'empire Romain, & nul empereur depuis *Charlemagne* n'eut tant d'éclat que *Charles-Quint*. L'un a le premier rang dans la mémoire des hommes comme conquérant & fondateur; l'autre avec autant de puissance, a un personnage bien plus difficile à soutenir. *Charlemagne* avec les nombreuses armées aguerries par *Pepin* & *Charles Martel*, subjuguait aisément des Lombards amollis & triompha des Saxons sauvages. *Charles-Quint* a toujours à craindre la France, l'empire des Turcs, & la moitié de l'Allemagne.

L'Angleterre qui était séparée du reste du monde au huitième siècle , est dans le seizième un puissant royaume qu'il faut toujours ménager. Mais ce qui rend la situation de *Charles - Quint* très-supérieure à celle de *Charlemagne*, c'est qu'ayant à-peu-près en Europe la même étendue de pays sous ses loix , ce pays est plus peuplé, beaucoup plus florissant , plein de grands hommes en tout genre. On ne comptait pas une grande ville commerçante dans les premiers tems du renouvellement de l'empire. Aucun nom , excepté celui du maître , ne fut consacré à la postérité. La seule province de Flandre au seizième siècle vaut mieux que tout l'empire au neuvième. L'Italie au tems de *Paul III.* est à l'Italie du tems d'*Adrien I.* & de *Léon III.* ce qu'est la nouvelle architecture à la gothique. Je ne parle pas ici des beaux-arts , qui égalaient ce siècle à celui d'*Auguste*, & du bonheur qu'avait *Charles-Quint* de compter tant de grands génies parmi ses sujets. Il ne s'agit que des affaires publiques & du tableau général du monde.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Conduite de FRANÇOIS I. Son entrevue avec CHARLES-QUINT. Leurs querelles, leur guerre. Alliance du roi de France & du sultan SOLIMAN. Mort de FRANÇOIS I.

QUE *François I.* voyant son rival donner des royaumes , voulût rentrer dans le Milanais auquel il avait renoncé par deux traités ; qu'il ait appelé à son secours ce même *Soliman*, ces mêmes Turcs repoussés par *Charles-Quint* ; cette manœuvre peut être politique, mais il fallait de grands succès pour la rendre glorieuse.

Ce prince pouvait abandonner ses prétentions sur le Milanais, source intarissable de guerre, & tombeau des Français, comme *Charles* avait abandonné ses droits sur la Bourgogne, droits fondés sur le traité de Madrid : il eût joui d'une heureuse paix ; il eût embelli, policé, éclairé son royaume beaucoup plus qu'il ne fit dans les derniers tems de sa vie ; il eût donné une libre carrière à toutes ses vertus. Il fut grand pour avoir encouragé les arts : mais la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur, fit tort à sa gloire. Réduit bientôt à chercher le secours de *Barberouffe*, il en essuya des reproches pour ne l'avoir pas secondé, & il fut traité de renégat & de parjure en pleine diète de l'empire.

Quel funeste contraste, de faire brûler à petit feu dans Paris des luthériens parmi lesquels il y avait des Allemands, & de s'unir en même tems aux princes luthériens d'Allemagne, auprès desquels il est obligé de s'excuser de cette rigueur, & d'affirmer même qu'il n'y avait point eu d'Allemands parmi ceux qu'on avait fait mourir ! Comment des historiens peuvent-ils avoir la lâcheté d'approuver ce supplice, & de l'attribuer au zèle pieux d'un prince voluptueux qui n'avait pas la moindre ombre de cette piété qu'on lui attribue ? Si c'est-là un acte religieux, il est cruellement démenti par le nombre prodigieux de captifs catholiques que son traité avec *Soliman* livra depuis aux fers de *Barberouffe* sur les côtes d'Italie. Si c'est une action de politique, il faut donc approuver les persécutions des payens qui immolèrent tant de chrétiens. Ce fut en 1535 qu'on brûla ces malheureux dans Paris. Le père *Daniel* met à la marge, *Exemple de piété*. Cet exemple de piété consistait à suspendre les patients à une haute potence, dont on les faisait tomber à plusieurs reprises sur le bûcher. Exemple, en effet, d'une barbarie raffinée, qui inspire autant d'horreur contre les historiens qui la louent, que contre les juges qui l'ordonnèrent.

On ajoute que *François I.* dit publiquement qu'il ferait mourir ses propres enfans s'ils étaient hérétiques. Cependant il écrivait dans ce tems-là même à *Mélandon*, l'un des fondateurs du luthéranisme , pour l'engager à venir à sa cour.

Charles-Quint ne se conduisait pas ainsi , quoique les luthériens fussent ses ennemis déclarés ; & loin de livrer des hérétiques aux bourreaux , & des chrétiens aux fers , il avait délivré dans Tunis dix-huit mille chrétiens esclaves , soit catholiques , soit protestans.

Il faut pour la funeste expédition de Milan passer par le Piémont ; & le duc de Savoie refuse au roi le passage. Le roi attaque donc le duc de Savoie , pendant que l'empereur revenait triomphant de Tunis. Une autre cause de ce que la Savoie fut mise à feu & à sang , c'est que la mère de *François I.* était de cette maison. Des prétentions sur quelques parties de cet état étaient depuis long-tems un sujet de discorde. Les guerres du Milanais avaient de même leur origine dans le mariage de l'aïeul de *Louis XII.* Il n'y a aucun état héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public est devenu par là un des plus grands fléaux des peuples ; presque toutes les clauses des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. Les états du duc furent ravagés ; c'est cette invasion de *François I.* qui procura une liberté entière à Genève , & qui en fit comme la capitale de la nouvelle religion réformée. Il arriva que ce même roi , qui faisait périr à Paris les novateurs par des supplices affreux , qui faisait des processions pour expier leurs erreurs , qui disait qu'il n'épargnerait pas ses enfans s'ils en étaient coupables , était par-tout ailleurs le plus grand soutien de ce qu'il voulait exterminer dans ses états.

C'est une grande injustice dans le père *Daniel* de dire que la ville de Genève mit alors le comble à sa révolte contre le duc de Savoie. Ce duc n'était point son

fouverain. Elle était ville libre impériale : elle partageait , comme Cologne , & comme beaucoup d'autres villes , le gouvernement avec son évêque. L'évêque avait cédé une partie de ses droits au duc de Savoie , & ces droits disputés étaient en compromis depuis douze années.

Les Genèveois disaient qu'un évêque n'a nul droit à la souveraineté , que les apôtres ne furent point des princes ; que si dans les tems d'anarchie & de barbarie les évêques usurpèrent des provinces , les peuples dans des tems éclairés devaient les reprendre.

Mais ce qu'il fallait sur-tout observer , c'est que Genève était alors une ville petite & pauvre , & que depuis qu'elle se rendit libre , elle fut plus peuplée du double , plus industrieuse , plus commerçante.

Cependant quel fruit *François I.* recueille-t-il de tant d'entreprises ? *Charles-Quint* arrive de Rome , fait repasser les Alpes aux Français , entre en Provence avec cinquante mille hommes , s'avance jusqu'à Marseille , met le siège devant Arles , & une autre armée ravage la Champagne & la Picardie. Ainsi le fruit de cette nouvelle tentative sur l'Italie , fut de hasarder la France.

La Provence & le Dauphiné ne furent sauvées que par la sage conduite du maréchal de *Montmorenci* , comme elles l'ont été de nos jours par le maréchal de *Belle-Isle*. On peut , ce me semble , tirer un grand fruit de l'histoire , en comparant les tems & les événemens. C'est un plaisir digne d'un bon citoyen , d'examiner par quelles ressources on a chassé dans le même terrain & dans les mêmes occasions deux armées victorieuses. On ne fait guère , dans l'oisiveté des grandes villes , quels efforts il en coûte pour rassembler des vivres dans un pays qui en fournit à peine à ses habitans , pour avoir de quoi payer le soldat , pour lui fournir le nécessaire sur son crédit , pour garder des rivières , pour enlever aux ennemis des postes avantageux dont ils se sont emparés. De tels détails n'entrent point dans

dans notre plan. Il n'est nécessaire de les examiner que dans le tems même de l'action. Ce sont les matériaux de l'édifice; on ne les compte plus quand la maison est construite.

L'empereur fut obligé de sortir de ce pays dévasté, & de regagner l'Italie avec une armée diminuée par les maladies contagieuses. La France envahie de ce côté regarda sa délivrance comme un triomphe; mais il eût été plus beau de l'empêcher d'entrer que de s'applaudir de le voir sortir.

Ce qui caractérise davantage les démêlés de *Charles-Quint* & de *François I.* & les secousses qu'ils donnèrent à l'Europe, c'est ce mélange bizarre de franchise & de duplicité, d'emportemens, de colère & de réconciliation, des plus sanglans outrages & d'un prompt oubli, des artifices les plus raffinés, & de la plus noble confiance.

Il y eut des choses horribles, il y en eut de ridicules.

François, dauphin, fils de *François I.* meurt d'une pleurésie. On accuse un Italien nommé *Montécuculi*, son échançon, de l'avoir empoisonné; on regarde *Charles-Quint* comme l'auteur du crime. Qu'aurait gagné l'empereur à faire perir par le poison un prince de dix-huit ans, qui n'avait jamais fait parler de lui, & qui avait un frère? *Montécuculi* fut écartelé, voilà ce qui est horrible. Voici le ridicule.

François I. qui par le traité de Madrid n'était plus suzerain de la Flandre & de l'Artois, & qui n'était sorti de prison qu'à cette condition, fait citer l'empereur au parlement de Paris, en qualité de comte de Flandre & d'Artois son vassal. L'avocat-général, *Cappel*, prend les conclusions contre *Charles-Quint*, & le parlement de Paris le déclare rebelle.

Peut-on s'attendre que *Charles* & *François* se verront familièrement comme deux gentilshommes voisins, après la prison de Madrid, après des *démentis par la gorge*, des duels proposés en présence du pape en plein consistoire, après la ligue du roi de France avec *Soliman*;

enfin après que l'empereur a été accusé, aussi publiquement qu'injustement, d'avoir fait empoisonner le premier dauphin, & lorsqu'il se voit condamné comme contumace, par une cour de judicature, dans le même pays qu'il a fait trembler tant de fois ?

Cependant ces deux grands rivaux se voient à la rade d'Aiguemorte. Le pape avait ménagé cette entrevue après une trêve. *Charles-Quint* même descendit à terre, fit la première visite, & se mit entre les mains de son ennemi : c'était la suite de l'esprit du tems. *Charles* se défia toujours des promesses du monarque, & se livra à la foi du chevalier.

Le duc de Savoie fut long-tems la victime de cette entrevue. Ces deux monarques, qui en se voyant avec tant de familiarité prenaient toujours des mesures l'un contre l'autre, gardèrent les places du duc ; le roi de France pour se frayer un passage dans l'occasion vers le Milanais, & l'empereur pour l'en empêcher.

Charles-Quint après cette entrevue à Aiguemorte, fait un voyage à Paris, qui est bien plus étonnant que celui des empereurs *Sigismond* & *Charles IV.*

Retourné en Espagne, il apprend que la ville de Gand s'est révoltée en Flandre. De savoir jusqu'où cette ville avait dû soutenir ses privilèges, & jusqu'où elle en avait abusé, c'est un problème qu'il n'appartient qu'à la force de résoudre. *Charles-Quint* voulait l'assujettir & la punir : il demande passage au roi, qui lui envoie le dauphin & le duc d'Orléans jusqu'à Bayonne, & qui va lui-même au-devant de lui jusqu'à Châteleraud.

L'empereur aimait à voyager, à se montrer à tous les peuples de l'Europe, à jouir de sa gloire. Ce voyage fut un enchaînement de fêtes, & le but était d'aller faire pendre vingt-quatre malheureux citoyens. Il eût pu aisément s'épargner tant de fatigues, en envoyant quelques troupes à la gouvernante des Pays-Bas : on peut même s'étonner qu'il n'en eût pas laissé assez en Flandre.

pour réprimer la révolte des Gantois ; mais c'était alors la coutume de licencier ses troupes après une trêve ou une paix.

Le dessein de *François I.* en recevant l'empereur dans ses états avec tant d'appareil & de bonne foi , était d'obtenir enfin de lui la promesse de l'investiture du Milanais. Ce fut dans cette vaine idée qu'il refusa l'hommage que lui offraient les Gantois. Il n'eut ni Gand, ni Milan.

On a prétendu que le connétable de *Montmorenci* fut disgracié par le roi , pour lui avoir conseillé de se contenter de la promesse verbale de *Charles-Quint*. Je rapporte ce petit événement , parce que , s'il est vrai , il fait connaître le cœur humain. Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir suivi un mauvais avis, est souvent assez injuste pour en punir l'auteur. Mais on ne devait guère se repentir de n'avoir exigé de *Charles-Quint* que des paroles ; une promesse par écrit n'eût pas été plus sûre.

François I. avait promis par écrit de céder la Bourgogne , & il s'était bien donné de garde de tenir sa parole. On ne cède guère à son ennemi une grande province , sans y être forcé par les armes. L'empereur avoua depuis publiquement , qu'il avait promis le Milanais à un fils du roi ; mais il soutint que c'était à condition que *François I.* évacuerait Turin , que *François* garda toujours.

La générosité avec laquelle le roi avait reçu l'empereur en France , tant de fêtes somptueuses , tant de témoignages de confiance & d'amitié réciproques , n'aboutirent donc qu'à de nouvelles guerres.

Pendant que *Soliman* ravage encor la Hongrie , pendant que *Charles-Quint* pour mettre le comble à sa gloire veut conquérir Alger comme il a subjugué Tunis , & qu'il échoue dans cette entreprise , *François I.* resserre les nœuds de son alliance avec *Soliman*. Il envoie deux ministres secrets à la Porte par la voie de Venise : ces

deux ministres sont assassinés en chemin par l'ordre du marquis *del Vasto* gouverneur du Milanais, sous prétexte qu'ils sont nés tous deux sujets de l'empereur. Le dernier duc de Milan *François Sforze* avait quelques années auparavant fait trancher la tête à un autre ministre du roi. Comment accorder ces violations du droit des gens, avec la générosité dont se piquaient alors les officiers de l'empereur, ainsi que ceux du roi ? la guerre recommence avec plus d'animosité que jamais vers le Piémont, vers les Pyrénées, en Picardie. C'est alors que les galères du roi se joignent à celles de *Cheardin* surnommé *Barberousse*, amiral du sultan & viceroy d'Alger. Les fleurs de lis & le croissant sont devant Nice. Les Français & les Turcs sous le comte d'Enghien de la branche de *Bourbon*, & sous l'amiral Turc, ne peuvent prendre cette ville : & *Barberousse* ramène la flotte Turque à Toulon, dès que le célèbre *André Doria* s'avance au secours de la ville avec ses galères.

Barberousse était le maître absolu dans Toulon. Il y fit changer une grande maison en mosquée : ainsi le même roi qui avait laissé périr dans son royaume tant de chrétiens de la communion de *Luther* par le plus cruel supplice, laissait les mahométans exercer leur religion dans ses états. Voilà la piété que le jésuite *Daniel* loue ; c'est ainsi que les historiens se déshonorent. Un historien citoyen eût avoué que la politique faisait brûler des luthériens, & favorisait des musulmans.

André Doria est le héros qu'on peut mettre à la tête de tous ceux qui servirent la fortune de *Charles-Quint*. Il avait eu la gloire de battre ses galères devant Naples, quand il était amiral de *François I.* & que Gênes sa patrie était encor sous la domination de la France. Il se crut ensuite obligé, comme le connétable de *Bourbon*, par des intrigues de cour, de passer au service de l'empereur. Il défit plusieurs fois les flottes de *Soliman* ; mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut de rendre

la liberté à sa patrie , dont *Charles-Quint* lui permettait d'être souverain. Il préféra le titre de restaurateur à celui de maître. Il établit le gouvernement tel qu'il subsiste aujourd'hui & vécut jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans l'homme le plus considéré de l'Europe. Gênes lui éleva une statue comme au libérateur de la patrie.

Cependant le comte d'*Enghien* répare l'affront de Nice par la victoire qu'il remporte à Cérizoles dans le Piémont sur le marquis *del Vasto*. Jamais victoire ne fut plus complète. Quel fruit retira-t-on de cette glorieuse journée ? aucun. C'était le sort des Français de vaincre inutilement en Italie. Les journées d'Agnadel, de Fornoue, de Ravenne, de Marignan, de Cérizoles, en sont des témoignages immortels.

Le roi d'Angleterre *Henri VIII.* par une fatalité inconcevable, s'alliait contre la France avec ce même empereur dont il avait répudié la tante si honteusement, & dont il avait déclaré la cousine bâtarde ; avec ce même empereur qui avait forcé le pape *Clément VII.* à l'excommunier. Les princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Mais il semble que c'était alors le caprice plus que l'intérêt qui liait *Henri VIII.* avec *Charles-Quint*.

Il comptait marcher à Paris avec trente mille hommes. Il assiégeait Boulogne-sur-mer, tandis que *Charles-Quint* avançait en Picardie. Où était alors cette balance que *Henri VIII.* voulait tenir ? Il ne voulait qu'embarasser *François I.* & l'empêcher de traverser le mariage qu'il projetait entre son fils *Edouard*, & *Marie Stuart*, qui fut depuis reine de France. Quelle raison pour déclarer la guerre !

Ces nouveaux périls rendent la bataille de Cérizoles infructueuse. Le roi de France est obligé de rappeler une grande partie de cette armée victorieuse, pour venir défendre les frontières septentrionales du royaume.

La France était plus en danger que jamais. *Charles* était déjà à Soissons, & le roi d'Angleterre prenait Boulogne; on tremblait pour Paris. Le luthéranisme fit alors le salut de la France, & la servit mieux que les Turcs, sur qui le roi avait tant compté. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissaient alors contre *Charles-Quint*, dont ils craignaient le despotisme; ils étaient en armes. *Charles* pressant la France, & pressé dans l'empire, fit la paix à Crépi en Valois, pour aller combattre ses sujets en Allemagne.

Par cette paix il promit encor le Milanais au duc d'Orléans fils du roi, qui devait être son gendre: mais la destinée ne voulait pas qu'un prince de France eût cette province; & la mort du duc d'Orléans épargna à l'empereur l'embarras d'un nouveau violement de sa parole.

François I. acheta bientôt après la paix avec l'Angleterre pour huit cent mille écus. Voilà ses derniers exploits. Voilà le fruit des desseins qu'il eut sur Naples & Milan toute sa vie. Il fut en tout la victime du bonheur de *Charles-Quint*, car il mourut quelque mois après *Henri VIII.* de cette maladie alors presque incurable que la découverte du nouveau-monde avait transplanté en Europe. C'est ainsi que les événemens sont enchaînés. Un pilote Génois donne un univers à l'Espagne. La nature a mis dans les isles de ces climats lointains un poison qui infecte les sources de la vie; & il faut qu'un roi de France en périsse. Il laisse en mourant une discorde trop durable, non pas entre la France & l'Allemagne, mais entre la maison de France & celle d'Autriche.

La France sous ce prince commençait à fortir de la barbarie, & la langue prenait un tour moins gothique. Il reste encor quelques petits ouvrages de ce tems, qui, s'ils ne sont pas réguliers, ont du sel & de la naïveté: comme quelques épigrammes de l'évêque *St. Gelais*, de

Clément Marot, de *François I* même. Il écrivit, dit-on , sous un portrait d'*Agnès Sorel*.

Gentille Agnès plus d'honneur en mérite ,
La cause étant de France recouvrer ,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrir
Clause nonnain , ou bien dévot hermite.

Je ne saurais pourtant concilier ces vers qui paraissent purement écrits pour le tems , avec les lettres qu'on a encore de sa main , & sur-tout avec celle que *Daniel* a rapportée.

« Tout à steure ynfi que je me vouloys mettre o lit
» est aryvé *Laval* , lequel m'a apporté la ferteneté du
» levement den siége , &c. »

Ce n'était point ainsi que les *Scipion* , les *Sylla* , les *César* écrivaient en leur langue. Il faut avouer que malgré l'instinct heureux qui animait *François I* en faveur des arts , tout était barbare en France , comme tout était petit en comparaison des anciens Romains.

Il composa des mémoires sur la discipline militaire dans le tems qu'il voulait établir en France la legion Romaine. Tous les arts furent protégés par lui ; mais il fut obligé de faire venir des peintres , des sculpteurs , des architectes d'Italie.

Il voulut bâtir le Louvre , mais à peine eut-il le tems d'en faire jeter les fondemens ; son projet magnifique du collège royal ne put être exécuté , mais du moins on enseigna par ses libéralités les langues grecques & hébraïques , & la géométrie qu'on était très-loin de pouvoir enseigner dans l'université. Cette université avait le malheur de n'être fameuse que par sa théologie scholastique & par ses disputes : il n'y avait pas un seul homme en France avant ce tems-là qui sût lire les caractères grecs.

On ne se servait dans les écoles , dans les tribunaux , dans les monumens publics , dans les contrats , que d'un mauvais latin appelé le langage du moyen âge , reste de

l'ancienne barbarie des Franks , des Lombards , des Germains , des Goths , des Anglais , qui ne furent ni se former une langue régulière , ni bien parler la latine.

Rodolphe de Habsbourg avait ordonné dans l'Allemagne qu'on plaidât , & qu'on rendît les arrêts dans la langue du pays. *Alphonse le Sage* en Castille établit le même usage. *Edouard III* en fit autant en Angleterre. *François I* ordonna enfin qu'en France ceux qui avaient le malheur de plaider pussent lire leur ruine dans leur propre idiome. Ce ne fut pas ce qui commença à polir la langue française , ce fut l'esprit du roi & celui de sa cour à qui l'on eut cette obligation.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur & disgrâce de CHARLES-QUINT. Son abdication.

LA mort de *François I* n'applanit pas à *Charles-Quint* le chemin vers cette monarchie universelle dont on lui imputait le dessein : il en était alors bien éloigné. Non-seulement il eut dans *Henri II* successeur de *François* un ennemi redoutable : mais dans ce tems-là même , les princes , les villes de la nouvelle religion en Allemagne , faisaient la guerre civile , & assembloient contre lui une grande armée. C'était le parti de la liberté beaucoup plus encore que celui du luthéranisme.

Cet empereur si puissant & son frère *Ferdinand* roi de Hongrie & de Bohême , ne purent lever autant d'Allemands que le sconfédérés leur en opposaient. *Charles* fut obligé , pour avoir des forces égales , de recourir à ses Espagnes , à l'argent & aux troupes du pape *Paul III*.

Rien ne fut plus éclatant que sa victoire de Mulberg.

Un électeur de Saxe , un landgrave de Hesse , prisonniers à sa suite , le parti luthérien consterné , les taxes immenses imposées sur les vaincus , tout semblait le rendre despotique en Allemagne ; mais il lui arriva encor ce qui lui était arrivé après la prise de *François I.* Tout le fruit de son bonheur fut perdu. Ce même pape *Paul III.* retira ses troupes dès qu'il le vit trop puissant. *Henri VIII* ranima les restes languissans du parti luthérien en Allemagne. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice* , à qui *Charles* avait donné le duché du vaincu , se déclara bientôt contre lui , & se mit à la tête de la ligue.

Enfin cet empereur si terrible est sur le point d'être fait prisonnier avec son frère par les princes protestans d'Allemagne , qu'il ne regardait que comme des sujets révoltés. Il fuit en désordre dans les détroits d'Inspruck. Dans ce tems-là même le roi de France *Henri II.* se saisit de Metz , Toul & Verdun , qui sont toujours restés à la France pour prix de la liberté qu'elle avait assurée à l'Allemagne. On voit que dans tous les tems les seigneurs de l'empire , le luthéranisme même , dûrent leur conservation aux rois de France. C'est ce qui est encor arrivé depuis sous *Ferdinand II.* & sous *Ferdinand III.*

Le possesseur du Mexique est obligé d'emprunter deux cent mille écus d'or du duc de Florence *Cosme* , pour tâcher de reprendre Metz ; & s'étant raccommodé avec les luthériens pour se venger du roi de France , il assiége cette ville à la tête de cinquante mille combattans. Ce siège est un des plus mémorables dans l'histoire ; il fait la gloire éternelle de *François de Guise* qui défendit la ville soixante-cinq jours contre *Charles-Quint* ; & qui le contraignit enfin d'abandonner son entreprise après avoir perdu le tiers de son armée.

La puissance de *Charles-Quint* n'était alors qu'un amas de grandeurs & de dignités entouré de précipices. Les agitations de sa vie ne lui permirent jamais de faire de ses vastes états un corps régulier & robuste dont toutes

les parties s'aidassent mutuellement & lui fournissent de grandes armées toujours entretenues. C'est ce que fut faire *Charlemagne* ; mais ses états se touchaient ; & vainqueur des Saxons & des Lombards , il n'avait point un *Soliman* à repousser , des rois de France à combattre , de puissans princes d'Allemagne , & un pape plus puissant à réprimer ou à craindre.

Charles sentait trop quel ciment était nécessaire pour bâtir un édifice aussi fort que celui de la grandeur de *Charlemagne*. Il fallait que *Philippe* son fils eût l'empire ; alors ce prince , que les trésors du Mexique & du Pérou rendirent plus riche que tous les rois de l'Europe ensemble , eût pu parvenir à cette monarchie universelle plus aisée à imaginer qu'à saisir.

C'est dans cette vue que *Charles-Quint* fit tous ses efforts pour engager son frère *Ferdinand* roi des Romains à céder l'empire à *Philippe*. Mais à quoi aboutit cette proposition révoltante ? à brouiller pour jamais *Philippe* & *Ferdinand*.

Enfin lassé de tant de secousses , vieilli avant le tems , détrompé de tout , parce qu'il avait tout éprouvé , il renonce à ses couronnes & aux hommes à l'âge de cinquante-six ans , c'est-à-dire , à l'âge où l'ambition des autres hommes est dans toute sa force , & où tant de rois subalternes , nommés ministres ont commencé la carrière de leur grandeur.

On prétend que son esprit se déranger dans sa solitude de *St. Just*. En effet passer la journée à démonter des pendules , & à tourmenter des novices , se donner dans l'église la comédie de son propre enterrement , se mettre dans un cercueil , & chanter son *de profundis* , ce ne sont pas là des traits d'un cerveau bien organisé. Celui qui avait fait trembler l'Europe & l'Afrique , & repoussé le vainqueur de la Perse , mourut donc en démence. Tout montre dans sa famille l'excès de la faiblesse humaine.

Son grand père *Maximilien* veut être pape : *Jeanne* sa mère est folle & enfermée ; & *Charles-Quint* s'enferme chez les moines , & y meurt ayant l'esprit aussi troublé que sa mère.

N'oublions pas que le pape *Paul IV.* ne voulut jamais reconnaître pour empereur *Ferdinand I.* à qui son frère avait cédé l'empire ; ce pape prétendait que *Charles* n'avait pu abdiquer sans sa permission. L'archevêque électeur de Mayence , chancelier de l'empire , promulgua tous ses actes au nom de *Charles - Quint* , jusqu'à la mort de ce prince. C'est la dernière époque de la prétention qu'eurent si long-tems les papes de disposer de l'empire. Sans tous les exemples que nous avons vus de cette prétention étrange , on croirait que *Paul IV.* avait le cerveau encor plus blessé que *Charles-Quint*.

Avant de voir quelle influence eut *Philippe II.* son fils sur la moitié de l'Europe , combien l'Angleterre fut puissante sous *Elizabeth* , ce que devint l'Italie , comment s'établit la république des Provinces - Unies , & à quel état affreux la France fut réduite ; je dois parler des révolutions de la religion , parce qu'elle entra dans toutes les affaires , comme cause ou comme prétexte , dès le tems de *Charles-Quint*.

Ensuite je me ferai une idée des conquêtes des Espagnols dans l'Amérique , & de celles que firent les Portugais dans les Indes ; prodiges dont *Philippe II.* recueillit tout l'avantage , & qui le rendirent le prince le plus puissant de la chrétienté.



CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

De LÉON X. & de l'Eglise.

VOUS avez parcouru tout ce vaste chaos dans lequel l'Europe chrétienne a été confusément plongée depuis la chute de l'empire Romain. Le gouvernement politique de l'église, qui semblait devoir réunir toutes ces parties divisées, fut malheureusement la nouvelle source d'une confusion inouïe jusqu'alors dans les annales du monde.

L'église romaine & la grecque sans cesse aux prises, avaient par leurs querelles, ouvert les portes de Constantinople aux Ottomans. L'empire & le sacerdoce, toujours armés l'un contre l'autre, avaient désolé l'Italie, l'Allemagne & presque tous les autres états. Le mélange de ces deux pouvoirs, qui se combattaient par-tout ou sourdement ou hautement, entretenait des troubles éternels. Le gouvernement féodal avait fait des souverains de plusieurs évêques & de plusieurs moines. Les limites des diocèses n'étaient point celles des états. La même ville était Italienne ou Allemande par son évêque, & Française par son roi. C'est un malheur que les vicissitudes des guerres attachent encor aux villes frontières. Vous avez vu la juridiction séculière s'opposer par-tout à l'ecclésiastique, excepté dans les états où l'église a été, & est encor souveraine : chaque prince séculier cherchant à rendre son gouvernement indépendant du siège de Rome, & ne pouvant y parvenir ; des évêques tantôt résistants aux papes, tantôt s'unissant à lui contre les rois ; en un mot la république chrétienne du rite latin unie presque toujours dans le dogme, en apparence, & à quelques scissions près, mais sans cesse divisée sur tout le reste.

Après le pontificat détesté, mais heureux, d'*Alexan-*

dre VI. après le règne guerrier, & plus heureux encor, de *Jules II.* les papes pouvaient se regarder comme les arbitres de l'Italie, & influencer beaucoup sur le reste de l'Europe: Il n'y avait aucun potentat Italien qui eût plus de terres, excepté le roi de Naples, lequel relevait encor de la tiare.

Dans ces circonstances favorables, les vingt-quatre cardinaux qui composaient alors tout le collège, élurent *Jean de Médicis*, arrière-petit-fils de ce grand *Cosme de Médicis*, simple négociant, & père de la patrie.

Créé cardinal à quatorze ans, il fut pape à l'âge de trente-six, & prit le nom de *Léon X.* Sa famille alors était rentrée en Toscane. *Léon* eut bientôt le crédit de mettre son frère *Pierre* à la tête du gouvernement de Florence. Il fit épouser à son autre frère, *Julien le Magnifique*, la princesse de Savoie, duchesse de Némours, & le fit un des plus puissans seigneurs d'Italie. Ces trois frères élevés par *Ange Politien*, & par *Chalcondile*, étaient tous trois dignes d'avoir eu de tels maîtres. Tous trois cultivaient à l'envi les lettres & les beaux-arts. Ils méritèrent que ce siècle s'appellât le siècle des *Médicis*. Le pape sur-tout joignait le goût le plus fin à la magnificence la plus recherchée. Il excitait les grands génies dans tous les arts par ses bienfaits, & par son accueil plus séduisant encor. Son couronnement coûta cent mille écus d'or. Il fit représenter dans plusieurs fêtes publiques le *Pénule de Plaute*, la *Calandra* du cardinal *Bibiena*. On croyait voir renaître les beaux jours de l'empire Romain. La religion n'avait rien d'austère; elle s'attirait le respect par des cérémonies pompeuses; le style barbare de la daterie était aboli, & faisait place à l'éloquence des cardinaux *Bembo* & *Sadolet*, alors secretaires des brefs, hommes qui savaient imiter la latinité de *Cicéron*, & qui semblaient adopter la philosophie sceptique. Les comédies de l'*Arioste* & celles de *Machiavel*, quoiqu'elles respectent peu la pudeur & la

piété, furent jouées souvent dans cette cour en présence du pape & des cardinaux, par les jeunes gens les plus qualifiés de Rome. Le mérite seul de ces ouvrages (mérite très-grand pour ce siècle) faisait impression. Ce qui pouvait offenser la religion, n'était pas aperçu dans une cour occupée d'intrigues & de plaisirs, qui ne pensait pas que la religion pût être attaquée par ces libertés. Et en effet comme il ne s'agissait ni du dogme, ni du pouvoir, la cour Romaine n'en était pas plus effarouchée que les Grecs & les anciens Romains ne le furent des railleries d'*Aristophane* & de *Plaute*.

Les affaires les plus graves que *Léon X.* savait traiter en maître, ne déroberent rien à ses plaisirs délicats. La conspiration même de plusieurs cardinaux contre sa vie, & le châtiment sévère qu'il en fit, n'altéra point la gaieté de sa cour.

Les cardinaux *Petrucci*, & *Soli*, & quelques autres, irrités de ce que le pape avait ôté le duché d'Urbin au neveu de *Jules II.* corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape; & la mort de *Léon X.* devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état ecclésiastique. La conspiration fut découverte. Il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal *Petrucci* dans la prison. L'autre racheta sa vie par ses trésors.

Il est très-remarquable, qu'ils furent condamnés par les magistrats séculiers de Rome, & non par leurs pairs. Le pape semblait par cette action inviter les souverains à rendre tous les ecclésiastiques justiciables des juges ordinaires : mais jamais le St. Siège ne crut devoir céder aux rois un droit qu'il se donnait à lui-même. Comment les cardinaux, qui élisent les papes, leur ont-ils laissé ce despotisme, tandis que les électeurs & les princes de l'empire ont tant rétraint le pouvoir des empereurs?

C'est que ces princes ont des états , & que les cardinaux n'ont que des dignités.

Cette triste aventure fit bien-tôt place aux réjouissances accoutumées. *Léon X.* pour mieux faire oublier le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa trente nouveaux, la plupart Italiens, & se conformant au génie du maître. S'ils n'avaient pas tout le goût & les connaissances du pontife, ils l'imitèrent au moins dans ses plaisirs. Presque tous les autres prélats suivirent leurs exemples. L'Espagne était alors le seul pays où l'église connût les mœurs sévères ; elles y avaient été introduites par le cardinal *Ximènes*, esprit né austère & dur, qui n'avait de goût que celui de la domination absolue, & qui revêtu de l'habit d'un cordelier quand il était régent d'Espagne, disait qu'avec son cordon il saurait ranger tous les grands à leur devoir, & qu'il écraserait leur fierté sous ses sandales.

Par-tout ailleurs les prélats vivaient en princes voluptueux. Il y en avait qui possédaient jusqu'à huit & neuf évêchés. On s'effraie aujourd'hui en comptant tous les bénéfices dont jouissaient, par exemple, un cardinal de Lorraine, un cardinal de *Volfey*, & tant d'autres ; mais ces biens ecclésiastiques accumulés sur un seul homme, ne faisaient pas un plus mauvais effet alors, que n'en font aujourd'hui tant d'évêchés réunis par des électeurs ou par des prélats d'Allemagne.

Tous les écrivains protestans & catholiques se récrient contre la dissolution des mœurs de ces tems. Ils disent que les prélats, les curés, & les moines passaient une vie commode ; que rien n'était plus commun que des prêtres qui élevaient publiquement leurs enfans, à l'exemple d'*Alexandre VI.* Il est vrai qu'on a encor le testament d'un *Croui* évêque de Cambrai en ces tems-là, qui laisse plusieurs legs à ses enfans, & tient une somme en réserve pour les bâtards qu'il espère encor que DIEU lui fera la grace de lui donner, en cas qu'il réchappe

de sa maladie. Ce sont les propres mots de son testament. Le pape *Pie II.* avait écrit dès long-tems, *que pour de fortes raisons on avait interdit le mariage aux prêtres, mais que pour de plus fortes il fallait le leur permettre.* Les protestans n'ont pas manqué de recueillir les preuves, que dans plusieurs états d'Allemagne les peuples obligeaient toujours leurs curés d'avoir des concubines, afin que les femmes mariées fussent plus en fureté. On voit même dans les cent griefs rédigés auparavant par la diète de l'empire sous *Maximilien I.* contre les abus de l'église, que les évêques vendaient aux curés pour un écu par an le droit d'avoir une concubine, & qu'il fallait payer, soit qu'on usât de ce privilège, soit qu'on le négligeât. Mais aussi il faut convenir que ce n'était pas une raison pour autoriser tant de guerres civiles, & qu'il ne fallait pas tuer les autres hommes, parce que quelques prélats faisaient des enfans, & que des curés achetaient avec un écu le droit d'en faire.

Ce qui révoltait le plus les esprits, c'était cette vente publique & particulière d'indulgences, d'absolutions, de dispenses à tout prix; c'était cette taxe apostolique, illimitée & incertaine avant le pape *Jean XXII.* mais rédigée par lui comme un code du droit-canon. Un meurtrier sous-diacre, ou diacre, était absous avec la permission de posséder trois bénéfices, pour douze tournois, trois ducats & six carlins, c'est environ vingt écus. Un évêque, un abbé, pouvait assassiner pour environ trois cents livres. Toutes les impudicités les plus monstrueuses avaient leur prix fait. La bestialité était estimée deux cent cinquante livres. On obtenait même des dispenses, non-seulement pour des péchés passés, mais pour ceux qu'on avait envie de faire. On a retrouvé dans les archives de *Joinville* une indulgence en expectative pour le cardinal de Lorraine, & douze personnes de sa suite, laquelle remettait à chacun d'eux par avance trois péchés à leur choix. *Le Laboureur*, écrivain exact, rapporte

que

que la duchesse de *Bourbon* & d'*Auvergne*, sœur de *Charles VIII.* eut le droit de se faire absoudre toute sa vie de tout péché, elle & dix personnes de sa suite, à quarante-sept fêtes de l'année, sans compter les dimanches.

Cet étrange abus semblait pourtant avoir sa source dans les anciennes loix des nations de l'Europe, dans celles des Francs, des Saxons, des Bourguignons. La cour pontificale n'avait adopté cette évaluation des péchés & des dispenses, que dans les tems d'anarchie, & même quand les papes n'osaient résider à Rome. Jamais aucun concile ne mit la taxe des péchés parmi les articles de foi.

Il y avait des abus violens, il y en avait de ridicules. Ceux qui dirent qu'il fallait réparer l'édifice, & non le détruire, semblent avoir dit tout ce qu'on pouvait répondre au cri des peuples indignés. Le grand nombre de pères de famille qui travaillent sans cesse pour assurer à leur femmes & à leurs enfans une médiocre fortune, le nombre beaucoup supérieur d'artisans, de cultivateurs, qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, voyaient avec douleur des moines entourés du faste & du luxe des souverains : on répondait que ces richesses répandues par ce faste même rentraient dans la circulation. Leur vie molle, loin de troubler l'intérieur de l'église en affermissait la paix ; & leurs abus eussent-ils été plus excessifs, étaient moins dangereux, sans doute, que les horreurs des guerres, & le saccagement des villes. On oppose ici le sentiment de *Machiavel*, le docteur de ceux qui n'ont que de la politique. Il dit dans ses discours sur *Tite-Live*, que si les Italiens de son tems étaient excessivement méchans, on le devait imputer à la religion & aux prêtres. Mais il est clair, qu'il ne peut avoir en vue les guerres de religion, puisqu'il n'y en avait point alors. Il ne peut entendre par ces paroles, que les crimes de la cour du pape *Alexandre VI.* & l'ambition de plusieurs

ecclésiastiques, ce qui est très-étranger aux dogmes, aux disputes, aux persécutions, aux rebellions, à cet acharnement de la haine théologique qui produisit tant de meurtres.

Venise même dont le gouvernement passait pour le plus sage de l'Europe, avait, dit-on, très-grand soin d'entretenir tout son clergé dans la débauche, afin qu'é tant moins révééré il fût sans crédit parmi le peuple, & ne pût le soulever. Il y avait cependant par-tout des hommes de mœurs très-pures, des pasteurs dignes de l'être, des religieux soumis de cœur à des vœux qui effraient la mollesse humaine; mais ces vertus sont ensevelies dans l'obscurité, tandis que le luxe & le vice dominant dans la splendeur.

Le faste de la cour voluptueuse de *Léon X.* pouvait blesser les yeux; mais aussi on devait voir que cette cour même polissait l'Europe, & rendait les hommes plus sociables. La religion depuis la persécution contre les hufsites, ne causait plus aucun trouble dans le monde. L'inquisition exerçait à la vérité de grandes cruautés en Espagne contre les musulmans & les Juifs: mais ce ne sont pas là de ces malheurs universels qui bouleversent les nations. La plupart des chrétiens vivaient dans une ignorance heureuse. Il n'y avait peut-être pas en Europe dix gentilshommes qui eussent la bible. Elle n'était point traduite en langue vulgaire, ou du moins les traductions qu'on en avait faites dans peu de pays, étaient ignorées.

Le haut clergé occupé uniquement du temporel, savait jouir, & ne savait pas disputer. On peut dire que le pape *Léon X.* en encourageant les études, donna des armes contre lui-même. J'ai ouï dire à un seigneur Anglais, qu'il avait vu une lettre du seigneur *Polus*, ou de la *Pole*, depuis cardinal, à ce pape, dans laquelle en le félicitant sur ce qu'il étendait le progrès des sciences en Europe, il l'avertissait qu'il était dangereux de rendre

les hommes trop savans. La naissance des lettres dans une partie de l'Allemagne, à Londres, & ensuite à Paris, à la faveur de l'imprimerie perfectionnée, commença la ruine de la monarchie spirituelle. Des hommes de la basse Allemagne que l'Italie traitait toujours de barbares, furent le premiers qui accoutumèrent les esprits à mépriser ce qu'on révérait. *Erasme* quoique longtemps moine; ou plutôt parce qu'il l'avait été, jeta sur les moines, dans la plupart de ses écrits, un ridicule dont ils ne se relevèrent pas. Les auteurs des lettres des *hommes obscurs* firent rire l'Allemagne aux dépens des Italiens; qui jusques-là ne les avaient pas crus capables d'être de bons plaisans; ils le furent pourtant; & le ridicule prépara en effet la révolution la plus sérieuse.

Léon X. était bien loin de craindre cette révolution qu'il vit dans la chrétienté. Sa magnificence, & une des plus belles entreprises qui puissent illustrer des souverains, en furent les principales causes.

Son prédécesseur *Jules II.* sous qui la peinture & l'architecture commencèrent à prendre de si nobles accroissemens, voulut que Rome eût un temple qui surpassât *Ste. Sophie* de Constantinople, & qui fût le plus beau qu'on eût encor élevé sur la terre. Il eut le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir finir. *Léon X.* suivit ardemment ce beau projet. Il fallait beaucoup d'argent, & ses magnificences avaient épuisé son trésor. Il n'est point de chrétien qui n'eût dû contribuer à élever cette merveille de la métropole de l'Europe. Mais l'argent destiné aux ouvrages publics ne s'arrache jamais que par force ou par adresse. *Léon X.* eut recours, s'il est permis de se servir de cette expression, à une des clefs de *St. Pierre*, avec laquelle on avait ouvert quelquefois les coffres des chrétiens pour remplir ceux du pape.

Il prétexta une guerre contre les Turcs, & fit vendre dans tous les états de la chrétienté ce qu'on appelle des

indulgences , c'est-à-dire , la délivrance des peines du purgatoire , soit pour soi-même , soit pour ses parens & amis. Une pareille vente publique fait voir l'esprit du tems. Personne n'en fut surpris. Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences. On les affermaient comme les droits de la douane. La plupart de ces comptoirs se tenaient dans des cabarets. Le prédicateur , le fermier , le distributeur , chacun y gagnait. Le pape donna à sa sœur une partie de l'argent qui lui en revint , & personne ne murmura encor. Les prédicateurs disaient hautement en chaire, que *quand on aurait violé la Ste. Vierge, on serait absous en achetant des indulgences* , & le peuple écoutait ces paroles avec dévotion.

Mais quand on eut donné aux dominicains cette ferme en Allemagne, les augustins , qui en avaient été long-tems en possession , furent jaloux ; & ce petit intérêt de moines dans un coin de la Saxe produisit plus de deux cents ans de discordes , de fureurs & d'infortunes chez trente nations.



CHAPITRE VINGTIEME.

De LUTHER & de ZUINGLE. Des indulgences. De l'aventure des dominicains qui causa le changement de religion dans la moitié de la Suisse.

VOUS n'ignorez pas que cette grande révolution dans l'esprit humain, & dans le système politique de l'Europe, commença par *Martin Luther*, moine augustin, que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins, & les dominicains.

Vous avez dû voir que toutes les querelles de religion étaient venues jusques-là des prêtres théologiens; car *Pierre Valdo*, marchand de Lyon, qui passe pour l'auteur de la secte des Vaudois, n'en était point l'auteur; il ne fit que rassembler ses frères & les encourager. Il suivait les dogmes de *Bérenger*, de *Claude* évêque de Turin & plusieurs autres; ce n'est qu'après *Luther* que les séculiers ont dogmatisé en foule, quand la bible traduite en tant de langues, & différemment traduite, a fait naître presque autant d'opinions qu'elle a de passages difficiles à expliquer.

Si on avait dit alors à *Luther* qu'il détruirait la religion romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait; comme il arrive dans toutes les disputes, & dans presque toutes les affaires.

Après avoir décrié les indulgences, il examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé. Les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Les horreurs d'*Alexandre VI.* & de sa famille n'avaient pas fait naître un doute sur la puissance spirituelle du pape. Trois cent mille pèlerins étaient venus dans Rome à son jubilé. Mais les tems étaient changés, la mesure était comble. Les délices de

Léon furent punies des crimes d'*Alexandre*. On commença par demander une réforme, on finit par une séparation entière. On sentait assez que les hommes puissans ne se réforment pas. C'était à leur autorité & à leurs richesses qu'on en voulait : c'était le joug des taxes romaines qu'on voulait briser. Qu'importait en effet à Stockholm, à Copenhague, à Londres, à Dresde, que l'on eût du plaisir à Rome ? mais il importait que l'on ne payât point de taxes exorbitantes, que l'archevêque d'Upsal ne fût pas le maître d'un royaume. Les revenus de l'archevêché de Magdebourg, ceux de tant de riches abbayes tentaient les princes séculiers. La séparation qui se fit comme d'elle-même, & pour des causes très-légères, a opéré cependant à la fin en grande partie cette réforme tant demandée, & qui n'a servi de rien. Les mœurs de la cour Romaine sont devenues plus décentes, le clergé de France plus savant. Il faut avouer qu'en général le clergé a été corrigé par les protestans, comme un rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son rival : mais on n'en a versé que plus de sang, & les querelles des théologiens sont devenues des guerres de cannibales.

Pour parvenir à cette grande scission, il ne fallait qu'un prince qui animât les peuples. Le vieux *Frédéric* électeur de Saxe, surnommé *le Sage*, celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuser l'empire, protégea *Luther* ouvertement. Cette révolution dans l'église commença comme toutes celles par qui les peuples ont détrôné les souverains. On présente d'abord des requêtes, on expose des griefs ; on finit par renverser le trône. Il n'y avait point encor de séparation marquée en se moquant des indulgences, en demandant à communier avec du pain & du vin, en disant des choses très-peu intelligibles sur la justification & sur le libre arbitre, en voulant abolir les moines, en offrant de prouver que l'écriture sainte n'a pas expressément parlé du purgatoire.

Léon X. qui dans le fond méprisait ces disputes, fut

obligé comme pape d'anathématiser solennellement par une bulle toutes ces propositions. Il ne savait pas combien *Luther* était protégé secrètement en Allemagne. Il fallait, disait-on, le faire changer d'opinion par le moyen d'un chapeau rouge. Le mépris qu'on eut pour lui , fut fatal à Rome.

Luther ne garda plus de mesure. Il composa son livre *de la captivité de Babylone*. Il exhorta tous les princes à secouer le joug de la papauté ; il se déchaîna contre les messes privées ; & il fut d'autant plus applaudi , qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. Les moines mendiants les avaient mises en vogue au treizième siècle ; le peuple les payait comme il les paie encor aujourd'hui quand il en commande. C'est une légère rétribution dont subsistent les pauvres religieux & les prêtres habitués. Ce faible honoraire , qu'on ne pouvait guère envier à ceux qui ne vivent que de l'autel & des aumônes , était alors en France d'environ deux sous de ce tems-là , & moindre encor en Allemagne. La transsubstantiation fut proscrite comme un mot qui ne se trouve ni dans l'écriture , ni dans les pères. Les partisans de *Luther* prétendaient que la doctrine qui fait évanouir la substance du pain & du vin , & qui en conserve la forme , n'avait été universellement établie dans l'église , que du tems de *Grégoire VII.* & que cette doctrine avait été soutenue & expliquée pour la première fois par le bénédictin *Paschase Rathert* au neuvième siècle. Ils fouillaient dans les archives ténébreuses de l'antiquité , pour y trouver de quoi se séparer de l'église romaine , sur des mystères que la faiblesse humaine ne peut approfondir. *Luther* retenait une partie du mystère , & rejetait l'autre. Il avoue que le corps de JESUS-CHRIST est dans les espèces consacrées ; mais il y est , dit-il , comme le feu est dans le fer enflammé , le fer & le feu subsistent ensemble. C'est cette manière de se confondre avec le pain & le vin , qu'*Osiander* appella *impanation* , *invination* , *consubstantiation*. *Luther* se contentait de dire que le corps

& le sang étaient dedans, dessus, & dessous, *in, cum, sub*. Ainsi tandis que ceux qu'on appelait *papistes* mangeaient DIEU sans pain, les luthériens mangeaient du pain & DIEU; les calvinistes vinrent bientôt après qui mangèrent le pain & qui ne mangèrent point DIEU.

Les luthériens voulurent d'abord de nouvelles versions de la bible en toutes les langues modernes, & des versions purgées de toutes les négligences & infidélités qu'ils imputaient à la vulgate. En effet, lorsque le concile voulut depuis faire réimprimer cette vulgate, les six commissaires chargés de ce soin par le concile, trouvèrent dans cette ancienne traduction huit mille fautes; & les savans prétendent qu'il y en a bien davantage: de sorte que le concile se contenta de déclarer la vulgate authentique, sans entreprendre cette correction. *Luther* traduisit d'après l'hébreu la bible germanique; mais on prétend qu'il savait peu d'hébreu, & que sa traduction est plus remplie de fautes que la vulgate.

Les dominicains avec les nonces du pape qui étaient en Allemagne, firent brûler les premiers écrits de *Luther*. Le pape donna une nouvelle bulle contre lui. *Luther* fit brûler la bulle du pape & les décrétales dans la place publique de Vittemberg. On voit par ce trait si c'était un homme hardi; mais aussi on voit qu'il était déjà bien puissant. Dès-lors une partie de l'Allemagne, fatiguée de la grandeur pontificale, était dans les intérêts du réformateur, sans trop examiner les questions de l'école.

Cependant ces questions se multipliaient. La dispute du libre arbitre, cet autre écueil de la raison humaine, mêlait sa source intarissable de querelles absurdes à ce torrent de haines théologiques. *Luther* nia le libre arbitre, que cependant ses sectateurs ont admis dans la suite. L'université de Louvain, celle de Paris écrivirent. Celle-ci suspendit l'examen de la dispute, s'il y a eu trois *Magdeleines*, ou une seule *Magdeleine*, pour proscrire les dogmes de *Luther*.

Il demanda ensuite que les vœux monastiques fussent abolis, parce qu'ils ne sont pas de l'institution primitive; que les prêtres pussent être mariés, parce que plusieurs apôtres l'étaient; qu'on communiât avec du vin, parce que JESUS avait dit, *buvez-en tous*; qu'on ne vénérait point les images, parce que JESUS n'avait point eu d'image; enfin il n'était d'accord avec l'église romaine, que sur la trinité, le baptême, l'incarnation, la résurrection: dogmes encor qui ont été autrefois les sujets des plus vives querelles, & dont quelques-uns ont été combattus dans les derniers tems; de sorte qu'il n'est aucun point de théologie sur lequel les hommes ne se soient divisés.

Il fallait bien qu'*Aristote* entrât dans la querelle, car il était alors le maître des écoles. *Luther* ayant affirmé que la doctrine d'*Aristote* était fort inutile pour l'intelligence de l'écriture, la sacrée faculté de Paris traita cette assertion d'erronée, & d'insensée. Les thèses les plus vaines étaient mêlées avec les plus profondes; & des deux côtés les fausses imputations, les injures atroces, les anathèmes nourrissaient l'animosité des deux partis.

On ne peut, sans rire de pitié, lire la manière dont *Luther* traite tous ses adversaires, & sur-tout le pape. *Petit pape, petit papelin, vous êtes un âne, un ânon; allez doucement, il fait glacé, vous vous rompiez les jambes, & on dirait: Que diable est ceci? le petit ânon de papelin est estropié; un âne sait qu'il est âne, une pierre sait qu'elle est pierre; mais ces petits ânon de papes ne savent pas qu'ils sont ânon.* Ces basses grossièretés aujourd'hui si dégoûtantes ne révoltaient point des esprits assez grossiers. *Luther* avec ces bassesses d'un style barbare triomphait dans son pays de toute la politesse romaine.

Si on s'en était tenu à des injures, *Luther* aurait fait moins de mal à l'église romaine qu'*Erasme*; mais plusieurs docteurs hardis se joignant à lui, élevèrent

leurs voix, non pas seulement contre les dogmes des scholastiques, mais contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis *Grégoire VII.* de disposer des royaumes, contre le trafic de tous les objets de la religion, contre des oppressions publiques & particulières : ils étalaient dans les chaires & dans leurs écrits un tableau de cinq cents ans de persécution; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'empire & du sacerdoce : les peuples traités comme des animaux sauvages, le purgatoire ouvert & fermé à prix d'argent par des incestueux, des assassins & des empoisonneurs : de quel front un *Alexandre VI.* l'horreur de toute la terre, avait-il osé se dire le vicaire de DIEU ? & comment *Léon X.* dans le sein des plaisirs & des scandales, pouvait-il prendre ce titre ?

Tous ces cris excitaient les peuples : & les docteurs de l'Allemagne allumaient plus de haine contre la nouvelle Rome, que *Varus* n'en avait excité contre l'ancienne dans les mêmes climats.

La bizarre destinée qui se joue de ce monde, voulut que le roi d'Angleterre *Henri VIII.* entrât dans la dispute. Son père l'avait fait instruire dans les vaines & absurdes sciences de ce tems-là. L'esprit du jeune *Henri* ardent & impétueux s'était nourri avidement des subtilités de l'école. Il voulut écrire contre *Luther*; mais auparavant il fit demander à *Léon X.* la permission de lire les livres de cet hérésiarque, dont la lecture était interdite sous peine d'excommunication. *Léon X.* accorda la permission. Le roi écrit; il commente *Saint Thomas*; il défend sept sacremens contre *Luther*, qui alors en admettait trois, lesquels bientôt se réduisirent à deux. Le livre s'achève à la hâte; on l'envoie à Rome. Le pape ravi, compare ce livre, que personne ne lit aujourd'hui, aux écrits des *Augustins*, & des *Jérômes*. Il donna le titre de *défenseur de la foi* au roi *Henri* & à ses successeurs; & à qui le donnait-il ? à celui qui

devait être quelques années près le plus sanglant ennemi de Rome.

Peu de personnes prirent le parti de *Luther* en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues & de plaisirs, n'eut aucune part à ces troubles. Les Espagnols, tout vifs & tout spirituels qu'ils sont, ne s'en mêlèrent pas. Les Français, quoiqu'ils aient avec l'esprit de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent long-tems sans prendre parti. Le théâtre de cette guerre d'esprit était chez les Allemands, & chez les Suisses, qui n'étaient pas réputés alors les hommes de la terre les plus déliés, & qui passent pour circonspects. La cour de Rome savante & polie ne s'était pas attendue que ceux qu'elle traitait de barbares, pourraient, la bible comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe, & ébranler l'autre.

C'est un grand problème, si *Charles-Quint* alors empereur, devait embrasser la réforme, ou s'y opposer. En secouant le joug de Rome, il vengeait tout d'un coup l'empire, de quatre cents ans d'injures, que la tiare avait faites à la couronne impériale; mais il courrait risque de perdre l'Italie. Il avait à ménager le pape, qui devait se joindre à lui contre *François I.* De plus ses états héréditaires étaient tous catholiques. On lui reproche même d'avoir vu avec plaisir naître une faction qui lui donnerait lieu de lever des taxes & des troupes dans l'empire, & d'écraser les catholiques ainsi que les luthériens, sous le poids d'un pouvoir absolu. Enfin sa politique & sa dignité l'engagèrent à se déclarer contre *Luther*, quoique peut-être il fût dans le fonds de son avis sur quelques articles, comme les Espagnols l'en soupçonnèrent après sa mort.

Il somma *Luther* de venir rendre compte de sa doctrine en sa présence à la diète impériale de Worms, c'est-à-dire, de venir y déclarer, s'il soutenait les dogmes que Rome avait proscrits. *Luther* comparut avec un fauf-

conduit de l'empereur, s'exposant hardiment au fort de *Jean Hus* ; mais cette assemblée étant composée de princes, il se fia à leur honneur. Il parla devant l'empereur, & devant la diète, & soutint sa doctrine avec courage. On prétend que *Charles-Quint* fut sollicité par le nonce *Alexandre*, de faire arrêter *Luther* malgré le sauf-conduit, comme *Sigismond* avait livré *Jean Hus* sans égard pour la foi publique : mais que *Charles-Quint* répondit, *Qu'il ne voulait pas avoir à rougir comme Sigismond.*

Cependant *Luther* ayant contre lui son empereur, le roi d'Angleterre, le pape, tous les évêques & tous les religieux, ne s'étonna pas. Caché dans une forteresse de Saxe, il brava l'empereur, irrita la moitié de l'Allemagne contre le pape, répondit au roi d'Angleterre comme à son égal, fortifia & étendit son église naissante.

Le vieux *Frédéric* électeur de Saxe souhaitait l'extirpation de l'église romaine. *Luther* crut qu'il était tems enfin d'abolir la messe privée. Ils s'y prit d'une manière, qui dans un tems plus éclairé n'eût pas trouvé beaucoup d'applaudissemens. Il feignit que le diable lui étant apparu, lui avait reproché de dire la messe & de consacrer. Le diable lui prouva, dit-il, que c'était un idolâtrie. *Luther* dans le récit de cette fiction avoua que le diable avait raison, & qu'il fallait l'en croire. La messe fut abolie dans la ville de Vittemberg, & bientôt après dans le reste de la Saxe. On abattit les images. Les moines & les religieuses sortaient de leurs cloîtres ; & peu d'années après *Luther* épousa une religieuse nommée *Catherine Bore*. Les ecclésiastiques de l'ancienne communion lui reprochèrent qu'il ne pouvait se passer de femme. *Luther* leur répondit qu'ils ne pouvaient se passer de maîtresses. Ces reproches mutuels étaient bien différens. Les prêtres catholiques qu'on accusait d'incontinence, étaient forcés d'avouer qu'ils transgressaient la discipline de l'église entière. *Luther* & les siens la changeaient.

La loi de l'histoire oblige de rendre justice à la plupart des moines qui abandonnèrent leurs églises & leurs cloîtres pour se marier. Ils reprirent, il est vrai, la liberté dont ils avaient fait le sacrifice ; ils rompirent leurs vœux ; mais ils ne furent point libertins , & on ne peut leur reprocher des mœurs scandaleuses. La même impartialité doit reconnaître que *Luther* & les autres moines, en contractant des mariages utiles à l'état, ne violaient guère plus leurs vœux que ceux qui ayant fait serment d'être pauvres & humbles possédaient des richesses fastueuses.

Parmi les voix qui s'élevaient contre *Luther*, plusieurs faisaient entendre avec ironie que celui, qui avait consulté le diable pour détruire la messe, témoignait au diable sa reconnaissance en abolissant les exorcismes, & qu'il voulait renverser tous les remparts élevés pour repousser l'ennemi des hommes. On a remarqué depuis dans tous les pays où l'on cesse d'exorciser, qu'il n'y eut plus de possessions, ni de sortilèges. On disait, on écrivait, que les démons entendaient mal leurs intérêts, de ne se réfugier que chez les catholiques, qui seuls avaient le pouvoir de leur commander ; & on n'a pas manqué d'observer que le nombre des forciers & des possédés a été prodigieux dans l'église romaine jusqu'à nos derniers tems. Il ne faut point plaisanter sur les sujets tristes. C'était une matière très-sérieuse, rendue funeste par le malheur de tant de familles & le supplice de tant d'infortunés ; & c'est un grand bonheur pour le genre humain, que les tribunaux dans les pays éclairés n'admettent plus enfin les obsessions & la magie. Les réformateurs arrachèrent cette pierre de scandale deux cents ans avant les catholiques. On leur reprochait de heurter les fondemens de la religion chrétienne : on leur disait que les obsessions & les sortilèges sont admis expressément dans l'écriture, que JESUS-CHRIST chassait les démons, & qu'il envoya sur-tout ses apôtres pour

les chasser en son nom. Ils répondaient à cette objection pressante ce que répondent aujourd'hui tous les magistrats sages, que DIEU permettait autrefois des choses qu'il ne permet plus aujourd'hui ; que l'église naissante avait besoin de miracles, dont l'église affermie n'a plus besoin. En un mot, nous croyons par le témoignage de l'écriture qu'il y avait des possédés & des forciers, & il est certain qu'il n'y en a pas aujourd'hui ; car si dans nos derniers tems les protestans du Nord ont été encore assez imbécilles & assez cruels pour faire brûler deux ou trois misérables accusés de forcellerie, il est constant qu'enfin cette sorte d'abomination est entièrement abolie.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

De Zuingle, & de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse.

LA Suisse fut le premier pays hors de l'Allemagne où s'étendit la nouvelle secte, qu'on appelait la *primitive église*. Zuingle curé de Zurich, alla plus loin encore que Luther ; chez lui point d'impanation, point d'invincation. Il n'admit point que DIEU entrât dans le pain & dans le vin, moins encore que tout le corps de JESUS-CHRIST fût tout entier dans chaque parcelle & dans chaque goutte. Ce fut lui qu'en France on appella *sacramentaire* ; nom qui fut d'abord donné à tous les réformateurs de sa secte.

Zuingle s'attira des invectives du clergé de son pays : l'affaire fut portée aux magistrats. Le sénat de Zurich examina le procès, comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix. La pluralité fut pour la réformation. Le peuple attendait en foule la sentence du sénat, lorsque le greffier vint annoncer que Zuingle avait gagné sa

cause. Tout le peuple fut dans le moment de la religion du sénat. Une bourgade Suisse jugea Rome. Heureux peuple après tout, qui dans sa simplicité s'en remettait à ses magistrats sur ce que ni lui, ni eux, ni *Zuingle* ne pouvaient parfaitement entendre.

Quelques années après, Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est dans les Provinces-Unies, jugea plus solennellement encor ce même procès. Le sénat ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tout le canton ; & l'on érigea une colonne, sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solennel, qui est depuis demeuré dans toute sa force.

Quand on voit ainsi la nation la moins inquiète, la moins remuante, la moins volage de l'Europe, quitter tout d'un coup une religion pour une autre, il y a infailliblement une cause qui doit avoir fait une impression violente sur tous les esprits. Voici cette cause de la révolution des Suisses.

Une animosité ouverte excitait les franciscains contre les dominicains depuis le treizième siècle. Les dominicains perdaient beaucoup de leur crédit chez le peuple, parce qu'ils honoraient moins la Vierge que les cordeliers, & qu'ils lui refusaient avec *St. Thomas* le privilège d'être née sans péché. Les cordeliers au contraire gagnaient beaucoup de terrain en prêchant par-tout la conception immaculée soutenue par *St. Bonaventure*. La haine entre ces deux ordres était si forte, qu'un cordelier prêchant à Francfort en 1503 sur la Vierge, & voyant entrer un dominicain, s'écria, qu'il remerciait DIEU de n'être pas d'une secte qui déshonorait la mère de DIEU même, & qui empoisonnait les empereurs dans l'hostie. Le dominicain nommé *Vigan*, lui cria qu'il en avait menti, & qu'il était hérétique. Le franciscain descendit de sa chaire, excita le peuple ; il chassa son ennemi à grands coups de crucifix, & *Vigan* fut laissé

pour mort à la porte. Les dominicains tinrent en 1504 à Vimpsen un chapitre, dans lequel ils résolurent de se venger des cordeliers, & de faire tomber leur crédit & leur doctrine, en armant contr'eux la Vierge même. Berne fut choisi pour le lieu de la scène. On y répandit pendant trois ans plusieurs histoires d'apparitions de la mère de DIEU, qui reprochait aux cordeliers la doctrine de l'immaculée conception, & qui disait que c'était un blasphème, lequel ôtait à son fils la gloire de l'avoir lavée du péché originel & sauvée de l'enfer. Les cordeliers opposaient d'autres apparitions : enfin en 1507 les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frère laïc nommé *Yetser*, se servirent de lui pour convaincre le peuple. C'était une opinion établie dans les couvens de tous les ordres, que tout novice qui n'avait pas fait profession & qui avait quitté l'habit, restait en purgatoire jusqu'au jugement dernier, à moins qu'il ne fût racheté par des prières & des aumônes au couvent.

Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule de *Yetser*, vêtu d'une robe où l'on avait peint des diables. Il était chargé de chaînes, accompagné de quatre chiens ; & sa bouche, dans laquelle on avait mis une petite boîte ronde pleine d'étoupes, jetait des flammes. Ce prieur dit à *Yetser* qu'il était un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit, & qu'il en serait délivré si le jeune *Yetser* voulait bien se faire fouetter en sa faveur par les moines devant le grand autel ; *Yetser* n'y manqua pas. Il délivra l'ame du purgatoire. L'ame lui apparut rayonnante & en habit blanc, pour lui apprendre qu'elle était montée au ciel, & pour lui recommander les intérêts de la Vierge que le cordeliers calomniaient.

Quelques nuits après *Ste. Barbe*, à qui frère *Yetser* avait une grande dévotion, lui apparut : c'était une autre moine qui était *Ste. Barbe* ; elle lui dit qu'il était
Saint,

Saint, & qu'il était chargé par la Vierge de la venger de la mauvaise doctrine des cordeliers.

Enfin la Vierge descendit elle-même par le plafond avec deux anges ; elle lui commanda d'annoncer qu'elle était née dans le péché originel, & que les cordeliers étaient les plus grands ennemis de son fils. Elle lui dit, qu'elle voulait l'honorer des cinq plaies dont *Ste. Lucie* & *Ste. Catherine* avaient été favorisées.

La nuit suivante les moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium, on lui perça les mains, les pieds & le côté. Il se réveilla tout en sang. On lui dit que la Ste. Vierge lui avait imprimé les stigmates ; & en cet état on l'exposa sur l'autel à la vue du peuple.

Cependant, malgré son imbécillité, le pauvre frère ayant cru reconnaître dans la Ste. Vierge la voix du supérieur, commença à soupçonner l'imposture. Les moines n'hésitèrent pas à l'empoisonner. On lui donna en le communiant une hostie saupoudrée de sublimé corrosif. L'acreté qu'il ressentit lui fit rejeter l'hostie ; aussi-tôt les moines le chargèrent de chaînes comme un sacrilège. Il promit pour sauver sa vie, & jura sur une autre hostie, qu'il ne révélerait jamais le secret. Au bout de quelque tems, ayant trouvé le moyen de s'évader, il alla tout déposer devant le magistrat. Le procès dura deux années, au bout desquelles quatre dominicains furent brûlés à la porte de Berne le dernier Mai 1509 ancien style, après la condamnation prononcée par un évêque délégué de Rome.

Cette aventure inspira une horreur pour les moines, telle qu'elle devait la produire. On ne manqua pas d'en relever toutes les circonstances affreuses au commencement de la réforme. On oubliait que Rome même avait fait punir ce sacrilège par le plus grand supplice. On ne se souvenait que du sacrilège. Le peuple qui en avait été témoin croyait sans peine cette foule de profanations & de prestiges faits à prix d'argent, qu'on re-

prochait particulièrement aux ordres mendiants, & qu'on imputait à toute l'église. Si ceux qui tenaient encor pour le culte romain objectaient que le siège de Rome n'était pas responsable des crimes commis par les moines, on leur mettait devant les yeux les attentats dont plusieurs papes s'étaient souillés. Rien n'est plus aisé que de rendre un corps entier odieux, en détaillant les crimes de ses membres.

Le sénat de Berne & celui de Zurich avaient donné une religion au peuple, mais à Basle ce fut le peuple qui contraignit le sénat à la recevoir. Il y avait déjà alors treize cantons Suisses : Lucerne & quatre des plus petits & des plus pauvres, Zug, Schivitz, Uri, Undervald, étant demeurés attachés à la communion romaine, commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques & les réformés. Le curé *Zuingle* se mit à la tête de l'armée protestante. Il fut tué dans le combat, regardé comme un saint martyr par son parti, & comme un hérétique détestable par le parti opposé : les catholiques vainqueurs firent écarteler son corps par le bourreau, & le jetèrent ensuite dans les flammes. Ce font-là les préludes des fureurs auxquelles on s'emporta depuis.

Ce fameux *Zuingle* en établissant sa secte avait paru plus zélé pour la liberté que pour le christianisme. Il croyait qu'il suffisait d'être vertueux pour être heureux dans l'autre vie, & que *Caton* & *St. Paul*, *Numa* & *Abraham*, jouissaient de la même béatitude. Ce sentiment est devenu celui d'une infinité de savans modérés. Ils ont pensé qu'il était abominable de regarder le père de la nature comme le tyran de presque tout le genre humain, & le bienfaiteur de quelques personnes dans quelques petites contrées. Ces savans se sont trompés sans doute : mais qu'il est humain de se tromper ainsi.

La religion de *Zuingle* s'appella depuis *le calvinisme*. *Calvin* lui donna son nom, comme *Americ Vespuce*

donna le sien au nouveau-monde découvert par *Colomb*. Voilà en peu d'années trois églises nouvelles; celle de *Luther*, celle de *Zuingle*, celle d'Angleterre, détachées du centre de l'union, & se gouvernant par elles-mêmes. Celle de France, sans jamais rompre avec le chef, était encor regardée à Rome comme un membre séparé sur bien des articles, comme sur la supériorité des conciles, sur la faillibilité du premier pontife, sur quelques droits de l'épiscopat, sur le pouvoir des légats, sur la nomination aux bénéfices, sur les tributs que Rome exigeait. La grande société chrétienne ressemblait en un point aux empires profanes, qui furent dans leurs commencemens des républiques pauvres. Ces républiques devinrent avec le tems de riches monarchies; & ces monarchies perdirent quelques provinces qui redevinrent républiques.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Progrès du luthéranisme en Suède, en Dannemarck, & en Allemagne.

LE Dannemarck & toute la Suède embrassaient le luthéranisme, appelé *la religion évangélique*. Les Suédois en secouant le joug de évêques de la communion romaine, écoutèrent sur-tout les motifs de la vengeance. Opprimés long-tems par quelques évêques, & sur-tout par les archevêques d'Upsal, primats du royaume, ils étaient encor indignés de la barbarie commise, il n'y avait que trois ans, par le dernier archevêque nommé *Troll*. Cet archevêque, ministre & complice de *Christiern II.* surnommé le *Néron du Nord*, tyran du Dannemarck & de la Suède, était un monstre de cruauté, non moins abominable que *Christiern*; il avait obtenu

une bulle du pape contre le sénat de Stockholm, qui s'était opposé à ses déprédations, aussi-bien qu'à l'usurpation de *Christiern*; mais tout ayant été apaisé, les deux tyrans *Christiern* & l'archevêque ayant juré sur l'hostie d'oublier le passé, le roi invita à souper dans son palais deux évêques, tout le sénat, & quatre-vingt-quatorze seigneurs. Toutes les tables étaient servies: on était dans la sécurité & dans la joie, lorsque *Christiern* & l'archevêque sortirent de table. Ils rentrèrent un moment après, mais suivis de satellites & de bourreaux: l'archevêque la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand prieur de l'ordre de *St. Jean de Jérusalem*, & on lui arracha le cœur.

Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de plus de six cents citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe.

Les deux monstres qui devaient périr par le supplice du grand prieur de *St. Jean*, moururent à la vérité dans leur lit; mais l'archevêque après avoir été blessé dans un combat, & *Christiern* après avoir été détrôné. Le fameux *Gustave-Vasa*, comme nous l'avons dit en parlant de la Suède, délivra sa patrie du tyran; & les quatre états du royaume lui ayant décerné la couronne, il ne tarda pas à exterminer une religion, dont on avait abusé pour commettre de si exécrables crimes.

Le luthéranisme fut donc bientôt établi sans aucune contradiction dans la Suède, & dans le Dannemarck, immédiatement après que le tyran eut été chassé de ses deux états.

Luther se voyait l'apôtre du Nord, & jouissait en paix de sa gloire. Dès l'an 1525 les états de Saxe, de Brunswick, de Hesse, les villes de Strasbourg & de Francfort, embrassaient sa doctrine.

Il est certain que l'église romaine avait besoin de réforme; le pape *Adrien*, successeur de *Léon X*, l'avouait lui-même. Il n'est pas moins certain, que s'il

n'y avait pas eu dans le monde chrétien une autorité qui fixât le sens de l'écriture & les dogmes de la religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire. Car enfin le divin législateur n'a daigné rien écrire : ses disciples ont dit très-peu de choses, & ils les ont dites d'une manière qu'il est quelquefois très-difficile d'entendre par soi-même ; presque chaque mot peut susciter une querelle : mais aussi une puissance qui aurait le droit de commander toujours aux hommes au nom de DIEU, abuserait bientôt d'un tel pouvoir. Le genre humain s'est trouvé souvent dans la religion comme dans le gouvernement, entre la tyrannie & l'anarchie, prêt à tomber dans l'un de ces deux gouffres.

Les réformateurs d'Allemagne, qui voulaient suivre l'évangile mot à mot, donnèrent un nouveau spectacle quelques années après : ils dispensèrent d'une loi reconnue, laquelle semblait ne devoir plus recevoir d'atteinte, c'est la loi de n'avoir qu'une femme, loi positive sur laquelle paraît fondé le repos des états & des familles dans toute la chrétienté, mais loi quelquefois funeste, & qui peut avoir besoin d'exceptions, comme tant d'autres loix. Il est des cas où l'intérêt même des familles, & sur-tout l'intérêt de l'état, demandent qu'on épouse une seconde femme du vivant de la première, quand cette première ne peut donner un héritier nécessaire. La loi naturelle alors se joint au bien public, & le but du mariage étant d'avoir des enfans, il paraît contradictoire de refuser l'unique moyen qui mène à ce but.

Il ne s'est trouvé qu'un seul pape qui ait écouté cette loi naturelle, c'est Grégoire II. qui dans sa célèbre décrétale de l'an 726 déclara *que quand un homme a une épouse infirme, incapable des fonctions conjugales, il peut en prendre une seconde, pourvu qu'il ait soin de la première.* Luther alla beaucoup plus loin que le pape Grégoire II. Philippe le Magnanime landgrave de Hesse, voulut du vivant de sa femme *Christine de Saxe* qui

n'était point infirme, & dont il avait des enfans, épouser une jeune demoiselle nommé *Catherine de Saal*, dont il était amoureux. Ce qui est peut-être plus étrange, c'est qu'il paraît, par les pièces originales concernant cette affaire, qu'il entraît de la délicatesse de conscience dans le dessein de ce prince. C'est un des grands exemples de la faiblesse de l'esprit humain. Cet homme, d'ailleurs sage & politique, semblait croire sincèrement, qu'avec la permission de *Luther* & de ses compagnons, il pouvait transgresser une loi qu'il reconnaissait. Il représenta donc à ces chefs de son église, que sa femme la princesse de Saxe *était laide, sentait mauvais, & s'enivrait souvent*. Ensuite il avoue avec naïveté dans sa requête, qu'il est tombé très-souvent dans la *fornication*, & que son tempérament lui rend le plaisir nécessaire; mais ce qui n'est pas si naïf, il fait sentir adroitement à ses docteurs, que s'ils ne veulent pas lui donner la dispense dont il a besoin, il pourrait bien la demander au pape.

Luther assembla un petit synode dans Vittemberg, composé de six réformateurs: ils sentaient qu'ils allaient choquer une loi reçue dans leur parti même. La loi naturelle parlait seule en faveur du landgrave; la nature lui avait donné au nombre de trois ce qu'elle ne donne d'ordinaire aux autres qu'au nombre de deux; mais il n'apporte point cette raison physique dans sa requête.

La décrétale de *Grégoire II.* qui permet deux femmes, n'était point en vigueur, & n'autorise personne. Les exemples que plusieurs rois chrétiens, & sur-tout les rois Goths, avaient donnés autrefois de la polygamie, n'étaient regardés par tous les chrétiens que comme des abus. Si l'empereur *Valentinien l'Ancien* épousa *Justine* du vivant de *Severa* sa femme, si plusieurs rois Francs eurent deux ou trois femmes à la fois, le tems en avait presque effacé le souvenir. Le synode de Vittemberg ne regardait pas le mariage comme un sacrement, mais

comme un contract civil ; il disait que la discipline de l'église admet le divorce, quoique l'évangile le défende ; il disait que l'évangile n'ordonne pas expressément la monogamie : mais enfin il voyait si clairement le scandale, qu'il le déroba autant qu'il put aux yeux du public. La permission de la polygamie fut signée ; la concubine fut épousée du consentement même de la légitime épouse. Ce que depuis *Grégoire*, jamais n'avaient osé les papes, dont *Luther* attaquait le pouvoir excessif, il le fit n'ayant aucun pouvoir. Sa dispense fut secrète ; mais le tems révèle tous les secrets de cette nature. Si cet exemple n'a guère eu d'imitateurs, c'est qu'il est rare qu'un homme puisse conserver chez soi deux femmes, dont la rivalité ferait une guerre domestique continuelle, & rendrait trois personnes malheureuses.

Trevor chancelier d'Angleterre du tems de *Charles II.* épousa secrètement une seconde femme, avec le consentement de la première ; il fit un petit livre en faveur de la polygamie, & vécut heureusement avec ses deux épouses. Mais ces cas sont très-rares.

La loi qui permet la pluralité des femmes aux Orientaux, est de toutes les loix la moins en vigueur chez les particuliers. On a des concubines ; mais il n'y a pas à Constantinople quatre Turcs qui aient plusieurs épouses.

Si les nouveautés n'avaient apporté que ces scandales paisibles, le monde eût été trop heureux : mais l'Allemagne fut un théâtre de scènes plus tragiques.



CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Des anabaptistes.

DEUX fanatiques nommés *Storck & Muncer*, nés en Saxe, se servirent de quelques passages de l'écriture, qui insinuent qu'on n'est point disciple de CHRIST sans être inspiré ; ils prétendirent l'être.

Ce sont les premiers enthousiastes dont on ait ouï parler dans ces tems-là ; ils voulaient qu'on rebaptisât les enfans, parce que le CHRIST avait été baptisé étant adulte ; c'est ce qui leur procura le nom d'*anabaptistes*. Ils se dirent inspirés & envoyés pour réformer la communion romaine & la luthérienne, & pour faire périr quiconque s'opposerait à leur évangile, se fondant sur ces paroles : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.*

Luther avait réussi à faire soulever les princes, les seigneurs, les magistrats, contre le pape & les évêques. *Muncer* souleva les payfans contre tous ceux-ci. Lui & ses disciples s'adressèrent aux habitans des campagnes en Souabe, en Misnie, dans la Thuringe, dans la Franco-nie. Ils développèrent cette vérité dangereuse qui est dans tous les cœurs, c'est que les hommes sont nés égaux, & que si les papes avaient traité les princes en sujets, les seigneurs traitaient les payfans en bêtes. A la vérité le manifeste de ces sauvages au nom des hommes qui cultivent la terre aurait été signé par *Licurgue* ; ils demandaient qu'on ne levât sur eux que les dixmes des grains, qu'une partie fût employée au soulagement des pauvres, qu'on leur permît la chasse & la pêche pour se nourrir, que l'air & l'eau fussent libres, qu'on modérât leurs corvées, qu'on leur laissât du bois pour se chauffer. Ils réclamaient les droits du genre humain ; mais ils les soutinrent en bêtes féroces.

Les cruautés que nous avons vu exercées par les communes de France, & en Angleterre du tems des rois *Charles VI.* & *Henri V.* se renouvelèrent en Allemagne, & furent plus violentes par l'esprit de fanatisme. *Muncer* s'empare de Mulhausen en Thuringe en prêchant l'égalité, & fait porter à ses pieds l'argent des habitans en prêchant le désintéressement. Les payfans se soulèvent de la Saxe jusqu'en Alsace. Ils massacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent, ils égorgent une fille de l'empereur *Maximilien I.* Ce qui est très-remarquable, c'est qu'à l'exemple de ces anciens esclaves révoltés, qui se sentant incapables de gouverner, choisirent pour leur roi le seul de leurs maîtres échappé au carnage, ces payfans mirent à leur tête un gentilhomme.

Ils ravagèrent tous les endroits où ils pénétrèrent depuis la Saxe jusqu'en Lorraine; mais bientôt ils eurent le sort de tous les attroupemens qui n'ont pas un chef habile. Après avoir fait des maux affreux, ces troupes furent exterminées par des troupes régulières. *Muncer* qui avait voulu s'ériger en *Mahomet*, périt à Mulhausen sur l'échaffaut. *Luther*, qui n'avait point eu de part à ces emportemens, mais qui en était pourtant malgré lui le premier principe, puisque le premier il avait franchi la barrière de la soumission, ne perdit rien de son crédit, & n'en fut pas moins le prophète de sa patrie.



CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Suite du luthéranisme & de l'anabaptisme.

IL n'était plus possible à l'empereur *Charles-Quint*, ni à son frère *Ferdinand*, d'arrêter le progrès des réformateurs. En vain la diète de Sips fit des articles modérés de pacification. Quatorze villes, & plusieurs princes protestèrent contre cet édit de Spire, ce fut cette protestation qui fit donner depuis à tous les ennemis de Rome le nom de *protestans*. Luthériens, zuingliens; écolampadiens, carlostadiens, calvinistes, presbytériens, puritains, haute église anglicane, petite église anglicane; tous sont désignés aujourd'hui sous ce nom. C'est une république immense composée de factions diverses, qui se réunissent toutes contre Rome leur ennemie commune.

Les luthériens présentèrent leur confession de foi dans Augsbourg; & c'est cette confession qui devint leur boussole: le tiers de l'Allemagne y adhéra: les princes de ce parti se liguèrent déjà contre l'autorité de *Charles-Quint*, ainsi que contre Rome; mais le sang ne coulait point encore dans l'empire pour la cause de *Luther*; il n'y eut que les anabaptistes, qui toujours transportés de leur rage aveugle, & peu intimidés par l'exemple de leur chef *Muncer*, désolèrent l'Allemagne au nom de DIEU. Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde une fureur pareille; tous ces paysans, qui se croyaient prophètes, & qui ne savaient rien de l'écriture, sinon qu'il faut massacrer sans pitié les ennemis du Seigneur, se rendirent les plus forts en Westphalie, qui était alors la patrie de la stupidité: ils s'emparèrent de la ville de Munster, dont ils chassèrent l'évêque. Ils voulaient d'abord établir la théocratie des Juifs, & être gouvernés

par DIEU seul : mais un nommé *Matthieu* , leur principal prophète ayant été tué , un garçon tailleur nommé *Jean de Leyde* , né à Leyde en Hollande , assura que DIEU lui était apparu , & l'avait nommé roi : il le dit , & le fit croire.

La pompe de son couronnement fut magnifique. On voit encor de la monnoie qu'il fit frapper ; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clefs du pape. Monarque & prophète à la fois , il fit partir douze apôtres , qui allèrent annoncer son règne dans toute la basse Allemagne. Pour lui , à l'exemple des rois d'Israël , il voulut avoir plusieurs femmes , & en épousa jusqu'à dix à la fois. L'une d'elles ayant parlé contre son autorité , il lui trancha la tête en présence des autres , qui , soit par crainte , soit par fanatisme , dansèrent avec lui autour du cadavre sanglant de leur compagne.

Ce roi prophète eut une vertu qui n'est pas rare chez les bandits & chez les tyrans , la valeur : il défendit Munster contre son évêque *Valdec* , avec un courage intrépide pendant une année entière ; & dans les extrémités où le réduisait la famine , il refusa tout accommodement. Enfin il fut pris les armes à la main , par une trahison des siens. Sa captivité ne lui ôta rien de son orgueil inébranlable. L'évêque lui ayant demandé comment il avait osé se faire roi , le prisonnier lui demanda à son tour de quel droit l'évêque osait être seigneur temporel : J'ai été élu par mon chapitre , dit le prélat : Et moi par DIEU même , reprit *Jean de Leyde*. L'évêque après l'avoir quelque tems montré de ville en ville , comme on fait voir un monstre , le fit tenailler avec des tenailles ardentes. L'enthousiasme anabaptiste ne fut point éteint par le supplice que le roi & ses complices subirent. Leurs frères des Pays-Bas furent sur le point de surprendre Amsterdam. On extermina ce qu'on trouva de conjurés ; & dans ce tems-là tout ce qu'on rencontrait d'anabaptistes dans les Provinces-Unies , était

traité comme les Hollandais l'avaient été par les Espagnols ; on les noyait, on les étranglait, on les brûlait ; conjurés ou non, tumultueux ou paisibles, on courut par-tout sur eux dans toute la basse Allemagne comme sur des monstres dont il fallait purger la terre.

Cependant la secte subsiste assez nombreuse, cimentée du sang des profélytes, qu'ils appellent *martyrs*, mais entièrement différente de ce qu'elle était dans son origine : les successeurs de ces fanatiques sanguinaires sont les plus paisibles de tous les hommes, occupés de leurs manufactures & de leur négoce, laborieux, charitables. Il n'y a point d'exemple d'un si grand changement ; mais comme ils ne font aucune figure dans le monde, on ne daigne pas s'appercevoir s'ils sont changés ou non, s'ils sont méchans ou vertueux.

Ce qui a changé leurs mœurs, c'est qu'ils se sont rangés au parti des unitaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne reconnaissent qu'un seul DIEU, & qui en révéralent le CHRIST vivent sans beaucoup de dogmes & sans aucune dispute ; hommes condamnés dans toutes les autres communions, & vivans en paix au milieu d'elles.



CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

De Genève & de Calvin.

AUTANT que les anabaptistes méritaient qu'on sonnât le tocsin sur eux de tous les coins de l'Europe, autant les protestans devinrent recommandables aux yeux des peuples, par la manière dont leur réforme s'établit en plusieurs lieux. Les magistrats de Genève firent soutenir des thèses pendant tout le mois de Juin : on invita tous les catholiques & les protestans de tous pays à venir y disputer : quatre secretaires rédigerent par écrit tout ce qui se dit d'essentiel pour & contre. Ensuite le grand conseil de la ville examina pendant deux mois le résultat des disputes. C'était ainsi à-peu-près qu'on en avait usé à Zurich & à Berne, mais moins juridiquement & avec moins de maturité & d'appareil. Enfin le conseil proscrivit la religion romaine ; & l'on voit encor aujourd'hui dans l'hôtel-de-ville, cette inscription gravée sur une plaque d'airain : *En mémoire de la grace que DIEU nous a faite d'avoir secoué le joug de l'antechrist, aboli la superstition & recouvré notre liberté.*

Les Genèveois recouvrèrent en effet leur vraie liberté. L'évêque qui disputait le droit de souveraineté sur Genève au duc de Savoie & au peuple, à l'exemple de tant de prélats Allemans, fut obligé de fuir & d'abandonner le gouvernement aux citoyens. Il y avait depuis long-tems deux partis dans la ville, celui des protestans & celui des romains. Les protestans s'appelaient *egnots*, du mot *eidgnossen*, *alliés par serment*. Les *egnots* qui triomphèrent, attirèrent à eux une partie de la faction opposée, & chassèrent le reste. De-là vint que les réformés de France eurent le nom d'*egnots*, ou d'*huguenots* ; terme dont la plupart des écrivains Français inventèrent depuis de vaines origines.

Cette réforme sur-tout opposa la sévérité des mœurs aux scandales que donnaient alors les catholiques. Il y avait sous la protection de l'évêque, comme prince de Genève, des bordels publics établis dans la ville, les filles légalement prostituées payaient une taxe au prélat, le magistrat élisait tous les ans la reine du bordel, afin que toutes choses se passassent en règle & avec décence. On aurait pu excuser en quelque sorte ces débauches, en disant qu'alors il était plus difficile qu'aujourd'hui de séduire les femmes mariées ou leurs filles; mais il régnait des dissolutions plus révoltantes: car après qu'on eut aboli les couvens dans Genève, on trouva des chemins secrets qui donnaient entrée aux cordeliers dans des couvens de filles. On découvrit à Lausanne dans la chapelle de l'évêque, derrière l'autel, une petite porte qui conduisait par un chemin souterrain chez des religieuses du voisinage, & cette porte existe encor.

La religion de Genève n'était pas absolument celle des Suisses: mais la différence était peu de chose; & jamais leur communion n'en a été altérée. Le fameux *Calvin*, que nous regardons comme l'apôtre de Genève, n'eut aucune part à ce changement; il se retira quelque tems après dans cette ville; mais il en fut d'abord exclu, parce que sa doctrine ne s'accordait pas en tout avec la dominante; il y retourna ensuite, & s'y érigea en pape des protestans.

Son nom propre était *Chauvin*. Il était né à Noyon en 1509. Il savait du latin, du grec, & de la mauvaise philosophie de son tems. Il écrivait mieux que *Luther*, & parlait plus mal: tous deux laborieux & austères, mais durs & emportés; tous deux brûlans de l'ardeur de se signaler & d'obtenir cette domination sur les esprits qui flatte tant l'amour-propre, & qui d'un théologien fait une espèce de conquérant.

Les catholiques peu instruits, qui savent en général

que *Luther*. *Zuingle*, *Calvin* se marièrent ; que *Luther* fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ses fondateurs s'insinuèrent par des séductions flatteuses, & qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pesant, pour leur en donner un très-léger : mais c'est tout le contraire. Ils avaient des mœurs farouches : leurs discours respiraient le fiel. S'ils condamnèrent le célibat des prêtres, s'ils ouvrirent les portes des couvens, c'était pour changer en couvens la société humaine. Les jeux, les spectacles furent défendus chez les réformés. Genève pendant plus de cent ans n'a pas souffert chez elle un instrument de musique. Ils proscrivirent la confession auriculaire, mais ils la voulurent publique. Dans la Suisse, dans l'Ecosse, à Genève, elle l'a été ainsi que la pénitence. On ne réussit guère chez les hommes, du moins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile & le simple ; le maître le plus dur est le plus écouté, ils ôtaient aux hommes le libre arbitre, & on courait à eux. Ni *Luther*, ni *Calvin*, ni les autres ne s'entendirent sur l'eucharistie ; l'un, ainsi que je l'ai déjà dit, voyait DIEU dans le pain & dans le vin, comme du feu dans un fer ardent ; l'autre comme le pigeon dans lequel était le St. Esprit. *Calvin* se brouilla d'abord avec ceux de Genève, qui communiaient avec du pain levé ; il voulait du pain azyme. Il se réfugia à Strasbourg ; car il ne pouvait retourner en France, où les buchers étaient alors allumés, & où *François I.* laissait brûler les protestans, tandis qu'il faisait alliance avec ceux d'Allemagne. S'étant marié à Strasbourg avec la veuve d'un anabaptiste, il retourna enfin à Genève, & communiant avec du pain levé comme les autres, il y acquit autant de crédit que *Luther* en avait en Saxe.

Il régla les dogmes & la discipline que suivent tous ceux que nous appelons *calvinistes*, en Hollande, en Suisse, en Angleterre, & qui ont si long-tems partagé la France. Ce fut lui qui établit les synodes, les consis-

toires, les diacres; qui régla la forme des prières & des prêches: il institua même une juridiction consistoriale, avec droit d'excommunication.

Sa religion est conforme à l'esprit républicain, & cependant *Calvin* avait l'esprit tyrannique.

On en peut juger par la persécution qu'il suscita contre *Castalion*, homme plus savant que lui, que sa jalousie fit chasser de Genève; & par la mort cruelle dont il fit périr long-tems après le malheureux *Michel Servet*.

CHAPITRE SINGT-SIXIEME.

De CALVIN & de SERVET.

MICHEL SERVET, de Villanueva en Arragon, très-savant médecin, méritait de jouir d'une gloire paisible, pour avoir long-tems avant *Harvey* découvert la circulation du sang; mais il négligea un art utile pour des sciences dangereuses: il traita de la préfiguration du CHRIST dans le Verbe, de la vision de DIEU, de la substance des anges, de la manducation supérieure: il adoptait en partie les anciens dogmes soutenus par *Sabellius*, par *Eusèbe*, par *Arius*, qui dominèrent dans l'Orient, & qui furent embrassés au seizième siècle par *Lelio Socini*, reçus ensuite en Pologne, en Angleterre, en Hollande.

Pour se faire une idée des sentimens très-peu connus de cet homme, que sa mort barbare a seule rendu célèbre, il suffira peut-être de rapporter ce passage de son quatrième livre de la trinité. Comme le germe de la génération était en DIEU, avant que le fils de DIEU fût fait réellement, ainsi le créateur a voulu que cet ordre fût observé dans toutes les générations. La semence substantielle du CHRIST, & toutes les causes séminales & formes archétypes étant véritablement en DIEU, &c. En

lisant

lisant ces paroles on croit lire *Origène*, & au mot de *CHRIST* près, on croit lire *Platon*, que les premiers théologiens chrétiens regardèrent comme leur maître.

Servet était de si bonne foi dans sa métaphysique obscure, que de Vienne en Dauphiné, où il séjourna quelque tems, il écrivit à *Calvin* sur la trinité. Ils disputèrent par lettres. De la dispute *Calvin* passa aux injures, & des injures à cette haine théologique la plus implacable de toutes les haines. *Calvin* eut par trahison les feuillets d'un ouvrage que *Servet* faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Lyon avec les lettres qu'il avait reçues de lui : action qui suffirait pour le déshonorer à jamais dans la société ; car ce qu'on appelle l'esprit de la société, est plus honnête & plus sévère que tous les synodes. *Calvin* fit accuser *Servet* par un émissaire. Quel rôle pour un apôtre ! *Servet* qui savait qu'en France on brûlait sans pitié tout novateur, s'enfuit tandis qu'on lui faisait son procès. Il passe malheureusement par Genève. *Calvin* le fait, le dénonce, le fait arrêter à l'enseigne de la rose, l'orsqu'il était prêt d'en partir. On le dépouilla de quatre-vingt-dix-sept pièces d'or, d'une chaîne d'or & de six bagues. Il était sans doute contre le droit des gens, d'emprisonner un étranger qui n'avait commis aucun délit dans la ville ; mais aussi Genève avait une loi qu'on devrait imiter. Cette loi ordonne que le délateur se mette en prison avec l'accusé. *Calvin* fit la dénonciation par un de ses disciples qui lui servait de domestique.

Ce même *Jean Calvin*, avait avant ce tems-là prêché la tolérance ; on voit ces propres mots dans une de ses lettres imprimées. « En cas que quelqu'un soit hétérodoxe, & qu'il fasse scrupule de se servir des mots *trinité* & *personne*, &c. Nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejeter cet homme ; nous devons le supporter, sans le chasser de l'église, & sans l'exposer à aucune censure comme un hérétique. »

Essai sur les mœurs. Tom. III.

L.

Mais *Jean Calvin* changea d'avis, dès qu'il se livra à la fureur de sa haine théologique ; il demandait la tolérance dont il avait besoin pour lui en France, & il s'armait de l'intolérance à Genève. *Calvin* après le supplice de *Servet* publia un livre dans lequel il prétendit prouver qu'il fallait punir les hérétiques.

Quand son ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures & les mauvais traitemens que font les lâches quand ils sont maîtres. Enfin à force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier & de faire crier que DIEU demandait l'exécution de *Michel Servet*, il le fit brûler vif, & jouit de son supplice, lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brûlé lui-même ; lui qui avait élevé si fortement sa voix contre les persécutions.

Cette barbarie d'ailleurs qui s'autorisait du nom de justice, pouvait être regardée comme une insulte aux droits des nations : un Espagnol qui passait par une ville étrangère, était-il justiciable de cette ville, pour avoir publié ses sentimens, sans avoir dogmatisé ni dans cette ville ni dans aucun lieu de sa dépendance ?

Ce qui augmente encor l'indignation & la pitié, c'est que *Servet* dans ses ouvrages publiés, reconnaît nettement la divinité éternelle de JESUS-CHRIST ; il déclara dans le cours de son procès qu'il était fortement persuadé que JESUS-CHRIST était le fils de DIEU, engendré de toute éternité du Père, & conçu par le St. Esprit dans le sein de la vierge *Marie*. *Calvin* pour le perdre produisit quelques lettres secretes de cet infortuné, écrites long-tems auparavant à ses amis en terme hasardés.

Cette catastrophe déplorable n'arriva qu'en 1553, dix-huit ans après que Genève eut rendu son arrêt contre la religion romaine : mais je la place ici pour mieux faire connaître le caractère de *Calvin* ; qui devint l'apôtre de Genève & des réformés de France. Il semble aujourd'hui qu'on fasse amende honorable aux cendres de *Servet*. De

savans pasteurs des églises protestantes, & même les plus grands philosophes, ont embrassé ses sentimens & ceux de *Socin*. Ils ont encor été plus loin qu'eux. Leur religion est l'adoration d'un DIEU par la médiation du CHRIST. Nous ne faisons ici que rapporter les faits & les opinions, sans entrer dans aucune controverse, sans disputer contre personne, respectant ce que nous devons respecter, & uniquement attachés à la fidélité de l'histoire.

Le dernier trait au portrait de *Calvin*, peut se tirer d'une lettre de sa main, qui se conserve encor au château de la Bastie-Roland près de Montelimar : elle est adressée au marquis de *Poët* grand chambellan du roi de Navarre, & datée du 30 Septembre 1561.

« Honneur, gloire, & richesses seront la récompense
» de vos peines ; sur - tout ne faites faute de défaire
» le pays de ces zélés faquins qui excitent les peuples
» à se bander contre nous. Pareils monstres doivent
» être étouffés, comme j'ai fait de *Michel Servet* Espa-
» gnol. »

Jean Calvin avait usurpé un tel empire dans la ville de Genève, où il fut d'abord reçu avec tant de difficulté, qu'un jour ayant su que la femme du capitaine général, qui (fut ensuite premier syndic) avait dansé après soupé, avec sa famille & quelques amis, il la força de paraître en personne devant le consistoire pour y reconnaître sa faute ; & que *Pierre Ameaux* conseiller d'état, accusé d'avoir mal parlé de *Calvin*, d'avoir dit qu'il était un très-méchant homme, qu'il n'était qu'un Picard, & qu'il prêchait une fausse doctrine, fut condamné (quoiqu'il demandât grace) à faire amende honorable en chemise, tête nue, la torche au poing, par toute la ville.

Les vices des hommes tiennent souvent à des vertus. Cette dureté de *Calvin* était jointe au plus grand désintéressement ; il ne laissa pour tout bien en mourant que la valeur de cent vingt écus d'or. Son travail infatigable

abrégé ses jours , mais lui donna un nom célèbre & un grand crédit.

Il y a des lettres de *Luther* , qui ne respirent pas un esprit plus pacifique & plus charitable que celles de *Calvin*. Les catholiques ne peuvent comprendre que les protestans reconnaissent de tels apôtres ; les protestans répondent qu'ils n'invoquent point ceux qui ont servi à établir leur réforme , qu'ils ne sont ni *luthériens* , ni *zingliens* , ni *calvinistes* ; qu'ils croient suivre les dogmes de la primitive église ; qu'il ne canonisent point les passions de *Luther* & de *Calvin* ; & que la dureté de leur caractère ne doit pas plus décrier leurs opinions dans l'esprit des réformés , que les mœurs d'*Alexandre VI.* & des *Léon X.* & les barbaries des persécutions , ne font tort à la religion romaine dans l'esprit des catholiques.

Cette réponse est sage , & la modération semble aujourd'hui prendre dans les deux partis opposés la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la religion , l'Europe ferait un vaste cimetière. L'esprit de philosophie a enfin émoussé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé plus de deux cents ans de frénésie pour arriver à des jours de repos ?

Ces secousses qui par les événemens des guerres remirent tant de biens de l'église entre les mains des séculiers , n'enrichirent pas les théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le sort de ceux qui sonnent la charge & qui ne partagent point les dépouilles. Les pasteurs des églises protestantes avaient si hautement élevé leurs voix contre les richesses du clergé , qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes la bienfaisance de ne pas recueillir ce qu'ils condamnaient : & presque tous les souverains les astreignirent à cette bienfaisance. Ils voulurent dominer en France , & ils y eurent en effet un très-grand crédit ; mais ils ont fini enfin par en être chassés , avec défense d'y reparaitre , sous peine d'être pendus. Par-tout où leur religion s'est établie , leur

pouvoir a été restraint à la longue dans des bornes étroites par les princes , ou par les magistrats des républiques.

Les pasteurs calvinistes & luthériens ont eu par-tout des appointemens qui ne leur ont pas permis de luxe. Les revenus des monastères ont été mis presque par-tout entre les mains de l'état , & appliqués à des hôpitaux. Il n'est resté de riches évêques protestans en Allemagne que ceux de Lubeck & d'Osnabruck , dont les revenus n'ont pas été distraits. Vous verrez en continuant de jeter les yeux sur les suites de cette révolution , l'accord bizarre , mais pacifique , par lequel le traité de Vestphalie a rendu cet évêché d'Osnabruck alternativement catholique & luthérien. La réforme en Angleterre a été plus favorable au clergé anglican , qu'elle ne l'a été en Allemagne , en Suisse , & dans les Pays-Bas aux luthériens & aux calvinistes. Tous les évêchés sont considérables dans la Grande-Bretagne ; tous les bénéfices y donnent de quoi vivre honnêtement. Les curés de la campagne y sont plus à leur aise qu'en France ; l'état & les séculiers n'y ont profité que de l'abolissement des monastères. Il y a des quartiers entiers à Londres qui ne formaient autrefois qu'un seul couvent , & qui sont peuplés aujourd'hui d'un très-grand nombre de familles. En général toute nation qui a converti les couvens à l'usage public , y a beaucoup gagné , sans que personne y ait perdu : car en effet on n'ôte rien à une société qui n'existe plus. On ne fit tort qu'aux possesseurs passagers que l'on dépouilla , & ils n'ont point laissé de descendans qui puissent se plaindre ; & si ce fut une injustice d'un jour , elle a produit un bien pour des siècles.

Il est arrivé enfin par différentes révolutions , que l'église latine a perdu plus de la moitié de l'Europe chrétienne , qu'elle avait eue presque toute entière en divers tems : car outre le pays immense qui s'étend de Constantinople jusqu'à Corfou & jusqu'à la mer de Naples , elle n'a plus ni la Suède , ni la Norwège , ni le Dan-

nemarck ; la moitié de l'Allemagne , l'Angleterre , l'Ecosse , l'Irlande , la Hollande , les trois quarts de la Suisse se sont séparés d'elle. Le pouvoir du siège de Rome a bien plus perdu encor. Il ne s'est véritablement conservé que dans les pays immédiatement soumis au pape.

Cependant , avant qu'on pût poser tant de limites , & qu'on parvînt même à mettre quelque ordre dans la confusion , les deux partis catholique & luthérien , mettaient alors en feu l'Allemagne. Déjà la religion qu'on nomme *évangélique* , était établie vers l'an 1555 dans vingt-quatre villes impériales , & dans dix-huit petites provinces de l'empire. Les luthériens voulaient abaisser la puissance de *Charles-Quint* , & il prétendait les détruire. On faisait des ligues ; on donnait des batailles. Mais il faut suivre ici ces révolutions de l'esprit humain en fait de religion , & voir comment s'établit l'église anglicane , & comment fut déchirée l'église de France.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Du roi HENRI VIII. De la révolution de la religion en Angleterre.

ON fait que l'Angleterre se sépara du pape , parce que le roi *Henri VIII.* fut amoureux. Ce que n'avaient pu ni le *denier de saint Pierre* , ni les réserves , ni les provisions , ni les annates , ni les collectes & les ventes des indulgences , ni cinq cents années d'exactions toujours combattues par les loix des parlemens & par les murmures des peuples , un amour passager l'exécuta , ou du moins en fut la cause. La première pierre qu'on jeta suffit pour renverser ce grand monument dès long-tems ébranlé par la haine publique.

Henri VIII. homme voluptueux , fougueux , & opi-

niâtre dans tous ses desirs , eut parmi beaucoup de maîtresses, *Anne de Boulen* , fille d'un gentilhomme de son royaume. Cette fille d'un enjouement & d'une liberté qui promettait tout, eut pourtant l'adresse de ne se pas abandonner entièrement, & d'irriter la passion du roi , qui résolut d'en faire sa femme.

Il était marié depuis dix-huit ans à *Catherine d'Espagne* , fille de *Ferdinand* & d'*Isabelle* , & tante de *Charles-Quint* , de laquelle il avait eu trois enfans , & dont il restait encor la princesse *Marie* , qui fut depuis reine d'Angleterre. Comment faire un divorce ? Comment casser son mariage avec une femme telle que *Catherine d'Espagne* , à laquelle on ne pouvait reprocher ni stérilité, ni mauvaise conduite, ni même cette humeur qui accompagne si souvent la vertu des femmes ? Ayant d'abord épousé le prince *Artur* , frère aîné de *Henri VIII.* & l'ayant perdu au bout de quelques mois , *Henri VII.* l'avait fiancée à son second fils *Henri* , avec la dispense du pape *Jules II.* & ce *Henri VIII.* après la mort de son père , l'avait solennellement épousée. Il eut long-tems après un bâtard d'une maîtresse nommée *Blunt*. Il ne sentait alors que des dégoûts de son mariage, & point de scrupules ; mais quand il aima éperdument *Anne de Boulen* , & qu'il ne put venir à bout de jouir d'elle sans l'épouser , alors il eut des remords de conscience, & trembla d'avoir offensé DIEU dix-huit ans avec sa femme. Ce prince soumis encor aux papes , sollicita *Clément VII.* de casser la bulle de *Jules II.* & de déclarer son mariage avec la tante de *Charles-Quint* , contraire aux loix divines & humaines.

Clément VII. bâtard de *Julien de Médicis* , venait de voir Rome saccagée par l'armée de *Charles-Quint*. Ayant ensuite fait à peine la paix avec l'empereur , il craignait toujours que ce prince ne le fit déposer pour sa bâtardise. Il craignait encor plus qu'on ne le déclarât simoniaque, & qu'on ne produisit le fatal billet qu'il avait

fait au cardinal *Colonne* ; billet par lequel il lui promettait des biens & des honneurs s'il parvenait au pontificat par la faveur de sa voix & de ses bons offices.

Il ne pouvait déclarer la tante de l'empereur concubine, & mettre les enfans de cette femme si long-tems légitime, au rang des bâtards. D'ailleurs un pape ne pouvait guère avouer que son prédécesseur n'avait pas été en droit de donner une dispense. Il aurait fappé lui-même les fondemens de la grandeur pontificale, en avouant qu'il y avait des loix que les papes ne pouvaient enfreindre.

Louis XII. avait fait, il est vrai, dissoudre son mariage ; mais le cas était bien différent. Il n'avait point eu d'enfans de sa femme ; & le pape *Alexandre VI.* qui ordonna ce divorce, était lié d'intérêt avec *Louis XII.*

François I. roi de France soutint à Rome le parti de *Henri VIII.* & comme son beau-frère, & comme son allié, & sur-tout comme ennemi de *Charles-Quint* devenu déjà si redoutable. Le pape pressé entre l'empereur, & ces deux rois, & qui écrivait qu'il était entre l'enclume & le marteau, négocia, temporisa, promit, se rétracta, espéra que l'amour de *Henri VIII.* durerait moins qu'une négociation italienne. Il se trompa. Le monarque Anglais qui était malheureusement théologien, fit servir sa théologie à son amour. Lui & tous les docteurs de son parti avaient recours au lévitique, qui défend de révéler la turpitude de la femme de son frère, & d'épouser la sœur de sa femme. Les états chrétiens ont long-tems manqué, & manquent encor de bonnes loix positives. Leur jurisprudence encor gothique en plusieurs points, composée des anciennes coutumes de cinq cents petits tyrans, a souvent recours aux loix romaines, & à celles des Hebreux, comme un homme égaré qui demande sa route : ils vont chercher dans le code du peuple Juif les règles de leurs tribunaux.

Mais si on voulait suivre les loix matrimoniales des

Hébreux , il faudrait donc les suivre en tout. Il faudrait condamner à la mort celui qui approche de sa femme quand elle a ses règles , & se soumettre à beaucoup de commandemens qui ne sont faits ni pour nos climats , ni pour nos mœurs , ni pour la loi nouvelle.

Ce n'est-là que la moindre partie de l'abus où l'on se jetait en jugeant le mariage de *Henri* par le lévitique. On se dissimulait que dans ces mêmes livres , où DIEU semble , selon nos faibles lumières , commander quelquefois les contraires pour exercer l'obéissance humaine , il était non-seulement permis par le deutéronome , mais ordonné d'épouser la veuve de son frère quand elle n'avait point d'enfans ; que la veuve était en droit de sommer son beau-frère d'exécuter cette loi ; & que sur son refus elle devait lui jeter un soulier à la tête.

On oubliait encor que les loix juivès permettaient à un frère d'épouser sa propre sœur ; témoin la *Thamar* , fille de *David* , qui avant d'être violée par son frère *Ammon* , lui dit en propres mots , *Mon frère , ne me faites pas des sottises , vous passeriez pour un fou : demandez-moi en mariage à mon père , il ne vous refusera pas.* C'est ainsi que les loix sont presque toujours contradictoires. Mais il était plus contradictoire encor de vouloir gouverner l'isle d'Angleterre par les coutumes de la Judée.

C'était un spectacle curieux & rare , de voir d'un côté le roi d'Angleterre solliciter les universités de l'Europe d'être favorables à son amour , de l'autre l'empereur presser leurs décisions en faveur de sa tante , & le roi de France au milieu d'eux soutenir la loi du lévitique contre celle du deutéronome , pour rendre *Charles-Quint* & *Henri VIII.* irréconciliables. L'empereur donnait des bénéfices aux docteurs Italiens qui écrivaient sur la validité du mariage de *Catherine* : *Henri VIII.* payait par-tout les avis des docteurs qui se déclaraient pour lui. Le tems a découvert ces mystères : on a vu dans les

comptes d'un agent secret de ce roi nommé *Crouk* : *A un religieux servir un écu , à deux de l'observance deux écus , au prieur de St. Jean quinze écus , au prédicateur Jean Marino vingt écus.* On voit que le prix était différent selon le crédit du suffrage. Cet acheteur de décisions théologiques s'excusait en protestant qu'il n'avait jamais marchandé , & que jamais il n'avait donné l'argent qu'après la signature. Enfin les universités de France & sur-tout la sorbonne , décidèrent que le mariage de *Henri* avec *Catherine d'Arragon* n'était point légitime , & que le pape n'avait pas le droit de dispenser de la loi du lévitique.

Les agens de *Henri VIII.* allèrent jusqu'à se munir des suffrages des rabbins : ceux-ci avouèrent qu'à la vérité le deutéronome ordonnait qu'on épousât la veuve de son frère ; mais ils dirent que cette loi n'était que pour la Palestine , & que le lévitique devait être observé en Angleterre. Les universités & les rabbins des pays Autrichiens pensaient tout autrement ; mais *Henri* ne les consulta pas.

Muni des approbations qui ne lui avaient pas coûté cher , pressé par sa maîtresse , lassé des subterfuges du pape , soutenu de son clergé , autorisé par les universités & maître de son parlement , encouragé encor par *François I.* il fait casser son mariage par une sentence de *Cranmer* archevêque de Cantorberi. La reine ayant soutenu ses droits avec fermeté , mais avec modestie , & ayant décliné cette juridiction sans donner des armes contre elle par des plaintes trop amères , retirée à la campagne , laissa son lit & son trône à sa rivale. Cette maîtresse déjà grosse de deux mois quand elle fut déclarée femme & reine , fit son entrée dans Londres avec une pompe autant au dessus de la magnificence ordinaire , que sa fortune passée était au dessous de sa dignité présente.

Le pape *Clément VII.* ne put alors se dispenser d'accorder à *Charles-Quint* outragé , & aux prérogatives du S. Siège , une bulle contre *Henri VIII.* Mais le pape par

cette bulle perdit le royaume d'Angleterre. *Henri* presque au même tems se fait déclarer par son clergé chef suprême de l'église anglaise. Son parlement lui confirme ce titre, & abolit toute l'autorité du pape, ses annates, son dernier de *S. Pierre*, les provisions des bénéfices. Les peuples prêtèrent avec algresse un nouveau serment au roi, qu'on appella *le serment de suprématie*. Tout le crédit du pape si puissant pendant tant de siècles, tomba en un instant sans contradiction, malgré le désespoir des ordres religieux.

Ceux qui prétendaient que dans un grand royaume on ne pouvait rompre avec le pape sans danger, virent qu'un seul coup pouvait renverser ce colosse vénérable, dont la tête était d'or, & dont les pieds étaient d'argile. En effet les droits par lesquels la cour de Rome avait vexé long-tems les Anglais n'étaient fondés que sur ce qu'on voulait bien être rançonné; & dès qu'on ne voulut plus l'être, on sentit qu'un pouvoir qui n'est pas fondé sur la force, n'est rien par lui-même.

Le roi se fit donner par son parlement les annates que prenaient les papes. Il créa fix évêchés nouveaux; il fit faire en son nom la visite des couvens. On voit encor les procès-verbaux de quelques débauches scandaleuses, qu'on eut soin d'exagérer; de quelques faux miracles, dont on grossit le nombre; de reliques supposées, dont on se servait dans plus d'un couvent pour exciter la piété & pour attirer les offrandes. On brûla dans le marché de Londres plusieurs statues de bois que des moines faisaient mouvoir par des ressorts.

Mais parmi ces instrumens de fraude, le peuple ne vit qu'avec un horreur douloureuse brûler les cendres de *St. Thomas de Cantorberi*, que l'Angleterre révérait. Le roi s'en appropria la châsse enrichie de pierreries. S'il reprochait aux moines leurs extorsions, il les mettait bien en droit de l'accuser de rapine. Tous les couvens furent supprimés. On assigna des retraites aux vieux re-

ligieux qui ne pouvaient retourner dans le monde, une pension aux autres. Leurs rentes furent mises dans la main du roi. Il y avait au calcul de *Burnet*, pour cent soixante mille livres sterlings de revenu. Le mobilier, l'argent comptant étaient considérables. *Henri* de ces deux dépouilles fonda ses six nouveaux évêchés, & un collège, récompensa quelques serviteurs, & convertit le reste à son usage.

Ce même roi, qui avait soutenu de sa plume l'autorité du pape contre *Luther*, devenait ainsi un ennemi irréconciliable de Rome. Mais ce zèle, qu'il avait si hautement montré contre les opinions de cet hérésiarque réformateur, fut une des raisons qui le retinrent sur le dogme, quand il eut changé la discipline.

Il voulut bien être le rival du pape, mais non pas *luthérien* ou *sacramentaire*. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il fit lire l'écriture en langue vulgaire, mais il ne voulut pas qu'on allât plus avant. Ce fut un crime capital de croire au pape; c'en fut un d'être protestant. Il fit brûler dans la même place ceux qui parlaient pour le pontife, & ceux qui se déclaraient de la réforme d'Allemagne.

Le célèbre *Morus* qui avait été grand chancelier, & un évêque nommé *Fisher*, qui refusèrent de prêter le serment de suprématie, c'est-à-dire de reconnaître *Henri VIII.* pour le pape d'Angleterre, furent condamnés par le parlement à perdre la tête, selon la rigueur de la loi nouvellement portée; car c'était toujours avec le glaive de la loi que *Henri VIII.* faisait périr quiconque résistait.

Presque tous les historiens, & sur-tout ceux de la communion romaine, se sont accordés à regarder ce *Thomas More* ou *Morus*, comme un homme vertueux, comme une victime des loix, comme un sage rempli de clémence, & de bonté ainsi que de doctrine. Mais

la vérité est, que c'était un superstitieux & un barbare persécuteur. Il avait, un an avant son supplice, fait venir chez lui un avocat nommé *Bainham*, accusé de favoriser les opinions des luthériens, & l'ayant fait battre de verges en sa présence, l'ayant ensuite fait conduire à la tour, où il fut témoin des tortures qu'il lui fit subir, il l'avait enfin fait brûler vif dans la place de Shmitfield. Plusieurs autres malheureux avaient péri dans les flammes par des arrêts principalement émanés de ce chancelier qu'on nous peint comme un homme si doux & si tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il méritait le dernier supplice, & non pas pour avoir nié la nouvelle suprématie de *Henri VIII*. Il mourut en plaisantant. Il eût mieux valu avoir un caractère plus sérieux & moins barbare.

Le pape *Paul III*. successeur de *Clément VII*. crut sauver la vie à l'évêque *Fisher*, pendant qu'on instruisait son procès, en lui envoyant le chapeau de cardinal. Il ne fit que donner au roi le plaisir de faire périr un cardinal sur l'échaffaut. La tête du cardinal *Polus*, ou de *la Fole*, qui était à Rome, fut mise à prix. Le roi fit périr par la main du bourreau la mère de ce cardinal, sans respecter ni la vieillesse, ni le sang royal dont elle était, & tout cela parce qu'on lui contestait sa qualité de pape Anglais.

Un jour le roi sachant qu'il y avait à Londres un sacramentaire assez habile nommé *Lambert*, voulut se donner la gloire de disputer contre lui dans une grande assemblée convoquée à Westminster. La fin de la dispute fut, que le roi lui donna le choix d'être de son avis, ou d'être pendu. *Lambert* eut le courage de choisir le dernier parti, & le roi eut la lâche cruauté de le faire exécuter. Les évêques d'Angleterre étaient encor catholiques en renonçant à la juridiction du pape : & ils étaient si animés contre les hérétiques, que lorsqu'ils les avaient condamnés au feu, ils accordaient quarante

jours d'indulgence à quiconque apportait du bois au bucher.

Tous ces meurtres se faisaient par arrêts du parlement. Ce masque de justice, plus odieux peut-être que l'oppression qui brave les loix, fut pourtant ce qui prévint les guerres civiles. Il n'y eut que quelques séditions dans les provinces. Londres tremblante fut tranquille; tant *Henri VIII.* adroit & terrible avait su se rendre absolu.

Sa volonté faisait toutes les loix; & ces loix, par lesquelles on jugeait les hommes, étaient si imparfaites, qu'on pouvait alors condamner à mort un accusé sans avoir deux témoins contre lui. Ce ne fut que sous le règne d'*Edouard VI.* que les Anglais décernèrent, à l'exemple des autres nations, qu'il faut deux témoins pour faire condamner un coupable.

Anne de Boulen jouissait de son triomphe à l'ombre de l'autorité du roi. On prétend que les partisans secrets de Rome conjurèrent sa perte, dans l'espérance que si le roi se séparait d'elle, la fille de *Catherine d'Espagne* hériterait du royaume, & rétablirait la religion abolie pour sa rivale. Le complot réussit au-delà de ce qu'on espérait. Le roi amoureux de *Jeanne de Seymour*, fille d'honneur de la reine, reçut avidement ce qu'on lui dit contre sa femme. Toutes ses passions étaient extrêmes: il ne craignit point la honte d'accuser son épouse d'adultère dans la chambre des pairs. Ce parlement, qui ne fut jamais que l'instrument des passions du roi, condamna la reine au supplice, sur des indices si légers, qu'un citoyen qui se brouillerait avec sa femme pour si peu de chose, passerait pour un homme injuste. On fit trancher la tête à son frère, qu'on supposait avoir commis un inceste avec elle, sans qu'on en eût la moindre preuve. On fit mourir deux hommes qui lui avaient dit un jour de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, & qu'une reine vertueuse peut entendre

quand l'enjouement de son esprit permet quelque liberté à ses courtisans. On pendit un musicien qu'on avait engagé à déposer qu'il avait eu ses faveurs, & qui ne lui fut jamais confronté. La lettre que cette malheureuse reine écrivit à son mari avant d'aller à l'échaffaut, paraît un grand témoignage de son innocence, & de son courage. *Vous m'avez toujours élevée, dit-elle; de simple demoiselle vous me fîtes marquise, de marquise reine, & de reine vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Enfin *Anne de Boulen* passa du trône à l'échaffaut par la jalousie d'un mari qui ne l'aimait plus. Ce ne fut pas la vingtième tête couronnée qui périt tragiquement en Angleterre, mais ce fut la première qui mourut de la main du bourreau. Le tyran (on ne peut lui donner un autre nom) fit encor un divorce avec sa femme avant de la faire mourir & par-là déclara bâtarde sa fille *Elizabeth*, comme il avait déclaré bâtarde sa première fille *Marie*.

Dès le lendemain même de l'exécution de la reine, il épousa *Jeanne de Seymour*, qui mourut l'année suivante, après lui avoir donné un fils.

Henri passe bientôt à de nouvelles noces avec *Anne de Clèves*, séduit par un portrait que le fameux peintre *Holbens* avait fait de cette princesse. Mais quand il la vit, il la trouva si différente de ce portrait, qu'au bout de six mois il se résolut à un troisième divorce. Il dit à son clergé qu'en épousant *Anne de Clèves*, il n'avait pas donné un consentement intérieur à son mariage. On ne peut avoir l'audace d'alléguer une telle raison que quand on est sûr que ceux à qui on la donne, auront la lâcheté de la trouver bonne. Les bornes de la justice & de la honte étaient passées depuis long-tems. Le clergé & le parlement donnèrent la sentence de divorce. Il épousa une cinquième femme: c'est *Catherine Howard*, l'une de ses sujettes. Tout autre se fût lassé d'exposer sans cesse au public la honte vraie ou fausse de sa maison.

Mais *Henri* ayant appris que la reine avant son mariage avait eu des amans, fit encor trancher la tête à cette reine pour une faute passée qu'il devait ignorer, & qui ne méritait pas la mort, lorsqu'elle fut commise.

Souillé de trois divorces & du sang de deux épouses, il fit porter une loi, dont la honte, la cruauté, le ridicule, l'impossibilité dans l'exécution sont égales; c'est que tout homme qui sera instruit d'une galanterie de la reine, doit l'accuser sous peine de haute trahison; & que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, & n'est pas vierge, doit le déclarer sous la même peine.

La plaisanterie (si on pouvait plaisanter dans une telle cour) disait qu'il fallait que le roi épousât une veuve. Aussi en épousa-t-il une dans la personne de *Catherine Parr*, sa sixième femme. Elle fut prête de subir le sort d'*Anne de Boulen* & de *Catherine Howard*, non pour ses galanteries, mais parce qu'elle fut quelquefois d'un autre avis que le roi sur les matières de théologie.

Quelques souverains qui ont changé la religion de leurs états, ont été des tyrans, parce que la contradiction & la révolte font naître la cruauté. *Henri VIII.* était cruel par son caractère; tyran dans le gouvernement, dans la religion, dans sa famille. Il mourut dans son lit; & *Henri VI.* le plus doux des princes, avait été détrôné, emprisonné, assassiné.

On vit dans sa dernière maladie un effet singulier du pouvoir qu'ont les loix en Angleterre jusqu'à ce qu'elles soient abrogées, & combien on s'est tenu dans tous les tems à la lettre plutôt qu'à l'esprit de ces loix. Personne n'osait avertir *Henri* de sa fin prochaine, parce qu'il avait fait statuer quelques années auparavant par le parlement, que c'était un crime de haute trahison de prédire la mort du souverain. Cette loi, aussi cruelle, qu'inepte, ne pouvait être fondée sur les troubles que la succession entraînerait, puisque cette succession était réglée en faveur du prince *Edouard*: elle n'était que le

fruit

fruit de la tyrannie de *Henri VIII.* de sa crainte de la mort, & de l'opinion où les peuples étaient encor, qu'il y a un art de connaître l'avenir.

CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Suite de la religion d'Angleterre.

SOUS le barbare & capricieux *Henri VIII.* les Anglais ne savaient encor de quelle religion ils devaient être. Le luthéranisme, le puritanisme, l'ancienne religion romaine partageaient & troublaient les esprits que la raison n'éclairait pas encor. Ce conflit d'opinions & de cultes bouleversait les têtes, s'il ne subvertissait pas l'état. Chacun examinait, chacun raisonnait, & ce furent les premières semences de cette philosophie hardie, qui se déploya long-tems après sous *Charles II.* & sous ses successeurs.

Déjà même quoique le scepticisme eût peu de partisans en Angleterre, qu'on ne disputât que pour savoir sous quel maître on devait s'égarer, il y eut dans le grand parlement convoqué par *Henri*, des esprits mâles qui déclarèrent hautement, qu'il ne fallait croire ni à l'église de Rome ni aux sectes de *Luther* & de *Zuingle*. Le célèbre lord *Herbert* nous a conservé le discours plus hardi d'un membre du parlement, lequel en 1529, déclara que la prodigieuse multitude d'opinions théologiques qui s'étaient combattues dans tous les tems, mettait les hommes dans la nécessité de n'en croire aucune, & que la seule religion nécessaire était de croire en DIEU, & d'être juste. On l'écouta, on ne murmura pas, & on resta dans l'incertitude.

Sous le règne du jeune *Edouard VI.* fils de *Henri VIII.* & de *Jeanne Seymour*, les Anglais furent protestans,
Essai sur les mœurs. Tom. III. M

parce que le prince & son conseil le furent, & que l'esprit de réforme avait jeté par-tout des racines. Cette église était alors un mélange de *sacramentaires* & de *luthériens*; mais personne ne fut persécuté pour sa foi, hors deux pauvres femmes anabaptistes, que l'archevêque de Cantorberi *Cranmer*, qui était luthérien, s'obstina à faire brûler, ne prévoyant pas qu'un jour il périrait par le même supplice. Le jeune roi ne voulait pas consentir à l'arrêt porté contre une de ces infortunées : il résista longtemps ; il signa en pleurant. Ce n'était pas assez de verser des larmes, il fallait ne pas signer : mais il n'était âgé que de quatorze ans, & ne pouvait avoir de volonté ferme, ni dans le mal, ni dans le bien.

Ceux que l'on appelait alors anabaptistes en Angleterre, sont les pères de ces quakers pacifiques, dont la religion a été tant tournée en ridicule, & dont on a été forcé de respecter les mœurs. Ils ressemblaient très-peu par les dogmes, & encor moins par leur conduite, à ces anabaptistes d'Allemagne, ramas d'hommes rustiques & féroces que nous avons vus pousser les fureurs d'un fanatisme sauvage aussi loin que peut aller la nature humaine abandonnée à elle-même. Les anabaptistes Anglais n'avaient point encor de corps de doctrine arrêté ; aucune secte établie populairement n'en peut jamais avoir qu'à la longue : mais ce qui est très-extraordinaire, c'est que se croyant chrétiens, & ne se piquant nullement de philosophie, ils n'étaient réellement que des déistes ; car ils ne reconnaissaient JESUS-CHRIST que comme un homme à qui DIEU avait daigné donner des lumières plus pures qu'à ses contemporains. Les plus savans d'entr'eux prétendaient que le terme de FILS DE DIEU ne signifie chez les Hébreux qu'*homme de bien*, comme *fils de Satan* ou de *Bélicial* ne veut dire que *méchante homme*. La plupart des dogmes, disaient-ils, qu'on a tirés de l'écriture, sont des subtilités de philosophie dont on a enveloppé des vérités simples & naturelles. Ils ne recon-

naïssaient ni l'histoire de la chute de l'homme, ni le mystère de la sainte trinité, ni par conséquent celui de l'incarnation. Le baptême des enfans était absolument rejeté chez eux; ils en conféraient un nouveau aux adultes: plusieurs même ne regardaient le baptême que comme une ancienne ablution orientale adoptée par les Juifs, renouvelée par *St. Jean-Baptiste*, & que le CHRIST ne mit jamais en usage avec aucun de ses disciples. C'est en cela sur-tout qu'ils ressemblèrent le plus aux quakers qui sont venus après eux, & c'est principalement leur aversion pour le baptême des enfans qui leur fit donner par le peuple le nom d'*anabaptistes*. Il pensaient suivre l'évangile à la lettre; & en mourant pour leur secte, ils croyaient mourir pour le christianisme; bien différens en cela des théistes ou déistes, qui établirent plus que jamais leurs opinions secrètes au milieu de tant de sectes publiques.

Ceux-ci plus attachés à *Platon* qu'à JESUS-CHRIST, plus philosophes que chrétiens, fatigués de tant disputes malheureuses, rejetèrent témérairement la révélation divine dont les hommes avaient trop abusé, & l'autorité ecclésiastique dont on avait encor abusé davantage. Ils étaient répandus dans toute l'Europe, & sont multipliés depuis à un excès prodigieux, mais sans jamais établir ni secte ni société, sans s'élever contre aucune puissance. C'est la seule religion sur la terre qui n'ait jamais eu d'assemblée, celle dans laquelle on a le moins écrit, celle qui a été la plus paisible; elle s'est étendue par-tout sans aucune communication. Composée originairement de philosophes, qui en suivant trop leurs lumières naturelles, & sans s'instruire mutuellement, se sont tous égarés d'une manière uniforme; passant ensuite dans l'ordre mitoyen de ceux qui vivent dans le loisir attaché à une fortune bornée, elle est montée depuis chez les grands de tous les pays, & elle a rarement descendu chez le peuple. L'Angleterre a été de tous les pays du monde celui où

cette religion, ou plutôt cette philosophie, a jeté avec le tems les racines les plus profondes & les plus étendues. Elle y a pénétré même chez quelques artisans & jusques dans les campagnes. Le peuple de cette isle est le seul qui ait commencé à penser par lui-même ; mais le nombre de ces philosophes agrestes est très-petit, & le sera toujours : le travail des mains ne s'accorde point avec le raisonnement, & le commun peuple en général n'use ni n'abuse guère de son esprit.

Un athéisme funeste, qui est le contraire du théisme, naquit encor dans presque toute l'Europe de ces divisions théologiques. On prétend qu'alors il y avait plus d'athées en Italie qu'ailleurs. Ce ne furent pas les querelles de doctrine qui conduisirent les philosophes Italiens à cet excès ; ce furent les désordres dans lesquels presque toutes les cours & celle de Rome étaient tombées. Si on lit avec attention plusieurs écrits italiens de ces tems-là, on verra que leurs auteurs trop frappés du débordement des crimes dont ils parlaient, ne reconnaissaient point l'être suprême dont la providence permet ces crimes, & pensaient comme *Lucrèce* pensait dans des tems non moins malheureux. Cette opinion pernicieuse s'établit chez les grands en Angleterre & en France ; elle eut peu de cours dans l'Allemagne & dans le Nord, & il n'est pas à craindre qu'elle fasse jamais de grands progrès. La vraie philosophie, la morale, l'intérêt de la société l'ont presque anéantie ; mais alors elle s'établissait par les guerres de religion ; & des chefs de parti devenus athées conduisaient une multitude d'enthousiastes.

Edouard VI. mourut dans ces tems funestes, n'ayant encor pu donner que des espérances. Il avait déclaré en mourant héritière du royaume, sa cousine *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VIII.* au préjudice de *Marie* sa sœur, fille de *Henri VIII.* & de *Catherine d'Espagne*. *Jeanne Gray* fut proclamée à Londres ; mais le parti & le droit de *Marie* l'emportèrent. A peine y eut-il une

guerre. *Marie* enferma sa rivale dans la Tour avec la princesse *Elisabeth*, qui régna depuis avec tant de gloire.

Beaucoup plus de sang fut répandu par les bourreaux que par les soldats. Le père, le beau-père, l'époux de *Jeanne Gray*, elle-même enfin, furent condamnés à perdre la tête. Voilà la troisième reine expirant en Angleterre par le dernier supplice. Elle n'avait que dix-sept ans. On l'avait forcée à recevoir la couronne. Tout parlait en sa faveur ; & *Marie* devait craindre l'exemple trop fréquent de passer du trône à l'échaffaut. Mais rien ne la retint ; elle était aussi cruelle que *Henri VIII*. Sombre & tranquille dans ses barbaries , autant que *Henri* son père était emporté, elle eut un autre genre de tyrannie.

Attachée à la communion romaine, toujours irritée du divorce de sa mère, elle commença par convoquer à force d'adresse & d'argent, une chambre des communes toute catholique. Les pairs qui pour la plupart n'avaient de religion que celle du prince, ne furent pas difficiles à gagner. Il arriva en matière de religion ce qu'on avait vu en politique dans les guerres de la *rose blanche*, & de la *rose rouge*. Le parlement avait condamné tour-à-tour les *Yorcks* & les *Lancastres*. Il poursuivit sous *Henri VIII*. les protestans ; il les encouragea sous *Edouard VI* ; il les brûla sous *Marie*. On a souvent demandé pourquoi ce supplice horrible du feu est chez les chrétiens le châtement de ceux qui ne pensent pas comme l'église dominante, tandis que les plus grands crimes sont punis d'une mort plus douce ? L'évêque *Brunet* en donne pour raison, que comme on croyait les hérétiques condamnés à être brûlés éternellement dans l'enfer, quoique leurs corps n'y fussent point avant la résurrection, on pensait imiter la justice divine en brûlant leurs corps sur la terre.

L'archevêque de Cantorbéri, *Cranmer*, qui avait beaucoup servi *Henri VIII*. dans son divorce, ne fut pas

condamné pour ce dangereux service, mais pour être protestant. Il eut la faiblesse d'abjurer ; & *Marie* eut la satisfaction de le faire brûler, après l'avoir déshonoré. Ce primat du royaume reprit son courage sur le bûcher. Il déclara qu'il mourait protestant, fit réellement ce qu'on a écrit, & probablement ce qu'on a feint de *Mutius Scævola*. Il plongea d'abord dans les flammes la main qui avait signé l'abjuration, & n'élança son corps dans le bûcher, que quand sa main fut tombée. Action aussi intrépide & plus louable que celle qu'on attribue à *Mutius*. L'Anglais se punissait d'avoir succombé à ce qui lui paraissait une faiblesse, & le Romain d'avoir manqué un assassinat.

On compte environ huit cents personnes livrées aux flammes sous *Marie*. Une femme grosse accoucha dans le bûcher même. Quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu. Le juge catholique l'y fit rejeter. En lisant ces actions abominables, croit-on être né parmi des hommes, ou parmi ces êtres qui nous sont représentés dans un gouffre de supplices, acharnés à y plonger le genre humain ?

De tous ceux que *Marie* fit exécuter vifs dans les flammes, il n'y en eut aucun qui fut accusé de révolte. La religion faisait tout. On laisse aux Juifs l'exercice de leur loi ; on leur donne des privilèges ; & les chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrétiens qui diffèrent d'eux sur quelques articles !

Marie mourut paisible, mais méprisée de son mari *Philippe II.* & de ses sujets, qui lui reprochent encor la perte de Calais, laissant enfin une mémoire odieuse dans l'esprit de quiconque n'a pas l'âme d'un persécuteur.

A *Marie* catholique succéda *Elizabeth* protestante. Le parlement fut protestant ; la nation entière le devint, & l'est encor. Alors la religion fut fixée. La liturgie qu'on avait ébauchée sous *Edouard VI.* fut établie telle

qu'elle est aujourd'hui ; la hiérarchie Romaine conservée avec bien moins de cérémonies que chez les catholiques , & un peu plus que chez les luthériens ; la confession permise & non ordonnée ; la croyance que DIEU est dans l'eucharistie sans transsubstantiation ; c'est en général ce qui constitue la religion anglicane. La politique exigeait que la suprématie restât à la couronne. Une femme fut donc chef de l'église.

Cette femme avait plus d'esprit , & un meilleur esprit que *Henri VIII.* son père , & que *Marie* sa sœur. Elle évita la persécution autant qu'ils l'avaient excitée. Comme elle vit à son avènement que les prédicateurs des deux partis étaient en chaire les trompettes de la discorde , elle ordonna qu'on ne prêchât de six mois sans une permission expresse signée d'elle , afin de préparer les esprits à la paix. Cette précaution nouvelle content ceux qui croyaient avoir le droit , & qui pouvaient avoir le talent d'émouvoir le peuple. Personne ne fut persécuté , ni même recherché pour sa croyance ; mais on poursuivait sévèrement selon la loi ceux qui violaient la loi & qui troublaient l'état. Ce grand principe si long-tems méconnu s'établit alors en Angleterre dans les esprits , que c'est à DIEU seul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire , & que c'est aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes. Vous examinerez dans la suite ce que vous devez penser d'*Elizabeth* & sur-tout ce que fut sa nation.



CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

De la religion en Ecoſſe.

LA religion n'éprouva de troubles en Ecoſſe que comme un reflux de ceux d'Angleterre. Vers l'an 1559 quelques calvinistes s'étaient d'abord infinués dans le peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi; il se met lui-même la bride qu'on lui présente, jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, & qui s'en serve à son avantage.

Les évêques catholiques ne manquèrent pas d'abord de faire condamner au feu quelques hérétiques: c'était une chose aussi en usage en Europe, que de faire périr un voleur par la corde.

Il arriva en Ecoſſe ce qui doit arriver dans tous les pays où il reste de la liberté. Le supplice d'un vieux prêtre, que l'archevêque de *St. André* avait condamné au bûcher, ayant fait beaucoup de prosélytes, ont se servit de cette liberté pour répandre plus hardiment les nouveaux dogmes, & pour s'élever contre la cruauté de l'archevêque. Plusieurs seigneurs firent en Ecoſſe, dans la minorité de la fameuse reine *Marie Stuart*, ce que firent depuis ceux de France dans la minorité de *Charles IX*. Leur ambition attisa le feu que les disputes de religion allumaient; il y eut beaucoup de sang répandu comme ailleurs. Les Ecoſſais qui étaient alors un des peuples les plus pauvres & les moins industrieux de l'Europe, auraient bien mieux fait de s'appliquer à fertiliser par leur travail leur terre ingrate & stérile, & à se procurer au moins par la pêche une subsistance qui leur manquait, que d'ensanglanter leur malheureux pays pour des opinions étrangères, & pour l'intérêt

de quelques ambitieux. Ils ajoutèrent ce nouveau malheur à celui de l'indigence où ils étaient alors.

Le reine régente mère de *Marie Stuart* crut étouffer la réforme, en faisant venir des troupes de France ; mais elle établit par cela même le changement qu'elle voulait empêcher. Le parlement d'Ecosse indigné de voir le pays rempli de soldats étrangers, obligea la régente de les renvoyer : il abolit la religion romaine, & établit la confession de foi de Genève.

Marie Stuart veuve du roi de France *François II.* princesse faible, née seulement pour l'amour, forcée par *Catherine de Médicis*, qui craignait sa beauté, de quitter la France & de retourner en Ecosse, ne retrouva qu'une contrée malheureuse divisée par le fanatisme. Vous verrez comme elle augmenta par ses faiblesses les malheurs de son pays.

Le calvinisme enfin l'a emporté en Ecosse, malgré les évêques catholiques, & ensuite malgré les évêques anglicans. Il est aujourd'hui presque aboli en France, du moins il n'y est plus toléré. Tout a été révolution depuis le seizième siècle, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Dannemarck, en Hollande, en Suisse & en France.

C H A P I T R E T R E N T I È M E .

De la religion en France, sous FRANÇOIS I. & ses successeurs.

LES Français depuis *Charles VII.* étaient regardés à Rome comme des schismatiques, à cause de la pragmatique sanction faite à Bourges, conformément aux décrets du concile de Basse, ennemi de la papauté. Le plus grand objet de cette pragmatique était l'usage des élections parmi

les ecclésiastiques , usage encourageant à la vertu & à la doctrine en de meilleurs tems , mais source de factions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits : il l'était aux esprits rigides comme un reste de la primitive église , aux universités comme récompense de leurs travaux. Les papes cependant , malgré cette pragmatique qui abolissait les annates & les autres exactions , les recevaient presque toujours. *Fromentau* nous dit , que dans les dix-sept années du règne de *Louis XII.* ils tirèrent du diocèse de Paris la somme exorbitante de trois millions trois cent mille livres numéraires de ce tems-là.

Lorsque *François I.* alla faire en 1515 ses expéditions d'Italie , brillantes au commencement comme celles de *Charles VIII.* & de *Louis XII.* & ensuite plus malheureuses encor , *Léon X.* qui s'était d'abord opposé à lui , en eut besoin , & lui fut nécessaire.

Le chancelier *Duprat* , qui fut depuis cardinal , fit avec les ministres de *Léon X.* ce fameux *concordat* , par lequel on disait que le roi & le pape se donnèrent ce qui ne leur appartenait pas. Le roi obtint la nomination des bénéfices ; & le pape eut , par un article secret , le revenu de la première année , en renonçant aux mandats , aux réserves , aux expectatives , à la prévention ; droits que Rome avait long-tems prétendus. Le pape immédiatement après la signature du concordat , se réserva les annates par une bulle. L'université de Paris , qui perdait un de ses droits , s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre. Elle fit afficher une défense d'imprimer le *concordat* du roi , & de lui obéir. Cependant les universités ne sont pas si maltraitées par cet accord du roi & du pape , puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée , & qu'elles peuvent les impétrer pendant quatre mois de l'année , Janvier , Avril , Juillet & Octobre , qu'on nomme les mois des *gradués*.

Le clergé , & sur-tout les collégiales , à qui on ôtait

le droit de nommer leurs évêques ; en murmurèrent ; l'espérance d'obtenir des bénéfices de la cour les apaisa. Le parlement , qui n'attendait pas de graces de la cour , fut inébranlable dans sa fermeté à soutenir les anciens usages , & les libertés de l'église gallicane , dont il était le conservateur ; il résista respectueusement à plusieurs lettres de jussion , & enfin forcé d'enregistrer le *concordat* , il protesta que c'était par le commandement du roi réitéré plusieurs fois.

Cependant le parlement dans ses remontrances , l'université dans ses plaintes , semblaient oublier un service essentiel que *François I.* rendait à la nation en accordant les *annates* : elles avaient été payées avant lui sur un pied exorbitant , ainsi qu'en Angleterre : il les modéra ; elles ne montent pas aujourd'hui à quatre cent mille francs année commune ; mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'*annates* à Rome.

On souhaitait au moins un concordat semblable au concordat germanique. Les Allemans , toujours jaloux de leurs droits , avaient stipulé avec *Nicolas V.* que l'élection canonique serait en vigueur dans toute l'Allemagne , qu'on ne paierait point d'annates à Rome , que seulement le pape pourrait nommer à certains canonicats pendant six mois de l'année , & que les pourvus paieraient au pape une somme dont on convint. Ces riches canonicats Allemans étaient encor un grand abus aux yeux des jurisconsultes , & cette redevance à Rome une simonie. C'était , selon eux un marché onéreux & scandaleux , de payer en Italie pour obtenir un revenu dans la Germanie & dans la Gaule. Ce trafic paraissait la honte de la religion ; & les calculateurs politiques faisaient voir que c'était une faute capitale en France d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cent mille livres , dans un tems où l'on ne regagnait pas par le commerce ce que l'on perdait par ce contrat

pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un tribut, il était odieux, comme une aumône, elle était trop forte; mais enfin, aucun accord ne s'est jamais fait que pour de l'argent. Reliques, indulgences, dispenses, bénéfices, tout a été vendu.

S'il fallait mettre ainsi la religion à l'encan, il valait mieux, sans doute, faire servir cette simonie au bien de l'état, qu'au profit d'une évêque étranger, qui par le droit de la nature & des gens, n'était pas plus autorisé à recevoir la première année du revenu d'un bénéfice en France, que la première année du revenu de la Chine & des Indes.

Cet accord alors si révoltant se fit dans le tems qui précéda la rupture du Nord entier, de l'Angleterre & de la moitié de l'Allemagne, avec le siège de Rome. Ce siège en devint bientôt plus odieux à la France, & la religion, pouvait souffrir de la haine que Rome inspirait.

Tel fut long-tems le cri de tous les magistrats, de toutes les collégiales, de toutes les universités. Ces plaintes s'aggravèrent encor, quand on vit la bulle dans laquelle le voluptueux *Léon X.* appelle la pragmatique sanction, *la dépravation du royaume de France.*

Cette insulte faite à toute une nation, dans une bulle où l'on citait *S. Paul*, & où l'on demandait de l'argent excite encor aujourd'hui l'indignation publique.

Les premières années qui suivirent le *concordat*, furent des tems de trouble dans plusieurs diocèses. Le roi nommait un évêque, les chanoines un autre; le parlement, en vertu des appels comme d'abus, jugeait en faveur du clergé. Ces disputes eussent fait naître des guerres civiles du tems du gouvernement féodal. Enfin *François I.* ôta au parlement la connaissance de ce qui concerne les évêchés & les abbayes, & l'attribua au grand conseil. Avec le tems tout fut tranquille. On s'accoutuma au *concordat*, comme s'il avait toujours existé; & les plaintes du parlement cessèrent entièrement, lors-

qu'en 1538 le roi obtint du pape *Paul III.* l'indult du chancelier & des membres du parlement ; indult par lequel ils peuvent eux-mêmes faire en petit ce que le roi fait en grand , conférer un bénéfice dans leur vie : les maîtres de requêtes eurent le même privilège.

Dans toute cette affaire , qui fit tant de peine à *François I.* il était nécessaire qu'il fût obéi , s'il voulait que *Léon X.* remplit avec lui ses engagements politiques , & l'aidât à recouvrer le duché de Milan.

On voit que l'étroite liaison qui les unit quelque tems , ne permettait pas au roi de laisser se former en France une religion contraire à la papauté. Le conseil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'état. Les politiques peuvent se tromper , en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conseil avait raison , en considérant les troubles d'Allemagne qu'il fomentait lui-même ; peut-être avait-il tort , s'il songeait à la facilité avec laquelle les rois de Suède & de Dannemarck établissaient alors le luthéranisme. Il pouvait encor regarder en arrière , & voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était par-tout introduite sans guerre civile ; dans l'empire Romain , sur un édit de *Constantin* en France par la volonté de *Clovis* ; en Angleterre par l'exemple du petit roi de Kent , nommé *Ethelbert* ; en Pologne , en Hongrie par les mêmes causes. Il n'y avait guère plus d'un siècle que le premier des *Jagellons* qui régna en Pologne s'était fait chrétien ; avait rendu toute la Lithuanie & la Samogitie chrétienne , sans que ces anciens Gépides eussent murmuré. Si les Saxons avaient été baptisés dans des ruisseaux de sang par *Charlemagne* , c'est qu'il s'agissait de les asservir , & non de les éclairer. Si on voulait jeter les yeux sur l'Asie entière , on verrait les états musulmans remplis de chrétiens & d'idolâtres également paisibles , plusieurs religions établies dans l'Inde , à la Chine & ailleurs , sans avoir jamais pris les armes. Si on remon-

taut à tous les siècles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'est pas une religion nouvelle, qui par elle-même est dangereuse & sanglante; c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette religion pour attaquer l'autorité établie. Ainsi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire : mais *François I. Henri III.* n'eurent chez eux ni princes ni seigneurs à craindre.

La cour divisée depuis sous des minorités malheureuses, était alors réunie dans une obéissance parfaite à *François I.* Aussi ce prince laissa-t-il plutôt persécuter les hérétiques qu'il ne les poursuivit. Les évêques, les parlemens allumèrent des bûchers; il ne les éteignit pas. Il les aurait éteints si son cœur n'avait pas été endurci sur les malheurs des autres autant qu'amolli par les plaisirs, il aurait du moins mitigé la peine de *Jean le Clerc*, qui fut tenaillé vif, & à qui on coupa les bras, les mamelles & le nez pour avoir parlé contre les images & contre les reliques. Il souffrit qu'on brûlat à petit feu vingt misérables accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensait sans doute tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des suppliciés pour n'avoir pas cru au pape, & l'horreur de leurs supplices font frémir; il n'en était point ému, la religion ne l'embarassait guère. Il se liguait avec les protestans d'Allemagne, & même avec les mahométans contre *Charles-Quint*; & quand les princes luthériens d'Allemagne ses alliés lui reprochèrent d'avoir fait mourir leurs frères qui n'excitaient aucun trouble en France, il rejetait tout sur les juges ordinaires.

Nous avons vu les juges d'Angleterre sous *Henri VIII.* & sous *Marie* exercer des cruautés qui font horreur. Les Français qui passent pour un peuple plus doux surpassèrent beaucoup ces barbaries faites au nom de la religion & de la justice.

Il faut savoir qu'au douzième siècle, *Pierre Valdo*,

riche marchand de Lyon, dont la piété & les erreurs donnèrent, dit-on, naissance à la secte des Vaudois, s'étant retiré avec plusieurs pauvres qu'il nourrissait dans des vallées incultes & désertes entre la Provence & le Dauphiné, il leur servit de pontife comme de père ; les instruisait dans sa secte, qui ressemblait à celle des Albigeois, de *Wiclef*, de *Jean Hus*, de *Luther*, de *Zuingle*, sur plusieurs points principaux. Ces hommes long-tems ignorés, défrichèrent ces terres stériles, & par des travaux incroyables, les rendirent propres au grain & au pâturage ; ce qui prouve combien il faut accuser notre négligence, s'il reste en France des terres incultes. Ils prirent à cens les héritages des environs, leurs peines servirent à les faire vivre & enrichirent leurs seigneurs, qui jamais ne se plaignirent d'eux. Leur nombre en deux cent cinquante ans se multiplia jusqu'à près de dix-huit mille. Ils habitèrent trente bourgs sans compter les hameaux. Tout cela était l'ouvrage de leurs mains. Point de prêtres parmi eux, point de querelles sur leur culte, point de procès, ils décidaient entr'eux leurs différends. Ceux qui allaient dans les villes voisines, étaient les seuls qui fussent qu'il y avait une messe & des évêques. Ils priaient DIEU dans leur jargon ; & un travail assidu rendait leur vie innocente. Ils jouirent pendant plus de deux siècles de cette paix, qu'il faut attribuer à la lassitude des guerres contre les Albigeois. Quand l'esprit humain s'est emporté long-tems aux dernières fureurs, il mollit vers la patience & l'indifférence : on le voit dans chaque particulier & dans les nations entières. Ces Vaudois jouissaient de ce calme, quand les réformateurs d'Allemagne & de Genève apprirent qu'ils avaient des frères. Aussi-tôt ils leur envoyèrent des ministres ; on appelait de ce nom les desservans des églises protestantes ; alors ces Vaudois furent trop connus. Les édits nouveaux contre les hérétiques les condamnaient au feu. Le parlement de Provence décerna cette peine contre dix-

neuf des principaux habitans du bourg de Mérindol , & ordonna que leurs bois seraient coupés & leurs maisons démolies. Les Vaudois effrayés députèrent vers le cardinal *Sadolet* évêque de Carpentras , qui était alors dans son évêché. Cet illustre savant, vrai philosophe, puisqu'il était humain, les reçut avec bonté & intercédâ pour eux. *Langeai*, commandant en Piémont fit surseoir l'exécution. *François I.* leur pardonna à condition qu'ils abjureraient. On n'abjure guère une religion sucée avec le lait. Leur opiniâtreté irrita le parlement Provençal composé d'esprits ardens. *Jean Meynier d'Oppede* , alors premier président, le plus emporté de tous, continua la procédure.

Les Vaudois enfin s'attroupèrent. *D'Oppede* irrité aggrava leurs fautes auprès du roi , & obtint permission d'exécuter l'arrêt suspendu cinq années entières. Il fallait des troupes pour cette exécution. *D'Oppede* & l'avocat-général *Guérin* en prirent. Il paraît évident que ces habitans trop opiniâtres, appelés par le déclamateur *Maimbourg*, une *cannaille révoltée* , n'étaient point du tout disposés à la révolte, puisqu'ils ne se défendirent pas; ils s'enfuirent de tous côtés en demandant miséricorde. Le soldat égorgea les femmes, les enfans, les vieillards qui ne purent fuir assez tôt.

D'Oppede & *Guérin*, courent de village en village. On tue tout ce qu'on rencontre : on brûle les maisons & les granges, les moissons & les arbres. On poursuit les fugitifs à la lueur de l'embrasement. Il ne restait dans le bourg fermé de Cabrières que soixante hommes & trente femmes. Ils se rendent, sous la promesse qu'on épargnera leur vie; mais à peine rendus, on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une église voisine, en sont tirées par ordre d'*Oppede*; il les enferme dans une grange, à la quelle il fait mettre le feu. On compta vingt-deux bourgs mis en cendres; & lorsque les flammes furent éteintes, la contrée auparavant florissante & peuplée, fut

fut un désert, où l'on ne voyait que des corps morts. Le peu qui échappa, se sauva vers le Piémont. *François I.* en eut horreur : l'arrêt dont il avait permis l'exécution , portait seulement la mort de dix-neuf hérétiques : *d'Oppède & Guérin* firent massacrer des milliers d'haitans. Le roi re-commanda en mourant à son fils de faire justice de cette barbarie, qui n'avait point d'exemple chez des juges de paix.

En effet *Henri II.* permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits & de ces peuples égorgés , de porter leurs plaintes au parlement de Paris. L'affaire fut plaidée. *d'Oppède* eut le crédit de paraître innocent, tout retomba sur l'avocat-général *Guérin* ; il n'y eut que cette tête qui paya le sang de cette multitude malheureuse.

Ces exécutions n'empêchaient pas le progrès du *calvinisme*. On brûlait d'un côté , & on chantait de l'autre en riant les psaumes de *Marot*, selon le génie toujours léger , & quelquefois très-cruel , de la nation Française. Toute la cour de *Marguerite* reine de Navarre & sœur de *François I.* était calviniste ; la moitié de celle du roi l'était. Ce qui avait commencé par le peuple avait passé aux grands comme il arrive toujours. On faisait secrètement des prêches : on disputait par-tout hautement. Ces querelles dont personne ne se soucie aujourd'hui ni dans Paris ni à la cour , parce quelles sont anciennes , aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les esprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appelait *la réforme*. Ce corps était toujours occupé à combattre les prétentions de l'église de Rome que l'hérésie détruisait. La liberté rigide & républicaine de quelques conseillers se plaisait encor à favoriser une secte sévère , qui condamnait les débauches de la cour. *Henri II.* mécontent de plusieurs membres de ces corps , entre un jour inopinément dans la grand'chambre , tandis qu'on délibérait sur l'adoucissement de la persécution contre les *huguenots*. Il fait arrêter cinq conseillers ;

l'un d'eux, *Anne du Bourg*, qui avait parlé avec plus de force, signa dans la bastille sa confession de foi, qui se trouva conforme en beaucoup d'articles à celle des *calvinistes* & des *luthériens*; il y avait alors une inquisiteur en France. Quoique le tribunal de l'inquisition, qui est en horreur à tous les Français, n'y fût pas établi, l'évêque de Paris, cet inquisiteur nommé *Mouchi*, & des commissaires du parlement, jugèrent & condamnèrent *du Bourg*, malgré l'ancienne loi, suivant laquelle il ne devait être jugé que par les chambres du parlement assemblées; loi toujours subsistante, toujours réclamée, & presque toujours inutile; car rien n'est si commun dans l'histoire de France que des membres du parlement, jugés ailleurs que dans le parlement. *Anne du Bourg* ne fut exécuté que sous le règne de *François II*. Le cardinal de *Lorraine*, homme qui gouvernait l'état avec violence, voulait sa mort. On pendit & on brûla dans la grève ce prêtre magistrat, esprit trop inflexible, mais juge intègre & d'une vertu reconnue.

Les martyrs font des profélytes. Le supplice d'un tel homme fit plus de réformés que les livres de *Calvin*. La sixième partie de la France était calveniste sous *François II*, comme le tiers de l'Allemagne au moins fut luthérien sous *Charles-Quint*.

Il ne restait qu'un parti à prendre : c'était d'imiter *Charles-Quint*, qui finit après bien des guerres, par laisser la liberté de conscience, & la reine *Elizabeth*, qui en protégeant la religion dominante, laissa chacun adorer DIEU suivant ses principes, pourvu qu'on fût soumis aux loix de l'état.

C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui dans tous les pays désolés autrefois par les guerres de religion, après que trop d'expériences funestes ont fait connaître combien ce parti est salutaire.

Mais pour le prendre, il faut que les loix soient affermies, & que la fureur des factions commence à se

calmer. Il n'y eut en France que des factions sanglantes depuis *François II.* jusqu'aux belles années du grand *Henri.* Dans ce tems de troubles les loix furent incon- nues ; & le fanatisme survivant encor à la guerre , affa- fina ce monarque au milieu de la paix par la main d'un furieux & d'un imbécille échappé du cloître.

M'étant fait ainsi une idée de l'état de la religion en Europe au seizième siècle, il me reste à parler des ordres religieux , qui combattaient les opinions nou- velles ; & de l'inquisition , qui s'efforçait d'exterminer les protestans.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

Des ordres religieux.

LA vie monastique qui a fait tant de bien & tant de mal , qui a été une des colonnes de la papauté , & qui a produit celui par qui la papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe , mérite une attention particulière.

Beaucoup de protestans & de gens du monde s'ima- ginent que les papes ont institué toutes ces milices dif- férentes , en habit , en chaussure , en nourriture , en occupations , en règle , pour être dans tous les états de la chrétienté les armées du St. Siège. Il est vrai que les papes les ont mises en usage , mais ils ne les ont point inventées.

Il y eut chez les peuples de l'Orient , dans la plus haute antiquité , des hommes qui se retiraient de la foule pour vivre ensemble dans la retraite. Les Perses , les Egyp- tiens , les Indiens sur-tout , eurent des communautés de cénobites , indépendamment de ceux qui étaient destinés au culte des autels. C'est des Indiens que nous viennent ces prodigieuses austérités , ces sacrifices & ces tourmens

volontaires auxquels les hommes se condamnent , dans la persuasion que la divinité se plaît aux souffrances des hommes. L'Europe en cela ne fut que l'imitatrice de l'Inde. L'imagination ardente & sombre des Orientaux s'est portée beaucoup plus loin que la nôtre. On ne voit point de moines chez les Grecs & chez les Romains. Tous les collèges des prêtres desservaient leurs temples, auxquels ils étaient attachés. La vie monastique était inconnue à ces peuples. Les Juifs eurent leurs esséniens & leurs thérapeutes. Les chrétiens les imitèrent.

St. Basile au commencement du quatrième siècle , dans une province barbare vers la mer Noire , établit sa règle suivie de tous les moines de l'Orient : il imagina les trois vœux , auxquels les solitaires se soumirent tous. *St. Benoît* ou *Benoit* , donna la sienne au sixième siècle , & fut le patriarche des cénobites de l'Occident.

Ce fut long-tems une consolation pour le genre-humain , qu'il eût de ces asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement Goth & Vandale. Presque tout ce qui n'était pas seigneur de château , était esclave : on échappait dans la douceur des cloîtres à la tyrannie & à la guerre. Les loix féodales de l'Occident ne permettaient pas à la vérité qu'un esclave fût reçu moine sans le consentement du seigneur ; mais les couvens savaient éluder la loi. Le peu de connaissances qui restait chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent quelques livres. Peu-à-peu il sortit des cloîtres plusieurs inventions utiles. D'ailleurs ces religieux cultivaient la terre , chantaient les louanges de DIEU , vivaient sobrement , étaient hospitaliers ? leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces tems de barbarie. On se plaignit que bientôt après les richesses corrompirent ce que la vertu avait institué. Il fallut des réformes. Chaque siècle produisit en tout pays des hommes animés par l'exemple de

St. Benoît, qui tous voulurent être fondateurs de congrégations nouvelles.

L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme , & se mêle , sans qu'on s'en apperçoive , à la piété la plus austère. Entrer dans l'ordre ancien de *St. Benoît*, ou de *St. Basile*, c'était se faire sujet ; créer un nouvel institut, c'était se faire un empire. De là cette multitude de clers, de chanoines réguliers, de religieux, & de religieuses. Quiconque a voulu fonder un ordre, a été bien reçu des papes, parce qu'ils ont été tous immédiatement soumis au St. Siège, & soustraits autant qu'on l'a pu à la domination de leurs évêques. La plus part de leurs généraux résident à Rome comme dans le centre de la chrétienté, & de cette capitale ils envoient au bout du monde les ordres que le pontife leur donne.

Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il s'en est peu fallu que le pontificat Romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier avilissement qui manquait à Rome ne fut pas à craindre lorsque *Grégoire I.* dans l'an 590 fut élu pape par le clergé & par le peuple. Il est vrai qu'auparavant il avait été bénédictin, mais il y avait long-tems qu'il était sorti du cloître. Les Romains depuis s'accoutumèrent à voir des moines sur la chaire papale ; elle fut remplie par des dominicains & par des franciscains au treizième siècle, & il y en eut beaucoup au quinzisième. Les cardinaux dans ces tems de trouble, d'ignorance, de fausse science & de barbarie, avaient ravi au clergé & au peuple Romain le droit d'élire leur évêque. Si ces moines papes avaient osé mettre seulement dans le collège des cardinaux les deux tiers de moines, le pontificat restait pour jamais entre leurs mains ; les moines alors auraient gouverné despotiquement toute la chrétienté catholique ; tous les rois auraient été exposés à l'excès de l'opprobre. Les cardinaux n'ont paru sentir ce danger que vers la fin du seizième siècle, sous le pontificat du cordelier *Sixte-*

Quint. Ce n'est que dans ce tems qu'ils ont pris la résolution de ne donner le chapeau de cardinal qu'à très-peu de moines, & de n'en élire aucun pour pape.

Tous les états chrétiens étaient inondés, au commencement du seizième siècle, de citoyens devenus étrangers dans leur patrie & sujets du pape. Un autre abus, c'est que ces familles immenses se perpétuent aux dépens de la race humaine. On peut assurer qu'avant que la moitié de l'Europe eût aboli les cloîtres, ils renfermaient plus de cinq cent mille personnes. Il y a des campagnes dépeuplées : les colonies du nouveau-monde manquent d'habitans : le fléau de la guerre emporte tous les jours trop de citoyens. Si le but de tout législateur est la multiplication des sujets, c'est aller sans doute contre ce grand principe, que de trop encourager cette multitude d'hommes & de femmes que perd chaque état, & qui s'engagent par serment, autant qu'il est en eux à la destruction de l'espèce humaine. Il serait à souhaiter qu'il y eût des retraites douces pour la vieillesse ; mais ce seul institut nécessaire, est le seul qui ait été oublié. C'est l'extrême jeunesse qui peuple les cloîtres : c'est dans un âge où il n'est permis nulle part de jouir de ses biens, qu'il est permis de disposer de sa liberté pour jamais.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus. Il n'est guère encor de monastère qui ne renferme des ames admirables, qui font honneur à la nature humaine. Trop d'écrivains se sont plu à rechercher les désordres & les vices dont furent souillés quelquefois ces asiles de la piété. Il est certain que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, & que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères ; mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. Nul état n'a toujours été pur. Il faut n'envisager ici que le bien général de la société. Il faut plaindre mille talens ensevelis, & des vertus sté-

riles qui eussent été utiles au monde. Le petit nombre des cloîtres fit d'abord beaucoup de bien. Ce petit nombre proportionné à l'étendue de chaque état eût été respectable. Le grand nombre les avilit, ainsi que les prêtres, qui autrefois presque égaux aux évêques, sont maintenant à leur égard ce qu'est le peuple en comparaison des princes.

Il est vrai qu'entre les anciens moines noirs & les nouveaux moines blancs, il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle des factions vertes & bleues dans l'empire Romain; mais elle ne causa pas les mêmes séditions.

Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puissance & de leurs richesses, ils n'entrèrent guère au seizième siècle dans les disputes scholastiques; ils regardaient les autres moines, comme l'ancienne noblesse voit la nouvelle. Ceux de Clugny, de Cîteaux, de Clervaux & beaucoup d'autres étaient des rejetons de la souche de *St. Benoît*, & n'étaient du tems de *Luther* connus que par leur opulence. Les riches abbayes d'Allemagne, tranquilles dans leurs états, ne se mêlaient pas de controverse, & les bénédictins de Paris n'avaient pas encor employé leur loisir à ces savantes recherches qui leur ont donné tant de réputation.

Les carmes transplantés de la Palestine en Europe au cinquième siècle étaient contens, pourvu qu'on crût qu'*Elie* était leur fondateur.

L'ordre des chartreux établi à Grenoble à la fin du onzième siècle, seul ordre ancien, qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre; trop riche à la vérité pour des hommes séparés du siècle, mais malgré ces richesses, consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude; tranquilles sur la terre au milieu de tant d'agitations dont le bruit venait à peine jusqu'à eux, & ne connaissant les souverains que

par les prières où leurs noms sont inférés. Heureux , si des vertus si pures & si persévérantes avaient pu être utiles au monde !

Les prémontrés que *St. Norbert* fonda en 1120 ne faisaient pas beaucoup de bruit , & n'en valaient que mieux.

Les franciscains étaient les plus nombreux & les plus agissans. *François d'Assise* qui les fonda vers l'an 1210 était l'homme de la plus grande simplicité & du plus prodigieux enthousiasme ; c'était l'esprit du tems , c'était en partie celui de la populace des croisés ; c'était celui des Vaudois & des Albigeois. Il trouva beaucoup d'hommes de sa trempe , & se les associa. Les guerres des croisades nous ont déjà fait voir un grand exemple de son zèle , & de celui de ses compagnons , quand il alla proposer au sultan d'Egypte de se faire chrétien ; & que frère *Giles* prêcha si obstinément dans Maroc.

Jamais les égaremens de l'esprit n'ont été poussés plus loin que dans le livre *des conformités de François avec le Christ*, écrit de son tems , augmenté depuis , recueilli & imprimé enfin au commencement du seizième siècle par un cordelier nommé *Barthelemi Albici*. On regarde dans ce livre le CHRIST comme percurseur de *François*. C'est-là qu'on trouve l'histoire de la femme de neige que *François* fit de ses mains ; celle d'un loup enragé qu'il guérit miraculeusement , & auquel il fit promettre de ne plus manger de moutons ; celle d'un cordelier devenu évêque , qui déposé par le pape , & étant mort après sa déposition , sortit de sa bière pour aller porter une lettre de reproche au pape ; celle d'un médecin qu'il fit mourir par ses prières dans Nocera , pour avoir le plaisir de le ressusciter par de nouvelles prières. On attribuait à *François* une multitude prodigieuse de miracles. C'en était un grand , en effet , qu'avait opéré ce fondateur d'un si grand ordre , de l'avoir multiplié au point , que de son vivant à un chapitre général qui se

rint près d'Assise en 1219 , il se trouva cinq mille de ses moines. Aujourd'hui quoique les protestans leur aient enlevé un nombre prodigieux de leurs monastères, ils en ont encor sept mille maisons d'hommes sous des noms différens , & plus de neuf cents couvens de filles. On a compté par leurs derniers chapitres cent quinze mille hommes , & environ vingt-neuf mille filles : abus intolérable dans des pays où l'on a vu l'espèce humaine manquer sensiblement.

Ceux-là étaient ardens à tout ; prédicateurs , théologiens , missionnaires , quêteurs , émissaires , courant d'un bout du monde à l'autre , & en tous lieux ennemis des dominicains. Leur querelle théologique roulait sur la naissance de la mère de JESUS-CHRIST. Les dominicains assuraient qu'elle était née livrée au démon comme les autres : les cordeliers prétendaient qu'elle avait été exempte du péché originel. Les dominicains croyaient être fondés sur l'opinion de *St. Thomas* ; les franciscains sur celle de *Jean Duns*, Ecossois, nommé improprement *Scot*, & connu en son tems par le titre de *Docteur subtil*.

La querelle politique de ces deux ordres était la suite du prodigieux crédit des dominicains.

Ceux-ci fondés un peu après les franciscains , n'étaient pas si nombreux ; mais ils étaient plus puissans , par la charge de maître du sacré palais de Rome , qui depuis *St. Dominique* est affectée à cet ordre , & par les tribunaux de l'inquisition auxquels ces religieux président. Leur généraux même nommèrent long-tems les inquisiteurs dans la chrétienté. Le pape qui les nomme actuellement , laisse toujours subsister la congrégation de cet office dans le couvent de la *Minerve* des dominicains , & ces moines sont encor inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie , sans compter ceux du Portugal & de l'Espagne.

Pour les augustins , c'était originairement une congré-

gation d'hermites, auxquels le pape *Alexandre VI.* donna une règle en 1254. Quoique le sacristain du pape fût toujours tiré de leur corps, & qu'ils fussent en possession de prêcher & de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les cordeliers, ni si puissans que les dominicains; & ils ne sont guère connus du monde séculier que pour avoir eu *Luther* dans leur ordre.

Les minimes ne faisaient ni bien, ni mal. Il furent fondés par un homme sans jugement, par ce *Francesco Martorillo* que *Louis XI.* pria de lui prolonger la vie. Ce *Martorillo* ayant réglé en Calabre que ses moines mangeraient tout à l'huile, parce que l'huile y est presque pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lui-même dans les climats septentrionaux de France, où les oliviers ne croissent point, & où l'huile est quelquefois si chère, que cette nourriture ordonnée par la frugalité est un luxe.

J'omets un grand nombre de congrégations différentes; car dans ce plan général, je ne fais point passer en revue tous les régimens d'une armée. Mais l'ordre des jésuites établi du tems de *Luther* demande une attention distinguée. Le monde chrétien s'est épuisé à en dire du bien & du mal. Cette société s'est étendue par-tout, & par-tout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de personnes pensent que sa fondation était l'effort de la politique, & que l'institut de *St. Ignace* était un dessein formé d'affervir les consciences des rois à son ordre, de le faire dominer sur les esprits des peuples, & de lui acquérir une espèce de monarchie universelle.

Ignace de Loyola, était bien éloigné d'une pareille vue, & ne fut jamais en état de former de telles prétentions. C'était un gentilhomme Biscayen sans lettres, né avec un esprit romanesque, entêté de livres de chevalerie, & disposé à l'enthousiasme. Il servait dans les troupes d'Espagne, tandis que les Français, qui vou-

laient en vain retirer la Navarre des mains de ses usurpateurs, assiégeaient le château de Pampelune en 1521. *Ignace* qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le château. Il y fut blessé. La *légende dorée* qu'on lui donna à lire pendant sa convalescence, & une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire le pèlerinage de Jérusalem. Il se dévoua à la mortification. On assure même qu'il passa sept jours & sept nuits sans manger ni boire, chose presque incroyable, qui marque une imagination un peu faible, & un corps extrêmement robuste. Tout ignorant qu'il était, il prêcha de village en village. On fait le reste de ses aventures : comment il fit la veille des armes, & s'arma chevalier de la Vierge ; comment il voulut combattre un Maure qui avait parlé peu respectueusement de celle dont il était chevalier, & comme il abandonna la chose à la décision de son cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Il prétendit aller prêcher les Turcs : il alla jusqu'à Venise ; mais faisant réflexion qu'il ne savait pas le latin, langue pourtant assez inutile en Turquie ; il retourna à l'âge de trente-trois ans, commencer ses études à Salamanque.

L'inquisition l'ayant fait mettre en prison, parce qu'il dirigeait des dévotes, & en faisait des pélerines, & n'ayant pu apprendre dans Alcalá ni dans Salamanque les premiers rudimens de la grammaire, il alla se mettre en sixième dans Paris au collège de Montaigu, se soumettant au fouet comme les petits garçons de sa classe. Incapable d'apprendre le latin, pauvre, errant dans Paris & méprisé, il y trouva des Espagnols dans le même état ; il se les associa : quelques Français se joignirent à eux ; ils allèrent tous à Rome, vers l'an 1537 se présenter au pape *Paul III.* en qualité de pèlerins, qui voulaient aller à Jérusalem, & y former une congrégation particulière. *Ignace* & ses compagnons avaient de la vertu ; ils étaient désintéressés, mortifiés,

pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'*Ignace* brûlait de l'ambition d'être chef d'un institut. Cette espèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermir dans un cœur par le sacrifice des autres passions, & agit d'autant plus puissamment qu'elle se joint à des vertus. Si *Ignace* n'avait pas eu cette passion, il serait entré avec les siens dans l'ordre des théatins que le cardinal *Cajetan* avait établi. En vain ce cardinal le sollicitait d'entrer dans cette communauté, l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être religieux sous un autre.

Les chemins de Jérusalem n'étaient pas sûrs; il fallut rester en Europe. *Ignace* qui avait appris un peu de grammaire, se consacra à enseigner les enfans. Ses disciples remplirent cette vue avec un très-grand succès; mais ce succès même fut une source de troubles. Les jésuites eurent à combattre des rivaux dans les universités où ils furent reçus: & les villes où ils enseignèrent en concurrence avec l'université, furent un théâtre de divisions.

Si le desir d'enseigner, que la charité inspira à ce fondateur, a produit des événemens funestes, l'humilité par laquelle il renonça, lui & les siens aux dignités ecclésiastiques, est précisément ce qui a fait la grandeur de son ordre. La plupart des souverains prirent des jésuites pour confesseurs, afin de n'avoir pas un évêché à donner pour une absolution; & la place de confesseur est devenue souvent bien plus importante qu'un siège épiscopal. C'est un ministère secret qui devient puissant à proportion de la faiblesse du prince.

Enfin *Ignace* & ses compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établissement, fort difficile à obtenir, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrième vœu particulier d'obéissance au pape; & c'est ce quatrième vœu qui dans la suite a produit des missionnaires portant la religion & la gloire du souverain pontife aux extrémités de la terre. Voilà comme l'esprit du monde

le moins politique donna naissance au plus politique de tous les ordres monastiques. En matière de religion l'enthousiasme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'achève.

Paul III. en 1540 promulgua leur bulle d'institution, avec la clause expresse que leur nombre ne passerait jamais soixante. Cependant *Ignace* avant de mourir eut plus de mille jésuites sous ses ordres. La prudence gouverna enfin son enthousiasme ; son livre des *exercices spirituels*, qui devait diriger ses disciples, était à la vérité romanesque. Il y représente DIEU comme un général d'armée, dont les jésuites sont les capitaines. Mais on peut faire un très-mauvais livre & bien gouverner. Il fut assisté sur-tout par un *Lainès* & un *Salmeron*, qui étant devenus habiles, composèrent avec lui les loix de son ordre. *François de Borgia* duc de Gandie, petit-fils du pape *Alexandre VI.* & neveu de *César Borgia*, aussi dévot & aussi simple que son oncle & son grand-père avaient été méchans & fourbes, entra dans l'ordre des jésuites, & lui procura des richesses & du crédit. *François Xavier* par ses missions dans l'Inde, & au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette aueur, cette opiniâtreté, ce mélange d'enthousiasme & de souplesse qui fait le caractère de tout nouvel institut, fit recevoir les jésuites dans presque tous les royaumes, malgré les oppositions qu'ils essuyèrent. Ils ne furent admis en France en 1561, qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jésuites, & qu'ils seraient soumis aux évêques. Ce nom de jésuite paraissait trop fastueux. On leur reprochait de vouloir s'attribuer à eux seuls un titre commun à tous les chrétiens, & les vœux qu'ils faisaient au pape donnaient de la jalousie.

On les a vus depuis gouverner plusieurs cours de l'Europe, se faire un grand nom par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon chrétien, & donner des loix aux peuples du Paraguai. a) Ils sont

(a) Voyez le chapitre du Paraguai.

actuellement environ dix-huit mille dans le monde , tous soumis à un général perpétuel & absolu , liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement est devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maisons pauvres , ils en ont de très-riches. L'évêque du Mexique *Dom Jean de Palafox* écrivait au pape *Innocent X.* environ cent ans après leur institution : *J'ai trouvé entre les mains des jésuites presque toutes les richesses de ces provinces. Deux de leurs collèges possèdent trois cent mille moutons, six grandes sucreries , dont quelques-unes valent près d'un million d'écus ; ils ont des mines d'argent très-riches ; leurs mines sont si considérables , qu'elles suffiraient à un prince qui ne reconnaîtrait aucun souverain au dessus de lui.* Ces plaintes paraissaient un peu exagérées , mais très-fondées.

Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France ; & cela devait être. Il naquit , il s'éleva sous la maison d'*Autriche* , alors ennemie de la France , & fut protégé par elle. Les jésuites du tems de la ligue étaient les pensionnaires de *Philippe II.* Les autres religieux , qui entrèrent tous dans cette faction , excepté les bénédictins & les chartreux , n'attisaient le feu qu'en France ; les jésuites le soufflaient de Rome , de Madrid , de Bruxelles au milieu de Paris. Des tems plus heureux ont éteint ces flammes.

Rien ne semble plus contradictoire que cette haine publique dont ils ont été chargés & cette confiance qu'ils se sont attirée , cet esprit qui les exila de plusieurs pays & qui les y remit en crédit , ce prodigieux nombre d'ennemis & cette faveur populaire. Mais on avait vu des exemples de ces contrastes dans les ordres mendiants. Il y a toujours dans une société nombreuse , occupée des sciences & de la religion , des esprits ardens & inquiets qui se font des ennemis , des savans qui se font de la réputation , des caractères insinuans qui se

font des partisans, & des politiques qui tirent parti du travail & du caractère de tous les autres.

Il ne faut pas sans doute attribuer à leur institut, à un dessein formé, général & toujours suivi, les crimes auxquels des tems funestes ont entraîné plusieurs jésuites. Ce n'est pas certainement la faute d'*Ignace*, si les pères *Matthieu Guignard*, *Guéret*, & d'autres, cabalèrent & écrivirent contre *Henri IV.* avec tant de fureur, & s'ils ont été enfin chassés de la France, de l'Espagne & du Portugal; de même que ce n'est pas la faute du fondateur des dominicains, si un de leurs frères empoisonna l'empereur *Henri VII.* en le communi-
niant, & si un autre assassina le roi de France *Henri III.* On ne doit pas imputer davantage à *St. Benoît* l'empoisonnement du duc de Guienne, frère de *Louis XI.* par un bénédictin. Nul ordre religieux ne fut fondé dans des vues criminelles, ni même politiques.

Les pères de l'oratoire de France, d'une institution plus nouvelle, sont différens de tous les ordres. Leur congrégation est la seule où les vœux soient inconnus, & où n'habite point le repentir. C'est une retraite toujours volontaire. Les riches y vivent à leurs dépens, les pauvres aux dépens de la maison. On y jouit de la liberté qui convient à des hommes. La superstition & les petitessees n'y déshonorent guère la vertu.

Il à régné entre tous ces ordres une émulation qui est souvent devenue une jalousie éclatante. La haine entre les moines noirs & les moines blancs subsista violemment pendant quelques siècles. Les dominicains & les franciscains furent nécessairement divisés, comme on l'a remarqué. Chaque ordre semblait se rallier sous un étendard différent. Ce qu'on appelle esprit du corps anime toutes les sociétés.

Les instituts consacrés au soulagement des pauvres & au service des malades, ont été les moins respectables. Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre

que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté & de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, & si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse. Mais aussi cette congrégation si utile est la moins nombreuse.

Il est une autre congrégation plus héroïque ; car ce nom convient aux trinitaires de la rédemption des captifs, établis vers l'an 1120 par un gentilhomme nommé *Jean de Matha*. Ces religieux se consacrent depuis six cents ans à briser les chaînes des chrétiens chez les Maures. Ils emploient à payer les rançons des esclaves leurs revenus & les aumônes qu'ils recueillent, & qu'ils portent eux-mêmes en Afrique.

On ne peut se plaindre de tels instituts ; mais on se plaint en général que la vie monastique a dérobé trop de sujets à la société civile. Les religieuses sur-tout sont mortes pour la patrie. Les tombeaux où elles vivent sont presque tous très-pauvres. Une fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe, gagne beaucoup plus que ne coûte l'entretien d'une religieuse. Leur sort peut faire pitié, si celui de tant de couvens d'hommes trop riches peut faire envie. Il est bien évident que leur trop grand nombre dépeuplerait un état. Les juifs pour cette raison n'eurent ni esséniennes ni filles thérapeutes. Il n'y eut aucun asile consacré à la virginité en Asie ; les Chinois & les Japonais seuls ont quelques bonzesses ; mais elles ne sont pas absolument inutiles. Il n'y eut jamais dans l'ancienne Rome que six vestales, encor pouvaient-elles sortir de leur retraite au bout d'un certain tems pour se marier. Le pape *St. Léon*, dont la mémoire est respectée, ordonna en 458, avec d'autres évêques, qu'on ne donnerait jamais le voile aux filles avant l'âge de quarante ans ; & l'empereur *Majorien*

fit

fit une loi de l'état, de cette sage loi de l'église. Un zèle imprudent abolit avec le tems ce que la sagesse avait établi.

Un des plus horribles abus de l'état monastique, mais qui ne tombe que sur ceux qui ayant eu l'imprudencé de se faire moines, ont le malheur de s'en repentir, c'est la licence que les supérieurs des couvens se donnent d'exercer la justice & d'être chez eux lieutenans-criminels: ils enferment pour toujours dans des cachots souterrains ceux dont ils sont mécontens, ou dont ils se défient. Il y en a mille exemples en Italie, en Espagne; il y en a eu en France: c'est ce que dans le jargon des moines il appellent, *être in pace, à l'eau d'angoisse & au pain de tribulation.*

Vous trouverez dans l'histoire du droit public ecclésiastique, auquel travailla Mr. d'Argenson le ministre des affaires étrangères, homme beaucoup plus instruit & plus philosophe qu'on ne croyait, vous trouverez, dis-je, que l'intendant de Tours délivra un de ces prisonniers, qu'il découvrit difficilement après les plus exactes recherches. Vous verrez que Monsieur de Coaligny évêque d'Orléans délivra un de ces malheureux moines enfermé dans une citerne bouchée d'une grosse pierre. Mais ce que vous ne lirez pas, c'est qu'on ait puni l'insolence barbare de ces supérieurs monastiques, qui s'attribuaient le droit de la puissance royale, & qui l'exerçaient avec tant de tyrannie.

La politique semble exiger qu'il n'y ait pour le service des autels, & pour les autres secours, que le nombre de ministres nécessaires. L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande n'en ont pas vingt mille. La Hollande, qui contient deux millions d'habitans, n'a pas mille ecclésiastiques: encor ces hommes consacrés à l'église, étant presque tous mariés, fournissent des sujets à la patrie, & des sujets élevés avec sagesse.

On comptait en France vers l'an 1700 plus de deux

Essai sur les mœurs. Tom. III.

O

cent cinquante mille ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, & c'est beaucoup plus que le nombre ordinaire de ses soldats. Le clergé de l'état du pape composait environ trente-deux mille hommes, & le nombre des religieux & des filles cloîtrées allait à huit mille. C'est de tous les états catholiques celui où le nombre des clercs séculiers excède le plus celui des religieux : mais avoir quarante mille ecclésiastiques, & ne pouvoir entretenir dix mille soldats, c'est le sûr moyen d'être toujours faible.

La France a plus de couvens que toute l'Italie ensemble. Le nombre des hommes & des femmes que renferment les cloîtres, montait en ce royaume à plus de quatre-vingt-dix mille au commencement du siècle courant ; l'Espagne n'en a environ que cinquante mille, si on s'en rapporte au dénombrement fait en 1623 par *Gonzales d'Avila* ; mais ce pays n'est pas à beaucoup près la moitié aussi peuplé que la France ; & après l'émigration des Maures & des Juifs, après la transplantation de tant de familles Espagnoles en Amérique, il faut convenir que les cloîtres en Espagne tiennent lieu d'une mortalité qui détruit insensiblement la nation.

Il y a dans le Portugal un peu plus de dix mille religieux de l'un & de l'autre sexe. C'est un pays à-peu près de l'étendue de celui du pape, & cependant les cloîtres y sont plus peuplés.

Il n'est point de royaume où l'on n'ait souvent proposé de rendre à l'état une partie des citoyens que les monastères lui enlèvent. Mais ceux qui gouvernent sont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute sensible qu'elle est ; sur-tout quand cet avantage futur est balancé par les difficultés présentes.

Les ordres religieux s'opposent tous à cette réforme. Chaque supérieur qui se voit à la tête d'un petit état, voudrait accroître la multitude de ses sujets ; & souvent

un moine, que le repentir dessèche dans son cloître, est encor attaché à l'idée du bien de son ordre, qu'il préfère au bien réel de la patrie.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

De l'inquisition.

SI une milice de cinq à six cent mille religieux, combattant par la parole sous l'étendard de Rome, ne put empêcher la moitié de l'Europe de se soustraire au joug de cette cour, l'inquisition n'a réellement servi qu'à faire perdre au pape encor quelques provinces, comme les sept Provinces-Unies, & à brûler ailleurs inutilement des malheureux.

On se souvient que dans les guerres contre les Albigeois, le pape *Innocent III.* établit vers l'an 1200 ce tribunal, qui juge les pensées des hommes, & qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dominicains & à des cordeliers.

Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'église, de taxer les pénitens, & de recevoir d'eux en argent une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradictions dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi des papes, fut le protecteur le plus sévère de ce tribunal.

L'empereur *Frédéric II.* accusé par le pape, tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut se laver du reproche en prenant sous sa protection les inquisiteurs; il donna même quatre édits à Pavie en 1244, par lesquels il ordonnait aux juges séculiers de livrer

aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés, & de laisser dans une prison perpétuelle ceux que l'inquisition déclarerait repentans.

Frédéric II. malgré cette politique n'en fut pas moins persécuté; & les papes se servirent depuis contre les droits de l'empire des armes qu'il leur avait données.

En 1255 le pape *Alexandre III.* établit l'inquisition en France sous le roi *St. Louis*. Le gardien des cordeliers de Paris, & le provincial des dominicains, étaient les grands inquisiteurs. Ils devaient, par la bulle d'*Alexandre*, consulter les évêques, mais ils n'en dépendaient pas. Cette étrange juridiction donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé & les laïcs. Un cordelier inquisiteur assista au jugement des templiers; mais bientôt le soulèvement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie les papes avaient plus de crédit, parce que tout désobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-tems, ils étaient toujours à la tête de la faction *Guelfe*, contre celle des *Gibelins*. Ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de l'empire. Car en 1302 le pape *Jean XXII.* fit procéder par des moines inquisiteurs contre *Matthieu Visconti*, seigneur de Milan, dont le crime était d'être attaché à l'empereur *Louis de Bavière*. Le dévouement du vassal à son suzerain, fut déclaré hérésie; la maison d'*Este*, celle de *Malatesta*, furent traitées de même, pour la même cause; & si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il était alors plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal s'établit, & plus les évêques qui se voyaient enlever un droit qui semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement. Les papes les associèrent aux moines inquisiteurs, qui exerçaient pleinement

leur autorité dans presque tous les états d'Italie , & dont les évêques ne furent que les assesseurs.

Sur la fin du treizième siècle en 1289 , Venise avait déjà reçu l'inquisition ; mais si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'état Vénitien soumise au sénat. La plus sage précaution qu'il prit , fut que les amendes & les confiscations n'appartinissent pas aux inquisiteurs. On croyait modérer leur zèle en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens ; mais comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère , est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice , les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long-tems après , au seizième siècle , d'ordonner que l'inquisition ne pourrait jamais faire de procédure sans l'assistance de trois sénateurs. Par ce règlement , & par plusieurs autres aussi politiques , l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Venise à force d'être éludée.

Un royaume où il semblait que l'inquisition dût s'établir avec le plus de facilité & de pouvoir , est précisément celui où elle n'a jamais eu d'entrée ; c'est le royaume de Naples. Les souverains de cet état , & ceux de Sicile , se croyaient en droit , par les concessions des papes , d'y jouir de la juridiction ecclésiastique : le pontife romain , & le roi disputant toujours à qui nommerait les inquisiteurs , on n'en nomma point , & les peuples profitèrent pour la première fois des querelles de leurs maîtres : il y eut pourtant dans Naples & Sicile moins d'hérétiques qu'ailleurs. Cette paix de l'église dans ces royaumes prouva bien que l'inquisition était moins un rempart de la foi qu'un fléau inventé pour troubler les hommes.

Elle fut enfin autorisée en Sicile , après l'avoir été en Espagne par *Ferdinand* & *Isabelle* en 1478 , mais elle fut en Sicile , plus encor qu'en Castille , un privilège de la couronne , & non un tribunal romain ; car en Sicile c'est le roi qui est pape.

Il y avait déjà long-tems qu'elle était reçue dans l'Ar-
ragon : elle y languissait ainsi qu'en France , sans fonc-
tion , sans ordre , & presque oubliée.

Mais ce ne fut qu'après la conquête de Grenade qu'elle
déploya dans toute l'Espagne cette force & cette rigueur
que jamais n'avaient eues les tribunaux ordinaires. Il
faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose
de plus austère & de plus impi-oyable que celui des
autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies
dont ils inondèrent bientôt après le nouveau-monde.
On le voit sur-tout ici par l'excès d'atrocité qu'ils mi-
rent dans l'exercice d'une juridiction, où les Italiens
ses inventeurs mettaient beaucoup plus de douceur. Les
papes avaient érigé ces tribunaux par politique , & les
inquisiteurs Espagnols y ajoutèrent la barbarie.

Lorsque *Mahomet II.* eut subjugué Constantinople &
la Grèce , lui & ses successeurs laissèrent les vaincus
vivre en paix dans leur religion : & les Arabes maîtres
de l'Espagne n'avaient jamais forcé les chrétiens régni-
coles à recevoir le mahométisme. Mais après la prise
de Grenade , le cardinal *Ximénès* voulut que tous les
Maures fussent chrétiens , soit qu'il y fût porté par zèle ,
soit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau
peuple soumis à sa primatie. C'était une entreprise di-
rectement contraire au traité par lequel les Maures s'é-
taient soumis , & il fallait de tems pour la faire réussir.
Mais *Ximénès* voulut convertir les Maures aussi vite
qu'on avait pris Grenade. On les prêcha , on les per-
sécuta : ils se soulevèrent ; on les soumit , & on les força
de recevoir le baptême. *Ximénès* fit donner à cinquante
mille d'entr'eux ce signe d'une religion à laquelle ils
ne croyaient pas.

Les Juifs compris dans le traité fait avec les rois de
Grenade , n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les
Maures. Il y en avait beaucoup en Espagne. Ils étaient
ce qu'ils sont par-tout ailleurs , les courtiers du com-

merce. Cette profession, loin d'être turbulente, ne peut subsister que par un esprit pacifique. Il y a plus de vingt-huit mille Juifs autorisés par le pape en Italie : il y a près de deux cent quatre-vingts synagogues en Pologne. La seule province de Hollande possède environ quinze mille Hébreux, quoiqu'elle puisse assurément faire sans eux le commerce. Les Juifs ne paraissent pas plus dangereux en Espagne, & les taxes qu'on pouvait leur imposer, étaient des ressources assurées pour le gouvernement. Il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils essayèrent.

L'inquisition procéda contr'eux, & contre les musulmans. Nous avons déjà observé combien de familles mahométanes & juives aimèrent mieux quitter l'Espagne, que de soutenir la rigueur de ce tribunal, & combien *Ferdinand & Isabelle* perdirent de sujets. C'étaient certainement ceux de leur secte les moins à craindre, puisqu'ils préféraient la fuite à la révolte. Ce qui restait, feignit d'être chrétien. Mais le grand inquisiteur *Torquemada* fit regarder à la reine *Isabelle* tous ces chrétiens déguisés, comme des hommes dont il fallait confisquer les biens, & proscrire la vie.

Ce *Torquemada*, dominicain, devenu cardinal, donna au tribunal de l'inquisition espagnole, cette forme juridique opposée à toutes les loix humaines, laquelle s'est toujours conservée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingt mille hommes, & en fit brûler six mille avec l'appareil & la pompe des plus augustes fêtes. Tout ce qu'on nous raconte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la divinité, n'approche pas de ces exécutions accompagnées de cérémonies religieuses. Les Espagnols n'en conçurent pas d'abord assez d'horreur, parce que c'étaient leurs anciens ennemis, & des Juifs qu'on immolait. Mais bientôt eux-mêmes devinrent victimes. Car lorsque les dogmes de *Luther* éclatèrent, le peu de citoyens qui fut soupçonné de les admettre, fut

immolé. La forme des procédures devint un moyen infaillible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs, & il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public & flétri par la justice, un enfant, une courtisane, sont des accusateurs graves: le fils même peut déposer contre son père, la femme contre son époux. Enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner & d'avouer le délit qu'on lui suppose, & que souvent il ignore. Cette procédure inouïe jusqu'alors fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits; il n'y eut plus d'amis, plus de société. Le frère craignit son frère, le père son fils. C'est de là que le silence est devenu le caractère d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud & fertile. Les plus adroits s'empresèrent d'être les archers de l'inquisition sous le nom de ses familiers, aimant mieux être satellites que suppliciés.

Il faut encor attribuer à ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie où les écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, & ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.

Mais ces tristes effets de l'inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme *Auto da fé*, actes de foi, & des horreurs qui les précèdent.

C'est un prêtre en surplis; c'est un moine voué à l'humilité & à la douceur, qui fait dans de vastes cachots appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines & de confréries. On chante, on dit la messe, & on tue des hommes. Un

Asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution , ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie ; & c'est tout cela ensemble. Les rois , dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grace à un criminel, assistent nue tête à ce spectacle, sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur , & voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ses dieux ; qu'aurait-il dit s'il avait vu un *Auto da fé* ?

Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois. Mais la raison qui perce avec tant de peine , quand le fanatisme est établi , n'a pu les abolir encor.

L'inquisition ne fut introduite dans le Portugal que vers l'an 1557 , quand ce pays n'était point soumis aux Espagnols. Elle essaya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devait produire : mais enfin elle s'établit ; & sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi & confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office qu'on nomme *saint* , son soumis en Espagne & en Portugal au tribunal de la capitale. L'inquisition eut dans ces deux états la même sévérité & la même attention à signaler son pouvoir.

En Espagne après la mort de *Charles-Quint*, elle osa faire le procès au confesseur de cet empereur, *Constantin Ponce*, qui mourut dans un cachot, & dont l'effigie fut brûlée après sa mort dans un *Auto da fé*.

En Portugal *Jean de Bragance*, ayant arraché son pays à la domination Espagnole, voulut aussi le délivrer de l'inquisition : mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations. Ils le déclarèrent excommunié après sa mort. Il fallut que la reine sa veuve les engageât à donner au cadavre une absolution aussi ridicule que honteuse. Par cette absolution on le déclarait coupable.

Quand les Espagnols s'établirent en Amérique, ils portèrent l'inquisition avec eux. Les Portugais l'introduisirent aux Indes occidentales, immédiatement après qu'elle fut autorisée à Lisbonne.

On connaît l'inquisition de Goa. Si cette juridiction opprime ailleurs le droit naturel, elle est dans Goa contraire à la politique. Les Portugais ne sont dans l'Inde que pour y négocier. Le commerce & l'inquisition paraissent incompatibles. Si elle était reçue dans Londres & dans Amsterdam, ces villes ne seraient ni si peuplées ni si opulentes. En effet quand *Philippe II.* la voulut introduire dans les provinces de Flandre, l'interruption du commerce fut une des principales causes de la révolution. La France & l'Allemagne ont été heureusement préservées de ce fléau. Elles ont essuyé des guerres horribles de religion : mais enfin les guerres finissent, & l'inquisition une fois établie est éternelle.

Il n'est pas étonnant qu'on ait imputé à un tribunal si détesté, des excès d'horreur & d'insolence qu'il n'a pas commis. On trouve dans beaucoup de livres, que ce *Constantin Ponce* confesseur de *Charles-Quint*, condamné par l'inquisition, avait été accusé au St Office d'avoir dicté le testament de l'empereur, dans lequel il n'y avait pas assez de legs pieux, & que le confesseur & le testament furent condamnés l'un & l'autre à être brûlés ; qu'enfin tout ce que put *Philippe II.* fut d'obtenir que la sentence ne s'exécutât pas sur le testament de l'empereur son père. Tout cela est manifestement faux. *Constantin Ponce* n'était plus depuis long-tems confesseur de *Charles-Quint* quand il fut emprisonné ; & le testament de ce prince fut respecté par *Philippe II.* qui était trop habile & trop puissant pour souffrir qu'on déshonorât le commencement de son règne & la gloire de son père.

On lit encor dans plusieurs ouvrages écrits contre l'inquisition, que le roi d'Espagne *Philippe III.* assistant

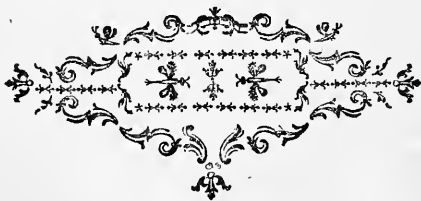
à un *Auto da fé*, & voyant brûler plusieurs hommes, Juifs, mahometans, hérétiques ou soupçonnés de l'être, s'écria; *Voilà des hommes bien malheureux, de mourir parce qu'ils n'ont pu changer d'opinion.* Il est très-vraisemblable qu'un roi ait pensé ainsi, & que ces paroles lui aient échappé. Il est seulement bien cruel qu'il ne sauvât pas ceux qu'il plaignait. Mais on ajoute que le grand inquisiteur ayant recueilli ces paroles, en fit un crime au roi même; qu'il eut l'impudence atroce d'en demander une réparation; que le roi eut la bassesse d'en faire une, & que cette réparation à l'honneur du Saint Office, consiste à se faire tirer du sang, que le grand inquisiteur fit brûler par la main du bourreau. *Philippe III.* fut un prince borné, mais non d'une imbécillité si humiliante. Une telle aventure n'est croyable d'aucun prince, elle n'est rapportée que dans des livres sans aveux, dans le tableau des papes, & dans ces faux mémoires imprimés en Hollande sous tant de faux noms. Il faut être d'ailleurs bien mal adroit pour calomnier l'inquisition, & pour chercher dans le mensonge de quoi la rendre odieuse.

Ce tribunal inventé pour extirper les hérésies, est précisément ce qui éloigne le plus les protestans de l'église romaine. Il est pour eux un objet d'horreur; ils aimeraient mieux mourir que s'y soumettre; & les chemises ensouffrées du St. Office, sont l'étendard contre lequel ils sont à jamais réunis.

L'inquisition a été moins cruelle à Rome & en Italie, où les Juifs ont de grands privilèges, & où les citoyens sont tous plus empressés à faire leur fortune & celle de leurs parens dans l'église, qu'à disputer sur des mystères. Le pape *Paul IV.* qui donna trop d'étendue au tribunal de l'inquisition romaine, fut détesté des Romains; le peuple troubla ses funérailles, jeta sa statue dans le Tibre, démolit les prisons de l'inquisition, & jeta des pierres aux ministres de cette juridiction. Cependant l'in-

quisition romaine sous *Paul IV.* n'avait fait mourir personne. *Pie IV.* fut plus barbare ; il fit brûler trois malheureux savans accusés de ne pas penser comme les autres ; mais jamais l'inquisition italienne n'a égalé les horreurs de celle d'Espagne. Le plus grand mal qu'elle ait fait à la longue en Italie a été de tenir autant qu'elle l'a pu dans l'ignorance une nation spirituelle. Il faut que ceux qui écrivent demandent à un jacobin permission de penser , & les autres, permission de lire. Les hommes éclairés qui sont en grand nombre gémissent tout bas en Italie. Le reste vit dans les plaisirs & dans l'ignorance , le bas peuple dans la superstition. Plus les Italiens ont d'esprit , plus on a voulu le restreindre ; & cet esprit ne leur sert qu'à être dominés par des moines dont il faut baiser la main dans plusieurs provinces , de même qu'il ne leur a servi qu'à baiser les fers des Goths , des Lombards , des Francs & des Teutons.

Ayant ainsi parcouru tout ce qui est attaché à la religion , & réservant aux tems suivans les malheurs dont elle fut en France & en Allemagne la cause ou le prétexte , je viens au prodige des découvertes qui firent en ce tems la gloire & la richesse du Portugal & de l'Espagne , qui embrasèrent l'univers entier , & qui rendirent *Philippe II.* le plus puissant monarque de l'Europe.



CHAPITRE TRENTE-TROIZIEME.

Des découvertes des Portugais.

JUSQU'ICI nous n'avons guère vu que des hommes dont l'ambition se disputait, ou troublait la terre connue. Une ambition qui semblait plus utile au monde, mais qui ensuite ne fut pas moins funeste, excita enfin l'industrie humaine à chercher de nouvelles terres & de nouvelles mers.

On sait que la direction de l'aimant vers le nord, si long-tems inconnue aux peuples les plus savans, fut trouvée dans le tems de lignorance, vers la fin du treizième siècle. *Flavio Goia*, citoyen d'Amalfi au royaume de Naples, inventa bientôt après la boussole; il marqua l'aiguille aimantée d'une fleur de lys, parce que cet ornement entraît dans les armoiries des rois de Naples, qui étaient de la maison de *France*.

Cette invention resta long-tems sans usage; & les vers que *Fauchet* rapporte pour prouver qu'on s'en servait avant l'an 1300, sont probablement du quatorzième siècle.

On avait déjà trouvé les isles Canaries sans le secours de la boussole, vers le commencement du quatorzième siècle. Ces isles qui du tems de *Ptolomée* & de *Pline* étaient nommées *les isles Fortunées*, furent fréquentées des Romains, maîtres de l'Afrique Tingitane dont elles ne sont pas éloignées. Mais la décadence de l'empire Romain ayant rompu toute communication entre les nations d'Occident, qui devinrent toutes étrangères l'une à l'autre, ces isles furent perdues pour nous. Vers l'an 1300 des Biscayens les retrouvèrent. Le prince d'Espagne *Louis de la Cerda*, fils de celui qui perdit le trône,

ne pouvait être roi d'Espagne, demanda l'an 1306 au pape *Clément V.* le titre de roi des isles Fortunées ; & comme les papes voulaient donner alors les royaumes réels & imaginaires, *Clément VI.* le couronna roi de ces isles dans Avignon. *La Cerda* aima mieux rester dans la France son asile, que d'aller dans les isles Fortunées.

Le premier usage bien avéré de la bouffole fut fait par des Anglais sous le règne du roi *Edouard III.* Le peu de science qui s'était conservé chez les hommes, était renfermé dans les cloîtres. Un moine d'Oxford nommé *Linna*, habile astronome pour son tems, pénétra jusqu'à l'Islande, & dressa des cartes des mers septentrionales, dont on se servit depuis sous le règne de *Henri VI.*

Mais ce ne fut qu'au commencement du quinzisième siècle que se firent les grandes & utiles découvertes. Le prince *Henri de Portugal* fils du roi *Jean I.* qui les commença, rendit son nom plus glorieux que celui de tous ses contemporains. Il était philosophe, & il mit sa philosophie à faire du bien au monde. *Talent de bien faire* était sa devise.

A cinq degrés en-deçà de notre tropique, est un promontoire qui s'avance dans la mer Atlantique, & qui avait été jusques-là le terme des navigations connues : on l'appellait le *cap Non.* Ce monosyllabe marquait qu'on ne pouvait le passer.

Le prince *Henri* trouva des pilotes assez hardis pour doubler ce cap, & pour aller jusqu'à celui de *Boyador*, qui n'est qu'à deux degrés du tropique ; mais ce nouveau promontoire s'avancant l'espace de six-vingts milles dans l'Océan, bordé de tous côtés de rochers, de bancs de sable & d'une mer orageuse, découragea les pilotes. Le prince, que rien ne décourageait, en envoya d'autres. Ceux-ci ne purent passer ; mais en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'isle de *Madère*, que sans doute les Carthaginois avaient con-

nue, & que l'exagération avait fait prendre pour un isle immense, laquelle par un autre exagération a passé dans l'esprit de quelques modernes pour l'Amérique même. On lui donna le nom de *Madère* parce qu'elle était couverte de bois, & que *madera* signifie *bois*, d'où nous est venu le mot de *madrier*. Le prince *Henri* y fit planter des vignes de Grèce, & des cannes de sucre qu'il tira de Sicile & de Chypre, où les Arabes les avaient apportées des Indes, & ce sont ces cannes de sucre qu'on a transplantées depuis dans les isles de l'Amérique, qui en fournissent aujourd'hui l'Europe.

Le prince *Dom Henri* conserva *Madère*; mais il fut obligé de céder aux Espagnols les Canaries dont il s'était emparé. Les Espagnols firent valoir le droit de *Louis de la Cerda*, & la bulle de *Clément V*.

Le cap *Boyador* avait jeté une telle épouvante dans l'esprit de tous les pilotes, que pendant treize années aucun n'osa tenter le passage. Enfin la fermeté du prince *Henri* inspira du courage. On passa le tropique : on alla à près de quatre cents lieues par-delà jusqu'au Cap-Verd. C'est par ses soins que furent trouvées les isles du Cap-Verd, & les Açores. S'il est vrai qu'on vit sur un rocher des Açores une statue représentant un homme à cheval, tenant la main gauche sur le cou du cheval, & montrant l'Occident de la main droite, on peut croire que ce monument était des anciens Carthaginois. L'inscription dont on ne put connaître les caractères, semble favorable à cette opinion.

Presque toutes les côtes d'Afrique qu'on avait découvertes, étaient sous la dépendance des empereurs de Maroc, qui du détroit de Gibraltar jusqu'au fleuve du Sénégal étendaient leur domination & leur secte à travers les déserts. Mais le pays était peu peuplé, & les habitans n'étaient guère au dessus des brutes. Lorsqu'on eut pénétré au-delà du Sénégal, on fut surpris de voir que les hommes étaient entièrement noirs au midi de

ce fleuve , tandis qu'ils étaient de couleur cendrée au septentrion. La race des nègres est une espèce d'hommes différente de la nôtre , comme la race des épagneuls l'est des lévriers. La membrane musqueuse , ce réseau que la nature a étendu entre les muscles & la peau , est blanche chez nous , chez eux noire , bronzée ailleurs. Le célèbre *Ruish* fut le premier de nos jours qui en disséquant un nègre à Amsterdam fut assez adroit pour en lever tout ce réseau musqueux. Le czar *Pierre* l'acheta ; mais *Ruish* en conserva une petite partie que j'ai vue , & qui ressembloit à de la gaze noire. Si un nègre se fait une brûlure , sa peau devient brune , quand le réseau a été offensé , sinon , la peau renaît noire. La forme de leurs yeux n'est point la nôtre. Leur laine noire ne ressemble point à nos cheveux , & on peut dire que si leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notre entendement , elle est fort inférieure. Ils ne sont pas capables d'une grande attention ; ils combinent peu , & ne paraissent faits ni pour les avantages , ni pour les abus de notre philosophie ; ils sont originaires de cette partie de l'Afrique , comme les éléphants & les singes , guerriers , hardis & cruels dans l'empire de Maroc , souvent même supérieurs aux troupes bazanées qu'on appelle *blanches* , il se croient nés en Guinée pour être vendus aux blancs & pour les servir.

Il y a plusieurs espèces de nègres ; ceux de Guinée , ceux d'Ethiopie , ceux de Madagascar , ceux des Indes ne sont pas les mêmes. Les noirs de Guinée , du Congo , ont de la laine , les autres de longs crins. Les peuplades noires qui avaient le moins de commerce avec les autres nations , ne connaissaient aucun culte. Le premier degré de stupidité est de ne penser qu'au présent & aux besoins du corps. Tel était l'état de plusieurs nations , & sur-tout des insulaires. Le second degré est de prévoir à demi , de ne former aucune société stable , de regarder les astres avec admiration , & de célébrer quelques fêtes

fêtes, quelques réjouissances au retour de certaines saisons, à l'apparition de certaines étoiles, sans aller plus loin, & sans avoir aucune notion distincte. C'est entre ces deux degrés d'imbécillité & de raison commencée, que plus d'une nation s'est vécu pendant des siècles.

Les découvertes des Portugais étaient jusqu'alors plus curieuses qu'utiles. Il fallait peupler les îles ; & le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produisait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or sur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, sous le roi *Jean II*. C'est de là qu'on donna depuis le nom de *Guinées* aux monnoies que les Anglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le même pays.

Les Portugais, qui seuls avaient la gloire de reculer pour nous les bornes de la terre, passèrent l'équateur, & découvrirent le royaume du Congo : alors on aperçut un nouveau ciel & de nouvelles étoiles.

Les Européens virent pour la première fois le pôle Austral & les quatre étoiles qui en sont les plus voisines. C'était une singularité bien surprenante, que le fameux *Dante* eut parlé plus de cent ans auparavant de ces quatre étoiles. *Je me tournai à main droite*, dit-il dans le premier chant de son purgatoire, & *je considérai l'autre pôle : j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde*. Cette prédiction semblait bien plus positive que celle de *Sénèque le tragique*, qui dit dans sa *Médée* : *qu'un jour l'Océan ne séparera plus les nations, qu'un nouveau Tiphis découvrira un nouveau-monde, & que Thule ne sera plus la borne de la terre*.

Cette idée vague de *Sénèque* n'est qu'une espérance probable fondée sur les progrès qu'on pouvait faire dans la navigation ; & la prophétie du *Dante* n'a réellement aucun rapport aux découvertes des Portugais & des Espagnols. Plus cette prophétie est claire, & moins elle est vraie. Ce n'est que par un hasard assez bizarre que

le pôle austral & ces quatre étoiles se trouvent annoncées dans le *Dante*. Il ne parlait que dans un sens figuré : son poëme n'est qu'une allégorie perpétuelle. Ce pôle chez lui est le paradis terrestre ; ces quatre étoiles, qui n'étaient connues que des premiers hommes, sont les quatre vertus cardinales, qui ont disparu avec les tems d'innocence. Si on approfondissait ainsi la plupart des prédictions dont tant de livres sont pleins, on trouverait qu'on n'a jamais rien prédit, & que la connaissance de l'avenir n'appartient qu'à DIEU, & à ceux qu'il inspire. Mais si on avait eu besoin de cette prédiction du *Dante* pour établir quelque droit, ou quelque opinion, comme on aurait fait valoir cette prophétie, comme elle eût paru claire ! avec quel zèle on aurait opprimé ceux qui l'auraient expliquée raisonnablement !

On ne savait auparavant si l'aiguille aimantée serait dirigée vers le pôle antarctique en approchant de ce pôle. La direction fut constante vers le Nord. On poussa jusqu'à la pointe de l'Afrique, ou le cap des Tempêtes causa plus d'effroi que celui de Boyador ; mais il donna au roi l'espérance de trouver au-delà de ce cap un chemin pour embrasser par la navigation le tour de l'Afrique, & de trafiquer aux Indes : dès-lors il fut nommé *le cap de Bonne-Espérance* ; nom qui ne fut point trompeur. Bientôt le roi *Emmanuel*, héritier des nobles desseins de ses pères envoya malgré les remontrances de tout le Portugal une petite flotte de quatre vaisseaux, sous la conduite de *Vasco de Gama*, dont le nom est devenu immortel par cette expédition.

Les Portugais ne firent alors aucun établissement à ce fameux cap, que les Hollandais ont rendu depuis une des plus délicieuses habitations de la terre, & où ils cultivent avec succès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne ressemblaient ni aux blancs ni aux nègres ; tous de couleur d'olive foncée, tous ayant des crins, tous nés hommes & fem-

mes avec une surpeau pendante du nombril , qui couvre les organes de la génération , en forme de tablier qu'on hausse & qu'on baisse. Les organes de la voix sont différens des nôtres ; ils forment un bégayement & un glossement qu'il est impossible aux autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point antropophages ; au contraire , leurs mœurs étaient douces & innocentes. Il est indubitable qu'il n'avaient point poussé l'usage de la raison jusqu'à reconnaître un Être suprême. Ils étaient dans ce degré de stupidité qui admet une société informe , fondée sur les besoins communs. Le maître-ès-arts *Pierre Kolb* , qui a si long-tems voyagé parmi eux , est sûr que ces peuples descendent de *Cethura* l'une des femmes d'*Abraham* , & qu'ils adorent un petit cerf-volant. On est fort peu instruit de leur théologie ; & quant à leur arbre généalogique , je ne fais si *Pierre Kolb* , a eu de bons mémoires.

Si la circoncision a dû étonner les premiers philosophes qui voyagèrent en Egypte & à Colchos , l'opération des Hottentots dut étonner bien davantage ; on coupe un testicule à tous les mâles de tems immémorial , sans que ces peuples sachent pourquoi & comment cette coutume s'est introduite parmi eux. Quelques-uns d'eux on dit aux Hollandais que ce retranchement les rendait plus légers à la course ; d'autres que les herbes aromatiques , dont on remplace le testicule coupé les rends plus vigoureux. Il est certain qu'ils n'en peuvent rendre qu'une mauvaise raison , & c'est l'origine de bien des usages dans le reste de la terre.

Gama ayant doublé la pointe de l'Afrique , & remontant par ces mers inconnues vers l'équateur , il n'avait pas encor repassé le capricorne , qu'il trouva vers *Sofala* des peuples policés qui parlaient arabe. De la hauteur des Canaries jusqu'à *Sofala* , les hommes , les animaux , les plantes , tout avait paru d'une espèce nouvelle. La surprise fut extrême de retrouver des hom-

mes qui ressembloient à ceux du continent connu. Le mahométisme commençait à pénétrer parmi eux ; les musulmans en allant à l'orient de l'Afrique, & les chrétiens en remontant par l'occident, se rencontraient à une extrémité de la terre.

Ayant enfin trouvé des pilotes mahométans à quatorze degrés de latitude méridionale, il aborda dans les grandes Indes au royaume de Calicut, après avoir reconnu plus de quinze cents lieues de côtes.

Ce voyage de *Gama* fut ce qui changea le commerce de l'ancien monde. *Alexandre*, que des declamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, & qui cependant fonda plus de villes qu'il n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de *Grand* malgré ses vices, avait destiné sa ville d'Alexandrie à être le centre du commerce & le lien des nations ; elle l'avait été en effet, & sous les *Ptolomées*, & sous les Romains, & sous les Arabes. Elle était l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe & des Indes. Venise au quinzième siècle tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'orient & du midi, & s'enrichissait aux dépens du reste de l'Europe par cette industrie, & par l'ignorance des autres chrétiens. Sans le voyage de *Vasco de Gama*, cette république devenait bientôt la puissance prépondérante de l'Europe ; mais le passage du cap de Bonne-Espérance détourna la source de ses richesses.

Les princes avaient jusques-là fait la guerre pour ravir des terres ; on la fit alors pour établir des comptoirs. Dès l'an 1500 on ne put avoir du poivre à Calicut qu'en répandant du sang.

Alphonse d'Albuquerque & d'autres fameux capitaines Portugais en petit nombre, combattirent successivement les rois de Calicut, d'Ormuz, de Siam, & désirèrent la flotte du soudan d'Egypte. Les Vénitiens aussi intéressés que l'Egypte à traverser les progrès du Portugal, avaient proposé à ce soudan de couper l'isthme de Suez à leurs

dépens, & de creuser un canal qui eût joint le Nil à la mer Rouge. Ils eussent par cette entreprise conservé l'empire du commerce des Indes ; mais les difficultés firent évanouir ce grand projet, tandis que *d'Albuquerque* prenait la ville de Goa au deçà du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden à l'entrée de la mer Rouge sur les côtes de l'Arabie heureuse, & qu'enfin il s'empara d'Ormus dans le golphe de Perse.

Bientôt le Portugais s'établirent sur toutes les côtes de l'isle de Ceilan, qui produit la canelle la plus précieuse, & les plus beaux rubis de l'Orient. Ils eurent des comptoirs à Bengale ; il trafiquèrent jusqu'à Siam, & fondèrent la ville de Macao sur la frontière de la Chine. L'Ethiopie orientale, les côtes de la mer Rouge, furent fréquentées par leurs vaisseaux. Les isles Moluques, seul endroit de la terre où la nature a placé le girofle, furent découvertes & conquises par eux. Les négociations & les combats contribuèrent à ces nouveaux établissemens : il y fallut faire ce commerce nouveau à main armée.

Les Portugais en moins de cinquante ans ayant découvert cinq mille lieues de côtes, furent les maîtres du commerce par l'océan Ethiopique, & par la mer Athlantique. Ils eurent vers l'an 1540 des établissemens considérables depuis les Moluques jusques au golfe Persique, dans une étendue de soixante degrés de longitude. Tout ce que la nature produit d'utile, de rare, d'agréable fut porté par eux en Europe, à bien moins de frais que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée. Siam & le Portugal étaient alliés.



CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

Du Japon.

LES Portugais établis en riches marchands & en rois sur les côtes de l'Inde, & dans la presqu'isle du Gange, passèrent enfin en 1538 dans les isles du Japon.

De tous les pays de l'Inde le Japon n'est pas celui qui mérite le moins l'attention d'un philosophe. Nous aurions dû connaître ce pays dès le treizième siècle par la relation du célèbre *Marco Paolo*. Ce Vénitien avait voyagé par terre à la Chine, & ayant servi long-tems sous un des enfans de *Gengis-kan*, il eut les premières notions de ces isles que nous nommons *Japon*, & qu'il appelle *Zipangri*. Mais ses contemporains qui adoptaient les fables les plus grossières, ne crurent point les vérités que *Marco Paolo* annonçait. Son manuscrit resta long-tems ignoré : il tomba enfin entre les mains de *Christophe Colomb*, & ne servit pas peu à le confirmer dans son espérance de trouver un monde nouveau, qui pouvait rejoindre l'orient & l'occident. *Colomb* ne se trompa que dans l'opinion que le Japon touchait à l'hémisphère qu'il découvrit.

Ce royaume borne notre continent, comme nous le terminons du côté opposé. Je ne fais pourquoi on a appelé les Japonois *nos antipodes en morale* ; il n'y a point de pareils antipodes parmi les peuples qui cultivent leur raison. La religion la plus autorisée au Japon admet des récompenses & des peines après la mort. Leurs principaux commandemens, qu'ils appellent *divins*, sont précisément les nôtres. Le mensonge, l'incontinence, le larcin, le meurtre sont également défendu ; c'est la loi naturelle réduites en préceptes positifs. Ils y ajoutent le précepte de la tempérance, qui défend jusqu'aux liqueurs

fortes de quelque nature qu'elles soient, & ils étendent la défense du meurtre jusqu'aux animaux. *Saka*, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous en morale que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, & à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme, & qui n'en avons que trop mêlé à notre sainte religion. Si leurs usages sont différens des nôtres, tous ceux des nations orientales le sont aussi depuis les Dardanelles jusqu'au fond de la Corée.

Comme le fondement de la morale est le même chez toutes les nations, il y a aussi des usages de la vie civile, qu'on trouve établis dans toute la terre. On se visite, par exemple, au Japon le premier jour de l'année, & on se fait des présens, comme dans notre Europe. Les parens & les amis se rassemblent dans les jours de fête.

Ce qui est plus singulier, c'est que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entièrement semblable à celui du calife des musulmans, & de Rome moderne. Les chefs de la religion ont été chez les Japonais les chefs de l'empire plus long-tems qu'en aucune nation du monde; la succession de leurs pontifes roi, remonte incontestablement fix cent soixante ans avant notre ère. Mais les séculiers ayant peu-à-peu partagé le gouvernement, s'en emparèrent entièrement vers la fin du seizième siècle, sans oser pourtant détruire la race & le nom des *pontifes* dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique nommé *Dairi* est une idole toujours révérée : & le général de la couronne, qui est le véritable empereur, tient avec respect le *Dairi* dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdat, ce que les empereurs Allemands ont voulu faire à Rome, les Taicosamas l'ont fait au Japon.

La nature humaine, dont le fonds est partout le

même , a^u établi d'autres ressemblances entre ces peuples & nous. Ils ont la superstition des sortilèges que nous avons eue si long-tems. On retrouve chez eux les pèlerinages, les épreuves même du feu qui faisaient autrefois une partie de notre jurisprudence ; enfin ils placent leurs grands-hommes dans le ciel , comme les Grecs & les Romains. Leur pontife a seul, comme celui de Rome moderne, (s'il est permis de parler ainsi) le droit de faire des apothéoses, & de consacrer des temples aux hommes qu'il en juge dignes. Les ecclésiastiques sont en tout distingués des séculiers ; il y a entre ces deux ordres un mépris & une haine réciproque, comme par-tout ailleurs. Ils ont depuis très-long-tems des religieux, des hermites, des instituts même, qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers ; car il y avait une ancienne société de solitaires qui faisaient vœu de combattre pour la religion.

Pendant malgré cet établissement, qui semble annoncer des guerres civiles, comme l'ordre teutonique de Prusse en a causé en Europe, la liberté de conscience était établie dans ce pays, aussi-bien que dans tout le reste de l'orient. Le Japon était partagé en plusieurs sectes, quoique sous un roi pontife. Mais toutes les sectes se réunissaient dans les mêmes principes de morale. Ceux qui croyaient la métempsychose, & ceux qui n'y croyaient pas, s'abstenaient, & s'abstiennent encor aujourd'hui, de manger la chair des animaux qui rendent service à l'homme. Toute la nation se nourrit de riz & de légumes, de poisson & de fruits ; sobriété qui semble en eux une vertu plus qu'une superstition.

La doctrine de *Confucius* a fait beaucoup de progrès dans cet empire. Comme elle se réduit toute à la simple morale, elle a charmé tous les esprits de ceux qui ne sont pas attachés aux bonzes, & c'est toujours la seule partie de la nation. On croit que le progrès de cette philosophie n'a pas peu contribué à ruiner la puissance du

Dairi. L'empereur qui régnait en 1700 n'avait pas d'autre religion.

Il semble qu'on abuse plus au Japon qu'à la Chine de cette doctrine de *Confucius*. Les philosophes Japonais regardent l'homicide de soi-même comme une action vertueuse, quand elle ne blesse pas la société. Le naturel fier & violent de ces insulaires, met souvent cette théorie en pratique, & rend le suicide beaucoup plus commun encor au Japon qu'en Angleterre.

La liberté de conscience, comme le remarque *Kempfer*, ce véridique & savant voyageur avait toujours été accordée dans le Japon, ainsi que dans presque tout le reste de l'Asie. Plusieurs religions étrangères s'étaient paisiblement introduites au Japon. DIEU permettait ainsi que la voie fût ouverte à l'évangile dans toutes ces vastes contrées. Personne n'ignore qu'il fit des progrès prodigieux sur la fin du seizième siècle dans la moitié de cet empire. Le premier qui répandit ce germe fut le célèbre *François Xavier*, jésuite Portugais, homme d'un zèle courageux & infatigable ; il alla avec les marchands dans plusieurs isles du Japon, tantôt en pèlerin, tantôt dans l'appareil pompeux d'un vicaire apostolique député par le pape ; il est vrai qu'obligé de se servir d'un truchement, il ne fit pas d'abord de grands progrès. *Je n'entens point ce peuple*, dit-il dans ses lettres, *& il ne m'entend point, nous épellons comme des enfans*. Il ne fallait pas qu'après cet aveu les historiens de sa vie lui attribuaissent le don des langues ; ils devaient aussi ne pas mépriser leurs lecteurs jusqu'au point d'assurer que *Xavier* ayant perdu son crucifix, il lui fut rapporté par un cancre, qu'il se trouva en deux endroits au même instant, & qu'il ressuscita neufs morts. On devait s'en tenir à louer son zèle & ses tentatives. Il apprit enfin assez des japoноis pour se faire un peu entendre. Les princes de plusieurs isles de cet empire, mécontents pour la plupart de leurs bonzes, ne furent pas fâchés que des prédicateurs étran-

gers vinssent contredire ceux qui abusaient de leur ministère. Peu-à-peu la religion chrétienne s'établit.

La célèbre ambassade de trois princes chrétiens Japonais au pape *Grégoire XIII.* est peut-être l'hommage le plus flatteur que le St. Siège ait jamais reçu. Tout ce grand pays, où il faut aujourd'hui abjurer l'évangile, & où les seuls Hollandais sont reçus à condition de n'y faire aucun acte de religion, a été sur le point d'être un royaume chrétien, & peut-être un royaume Portugais. Nos prêtres y étaient honorés plus que parmi nous-même; aujourd'hui leur tête y est à prix, & ce prix même est considérable, il est environ de douze mille livres. L'indiscrétion d'un prêtre Portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers officiers du roi, fut la première cause de cette révolution. La seconde fut l'obstination de quelques jésuites, qui soutinrent trop un droit odieux, en ne voulant pas rendre une maison qu'un seigneur Japonais leur avait donnée, & que le fils de ce seigneur redemandait. La troisième fut la crainte d'être subjugué par les chrétiens; & c'est ce qui causa une guerre civile. Nous verrons comment le christianisme, qui commença par des missions finit par des batailles.

Tenons-nous en à présent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples se vantent comme les Chinois, à cette suite de rois pontifes qui remonte à plus de six siècles avant notre ère. Remarquons surtout que c'est le seul peuple de l'Asie qui n'ait jamais été vaincu. On compare les Japonais aux Anglais, par cette fierté insulaire qui leur est commune, par le suicide qu'on croit si fréquent dans ces deux extrémités de notre hémisphère. Mais les isles du Japon n'ont jamais été subjuguées; celles de la Grande-Bretagne l'ont été plus d'une fois. Les Japonais ne paraissent pas être un mélange de différens peuples, comme les Anglais & presque toutes nos nations, ils semblent être Aborigènes. Leurs loix, leur culte, leurs mœurs, leur langage ne tiennent

rien de la Chine; & la Chine de son côté semble originairement exister par elle-même, & n'avoir que fort tard reçu quelque chose des autres peuples. C'est cette grande antiquité des peuples de l'Asie qui vous frappe. Ces peuples, excepté les Tartares, ne se sont jamais répandus loin de leurs limites; & vous voyez une nation faible, resserrée, peu nombreuse, à peine comptée auparavant dans l'histoire du monde, venir en très-petit nombre du port de Lisbonne découvrir tout ces pays immenses, & s'y établir avec splendeur.

Jamais commerce ne fut plus avantageux aux Portugais que celui du Japon. Ils en rapportaient, à ce que disent les Hollandais, trois cents tonnes d'or chaque année, & on sait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une *tonne*. C'était beaucoup exagérer: mais il paraît par le soin qu'ont ces républicains industrieux & infatigables de se conserver le commerce du Japon à l'exclusion des autres nations, qu'il produisait sur-tout dans les commencemens des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles porcelaines, de l'ambre gris, du cuivre d'une espèce supérieure au nôtre, enfin l'argent & l'or, objet principal de toutes ces entreprises. Ce pays possède comme la Chine, presque tout ce que nous avons, & presque tout ce qui nous manque. Il est aussi peuplé que la Chine à proportion: la nation est plus fière & plus guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans tous les arts de l'esprit & de la main. Mais que nous avons regagné le tems perdu! Les pays où le *Bramante* & *Michel Ange* ont bâti St. Pierre de Rome, où *Raphaël* a peint, où *Newton* a calculé l'infini, où *Cinna* & *Athalie* ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux-arts que des barbares ou des enfans, malgré leur antiquité, & malgré tout ce que la nature a fait pour eux.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

De l'Inde en deçà & delà le Gange, des espèces d'hommes différentes, & de leurs coutumes.

JE ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a été bien connu qu'au tems ou *Louis XIV.* en reçut une ambassade & y envoya des missionnaires & des troupes également inutiles. Je vous épargne les peuples du Tonquin, de Laos, de la Cochinchine, chez qui on ne pénétra que rarement, & long-tems après l'époque des entreprises portugaises, & où notre commerce ne s'est jamais bien étendu.

Les potentats de l'Europe, & les négocians qui les enrichissent, n'ont eu pour objet dans toutes ces découvertes que de nouveaux trésors. Les philosophes y ont découvert un nouvel univers en morale & en physique. La route facile & ouverte de tous les ports de l'Europe jusqu'aux extrémités des Indes, mit notre curiosité à portée de voir par ses propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidèles. Quels objets pour des hommes qui réfléchissent, de voir au-delà du fleuve Zayre, bordé d'une multitude innombrable de nègres, les vastes côtes de la Cafrerie, où les hommes sont de couleur d'olive, & où ils se coupent un testicule à l'honneur de la divinité, tandis que les Ethiopiens & tant d'autres peuples de l'Afrique se contentent d'offrir une partie de leurs prépuces ! Ensuite si vos remontez à Sofala, à Quiloa, à Montbasa, à Mélinde, vous trouvez des noirs d'une espèce différente de ceux de la Nigritie, des blancs & des bronzés, qui tous commercent ensemble. Tous ces pays sont couverts d'animaux & de végétaux inconnus dans nos climats.

Au milieu des terres de l'Afrique est une race peu nombreuse de petits hommes blancs comme de la neige , dont le visage a la forme du visage des nègres ; & dont les yeux ronds ressembleraient parfaitement à ceux des perdrix. Les Portugais les nommèrent *Albinos* : ils sont petits , faibles , louches. La laine qui couvre leur tête & qui forme leurs sourcils est comme un coton blanc & fin ; ils sont au-dessous des nègres pour la force du corps & de l'entendement , & la nature les a peut-être placés après les nègres & les Hottentots , au-dessus des singes , comme un des degrés qui descendent de l'homme à l'animal. Peut-être aussi y a-t-il eu des espèces moyennes inférieures , que leur faiblesse a fait périr. Nous avons eu deux de ces Albinos en France ; j'en ai vu un à Paris à l'hôtel de Bretagne , qu'un marchand de nègres avait amené ; on trouve quelques-uns de ces animaux ressemblans à l'homme dans l'Asie orientale ; mais l'espèce est rare , elle demanderait des soins compatissans des autres espèces humaines qui n'en ont point pour tout ce qui leur est inutile.

La vaste presqu'île de l'Inde , qui s'avance des embouchures du Nil & du Gange jusqu'au milieu des îles Maldives ; est peuplée de vingt nations différentes , dont les mœurs & les religions ne se ressemblent pas. Les naturels du pays sont d'une couleur de cuivre rouge. *Dampierre* trouva depuis dans l'île de Timor des hommes dont la couleur est de cuivre jaune ; tant la nature se varie. La première chose que vit *Pelsart* en 1630 vers la partie des terres australes , séparées de notre hémisphère , à laquelle on a donné le nom de *la Nouvelle-Hollande* , ce fut une troupe de nègres qui venaient à lui en marchant sur les mains comme sur les pieds. Il est à croire que quand on aura pénétré dans ce monde austral , on connaîtra encor plus la variété de la nature : tout agrandira la sphère de nos idées , & diminuera celle de nos préjugés.

Mais pour revenir aux côtes de l'Inde : dans la presqu'île deçà le Gange habitent des multitudes de Baniens descendans des anciens brachmanes, attachée à l'ancien dogme de la métempicoïse, & à celui des deux principes répandu dans toutes les provinces des Indes, ne mangeant rien de ce qui respire, aussi obstinés que les Juifs à ne s'allier avec aucune nation, aussi anciens que ce peuple, & aussi occupés que lui du commerce.

C'est sur-tout dans ces pays que s'est conservée la coutume immémoriale qui encourage les femmes à se brûler sur le corps de leurs maris, dans l'espérance de renaître, ainsi que vous l'avez vu précédemment.

Vers Surate vers Cambaye, & sur les frontières de la Perse, étaient répandus les Guèbres, restes des anciens Persans, qui suivent la religion de *Zoroastre*, & qui ne se mêlent pas plus avec les autres peuples que les Baniens & les Hébreux. On vit dans l'Inde d'anciennes familles juives qu'on y crut établies depuis leurs première dispersion. On trouva sur les côtes du Malabar des chrétiens nestoriens, qu'on appelle mal-à-propos *les chrétiens de St. Thomas* ; ils ne savaient pas qu'il y eût une église de Rome. Gouvernés autrefois par un patriarche de Syrie, ils reconnaissaient encor ce fantôme de patriarche, qui résidait, ou plutôt qui se cachait dans Mosul, qu'on prétend être l'ancienne Ninive. Cette faible église syriaque était comme ensevelie sous ses ruines par le pouvoir mahométan, ainsi que celles d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie. Les Portugais apportaient la religion catholique romaine dans ces climats : ils fondaient un archevêché dans Goa, devenue métropole en même tems que capitale. On voulut soumettre les chrétiens du Malabar au St. Siège ; on ne put jamais y réussir. Ce qu'on a fait si aisément chez les sauvages de l'Amérique, on l'a toujours tenté vainement dans toutes les églises séparées de la communion de Rome.

Lorsque d'Ormus on alla vers l'Arabie, on rencontra des disciples de *St. Jean* qui n'avaient jamais connu l'évangile : ce sont ceux qu'on nomme *les Sabéens*.

Quand on a pénétré ensuite par la mer orientale de l'Inde à la Chine, au Japon, & quand on a vécu dans l'intérieur du pays ; les mœurs, la religion, les usages des Chinois, des Japonois, des Siamois ont été mieux connus de nous que ne l'étaient auparavant ceux de nos contrées limitrophes dans nos siècles de barbarie.

C'est un objet digne de l'attention d'un philosophe que cette différence entre les usages de l'Orient & les nôtres, aussi grande qu'entre nos langages. Les peuples les plus policés de ces vastes contrées n'ont rien de notre police ; leurs arts ne sont point les nôtres. Nourriture, vêtemens, maisons, jardins, loix, culte, bienfaisances, tout diffère. Y a-t-il rien de plus opposé à nos coutumes que la manière dont les Banians trafiquent dans l'Indoustan ? Les marchés les plus considérables se concluent sans parler, sans écrire, tout se fait par signes. Comment tant d'usages orientaux ne différaient-ils pas des nôtres ? La nature, dont le fonds est par-tout le même, a de prodigieuses différences dans leur climat & dans le notre. On est nubile à sept ou huit ans dans l'Inde méridionale. Les mariages contractés à cet âge y sont communs. Ces enfans qui deviennent peres, jouissent de la mesure de raison que la nature leur accorde, dans un âge où la notre est à peine développée.

Tous ces peuples ne nous ressembtent que par les passions, & par la raison universelle qui contrebalance les passions, & qui imprime cette loi dans tous les cœurs, *Ne fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit*. Ce sont-là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différentes, & les deux liens éternels dont elles les unit, malgré tout ce qui les divise. Tout le reste est le fruit du sol de la terre, & de la coutume.

Là c'était la ville de Pégou, gardé par des crocodiles qui nagent dans des fossés pleins d'eau. Ici c'était Java, où des femmes montaient la garde au palais du roi. A Siam la possession d'un éléphant blanc fait la gloire du royaume. point de bled au Malabar. Le pain, le vin sont ignorés dans toutes les isles. On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit ressemble au pain le plus favorable. Dans les isles Mariannes l'usage du feu était inconnu.

Il est vrai qu'il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes du Coromandel & du Malabar des marchandises que des vérités. Un cas particulier est souvent pris pour un usage général. On nous dit qu'à Cochin ce n'est point le fils du roi qui est son héritier, mais le fils de sa sœur. Un tel règlement contredit trop la nature. Il n'y a point d'homme qui veuille exclure son fils de son héritage. Et si ce roi de Cochin n'a point de sœur, à qui appartiendra le trône ? Il est vraisemblable qu'un neveu habile l'aura emporté sur un fils mal conseillé & mal secouru, & qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Cent écrivains auront copié ce voyageur, & l'erreur se fera accréditée.

Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que personne ne possède de bien en propre dans les états du grand-mogol ; ce qui serait encor plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous assurent qu'ils ont négocié avec des Indiens riches de plusieurs millions. Ces deux assertions semblent un peu se contredire. Il faut toujours se souvenir que les conquérans du Nord ont établi l'usage des fiefs depuis la Lombardie jusqu'à l'Inde. Un Banian qui aurait voyagé en Italie du tems d'*Astolphe* & d'*Albouin*, aurait-il eu raison d'affirmer que les Italiens ne possédaient rien en propre ? On ne peut trop combattre cette idée humiliante pour le genre humain,

humain , qu'il y a des pays où des millions d'hommes travaillent sans cesse pour un seul qui dévore tout.

Nous ne devons pas moins nous défier de ceux qui nous parlent de temples consacrés à la débauche. Mettons-nous à la place d'un Indien qui serait témoin dans nos climats de quelques scènes scandaleuses de nos moines; il ne devrait pas assurer que c'est-là leur institut & leur règle.

Ce qui attirera sur-tout votre attention , c'est de voir presque tous ces peuples imbus de l'opinion que leurs dieux sont venus souvent sur la terre. *Visnou* s'y métamorphosa neuf fois dans la presqu'île du Gange; *Sammonocodom* le dieu des Siamois y prit cinq cent cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur est commune avec les anciens Égyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur si téméraire, si ridicule, & si universelle vient pourtant d'un sentiment raisonnable qui est au fond de tous les cœurs. On sent naturellement sa dépendance d'un être suprême; & l'erreur se joignant toujours à la vérité, à fait regarder les dieux dans presque toute la terre comme des seigneurs qui venaient quelquefois visiter & réformer leurs domaines. La religion a été chez tant de peuples comme l'astrologie: l'une & l'autre ont précédé les tems historiques; l'une & l'autre ont été un mélange de vérité, & d'imposture. Les premiers observateurs du cours véritable des astres leur attribuèrent de fausses influences. Les fondateurs des religions étrangères, en reconnaissant la Divinité souillèrent le culte par les superstitions.

De tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. C'est l'origine de ces pénitences effrayantes auxquelles les bonzes, les bramines, les faquirs se dévouent. Et ces tourmens volontaires, qui semblent crier miséricorde pour le genre humain, sont devenus un mérite pour gagner la vie.

Essai sur les mœurs. Tom. III.

Q

Je n'entrerais point dans le détail immense de leurs coutumes, mais il y en a une si étrange pour nos mœurs, qu'on ne peut s'empêcher d'en faire mention : c'est celle des bramines, qui portent en procession le *Phallum* des Egyptiens, le *Priape* des Romains. Nos idées de bienfaisance nous portent à croire, qu'une cérémonie qui nous paraît si infame, n'a été inventée que par la débauche ; mais il n'est guère croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des cérémonies religieuses. Il est probable au contraire que cette coutume fut d'abord introduite dans des tems de simplicité, & qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous à donnée. Une telle cérémonie à dû ensuite inspirer la licence à la jeunesse, & paraître ridicule aux esprits sages, dans des tems plus raffinés, plus corrompus, & plus éclairés. Mais l'ancien usage a subsisté malgré les abus, & il n'y a guère de peuple qui n'ait conservé quelque cérémonie qu'on ne peut ni approuver ni abolir.

Parmi tant d'opinions extravagantes, & de superstitions bizarres, croirions-nous que tous ces payens des Indes reconnaissent comme nous un être infiniment parfait ? qu'ils l'appellent *l'être des êtres, l'être souverain, invisible, incompréhensible, sans figure, créateur, & conservateur, juste & miséricordieux, qui se plaît à se communiquer aux hommes pour les conduire au bonheur éternel* ? Ces idées sont contenues dans le *vedam*, ce livre des anciens brachmanes. Elles sont répandues dans les écrits modernes des bramines.

Un savant Danois missionnaire sur la côte de Trinquebar, cite plusieurs passages, plusieurs formules de prières, qui semblent partir de la raison la plus droite, & de la sainteté la plus épurée. En voici une tirée d'un livre intitulé *varabadu*. *O souverain de tous les êtres, seigneur du ciel & de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui déplorerai-je ma misère, si vous m'a-*

bandonnez, vous à qui je dois mon soutien & ma conservation? Sans vous je ne saurais vivre. Appelez-moi, seigneur, afin que j'aille vers vous.

Il fallait être aussi ignorant & aussi téméraire que nos moines du moyen âge, pour nous bercer continuellement de la fausse idée que tout ce qui habite au-delà de notre petite Europe, & nos anciens maîtres & législateurs les Romains, & les Grecs précepteurs des Romains, & les anciens Egyptiens précepteurs des Grecs, & enfin tout ce qui n'est pas nous, ont toujours été des idolâtres odieux & ridicules.

Cependant malgré une doctrine si sage & si sublime, les plus basses, & les plus folles superstitions prévalent. Cette contradiction n'est que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs & les Romains avaient la même idée d'un être suprême, & ils avaient joint tant de divinités subalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de superstitions, & avait étouffé la vérité par tant de fables, qu'on ne pouvait plus distinguer à la fin ce qui était digne de respect, & ce qui méritait le mépris.

Vous ne perdrez point un tems précieux à rechercher toutes les sectes qui partagent l'Inde. Les erreurs se subdivisent en trop de manières. Il est d'ailleurs vraisemblable que nos voyageurs ont pris quelquefois des rites différens pour des sectes opposées; il est aisé de s'y méprendre. Chaque collège de prêtres dans l'ancienne Grèce & dans l'ancienne Rome, avait ses cérémonies, & ses sacrifices. On ne vénérât point *Hercule* comme *Apollon*, ni *Junon* comme *Vénus*: tous ces différens cultes appartenaient pourtant à la même religion.

Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes une grande supériorité d'esprit & de courage sur les nations orientales. Nous nous sommes établis chez elles, & très-souvent malgré leur résistance. Nous avons appris leurs langues; nous leur avons en-

feigné quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres ; c'est qu'elles n'avaient nul besoin de nous , & que nous avions besoin d'elles.

CHAPITRE TRENTES-SIXIEME.

De l'Ethiopie ou Abissinie.

AVANT ce tems nos nations occidentales ne connaissaient de l'Ethiopie que le seul nom. Ce fut sous le fameux *Jean II.* roi de Portugal , que *Don Francisco Alvarez* pénétra dans ces vastes contrées qui sont entre le tropique & la ligne équinoxiale , & où il est si difficile d'aborder par mer. On y trouva la religion chrétienne établie , non pas telle qu'elle était pratiquée par les premiers Juifs qui l'em brassèrent avant que les deux rites fussent entièrement séparés. Ce mélange de judaïsme & de christianisme s'est toujours maintenu jusqu'à nos jours en Ethiopie. La circoncision & le baptême y sont également pratiqués ; le sabbat & le dimanche également observés : le mariage est permis aux prêtres , le divorce à tout le monde , & la polygamie y est en usage ainsi que chez tous les Juifs de l'Orient.

Ces Abissins , moitié Juifs , moitié chrétiens , reconnaissent pour leur patriarche l'archevêque qui réside dans les ruines d'Alexandrie , ou au Caire en Egypte ; & cependant ce patriarche n'a pas la même religion qu'eux ; il est de l'ancien rite grec , & ce rite diffère encor de la religion des Grecs ; le gouvernement Turc maître de l'Egypte , y laisse en paix ce petit troupeau. On ne trouve point mauvais que ces chrétiens plongent leurs enfans dans des cuves d'eau , & portent l'eucharistie aux femmes dans leurs maisons , sous la forme d'un morceau de

pain trempé dans du vin. Ils ne seraient pas tolérés à Rome , & ils le sont chez les mahométans.

Don Francisco Alvares fut le premier qui apprit la position des sources du Nil , & la cause des inondations régulières de ce fleuve ; deux choses inconnues à toute l'antiquité , & même aux Egyptiens.

La relation de cet *Alvares* fut très-long-tems au nombre des vérités peu connues ; & depuis lui jusqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs, échos des erreurs accréditées de l'antiquité , répéter qu'il n'est pas donné aux hommes de connaître les sources du Nil. On donna alors le nom de *prêtre Jean* au négus ou roi d'Éthiopie , sans autre raison de l'appeller ainsi , que parce qu'il se disait issu de la race de *Salomon* par la reine de Saba , & parce que depuis les croisades on assurait qu'on devait trouver dans le monde un roi chrétien nommé le *prêtre Jean*. Le négus n'était pourtant ni chrétien , ni prêtre.

Tout le fruit des voyages en Éthiopie se réduisit à obtenir une ambassade du roi de ce pays au pape *Clément VII*. Le pays était pauvre , avec des mines d'argent qu'on dit abondantes. Les habitans moins industrieux que les Américains , ne savaient ni mettre en œuvre ces trésors , ni tirer partie des trésors véritables que la terre fournit pour les besoins réels des hommes.

En effet on voit une lettre d'un *David* négus d'Éthiopie , qui demande au gouverneur Portugais dans les Indes , des ouvriers de toute espèce ; c'était bien-là être véritablement pauvre. Les trois quarts de l'Afrique , & de l'Asie septentrionale , étaient dans la même indigence. Nous pensons , dans l'opulente oisiveté de nos villes , que tous l'univers nous ressemble ; & nous ne songeons pas que les hommes ont vécu long-tems comme le reste des animaux , ayant souvent à peine le couvert & la pâture , au milieu même des mines d'or & de diamans.

Ce royaume d'Éthiopie tant vanté , était si faible , qu'un petit roi mahométan , qui possédait un canton voisin ,

le conquit presque tout entier au commencement du seizième siècle. Nous avons la fameuse lettre de *Jean Bermudes* au roi de Portugal *Dom Sébastien*, par laquelle nous pouvons nous convaincre que les Ethiopiens ne sont pas ce peuple indomptable dont parle *Hérodote*, ou qu'ils ont bien dégénéré. Ce patriarche latin envoyé avec quelques soldats Portugais, protégeait le jeune négus de l'Abissinie contre ce roi Maure qui avait envahi ses états. Et malheureusement quand le grand négus fut rétabli, le patriarche voulut toujours le protéger. Il était son parrain, & se croyait son maître en qualité de père spirituel & de patriarche. Il lui ordonna de rendre obéissance au pape, & lui dénonça qu'il l'excommunierait en cas de refus. *Alfonse d'Albuquerque* n'agissait pas avec plus de hauteur avec les petits princes de la presqu'île du Gange. Mais enfin le filleul rétabli sur son trône d'or, respecta peu son parrain, le chassa de ses états, & ne reconnut point le pape.

Ce *Bermudes* prétend que sur les frontières du pays de Damut, entre l'Abissinie & les pays voisins de la source du Nil, il y a une petite contrée où les deux tiers de la terre sont d'or. C'est-là ce que les Portugais cherchaient, & ce qu'ils n'ont point trouvé : c'est-là le principe de tous ces voyages : les patriarches, les missions, les conversions n'ont été que le prétexte. Les Européens n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili jusqu'au Japon, que pour faire servir les hommes, comme des bêtes de somme, à leur insatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique renferme beaucoup de ce métal, qui a mis en mouvement l'univers ; le sable d'or qui roule dans ses rivières, indique la mine dans les montagnes. Mais jusqu'à présent cette mine à été inaccessible aux recherches de la cupidité ; & à force de faire des efforts en Amérique, & en Asie, on s'est moins trouvé en état de faire des tentatives dans le milieu de l'Afrique.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIEME.

De Colomb , & de l'Amérique.

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau ; si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique , si funeste pour ses habitans , & quelquefois pour les conquérans même.

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe , dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici , semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encor avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes , qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique ! *Christophe Colomb* & *Barthelemi* son frère ne furent pas traités ainsi.

Colomb frappé des entreprises des Portugais , conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand ; & par la seule inspection d'une carte de notre univers , jugea qu'il devait y en avoir un autre , & qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de son esprit , & d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tout ses contemporains , & à soutenir les refus de tous les princes. Gênes sa patrie , qui le traita de visionnaire , perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII.* roi d'Angleterre , plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise , n'écouta pas le frère de *Colomb* : lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II.* dont les vues étaient entièrement

tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, & les affaires autant que jamais en confusion, sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eut pu s'en charger; mais soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permit pas à *Colomb* de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne concût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie & du Levant, *Colomb* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand roi d'Arragon, & *Isabelle* reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encor, mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* & de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Espagne: *Colomb* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'*Isabelle* consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne était pauvre. Il fallut que le prieur *Pérez*, & deux négocians nommés *Pinzono*, avancassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colomb* eut de la cour une patente, & partit enfin du port de Palos en Andalousie avec trois petits vaisseaux, & un vain titre d'amiral.

Des isles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première isle de l'Amérique; & pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage, qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette isle située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée *San-Salvador*. Aussi-tôt après il découvrit les autres isles Lucayes, & Cuba, & Hispaniola nommée aujourd'hui *St. Domingue*. *Ferdinand* & *Isabelle* furent dans une singulière surprise

de le voir revenir au bout de sept mois avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, & sur-tout de l'or qu'il leur présenta. Le roi & la reine le firent asseoir & couvrir comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand amiral & viceroy du nouveau-monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il trouve encor de nouvelles isles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage, mais l'admiration se tourna en envie au second.

Il était amiral, vice-roi, & pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Cependant des juges envoyés sur ses vaisseaux même pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple qui entendit que *Colomb* arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutelaire de l'Espagne. On tira *Colomb* du vaisseau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonseca* évêque de Burgos, intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse: elle répara cet affront autant qu'elle le put; mais on retint *Colomb* quatre années, soit qu'on craignût qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le tems de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encor dans son nouveau-monde. Ce fut à ce troisième voyage qu'il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur, & qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène.

Lorsque *Colomb* avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister; & quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long-tems. Je ne parle pas ici d'un *Martin*

Behem de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460 avec une patente d'une duchesse de Bourgogne, qui ne régnant pas alors ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Behem*, & des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Behem* n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, & on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, & des mots hébreux, & n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé* s'étant établis en Sibérie, passèrent de là en Canada sur la glace, & qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonais, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, & y firent passer des lions pour leur divertissement, quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de lions. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

La réponse de *Colomb* à ses envieux, est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout : & aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, & le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans : Que ne vous en avisez-vous donc ? répondit *Colomb*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence long-tems avant que *Colomb* existât. La plupart des bons mots sont des redites.

La cendre de *Colomb* ne s'intéresse pas à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création. Mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, soit qu'ils aiment natu-

rellement la vérité. *Americo Vespucci*, que nous nommons *Améric Vespuce*, négociant Florentin, jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en serait pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur ; ceux qui viennent après ne sont que des disciples. *Colomb* avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Vespuce* en eût fait un en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral *Ojeda* : mais ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau-monde, on le crut sur sa parole ; & les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Toussaint on fit pendant trois jours devant sa maison une illumination solennelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs pour s'être trouvé en 1498 dans un escadre qui rangea les côtes du Brésil, lorsque *Colomb* cinq ans auparavant avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Vespuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité, ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs Français, qui ont rendu justice à *Colomb*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Espagnols, qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce* dit, qu'il veut confondre la vanité de la nation Française, qui a toujours combattu avec impunité la gloire & la fortune de l'Italie. Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui découvrit l'Amérique ? Quelle injure fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant que c'est un Italien né à Gênes, à qui l'on doit le nouveau-

monde ? Je remarque exprès ce défaut d'équité , de politesse , & de bon sens , dont il n'y a que trop d'exemples ; & je dois dire que les bons écrivains Français sont en général ceux qui sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font lire dans toute l'Europe , c'est qu'ils rendent justice à toutes les nations.

Les habitans des isles , & de ce continent , étaient une espèce d'hommes nouvelle : aucun n'avait de barbe. Ils furent aussi étonnés du visage des Espagnols , que des vaisseaux & de l'artillerie ; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monstres , ou des dieux , qui venaient du ciel ou de l'Océan. Nous apprenions alors , par des voyages de Portugais , le peu qu'est notre Europe , & quelle variété règne sur la terre. On avait vu qu'il y avait dans l'Indoustan des races d'hommes jaunes. Les noirs , distingués encor en plusieurs espèces , se trouvaient en Afrique & en Asie assez loin de l'équateur ; & quand on eut depuis percé en Amérique jusques sous la ligne , on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissent encor une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez , de leurs yeux & de leurs oreilles , par leur couleur , & peut-être encor même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer , c'est que dans quelques régions que ces races soient transplantées , elles ne changent point , quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane musqueuse des nègres reconnue noire , & qui est la cause de leur couleur , est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes , comme dans les plantes , un principe qui les différencie.

La nature a subordonné à ce principe ces différens degrés de génie , & ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes ; & les multitudes de ces noirs trans-

plantés dans nos colonies d'Amérique, servent un très-petit nombre d'Européens. L'expérience a encor appris quelle supériorité ces Européens ont sur les Américains, qui aisément vaincus par-tout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

Cette partie de l'Amérique était encor remarquable, par des animaux & des végétaux, que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le besoin de ce que nous avons. Les chevaux, le bled de toute espèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien-monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieuses, qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui servait de tems immémorial aux belles teintures rouges.

Au transport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fièvre dans le reste du monde. Ce nouveau continent possède aussi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités & des plaisirs. Les mines d'or & d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Espagne & aux négocians. Le reste du monde en fut appauvri; car le grand nombre qui ne fait point le négoce, s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces, en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu-à-peu cette affluence d'or & d'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe, a passé dans plus de mains, & s'est plus également distribuée. Le prix des denrées a haussé dans toute l'Europe à-peu-près dans la même proportion.

Pour comprendre, par exemple, comment les trésors de l'Amérique ont passé des mains Espagnoles dans celles des autres nations il suffira de considérer ici deux choses ; l'usage que *Charles-Quint* & *Philippe II.* firent de leur argent, & la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, toujours en voyage & toujours en guerre, fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en Allemagne & en Italie, qu'il recut du Mexique & du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils *Philippe II.* à Londres épouser la reine *Marie*, & prendre le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la Tour vingt-sept grandes caisses d'argent en barre, & la charge de cent chevaux en or & en argent monnoyé. Les troubles de Flandre & les intrigues de la ligue en France, coûtèrent à ce même *Philippe II.* de son propre aveu, plus de trois mille millions de livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Quand à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, & de là vont en partie aux grandes Indes, c'est une chose connue, mais étonnante. Une loi sévère établie par *Ferdinand* & *Isabelle*, confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Espagne, défend aux autres nations, non-seulement l'entrée des ports de l'Amérique Espagnole, mais la part la plus indirecte dans ce commerce. Il semblerait que cette loi dût donner à l'Espagne de quoi subjuguer l'Europe. Cependant l'Espagne ne subsiste que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on transporte en Amérique ; & le reste de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandises. Ce prodigieux commerce des nations amies ou ennemies de l'Espagne, se fait sous le nom des Espagnols même, toujours fidèles au particuliers, & toujours trompant le roi qui a un besoin extrême de l'être. Nulle reconnaissance n'est donnée

par les marchands Espagnols aux marchands étrangers. La bonne foi, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la seule sûreté.

La manière dont on donna long-tems aux étrangers l'or & l'argent que les galions ont rapporté d'Amérique, fut encor plus singulière. L'Espagnol qui est à Cadix facteur de l'étranger, confiait les lingots reçus à des braves, qu'on appelait *metéores*. Ceux-ci armés de pistolets de ceinture & d'épées, allaient porter les lingots numérotés au rempart, & les jetaient à d'autres *metéores*, qui les portaient aux chaloupes, auxquels elles étaient destinées. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *metéores*, ces facteurs, les commis, les gardes qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi ayant reçu son indult sur ces trésors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'est pourtant pas encor abrogée, parce que les anciens préjugés sont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi, & de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre était déclarée entre la France & l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications ; aucun commissaire Espagnol ne trahit son correspondant Français. Cette fidélité si honorable à la nation Espagnole, prouva bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux loix qu'ils se sont faites pour le bien de la société ; & que les loix qui ne sont que la volonté du souverain, trouvent toujours tous les cœurs rebelles.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord, beaucoup de bien aux Espagnols, elle fit aussi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler l'Espagne, par le nombre né-

ceffaïre de ses colonies ; l'autre d'infester l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & sur-tout dans l'isle Hispaniola. Plusieurs compagnons de *Christophe Colomb* en revinrent attequés, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin qui empoisonne les sources de la vie était propre de l'Amérique ; comme la peste & la petite vérole sont des maladies originaires de la Numidie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine dont quelques sauvages Américains se nourrissaient, ait été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'antropophages dans l'isle Hispaniola, où ce mal était invétéré. Il n'est pas n'ou plus la suite de l'excès dans le plaisir : ces excès n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien-monde ; & aujourd'hui après un moment passé & oublié depuis des années, la plus chaste union peut être suivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre humain soit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens, il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Le grand *Colomb*, après avoir bâti quelques habitations dans les isles & reconnu le continent, avait repassé en Espagne, où il jouissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hispaniola qui lui succédèrent, persuadés que ces provinces fournissaient de l'or, en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin, soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable, soit qu'ils craignissent leur grand nombre, soit que la fureur du carnage ayant une fois commencé, ne connût plus de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola qui contenait trois millions d'habitans, & Cuba qui en avait plus de six cent mille. *Barthelemi de las Casas* évêque de Chiapa, témoin de

de ces destructions , rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages presque nuds & sans armes étaient poursuivis comme des daims dans le fort des forêts , dévorés par des dogues , & tués à coups de fusil , ou surpris & brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépose à la postérité , que souvent on faisait sommer , par un dominicain & par un cordelier ; ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne & au roi d'Espagne ; & après cette formalité , qui n'était qu'une injustice de plus , on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit ; mais supposé qu'il en dise dix fois trop ; il reste de quoi être saisi d'horreur.

On est encor surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola soit arrivée sous les yeux & sous le gouvernement de plusieurs religieux de *St. Jérôme* : car le cardinal *Ximénès* , maître de la Castille avant *Charles-Quint* , avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidens du conseil royal de l'isle. Ils ne purent sans doute résister au torrent ; & la haine des naturels du pays devenue avec raison implacable , rendit leur perte malheureusement nécessaire.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

Vaines disputes. Comme l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien-monde. Religion. Antropophages. Raisons pourquoi le nouveau-monde est moins peuplé que l'ancien.

SI ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique , ce n'en est pas un de demander tous les jours , comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes.

Essai sur les mœurs. Tom. III.

mes dans ce continent, & qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

Le sauvage qui se croit une production de son climat, comme son original & sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, & raisonne mieux. En effet, puisque le nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées ? & d'ailleurs, quelle serait la contrée primitive ?

La nature qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour qu'ils se répandissent de là dans le reste du monde ? ou serait-ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis, & qui les aurait envoyées au reste de la terre ? Comment la mousse & les sapins de la Norwége auraient-ils passé aux terres australes ? Quelque terrain qu'on imagine, il est presque tout dégarni de ce que les autres produisent. Il faut supposer qu'originellement il avait tout, & qu'il ne lui reste presque plus rien. Chaque climat a ses productions différentes, & le plus abondant est très-pauvre en comparaison de tous les autres ensemble. Le Maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les sapins de la Norwége ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques ; & ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays, que l'herbe des champs d'Archangel n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles & les limaçons d'une partie du monde soient originaires d'une autre partie ; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques espèces d'animaux, quelques races d'hommes semblables aux nôtres ?

L'Amérique, ainsi que l'Afrique & l'Asie, produit des végétaux, des animaux qui ressemblent à ceux de

l'Europe ; & tout de même encor que l'Afrique & l'Asie, elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien-monde.

Les terres du Mexique , du Pérou , du Canada , n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture, ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire , ni les olives dont nous tirons tant de secours, ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme & de charrue, chevaux, chameaux , ânes , bœufs , étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs & de moutons, mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe , & servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos buffles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs, qui ont sur le dos le nombril, que par-tout ailleurs les quadrupèdes ont au ventre : point de chiens, point de chats. Le Mexique, le Pérou avaient des lions, mais petits & privés de crinière ; & ce qui est plus singulier, le lion de ces climats était un animal poltron.

On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hommes, parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie, des sens & du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres, dans le physique & dans le moral.

Quant au physique, ont crut voir dans les Esquimaux, qui habitent vers le soixantième degré du nord, une figure, une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, & tous les peuples jusqu'à la Floride, parurent olivâtres, & sans aucun poil sur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de nègres qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afri-

que. Leur taille est tout au plus de quatre pieds ; ils sont blancs comme les Albinos , & c'est la seule-race de l'Amérique qui soit blanche. Leurs yeux rouges sont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient & ne sortent de leurs trous que la nuit : ils sont parmi les hommes ce que les hiboux sont parmi les oiseaux. Les Mexicains , les Péruviens parurent d'une couleur bronzée, les Brésiliens d'un rouge plus foncé , les peuples du Chili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons , qui habitent vers le détroit de Magellan ; mais on croit que c'est la nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

Parmi tant de nations si différentes de nous , & si différentes entr'elles , on n'a jamais trouvé d'hommes isolés , solitaires , errans à l'aventure à la manière des animaux , s'accouplant comme eux au hasard , & quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état , & que par-tout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la société comme à la liberté ; c'est ce qui fait que la prison , sans aucun commerce avec les hommes , est un supplice inventé par les tyrans ; supplice qu'un sauvage pourrait moins supporter encor que l'homme civilisé.

Du détroit de Magellan jusqu'à la baie d'Hudson , on a vu des familles rassemblées , & des huttes qui composaient des villages ; point de peuples errans qui changeaient de demeures selon les saisons , comme les Arabes-Bédouins & les Tartares ; en effet , ces peuples n'ayant point de bêtes de somme , n'auraient pu transporter aisément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés , par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées ; c'est encor un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes , plus ou moins abondantes , selon qu'on a eu plus ou moins de connaissances. Ainsi

la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la notre est plus régulière & plus abondante que celle des Samoyèdes.

De tous les peuples de l'Amérique, un seul avait une religion, qui semble au premier coup-d'œil ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bienfaisant; semblables en ce point aux anciens Persans, & aux Sabéens : mais si vous en exceptez les grandes & nombreuses nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé, leur croyance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brésiliens, les Caraïbes, les Mosquitoes, les peuplades de la Guiane, celles du nord, n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée, & leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un sauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve se déborder. Mais ce n'est-là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur. Cette connaissance raisonnée manquait même absolument à toute l'Amérique.

Les autres Américains qui s'étaient fait une religion, l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiaient des hommes à je ne sais quel être malfaisant; on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes. Les anciens peuples de notre hémisphère, & les plus policés de l'autre se sont ressemblés par cette religion barbare.

Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires, disent tous que les Brésiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la

guerre ; & ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers , mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons ; je lui demandai par l'interprète qui les conduisait , si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine ; elle me répondit que oui , très-froidement , & comme à une question ordinaire. Cette atrocité si révoltante pour notre nature , est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de donner la mort , & non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs , tels qu'étaient les Brasiiliens & les Canadiens , des insulaires comme les Caraïbes , n'ayant pas toujours une subsistance assurée , ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture ; & quand nous voyons dans les siècles les plus civilisés , le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre* , & le peuple de la Haye manger le cœur du grand pensionnaire de *Vith* , nous ne devons pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère , ait duré chez les sauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. *Moyse* même menace les Hébreux dans cinq versets du deutéronome , qu'ils mangeront leurs enfans , s'ils transgressent sa loi. Le prophète *Ezéchiel* , suivant plusieurs commentateurs , promet aux Hébreux , de la part de DIEU , que s'ils se défendent bien contre le roi de Perse , ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier. *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de son tems , dans une partie de la Tartarie , les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des

criminels condamnés à la mort. Tout cela soulève le cœur ; mais le tableau du genre humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume ? faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît ? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle existe.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux sièges de Sancerre & de Paris pendant nos guerres de religion, des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas* évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampier* assure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Il est un autre vice tout différent, qui semble plus opposé au but de la nature, que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'est perpétué dans les nations les plus polies, & qui est beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Asie, que dans les glaces du septentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Brésiliens pratiquaient cet usage monstrueux & commun ; les Canadiens l'ignoraient. Comment se peut-il encor qu'une passion qui renverse les loix de la propagation humaine, se soit emparée dans le deux hémisphères des organes de la propagation même.

Une autre observation importante, c'est qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique assez peuplé, & les deux extrémités vers les poles peu habitées ; en général le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il de-

vait contenir. Il y en a certainement des causes naturelles ; premièrement le froid excessif qui est aussi perçant en Amérique dans la latitude de Paris & de Vienne, qu'il est à notre continent au cercle polaire.

En second lieu, les fleuves sont pour la plupart en Amérique, dix fois plus larges, au moins, que les nôtres. Leurs inondations fréquentes, ont dû porter la stérilité, & par conséquent la mortalité dans des pays immenses. Les montagnes beaucoup plus hautes, sont aussi plus inhabitables que les nôtres ; des poisons violens & durables, dont la terre d'Amérique est couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poisons ; enfin la stupidité de l'espèce humaine dans une partie de cet hémisphère, a dû influencer beaucoup sur la dépopulation. On a connu en général, que l'entendement humain n'est pas si formé dans le nouveau-monde que dans l'ancien. L'homme est dans tout les deux un animal très-faible ; les enfans périssent par-tout faute d'un soin convenable ; & il ne faut pas croire que quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe & de la Vistule, plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux-nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes Allemandes & Sarmates élevaient alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, sur-tout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal-sain & plus rude qu'il ne l'est dans nos derniers tems. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner ensuite une subsistance saine, ni même suffisante. Plusieurs espèces d'animaux carnassiers sont réduites, par ce défaut de subsistance, à une très-petite quantité ; & il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de singes.

CHAPITRE. TRENTENEUVIEME.

De Fernand Cortez.

C'EST de l'isle de Cuba que partit *Fernand Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce simple lieutenant du gouverneur d'une isle nouvellement découverte, suivi de moins de six cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques pièces de campagne, va subjuguier le plus puissant état de l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un Espagnol, qui ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une Américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois sa maîtresse & son conseil, & apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur on trouva un volcan plein de soufre, on découvre du salpêtre, qui sert à renouveler dans le besoin la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golphe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt faisant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts sont en honneur. La puissante république de Tlascala, qui fleurissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage : mais la vue des chevaux, & le bruit seul du canon, mettaient en fuite ces multitudes mal armées : il fait une paix aussi avantageuse qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vaisseaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de cent mille hommes

armés de flèches & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique ?

La ville de Mexique , bâtie au milieu d'un grand lac , était le plus beau monument de l'industrie Américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses & commodés construites de pierres , des marchés , de boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciselés & sculptés , de vaisselle de terre vernissée , d'étoffes de coton , & de tissus de plumes qui formaient des dessins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où on rendait sommairement la justice aux marchands , comme dans la juridiction des consuls de Paris , qui n'est établie qu'après la destruction de l'empire du Mexique sous le roi *Charles IX*. Plusieurs palais de l'empereur *Montezuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe , & était destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives & défensives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins , où l'on ne cultivait que des plantes médicinales ; des intendants les distribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du succès de leurs usages , & les médecins en tenaient registre à leur manière sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts , celle-là marque le progrès de la morale.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire , on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Visiliputsli* regardé comme le DIEU des armées. Les ambassadeurs de *Montezuma* dirent à *Cortez* , à ce qu'on prétend , que leur

maître avait sacrifié dans ses guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'est une très-grande exagération ; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Montezuma* : mais enfin quand les Espagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent parmi les ornemens, des cranes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Chersonèse Taurique.

Il n'y a guère de peuples dont la religion n'ait été inhumaine & sanglante ; vous savez que les Gaulois , les Carthaginois , les Syriens , les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces sacrifices ; il est dit dans le lévitique ; *Si une ame vivante a été promise à DIEU , on ne pourra la racheter , il faut qu'elle meure*. Les livres des Juifs rapportent , que quand ils envahirent le petit pays des Cananéens , ils massacrèrent dans plusieurs villages, les hommes , les femmes , les enfans , & les animaux domestiques , parce qu'ils avaient été dévoués. C'est sur cette loi , que furent fondés les sermens de *Jephthé* qui sacrifia sa fille , & de *Saül* qui sans les cris de l'armée eût immolé son fils. C'est elle encor qui autorisait *Samuel* à égorger le roi *Agag* , prisonnier de *Saül* , & à le couper en morceaux ; exécution si horrible & aussi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les sauvages , & qui serait un crime énorme , si DIEU même , l'arbitre de la vie & de la mort , à qui on ne peut demander compte , ne l'eût ainsi ordonné dans les profondeurs impénétrables de sa justice. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis ; ils n'étaient point antropophages comme un très-petit nombre de peuples Américaines.

Leur police en tout le reste était humaine & sage. L'éducation de la jeunesse formait un des plus grands

objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques établies pour l'un & l'autre sexe. Nous admirons encor les anciens Egyptiens , d'avoir connu que l'année est d'environ trois cent soixante-cinq jours. Les Mexicains avaient poussé jusques-là leur astronomie.

La guerre était chez eux réduite en art ; c'est ce qui leur avait donné tant de supériorité sur leurs voisins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire , regardé par ses voisins avec crainte & avec envie.

Mais ces animaux guerriers , sur qui les principaux Espagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains , ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'Océan , ce fer dont ils étaient couverts , leurs marches comptées par des victoires , tant de sujets d'admiration joints à cette faiblesse qui porte les peuples à admirer ; tout cela fit que quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico , il fut reçu par *Montezuma* comme son maître , & par les habitans comme leur Dieu. On se mettait à genoux dans les rues , quand un valet Espagnol passait. On raconte qu'un cacique , sur les terres duquel passait un capitaine Espagnol , lui présenta des esclaves & du gibier. Si tu es dieu , dit-il , voilà des hommes , mange-les. Si tu es homme , voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événemens , les ont voulu relever par des miracles , qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu-à-peu la cour de *Montezuma* s'apprivoisant avec leurs hôtes , osa les traiter comme des hommes. Une partie des Espagnols était à la Vera-Cruz sur le chemin du Mexique. Un général de l'empereur , qui avait des ordres secrets , les attaqua , & quoique ses troupes fussent vaincues , il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Montezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'est jamais

fait de plus hardi en politique. Il va au palais suivi de cinquante Espagnols , & accompagné de la *Dona Marina* qui lui sert toujours d'interprète ; alors mettant en usage la-persuasion & la menace, il emmene l'empereur prisonnier au quartier Espagnol , le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les siens à la Vera-Cruz , & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même , comme un général qui punit un simple soldat ; ensuite il l'engage à se reconnaître publiquement vassal de *Charles-Quint*.

Montezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage six cent mille marcs d'or pur , avec une incroyable quantité de pierreries , & d'ouvrages d'or , & tout ce que l'industrie de plusieurs siècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour son maître ; prit un cinquième pour lui , & distribua le reste à ses soldats.

On peut compter parmi les plus grands prodiges , que les conquérans de ce nouveau-monde se déchirant eux-mêmes , les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était prêt de subjuguier l'empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient , le gouverneur de Cuba , *Velasquez* , plus offensé de la gloire de *Cortez* son lieutenant que de son peu de soumission , envoie presque toutes ses troupes , qui consistaient en huit cents fantassins , quatre-vingts cavaliers bien montés , & deux petites pièces de canon , pour réduire *Cortez* , le prendre prisonnier , & poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* ayant d'un côté mille Espagnols à combattre , & le continent à retenir dans la soumission , laissa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique , & marcha suivi du reste contre ses compatriotes. Il en défait une partie , il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire ; se range sous ses drapeaux , & il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur était toujours en prison dans sa capitale, gardé par quatre-vingts soldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvaredo*, sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le tems d'une fête, où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec cinquante soldats, les égorge eux & leur suite sans résistance, & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils étaient parés pour cette fête. Cette énormité que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, souleva ces hommes trop patients : & quand *Cortez* arriva, il trouva deux cent mille Américains en armes, contre quatre-vingts Espagnols occupés à se défendre, & à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi : ils se précipitèrent en foule contre les canons & les mousquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte, & cette valeur une brutalité, tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'empereur *Montezuma* mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi dont il causait la mort, de mourir dans le christianisme ; sa concubine *Dona Mariana* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles que lui, auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres dans le Mexique même ; & aujourd'hui les descendans en ligne droite de ce puissant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Montezuma*, ils sont de simples gentilshommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans Turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du desir de la vengeance. C'est ce fameux *Cati-*

mozin, dont la destinée fut encor plus funeste que celle de *Montezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haine, précipitait toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été assiégé; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille: on perdait toujours quelque Espagnol, dont le sang était payé par la mort de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nus.

Cortez n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats, & par les Tlascaliens qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico, par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, & vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, sur lesquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon renversèrent bientôt la flotte ennemie. *Cortez* avec le reste de ses troupes combattait sur les chaussées. Vingt Espagnols tués dans ce combat, & sept ou huit prisonniers, faisaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin après de nouveaux combats, on prit *Gatimozin* & l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin* si fameux par le paroles qu'il prononça, lorsqu'un receveur des tré-

sors du roi d'Espagne le fit mettre sur des charbons ardents , pour savoir en quel endroit du lac il avait fait jeter ses richesses ; son grand-prêtre condamné au même supplice jetait de cris ; & *Gatimozin* lui dit , *Et moi suis-je sur un lit de roses ?*

Cortez fut maître absolu de la ville de Mexique , avec laquelle tout le reste de l'empire tomba sous la domination Espagnole , ainsi que la Castille d'or , le Darien , & toutes les contrées voisines.

Quel fut le prix des services inouis de *Cortez* ? Celui qu'eut *Colomb* ; il fut persécuté , & le même évêque *Fonseca* , qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers , voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie , il y fut peu considéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint* : un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur , & monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme ? » C'est , répondit *Cortez* , » celui qui vous a donné plus d'états que vos pères ne » vous ont laissé de villes. »



CHAPITRE QUARANTIEME.

De la conquête du Pérou.

CORTEZ ayant soumis à *Charles-Quint* plus de deux cents lieues de nouvelles terres en longueur , & plus de cent-cinquante en largeur , croyait avoir peu fait. L'isthme qui resserre entre deux mers le continent de l'Amérique , n'est pas de vingt-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne , près de Nombre de Dios , d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jusqu'à nos côtes , & de l'autre celle qui se prolonge jusqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer du Nord* , parce que nous sommes au nord ; la seconde *mer du Sud* , parce que c'est au sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc dès l'an 1513 de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à soumettre.

Vers l'an 1527 deux simples aventuriers , *Diego d'Almagro* , & *Francesco Pizarro* , qui même ne connaissaient pas leurs pères , & dont l'éducation avait été si abandonnée , qu'ils ne savaient ni lire ni écrire , furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois cents lieues de côtes Américaines en cinglant droit au midi ; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & sous l'autre tropique , il y a une contrée immense , où l'or , l'argent , & les pierres sont plus communs que le bois , & que le pays est gouverné par un roi aussi despotique que *Montezuma* ; car dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse.

Du pays de Cusco , & des environs du tropique du capricorne , jusqu'à la hauteur de l'isle de Perles , qui

est aux fixième degré de latitude septentrionale, un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appelait *incas*. Le premier de ces incas qui avait subjugué le pays, & qui lui imposa des loix, passait pour le fils du soleil. Ainsi les peuples les plus policés de l'ancien-monde & du nouveau, se ressemblaient dans l'usage de déifier les hommes extraordinaires, soit conquérans, soit législateurs.

Garcilasso de la Vega, issu de ces incas, transporté à Madrid, écrivit leur histoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, & son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture, & semblables en ce point aux anciennes nations Tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du Septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tint lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité, par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Mais en général les loix fondamentales, les points les plus essentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails, passent assez fidèlement de bouche en bouche. Ainsi *Garcilasso* pouvait être instruit de quelques principaux événemens. C'est sur ces objets seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre, dans un monde à qui rien n'avait été révélé. *Pline*, chez les Romains, dans les tems les plus éclairés, n'admet point d'autre DIEU. *Platon* plus éclairé que *Pline*, avait appelé le soleil le fils de DIEU, la splendeur du père; & cet astre long-tems auparavant fut révééré par les mages & par les anciens Egyptiens. La même vraisemblance & la même erreur régnerent également dans les deux hémisphères.

Le Péruviens avaient des obélisques, des gnomons

réguliers , pour marquer les points des équinoxes & des solstices. Leur année était de trois cent soixante-cinq jours ; peut-être la science de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture , & taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée & la plus industrieuse du nouveau-monde.

L'inca *Huescar* , père d'*Atabalipa* , dernier inca , sous qui ce vaste empire fut détruit , l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet inca qui conquit tout le pays de Quito , aujourd'hui la capitale du Pérou , avait fait par les mains de ses soldats & des peuples vaincus un grand chemin de cinq cents lieues de Cusco jusqu'à Quito , à travers des précipices comblés , & des montagnes applanies. Ce monument de l'obéissance & de l'industrie humaine n'a pas été depuis entretenu par les Espagnols. Des relais d'hommes établis de demi-lieue en demi-lieue portaient les ordres du monarque dans tout son empire. Telle était la police. Et si on veut juger de la magnificence , il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur une trône d'or , qu'on trouva peser vingt-cinq mille ducats , & que la litière de lames d'or sur laquelle était le trône était soutenue par les premiers de l'état.

Dans les cérémonies pacifiques & religieuses à l'honneur du soleil , on formait des danses ; rien n'est plus naturel ; c'est un des plus anciens usages de notre hémisphère. *Huescar* pour rendre les danses plus graves , fit porter par les danseurs une chaîne d'or longue de sept cents de nos pas géométriques , & grosse comme le poignet ; chacun en soulevait un chaînon. Il faut conclure de ce fait que l'or était plus commun au Pérou , que ne l'est parmi nous le cuivre.

François Pizarro attaqua cet empire avec deux cent cinquante fantassins , soixante cavaliers , & une douzaine de petits canons que traînaient souvent les esclaves des pays déjà domptés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de

Quito par-delà l'équateur. *Atabalipa* fils d'*Huescar* régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille soldats armés de flèches & de piques d'or & d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortez* par une ambassade, & offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de son empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi sur leur route : & après cette réponse il marche aux Espagnols. Quand l'armée de l'inca, & la petite troupe Castilliane furent en présence, les Espagnols voulurent encor mettre de leur côté jusqu'aux apparences de la religion. Un moine nommé *Valverde*, fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encor, s'avance avec un interprète vers l'inca, une bible à la main, & lui dit qu'il faut croire ce qui est dit dans ce livre. Il lui fait un long sermon de tous les mystères du christianisme. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont le sermon fut reçu ; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux, & les armes de fer firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains ; on n'eut guère que la peine de tuer ; & *Atabalipa* arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Cet empereur pour se procurer une liberté prompte promit une trop grosse rançon ; il s'obligea, selon *Herrera* & *Zarata*, de donner autant d'or qu'une salle de ses palais pouvait en contenir, jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au dessus de sa tête. Aussitôt ses courriers partent de tous côtés pour assembler cette rançon immense ; l'or & l'argent arrivent tous les jours au quartier des Espagnols ; mais soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'empire pour un captif, soit qu'*Atabalipa* ne les pressât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ses promesses. Les esprits des vainqueurs s'aigrirent ; leur avarice trompée monta à cet

excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif; toute la grace qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverde* lui parla de christianisme par un interprète; il le baïsa, & immédiatement après on le pendit; & on le jeta dans les flammes. Le malheureux *Garcilasso*, inca, devenu Espagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très-cruel envers sa famille, & qu'il méritait la mort; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires comme *Zarata*, prétendent que *François Pizarro* était déjà parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des trésors d'*Atabalipa* & que d'*Almagro* seul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de *Chiapa*, que j'ai déjà cité, ajoute qu'on fit souffrir le même supplice à plusieurs capitaines Péruviens, qui par une générosité aussi grande que la cruauté des vainqueurs, aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

Cependant de la rançon déjà payée par *Atabalipa*, chaque cavalier Espagnol eut deux cent quarante marcs en or pur; chaque fantassin en eut cent soixante: on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses; & on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent, trois mille d'or non travaillé, & vingt mille marcs pesant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. l'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe, & sur-tout les papes, qui lui avaient adjugé ce nouveau-monde, s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

On ne fait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquièrent tant de terres, ou plus détester leur férocité: la même source, qui est l'avarice, produisit tant de bien & tant de mal *Diego*

d'*Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après la discorde se met entre les vainqueurs de Pérou , comme elle avait divisé *Velasquez* & *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Diego d'Almagro & *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe , se partagent , & combattent pour le chef qu'elles choisissent. Ils donnent un combat sanglant sous les murs de Cusco , sans que les Péruviens osent profiter de l'affaiblissement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée ; ils se battaient pour leurs tyrans ; & les multitudes de péruviens dispersés , attendaient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seraient soumis , & chaque parti n'était que d'environ trois cents hommes , tant la nature a donné en tout la supériorité aux Européens sur les habitans du nouveau-monde. Enfin d'*Almagro* fut fait prisonnier , & son rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt après il fut assassiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

Déjà se formait dans tout le nouveau-monde le gouvernement Espagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences , qui sont à-peu-près ce que sont nos parlemens , étaient établies : des archevêques , des évêques , des tribunaux d'inquisition , toute la hiérarchie ecclésiastique exerçait ses fonctions comme à Madrid , lorsque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint* , voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* se fit reconnaître roi du Pérou ; mais d'autres Espagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurerait en Europe , qu'à leur compagnon qui devenait leur souverain , le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de

François Pizarro eut la même ambition & le même sort Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Espagnols même, & pas une des peuples soumis.

Au milieu de ces combats, que les vainqueurs livraient entr'eux, ils découvrirent les mines du Potosi, que les Péruviens même avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle est encor aujourd'hui très-loin d'être épuisée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Espagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces esclaves des nègres qu'on achetait en Afrique, & qu'on transportait au Pérou comme des animaux destinés au service des hommes.

On ne traitait en effet ni ces nègres, ni les habitans du nouveau-monde, comme une espèce humaine. Ce *las Casas* religieux dominicain évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touchés des cruautés de ses compatriotes, & des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint*, & à son fils *Philippe II.* par les mémoires que nous avons encor. Il y représente presque tous les Américains, comme des hommes doux & timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire ; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les isles voisines, ils firent périr plus de douze cent mille hommes, comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'isle St. Domingue & dans la Jamaïque, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

Un cacique de l'isle de Cuba nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr par le feu, pour n'avoir pas donné assez d'or, fut remis avant qu'on allumât le bûcher entre les

maines d'un franciscain, qui l'exhortait à mourir chrétien, & qui lui promettait le ciel. Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel, demandait le cacique ? Oui sans doute, disait le moine. Ah, s'il est ainsi, que je n'aie point au ciel, repliqua ce prince ! Un cacique de la nouvelle Grenade, qui est entre le Pérou & le Mexique, fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'Américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme, & on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme, que dans les isles & sur la terre-ferme, ce petit nombre d'Européens a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous justifier*, ajoute-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de sacrifices humains ; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel & la terre, que les Mexicains usant du droit barbare de la guerre, n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers.*

De tous ce que je viens de citer, il résulte que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains, & que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre ses compatriotes. Observons ici que si on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois sacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels sacrifices au soleil, qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaisant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *las Casas* ne furent pas inutiles. Les loix envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujets soumis & non esclaves.

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

Du premier voyage autour du monde.

CE mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigne. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique; mais la gloire de *Colomb* est pure. Telle est celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, & de *Sébastien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'est plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes Espagnoles en Amérique, & au milieu des grands succès des Portugais en Asie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'occident à l'orient il trouva les isles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Ces isles *Marianes* situées près de la ligne méritent une attention particulière. Les habitans ne connaissaient point le feu, & il leur était absolument inutile. Ils se nourrissaient des fruits que leurs terres produisent en abondance, sur-tout du cacao, du sago qui est fort au dessus du riz, & d'une pâte qui a le goût du meilleur pain, & qui se forme dans une gousse au haut d'un grand arbre; on prétend que la durée ordinaire de leur vie est de cent vingt ans. On en dit autant des *Brasiliens*. Ces insulaires n'étaient ni sauvages, ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de cacaotiers, industrieusement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; & peut-être étaient-ils les moins malheureux, & les moins

méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les isles des larrons*, parce que ces peuples ignorant le tien & le mien mangèrent quelques provisions d'un vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations Africaines & Américaines. Mais au-delà de ces isles en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du tems des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans Arabes avaient connu la bouffole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'isle de Mindanao, à l'ouest des Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèces différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du Septentrion.

Au reste ce *Magellan* était un Portugais, auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le détermina à servir l'Espagne, & à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidor, la principale des isles Moluques où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, & ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer Orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'Occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le différend des Espagnols & des Portugais, & pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions & sur les limites de leurs découvertes.

Il faut savoir que quand le célèbre prince *Dom Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'uni-

vers, les Portugais demandèrent aux papes la possession de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au St. Siège, depuis que *Grégoire VII.* s'était mis en possession de les donner : on croyait par-là s'assurer contre une usurpation étrangère, & intéresser la religion à ces nouveaux établissemens. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis & qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Lorsque les Espagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique, le pape *Alexandre VI.* divisa les deux nouveaux-mondes, l'Américain & l'Asiatique, en deux parties : tout ce qui était à l'orient des îles Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne ; on traça une ligne sur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, & qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* déranger la ligne du pape. Les îles Mariannes, les Philippines, les Moluques, se trouvaient à l'orient des découvertes Portugaises. Il fallut donc tracer une autre ligne, qu'on appella de *démarcation*. Qu'y a-t-il de plus étonnant, où qu'on ait découvert tant de pays, ou que des évêques de Rome les aient donnés tous ?

Toutes ces lignes furent encor dérangées, lorsque les Portugais abordèrent au Brésil ; elle ne furent pas plus respectées par les Français & par les Anglais, qui s'établirent ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il est vrai que les Anglais sur-tout n'ont fait que glaner après les riches moissons des Espagnols : mais enfin ils y ont eu des établissemens considérables.

Le funeste effet de toutes ces découvertes & de ces transplantations a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique & en Asie, toutes les fois qu'elles se la sont déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les na-

tions. Les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'est un grand problème de savoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirèrent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée & ces trésors partagés à la fin par tant d'autres nations, ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainsi personne n'a réellement gagné. Il reste à savoir si la cochenille & le quinquina sont d'un assez grand prix pour compenser la perte de tant d'hommes.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Du Brésil.

QUAND les Espagnols envahissaient la plus riche partie du nouveau-monde, les Portugais surchargés des trésors de l'ancien, négligeaient le Brésil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabral*, après avoir passé les îles du Cap-Verd, pour aller par la mer australe d'Afrique aux côtes du Malabar, prit tellement le large à l'occident, qu'il vit cette terre du Brésil, qui de tout le continent Américain est le plus voisin de l'Afrique ; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas ; c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile ; il y règne un printems perpétuel. Tous les habitans grands, bien-faits, vigoureux, d'une couleur rougeâtre, marchaient nus, à la réserve d'une large ceinture qui leur servait de poche.

C'étaient des peuples chasseurs, par conséquent n'ayant pas toujours une subsistance assurée ; de là nécessairement féroces, se faisant la guerre avec leurs flèches & leurs

massues pour quelques pièces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colère, le ressentiment d'une injure les armait souvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Asiatiques. Ils ne sacrifiaient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avaient point de sacrifices à faire ainsi que les Mexicains, mais ils mangeaient leurs prisonniers de guerre; & *Améric Vespuce* rapporte dans une de ses lettres, qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient pas leurs prisonniers.

Au reste, nulles loix chez les Brasiliens que celles qui s'établissaient au hasard pour le moment présent par la peuplade assemblée; l'instinct seul les gouvernait. Cet instinct les portait à chasser quand ils avaient faim, à se joindre à des femmes quand le besoin le demandait, & à satisfaire ce besoin passerager avec des jeunes gens.

Ces peuples font une preuve assez forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien-monde; on auroit porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il est bien difficile qu'il n'y eût resté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans portant des plumes sur la tête, excitaient les peuples au combat, leur faisaient remarquer la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies. Mais qu'on ait vu chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit, malgré la pente à le dire.

Les Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'état, parce qu'elle était entièrement subordonnée au prince; mais il n'y avait point d'état chez les sauvages sans besoin & sans police.

Le Portugal laissa pendant près de cinquante ans languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Brésil. Enfin en 1559 on y fit des établissements solides,

& les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Brésil augmenta les richesses des Espagnols quand leur roi *Philippe II.* s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols depuis 1625 jusqu'à 1630.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien-monde & dans le nouveau. Enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Brésil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres, ce que le Mexique, le Pérou, & les isles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers tems même on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie du Brésil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres comptant sur l'or & les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies; c'est pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnoyé au Portugal qui manquait de tout. Dans ce pays le roi est riche, & le peuple pauvre.



CHAPITRE QUARANTE-TROISIEME.

Des possessions des Français en Amérique.

LES Espagnols tiraient déjà du Mexique & du Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis ; quand les autres nations jalouses & excitées par leur exemple n'avaient pas encor dans les autres parties de l'Amérique une colonie qui leur fût avantageuse.

L'amiral *Coligni* qui avait en tout de grandes idées, imagina en 1557 sous *Henri II.* d'établir les Français & sa secte dans le Brésil ; un chevalier de *Villegagnon* alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise, les Genevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles ; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée ; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres ; il les traita de perturbateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée, & le Brésil fut perdu pour la France, qui n'a jamais su faire de grands établissemens au-dehors.

On disait que la famille des incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était-là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe qui habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal ; les Espagnols appelaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent long-tems.

Ce nom d'*Eldorado* éveilla toutes les puissances. La

reine *Elizabeth* envoya en 1596 une flotte sous le commandement du savant & malheureux *Raleig*, pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en effet pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi-hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, & quelques morceaux d'or ouvragés. Mais enfin, on ne trouva ni de ville d'Eldorado, ni de lac Parima. Les Français après plusieurs tentatives, s'établirent en 1664 à la pointe de cette grande terre dans l'isle de Cayenne, qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre & de bois ; & l'isle de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV.* qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime ; encor cette isle fut-elle enlevée au Français par les Hollandais dans la guerre de 1672. Mais une flotte de *Louis XIV.* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo & de mauvais café. La Guiana était dit-on, le plus beaux pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir, & c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le Nouveau-Mexique. Les Espagnols étaient déjà en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur Français prétendait y avoir abordé à-peu-près dans le même tems qu'eux, c'était un droit à disputer ; les terres des Américains devant appartenir, par notre droit des gens, ou de ravisseurs, non-seulement à celui qui les envahissait le premier, mais à celui qui faisait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX.* vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours

jours établir sa religion en Amérique, comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement, & pendirent aux arbres tous les Français avec un grand écriteau au dos ; *Pendus , non comme Français , mais comme hérétiques.*

Quelque tems après un Gascon, nommé le chevalier de *Gourgues*, se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort Espagnol, & fit pendre à son tour les prisonniers, sans oublier de leur mettre un écriteau ; *Pendus non comme Espagnols, mais comme voleurs & Maranes.* Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs Européens les venger en s'exterminant les uns les autres : & ils ont eu souvent cette consolation.

Après avoir pendu des Espagnols, il fallut pour ne le pas être, évacuer la Floride , à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encor que la Guiane. Mais les guerres affreuses de religion qui ruinaient alors les habitans de la France , ne leur permettaient pas d'aller égorger , & convertir des sauvages , ni de disputer ce beau pays aux Espagnols.

Déjà les Anglais se mettaient en possession des meilleurs terres & des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale, au-delà de la Floride , quand deux ou trois marchands de Normandie , sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaisseaux, & établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours & des castors. Cette terre découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée ; mais enfin après plusieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe & de St. Malo , fonda Québec en 1608, c'est-à-dire, bâtit quelques cabanes ;

& ces cabanes ne sont devenues une ville que sous *Louis XIV.*

Cet établissement, celui de Louisbourg, & tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carrosses dans la ville de Mexique, & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel, soit avec les naturels, soit avec les Anglais, qui possesseurs des meilleurs terriroires, ont voulu ravir celui des Français, pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique & du Pérou & du Brésil. Ils leur ressemblaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux, & qu'ils n'en ont qu'aux sourcils & à la tête. Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encor plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du Nord dans l'ancien-monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale des montagnes, des Apalaches au détroit de *David*, sont des payfans & des chasseurs divisés en bourgades; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous avons très-mal-à-propos désigné les peuples du Mexique, du Pérou & du Brésil. On n'appella ce pays, *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du nord *sauvages*, ils l'étaient moins à quelques égards que les payfans de nos côtes Européennes, qui ont si long-tems pillé de droit les vaisseaux naufragés, & tué les navigateurs. La guerre, ce crime & ce fléau de tous les tems & de tous les hommes, n'avait pas chez eux comme chez nous l'intérêt pour

motif ; c'était d'ordinaire l'insulte & la vengeance qui en étaient le sujet , comme chez les Brasiiliens & chez tous les sauvages.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils faisaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours ; mais il a été commun à plus d'un peuple , & nous en avons traité à part.

C'était dans ces terres stériles & glacées du Canada que les hommes étaient souvent antropophages ; ils ne l'étaient point dans l'Acadie , pays meilleurs où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent , excepté dans quelques parties du Brésil, & chez les Cannibales des isles Caraïbes.

Quelques jésuites & quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière , cultivèrent la colonie naissante du Canada ; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie , prirent quelques jésuites prisonniers , & , dit-on , les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie & fortifiée qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie ; cela ne veut dire autre chose , sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

Les Français n'avaient donc dans ce tems-là aucun établissement hors de France , & pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises , espérant réparer ses pertes , pressa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de St. Germain fait avec les Anglais. Cet peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi , dont ils ne faisaient alors

aucun cas, & ce peu devint ensuite la Nouvelle-France. Cette Nouvelle-France resta long-tems dans un état misérable ; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encor l'Acadie.

Ils la rendirent encor au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois ; & s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht ; paix alors heureuse qui est devenue depuis funeste à l'Europe. Car nous verrons que les ministres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie , l'Angleterre voulant les étendre, & la France les resserrer ; ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales ; & cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

La petite isle du cap Breton, où est Louisbourg, la rivière de St. Laurent, Québec, le Canada demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation, & à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profit. Québec contenait environ sept mille habitans ; les dépenses de la guerre pour conserver ces pays coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais ; & cependant elles paraissaient nécessaires.

On a compris dans la Nouvelle-France un pays immense qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au Nouveau-Mexique, & dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues ; on l'a nommé *Mississipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique ; & *Louisiane*, du nom de *Louis XIV.*

Cette étendue de terre était à la bienfiance des Espagnols, qui n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette possession, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y transportèrent, en descendant par le pays & la rivière

des Illinois , & en effuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance , au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la Nouvelle-France fut jusqu'en 1708 composée d'une douzaine de familles errantes dans des deserts & dans des bois.

Louis XIV. accablé alors de malheurs voyait dépérir l'ancienne France , & ne pouvait penser à la nouvelle. L'état était épuisé d'hommes & d'argent. Il est bon de savoir que dans cette misère publique deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions , l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne , tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite , l'autre par des affaires avec un ministère malheureux , obéré & ignorant. Le grand négociant qui se nommait *Crozoat* , étant assez riche & assez hardi pour risquer une partie de ses trésors , se fit concéder la Louisiane par le roi , à condition que chaque vaisseau que lui & ses associés enverraient , y porteraient six garçons & six filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également.

Après la mort de *Louis IV.* l'Ecoffais *Law* ou *Lafs* , homme extraordinaire , dont plusieurs idées ont été utiles , & d'autres pernicieuses , fit accroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou , & allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux système de *Lafs*. On envoya des colonies au Mississipi ; on grava le plan d'une ville magnifique & régulière , nommée *la Nouvelle-Orléans*. Les colons périrent la plupart de misère , & la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour , s'il y a des millions d'habitans de trop en France , sera-t-il avantageux de peupler la Louisiane ; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIEME.

Des isles Françaises & des slibustiers.

LES possessions les plus importantes que les Français ont acquises avec le tems, sont, la moitié de l'isle St. Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, & quelques petites isles Antilles; ce n'est pas la deux-centième partie des conquêtes Espagnoles, mais on en a tiré enfin de grands avantages.

St. Domingue est cette même isle Hispaniola, que les habitans nommaient *Aiti*, découverte par *Colomb*, & dépeuplée par les Espagnols; les Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'ils habitent l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois, soit que les métaux demandent une longue suite de siècles pour se former, soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, & que la mine ne renaisse plus; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes, il est difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encor des mines de ces métaux dans le terrain qui reste aux Espagnols; mais les frais n'étant pas compensés par le profit, on a cessé d'y travailler.

La France n'est entrée en partage de cette isle avec l'Espagne, que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau, que le hasard composa d'Anglais, de Bretons, & sur-tout de Normans. On les a nommé *boucaniers*, & *slibustiers*; leur union & leur origine furent à-peu-près celle des anciens Romains; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison; voilà ce qu'étaient les slibustiers; voici leur histoire.

Il arriva vers l'année 1625 que des aventuriers Français & Anglais abordèrent en même tems dans une isle

des Caraïbes, nommée *St. Christophe* par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, & qui égorgaient les naturels au nom d'un saint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie naturelle des deux nations, se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci maîtres de toutes les isles voisines comme du continent, vinrent avec des forces supérieures. Le commandant Français échappa & retourna en France. Le commandant Anglais capitula; les plus déterminés des Français & des Anglais gagnèrent dans des barques l'isle de *St. Dominique*, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'isle de la *Tortue*. Plusieurs Normans allèrent grossir leur nombre comme au douzième siècle ils allaient à la conquête de la *Pouille*, & dans le dixième à la conquête de l'Angleterre; ils eurent toutes les aventures heureuses & malheureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans loi, venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwel en 1655 envoya une flotte qui enleva la *Jamaïque* aux Espagnols; on n'en serait point venu à bout sans ces flibustiers. Ils pirataient par-tout, & plus occupés de piller que de conserver, ils laissèrent pendant une de leurs courses reprendre par les Espagnols la *Tortue*. Ils la reprirent ensuite; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant à la *Tortue* celui qu'ils avaient choisi; ils infestèrent la mer du Mexique, & se firent des retraites dans plusieurs isles. Le nom qu'ils prirent alors fut celui des *frères de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable canot, qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé, & allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux Espagnols, dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres loix parmi eux que celle du partage égal des dépouilles, point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encor ils s'écartaient monstrueusement.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouses, comme on l'a conté des compagnons de *Romulus*; ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France; ce n'était pas assez pour perpétuer une association devenue nombreuse; deux flibustiers tiraient aux dés une fille; le gagnant l'épousait, & le perdant n'avait droit de coucher avec elle que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la destruction que pour fonder un état. Leurs exploits étaient inouis, leurs cruautés aussi. Un d'eux (nommé l'*Olonais*, parce qu'il était des Sables d'Olonne) prend avec un seul canot une frégate armée, jusques dans le port de la Havane. Il interroge un des prisonniers, qui lui avoue que cette frégate était destinée à lui donner la chasse, qu'on devait se saisir de lui & le pendre; ils avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. L'*Olonais* sur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs & suce leur sang.

Cet *Olonais* & un autre nommé *le Basque*, vont jusqu'au fond du petit golfe de Venezuela, dans celui de Honduras avec cinq cents hommes: ils mettent à feu & à sang deux villes considérables; ils reviennent chargés de butin; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime, & sur le point d'être de grands conquérans.

Morgan Anglais, qui a laissé un nom fameux, se mit à la tête de mille flibustiers, les uns de sa nation, les autres Normans, Bretons, Saintongeois, Basques; il entreprend de s'emparer de Porto-Belo, l'entrepôt des richesses Espagnoles, ville très-forte, munie de canon, & d'une garnison considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi, malgré une résistance opiniâtre il prend la forteresse; cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque tems après il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu

des troupes Espagnoles ; il pénètre à l'ancienne ville de Panamá, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un payfan d'Angleterre; il eût pu se faire un royaume dans l'Amérique, mais enfin il mourut en prison à Londres.

Les slibustiers Français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de St. Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, & vont au nombre d'environ douze cents hommes attaquer la Vera-Cruz ; cela est aussi téméraire que si douze cents Biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut, ils en rapportent cinq millions, & font quinze cents esclaves. Enfin après plusieurs succès de cette espèce, les slibustiers Anglais & Français se déterminent à entrer dans la mer du Sud, & à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vu encor cette mer; pour y entrer il fallait ou traverser les montagnes de l'isthme de Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, & passer le détroit de Magellan qu'ils ne connaissaient pas. Ils se divisent en deux troupes, & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme renversent & pillent tout ce qui est sur leur passage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, & attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci qui étaient presque tous Français essuyèrent des aventures aussi romanesques que leur entreprise : ils ne purent passer au Pérou par le détroit, ils en furent repoussés par des tempêtes; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Cependant les slibustiers qui se trouvent au-delà de l'isthme, dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviguer, sont poursuivis par la flotte Espagnole du Pérou ; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons

qui commande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille, & dans la Californie ; il y reste quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cent mille piastras, passe le détroit de Magellan, & arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme chargés d'or & de pierreries. Les troupes Espagnoles rassemblées les attendent & les poursuivent par-tout. Il faut que les sibiustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur, & qu'ils marchent par des détours l'espace de trois cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des cataractes, & sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens & les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord, avec l'or & les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille Grecs sera toujours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable.

Si ces aventuriers avaient pu se réunir tous sous un chef, ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était à la vérité qu'une troupe de voleurs ; mais qu'ont été tous les conquérans ? Les sibiustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presque autant de mal que les Espagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richesses, les autres moururent des excès où ces richesses les entraînaient ; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre cessèrent de les protéger, quand on n'eut plus besoin d'eux ; enfin il ne reste de ces héros du brigandage, que leur nom & le souvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

C'est à eux que la France doit la moitié de l'isle de

St. Domingue ; c'est par leurs armes qu'on s'y établit dans tous le tems de leurs courses.

On comptait en 1757 dans la St. Domingue française, environ trente mille personnes, & cent mille esclaves nègres ou mulâtres, qui travaillaient aux sucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrègent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux, en remplissant nos nouveaux besoins, que nos pères ne connaissaient pas ; nous allons acheter ces nègres à la côte de Guinée, à la Côte d'Or, à celle d'Ivoire ; il y a trente ans qu'on avait un beau nègre pour cinquante livres ; c'est à-peu-près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Cette marchandise humaine coûte aujourd'hui en 1772 environ quinze cents livres. Nous leur disons qu'ils sont hommes comme nous ; qu'ils sont rachetés du sang d'un DIEU mort pour eux, & ensuite on les fait travailler comme des bêtes de somme, on les nourrit plus mal ; s'ils veulent s'enfuir ; on leur coupe une jambe, & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à sucre lorsqu'on leur a donné une jambe de bois ; après cela nous osons parler du droit des gens. La petite isle de la Martinique, la Guadeloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que St. Domingue. Ce sont des points sur la carte & des événemens qui se perdent dans l'histoire de l'univers. Mais enfin, ces pays qu'on peut à peine appercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays ; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cause des naufrages, il n'est pas sans doute un vrai bien ; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles, il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger ce superflu devenu nécessaire.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.

LES Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine ; puisqu'ils habitent une île , ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six cents lieues communes de côtes , depuis la Caroline , jusqu'à cette baie d'Hudson , par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique espagnole ; les terres de l'Amérique anglaise ne produisent , du moins jusqu'à présent , ni argent , ni or , ni indigo , ni cochenille , ni pierres précieuses , ni bois de teinture : cependant elles ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions anglaises en terre-ferme commencent à dix degrés de notre tropique , dans un des plus heureux climats , c'est dans ce pays nommé *Caroline* que les Français ne purent s'établir ; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Vous avez vu les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau-monde , depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Floride : après la Floride est cette Caroline , à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du sud appelée *la Géorgie* , du nom du roi *George I* , ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie est d'avoir reçu ses loix du philosophe *Locke*. La liberté entière de conscience , la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces loix. Les évêques y vivent fraternellement avec les puritains ; ils y permettent le culte des

catholiques leurs ennemis, & celui des Indiens nommés *idolâtres* ; mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être sept pères de famille. *Locke* a considéré que sept familles avec leurs esclaves pourraient composer cinq à six cents personnes, & qu'il ne ferait pas juste d'empêcher ce nombre d'hommes de servir DIEU suivant leur conscience, parce qu'étant gênés ils abandonneraient la colonie.

Les mariages ne se contractent dans la moitié du pays, qu'en présence du magistrat. Mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre, peuvent se donner cette satisfaction.

Ces loix semblèrent admirables, après les torrens de sang que l'esprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas seulement songé à faire de telles loix chez les Grecs & chez les Romains, qui ne soupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un tems où les hommes voudraient forcer le fer à la main d'autres hommes à croire. Il est ordonné par ce code humain, de traiter les nègres avec la même humanité qu'on a pour ses domestiques. La Caroline possédait en 1657 quarante mille nègres, & vingt mille blancs.

Au-delà de la Caroline est la Virginie, nommée ainsi en l'honneur de la reine *Elizabeth*, peuplée d'abord par les soins du fameux *Raleig*, si cruellement récompensé depuis par *Jacques I.* Cet établissement ne s'était pas fait sans de grandes peines. Les sauvages plus aguerris que les Mexicains, & aussi injustement attaqués, détruisirent presque toute la colonie.

On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie se monte à cent quarante mille, sans compter les nègres. On a sur-tout cultivé le tabac dans cette province & dans le Mariland ; c'est un commerce immense, & un nouveau besoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'est

accrû par l'exemple ; il n'était pas permis , de mettre de cette poussière acre & mal-propre dans son nez , à la cour de *Louis XIV.* cela passait pour une grossièreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cent mille livres par an , elle est aujourd'hui de seize millions. Les Français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies Anglaises , eux qui pourraient en planter dans la Louisiane. Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que la France & l'Angleterre consomment aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères , plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

De la Virginie , en allant toujours au nord , vous allez au Mariland , qui possède quarante mille blancs & plus de soixante mille nègres ; au-delà est la célèbre Pensilvanie , pays unique sur la terre par la singularité de ses nouveaux colons. *Guillaume Pen* , chef de la religion qu'on nomme très-improprement *quakerisme* , donna son nom & ses loix à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'est pas ici une usurpation comme toutes ces invasions que nous avons vues dans l'ancien-monde & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrain des indigènes , & devint le propriétaire le plus légitime. Le christianisme qu'il apporta ne ressemble pas plus à celui du reste de l'Europe que sa colonie ne ressemble aux autres. Ses compagnons professaient la simplicité & l'égalité des premiers disciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui sortirent de sa bouche ; ainsi presque tout se bornait à aimer DIEU & les hommes ; point de baptême , parce que JESUS ne baptisa personne ; point de prêtres , parce que les premiers disciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un historien fidèle , & j'ajouterai que si *Pen* & ses compagnons errèrent dans la théologie , cette source intarissable de querelles & de malheurs , ils s'élevèrent au dessus de tous les peuples par la morale.

Placés entre douze petites nations que nous appelons *sauvages*, ils n'eurent de différends avec aucune ; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & ses primitifs qu'on appelle *quakers*, & qui ne doivent être appelés que du nom de *justes*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers : & de n'avoir point entr'eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui sans aucun frais accommodaient toutes les affaires litigieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre, qui n'en avait pas besoin.

La Pensilvanie fut long-tems sans soldats, & ce n'est que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs assemblées religieuses, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs sont les plus respectables de tous les hommes ; leur colonie est aussi florissante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des frères, leur capitale, est une des plus belles villes de l'univers ; & on a compté cent quatre-vingt mille hommes dans la Pensilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont pas tous du nombre des primitifs, ou quakers ; la moitié est composée d'Allemands, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-sept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs confrères.

Au-delà de cette contrée unique sur la terre où s'est réfugiée la paix bannie par-tout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boston, la ville la plus riche de toute cette côte, est la capitale.

Elle fut habitée d'abord & gouvernée par des puritains, persécutés en Angleterre par ce *Laud* archevêque de Cantorberi, qui depuis paya de sa tête ses persécutions, & dont l'échaffaut servit à élever celui du roi *Charles I.* Ces puritains espèce de calvinistes, se réfugièrent vers

l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la Nouvelle Angleterre*. Si les évêques les avaient poursuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pacifiques Pensilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692 ces puritains se punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'esprit qui ait jamais attaqué l'espèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à sortir de l'abyme de superstitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de siècles, & que les fortilèges & les possessions n'étaient plus regardées en Angleterre & chez les nations policées que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulsions en 1692, un prédicant accusa une vieille servante de l'avoir ensorcelée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié des habitans crut être possédée, l'autre moitié fut accusée de fortilège; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne faisaient pas pendre les accusés. On ne vit pendant deux ans que des forciers, des possédés & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton* qui se livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie cessa; les citoyens de la Nouvelle-Angleterre reprirent leur raison, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils se livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus florissante de toutes. On y comptait en 1750 environ trois cent cinquante mille habitans; c'est dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établissemens Français.

De la Nouvelle-Angleterre vous passez à la Nouvelle-York, à l'Acadie, qui est devenue un si grand sujet de discorde; à Terre-Neuve, où se fait la grande pêche de la morue; & enfin, après avoir navigé vers l'ouest,

vous

vous arrivez à la baie d'Hudson , par laquelle on a cru si long-tems trouver un passage à la Chine & ces mers inconnues , qui font partie de la vaste mer du Sud ; de sorte qu'on croyait trouver à la fois le chemin le plus court pour naviger aux extrémités de l'Orient & de l'Occident.

Les isles que les Anglais possèdent en Amérique , leur ont presque autant valu que leur continent ; la Jamaïque, la Barbade , & quelques autres où ils cultivent le sucre , leur ont été très-profitables tant par leurs fabriques que par le commerce avec la Nouvelle - Espagne , d'autant plus avantageux qu'il est prohibé.

Les Hollandais si puissans aux Indes orientales , sont à peine connus dans l'Amérique ; le petit terrain de Surinam , près du Brésil , est ce qu'ils ont conservé de plus considérable. Ils y ont porté le génie de leur pays , qui est de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amsterdam à Surinam , comme à Batavia ; & l'isle de Curaçao leur produit des avantages considérables. Les Danois enfin ont eu trois petites isles , & ont commencé un commerce très-utile , par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

Voilà jusqu'à présent ce que les Européens ont fait de plus important dans la quatrième partie du monde.

Il en reste une cinquième, qui est celle des terres australes, dont on n'a découvert encore que quelques côtes & quelques isles. Si on comprend sous le nom de ce nouveau-monde austral les terres des Papous , & la Nouvelle-Guinée ; qui commencent sous l'équateur même , il est clair que cette partie du globe est la plus vaste de toutes.

Magellan vit le premier en 1520 la terre antarctique ; à cinquante-un degrés vers le pôle austral : mais ces climats glacés ne pouvaient pas tenter les possesseurs du Pérou. Depuis ce tems on fit la découverte de plusieurs pays immenses au midi des Indes , comme la Nouvelle-Hollande , qui s'étend depuis le dixième degré

jusques par-delà le trentième. Quelques personnes prétendent que la compagnie de Batavia y possède des établissemens utiles. Il est pourtant difficile d'avoir secrètement des provinces & un commerce. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde ; que la nature n'a point négligé ces climats , & qu'on y verrait des marques de sa variété & de sa profusion.

Mais jusqu'ici que connaissons-nous de cette immense partie de la terre ? Quelques côtes incultes, où *Pelsart* & ses compagnons ont trouvé en 1630 des hommes noirs , qui marchent sur la main comme sur les pieds : une baie où *Tasman* en 1642 fut attaqué par des hommes jaunes armés de flèches & de massues : une autre où *Dampier* en 1699 a combattu des nègres , qui tous avaient la mâchoire supérieure dé garnie de dents par-devant. On n'a point encore pénétré dans ce segment du globe ; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver son pays que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pôle austral. Nous apprenons la découverte de la nouvelle Zélande ; c'est un pays immense , inculte , affreux , peuplé de quelques antropophages qui , à cette coutume près de manger des hommes , ne sont pas plus méchans que nous.



CHAPITRE QUARANTE-SIXIEME.

Du Paraguay. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

LES conquêtes du Mexique & du Pérou, sont des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitans de St. Domingue, & de quelques autres isles, sont des excès d'horreur; mais l'établissement dans le Paraguay par les seuls jésuites Espagnols, paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité : il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, & les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie; ils les ont instruits seulement par exemple, sans attenter à leur liberté, & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs dans la vie par le commerce. Les jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguay; mais ils les ont policées; ils les ont rendues industrieuses, & sont venus à bout de gouverner un vaste pays comme en Europe ou gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes, & les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins : les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par la douceur & par l'instruction.

Le Paraguay est un vaste pays entre le Brésil, le Pérou, & le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buenos-Aires, ville d'un grand commerce sur les rives de la Plata : mais

quelques puissans qu'ils fussent, ils étaient en trop petit nombre pour subjuguier tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient nécessaires pour avoir de nouveaux sujets qui leur facilitassent le chemin de Buenos-Aires au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jésuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des soldats. Ces missionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-septième siècle. Quelques sauvages pris dans leur enfance, & élevés à Buenos-Aires, leur servirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau-monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Il ne se rebutèrent jamais ; & voici enfin comme ils réussirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buenos-Aires s'étaient multipliés à un excès prodigieux, ils en menèrent une grande quantité avec eux ; il firent charger des charriots de tous les instrumens du labourage & de l'architecture, semèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux sauvages, qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appas. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion : on les accoutuma aisément à la société, en leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitans de Buenos-Aires, leur apprissent à semer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à construire des maisons ; bientôt ces hommes furent transformés, & devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion, devinrent entièrement chrétiens.

L'établissement a commencé par cinquante familles ;

& il monta en 1750 à près de cent mille. Les jésuites dans l'espace d'un siècle ont formé trente cantons, qu'ils appellent *le pays des missions* ; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitans. Un religieux de *St. François*, nomme *Florentin*, qui passa par le Paraguai en 1711, & qui dans sa relation marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de *St. Xavier*, où il séjourna long-tems, contenait trente mille personnes au moins. Si on s'en rapporte à son témoignage on peut conclure, que les jésuites se sont formés quatre cent mille sujets par la seule persuasion.

Si quelque chose peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or & l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux loix de *Licurgue*, & l'essence d'un Paraguéen a été jusqu'ici l'obéissance aux loix des jésuites ; tout se ressemble, à cela près, que les Paraguéens n'ont point d'esclaves pour ensemençer leurs terres & pour couper leurs bis, comme les Spartiates ; ils sont les esclaves des jésuites.

Ce pays dépend à la vérité, pour le spirituel, de l'évêque de Buenos-Aires, & du gouverneur pour le temporel. Il est soumis au roi d'Espagne, ainsi que les contrées de la Plata & du Chili : mais les jésuites, fondateurs de la colonie, se sont toujours maintenus dans le gouvernement absolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent aux rois d'Espagne une piastra pour chacun de leurs sujets, & cette piastra ils la paient au gouverneur de Buenos-Aires, soit en denrées, soit en monnoie ; car eux seuls ont de l'argent, & leurs peuples n'en touchent jamais. C'est la seule marque de vassalité que le gouvernement Espagnol ait cru devoir exiger. Ni le gouverneur de Buenos-Aires ne peut déléguer un officier de guerre

ou de magistrature au pays des jésuites, ni l'évêque ne peut y envoyer un curé.

On tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appelées de *Notre-Dame de Foi & Saint Ignace* : on prit même la précaution de les faire escorter par des soldats. Les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures, elles se repartirent dans les autres cantons ; & les deux curés demeurés seuls retournèrent à Buenos-Aires.

Un autre évêque irrité de cette aventure, voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tous les pays des missions , il invita tous les ecclésiastiques de sa dépendance à se rendre chez lui pour recevoir leurs commissions ; personne n'osa se présenter. Ce sont les jésuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils restèrent donc maîtres absolus dans le spirituel, & non moins maîtres dans l'essentiel. Ils permettent au gouverneur d'envoyer, par le pays des missions, des officiers au Pérou ; mais ces officiers ne peuvent demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlent à aucun habitant ; & quoiqu'ils se présentent au nom du roi , ils sont traités véritablement en étrangers suspects. Les jésuites qui ont toujours conservé les dehors, ont fait servir la piété à justifier cette conduite, qu'on eût pu qualifier de désobéissance & d'insulte. Ils ont déclaré au conseil des Indes de Madrid, qu'ils ne pouvaient recevoir un Espagnol dans leurs provinces, de peur que cet officier ne corrompît les mœurs des Paraguéens, & cette raison si outrageante pour leur propre nation, a été admise par les rois d'Espagne, qui n'ont pu tirer aucun service des Paraguéens, qu'à cette singulière condition, déshonorante pour une nation aussi fière & aussi fidèle que l'Espagnole.

Voici la manière dont ce gouvernement unique sur la terre est administré. Le provincial jésuite assisté de son conseil, rédige les loix ; & chaque recteur aidé d'un autre conseil les fait observer ; un procureur fiscal est tiré du

corps des habitans de chaque canton. Ce fiscal a sous lui un lieutenant. Ces deux officiers font tous les jours la visite de leur district, & avertissent le supérieur jésuite de tout ce qui se passe.

Toute la peuplade travaille, & les ouvriers de chaque profession rassemblés font leur ouvrage en commun, en présence de leurs surveillans nommés par le fiscal. Les jésuites fournissent le chanvre, le coton, la laine que les habitans mettent en œuvre. Ils fournissent de même les grains qu'on sème, & qu'on recueille en commun. Toute la récolte est déposée dans les magasins publics. On distribue à chaque famille ce qui suffit à ses besoins : le reste est vendu à Buenos-Aires & au Pérou.

Ces peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les bleds, les légumes, l'indigo, le coton, le chanvre, les cannes de sucre, le jalap, l'ipécacuana, & sur-tout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai*, espèce de thé très-recherché dans l'Amérique méridionale, & dont on fait un trafic considérable. On rapporte en retour des espèces, & des denrées. Les jésuites distribuent les denrées, & font servir l'argent & l'or à la décoration des églises, & aux besoins du gouvernement. Ils ont un arsenal dans chaque canton ; on donne à des jours marqués, des armes aux habitans qui peuvent les manier. Un jésuite est préposé à l'exercice qui se fait régulièrement ; après quoi les armes sont reportées dans l'Arsenal, & il n'est permis à aucun citoyen d'en garder dans sa maison. Les mêmes principes, qui ont fait de ces peuplades les sujets les plus soumis, en ont fait de très-bons soldats ; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois besoin de leur secours contre les Portugais du Brésil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, & contre des sauvages nommés *Mosquitoes*, qui étaient antropophages. Les jésuites les ont toujours conduits dans ces expéditions, & ils ont toujours combattu avec ordre, avec courage, & avec succès.

Lorsqu'en 1662 les Espagnols firent le siège de la ville de St. Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, & qui a causé des accidens si étranges, un jésuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'assaut, & qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux accoutumés au commandement, en savaient plus que le gouverneur de Buenos-Aires, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'assaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des soldats, afin que l'artillerie des ramparts ayant épuisé son feu sur les chevaux, les soldats se présentassent avec moins de risque; le jésuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entreprise, & il fit attaquer dans les règles.

La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne, a fait voir qu'ils sauraient se défendre contre elle & qu'il serait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il est très-vrai que les jésuites jusqu'à présent se sont formé dans le Paraguay un empire d'environ quatre cents lieues de circonférence, & qu'ils peuvent l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne, ils sont rois en effet, & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes & souverains.

Un empire d'une constitution si étrange, dans un autre hémisphère, est l'effet le plus éloigné de sa cause, qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis long-tems des moines princes dans notre Europe; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur, opposé à leur état, par une marche naturelle; on leur a donné de grandes terres, qui sont devenus fiefs & des principautés, comme d'autres terres. Mais dans le Paraguay on n'a rien donné aux jésuites; ils se sont fait souverains sans se dire seulement propriétaires d'une lieue de terrain, & tout a été leur ouvrage.

Ils ont enfin abusé de leur pouvoir , & en ont perdu une grande partie ; car lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville de St. Sacrement , & ces vastes dépendances, les jésuites ont osé s'opposer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination portugaise , & ils ont résisté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

Si on en croit la *Relacio abbreviada* , le général Portugais d'*Andrado* , écrivait dès l'an 1750 au général Espagnol *Valderios* : *Les jésuites sont les seuls rebelles. Leurs Indiens ont attaqué deux fois la forteresse Portugaise du Pardo avec une artillerie très-bien servie.* La même relation ajoute que ces Indiens ont coupé la tête à leurs prisonniers , & les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie , elle n'est guère vraisemblable.

Ce qui est plus sûr , c'est que leur province de *Saint-Nicolas* s'est soulevée en 1757 , & a mis treize mille combattans en campagne sous les ordres de deux jésuites , *Lamp & Tadeo*. C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguai sous le nom de *Nicolas I.*

Pendant que ces religieux faisaient la guerre en Amérique , aux rois d'Espagne & de Portugal , ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin , ils ont été accusés de rébellion & de parricide à Lisbonne , ils ont été chassés du Portugal en 1758. Le gouvernement Portugais en a purgé toutes les colonies d'Amérique ; ils ont été chassés de tous les états du roi d'Espagne dans l'ancien & dans le nouveau monde ; les parlemens de France les ont détruits par un arrêt ; le pape a éteint l'ordre par une bulle ; & la terre a appris enfin qu'on peut abolir tous les moines sans rien craindre.



CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Etat de l'Asie au tems des découvertes des Portugais.

D E L A C H I N E.

TANDIS que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique , que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie , que le commerce de l'Europe prenait une face si nouvelle , & que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois , il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre ancien univers.

Nous avons laissé, vers la fin du treizième siècle, la race de *Gengis-kan* souveraine dans la Chine, dans l'Inde , dans la Perse : & les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse qui régna dans la Chine , s'appelle *Yven*. On ne reconnaît point dans ce nom celui d'*Oclay-kan*, ni celui de *Coblay* son frère , dont la race régna un siècle entier. Ces vainqueurs , prirent avec un nom chinois les mœurs chinoises. Tous les usurpateurs veulent conserver par les loix ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt si naturel de jouir paisiblement de ce qu'on a volé , il n'y aurait pas de société sur la terre. Les Tartares trouvèrent les loix des vaincus si belles , qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent surtout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né ; loi admirable , & qui d'ailleurs convenait à des vainqueurs.

Cet ancien principe de morale & de politique , qui rend les pères si respectables aux enfans , & qui fait regarder l'empereur comme le père commun , accou-

tuma bientôt les Chinois à l'obéissance volontaire. La seconde génération oublia le sang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs consécutifs de la même race Tartare, sans que les annales chinoises fassent mention de la moindre tentative de chasser ces étrangers. Un des arrière-petits fils de *Gengis-kan* fut assassiné dans son palais : mais il le fut par un Tartare, & son héritier naturel lui succéda sans aucun trouble.

Enfin ce qui avait perdu les califes, ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perse & ceux d'Assyrie, renversa ces conquérans ; ils s'abandonnèrent à la mollesse. Le neuvième empereur du sang de *Gengis-kan*, entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour-à-tour, excita le mépris, & réveilla le courage des peuples. Les bonzes ennemis des *lamas* furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de quelques brigands, se fit déclarer chef de ceux que la cour appelait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'empire Romain, & sur-tout dans celui des Grecs. La terre est un vaste théâtre, où la même tragédie se joue sous des noms différens.

Cet aventurier chassa la race des Tartares en 1357, & commença la vingt-unième famille, ou dynastie, nommée *Ming*, des empereurs Chinois. Elle a régné deux cent soixante-seize ans ; mais enfin elle a succombé sous les descendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chassés. Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons observé (au second chapitre) que les Chinois ne faisaient point encor usage du canon, quoiqu'ils connussent la poudre depuis si long-tems.

Le restaurateur de l'empire Chinois prit le nom de *Taitfoug*, & rendit ce nom célèbre par les armes & par les loix. Une de ses premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaissait d'autant mieux qu'il les avait servis. Il défendit qu'aucun Chinois n'embrasât la profession de bonze avant quarante ans, & porta la même loi pour les bonzesses. C'est ce que le czar *Pierre le Grand* a fait de nos jours en Russie. Mais cet amour invincible de sa profession, & cet esprit qui anime tous les grands corps, a fait triompher bientôt les bonzes Chinois, & les moines Russes, d'une loi sage; il a toujours été plus aisé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les restreindre. Nous avons déjà remarqué que *St. Léon* avait porté cette même loi que le fanatisme a toujours bravée.

Il paraît que *Taitfoug*, ce second fondateur de la Chine regardait la propagation comme le premier des devoirs; car en diminuant le nombre des bonzes, dont la plupart n'étaient pas mariés, il eut soin d'exclure de tous les emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais, & amollissaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chassée de la Chine, ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empereur Chinois nommé *Yngtsong* fut fait prisonnier par eux, & amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'empire Chinois paya pour lui une rançon immense. Ce prince reprit sa liberté, mais non pas sa couronne, & il attendit paisiblement pour remonter sur le trône la mort de son frère qui régnait pendant sa captivité.

L'intérieur de l'empire fut tranquille. L'histoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze, qui voulut faire soulever les peuples, & qui eut la tête tranchée.

La religion de l'empereur & des lettrés ne changea point. On défendit seulement de rendre à *Consutée* les

mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois ; défense honteuse , puitque nul roi n'avait rendu tant de services à la patrie que *Confutée* ; mais défense qui prouve que *Confutée* ne fut jamais adoré , & qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux & les manes des grands hommes. Rien ne confond mieux les méprisables disputes que nous avons eu en Europe sur les rites chinois.

Une étrange opinion régnait alors à la Chine. On était persuadé qu'il y avait un secret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui ressembaient à nos alchimistes , se vantaient de pouvoir composer une liqueur qu'ils appellaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le sujet de mille fables dont l'Asie fut inondée , & qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un empereur Chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette : c'est comme si les Asiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché sérieusement la *fontaine de Jouvence*, aussi connue dans nos anciens romans gaulois que la coupe d'immortalité dans les romans asiatiques.

Sous la dynastie *Yven*, c'est-à-dire sous la postérité de *Gengis-kan*, & sous celle des restaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'esprit & à l'imagination furent plus cultivés que jamais ; ce n'était ni notre sorte d'esprit , ni notre sorte d'imagination ; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fonds qui plaît à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus , des avantages inespérés , des reconnaissances ; on y trouve peu de ce fabuleux incroyable , tel que les métamorphoses inventées par les Grecs & embellies par *Ovide*, tel que les contes arabes , & les fables du *Boyardo* & de l'*Arioste*. L'invention dans les fables chinoises s'éloigne rarement de la vraisemblance , & tend toujours à la morale.

La passion du théâtre devint universelle à la Chine

depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé ; & ni les mahométans, ni les Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art , mais par la tragédie chinoise qu'on a traduite, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée *l'Orphelin de Tchao* est du quatorzième siècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eu encor. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner , & celui des Chinois est jusqu'à présent de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschine*. Les Chinois toujours supérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences. C'est sans doute que la nature , qui leur a donné un esprit droit & sage, leur a refusé la force de l'esprit.

Ils écrivent en général comme ils peignent , sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance , de perspective, de clair-obscur ; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse. Mais il paraît qu'il règne dans leurs productions une médiocrité sage, une vérité simple, qui ne tient rien du style empoulé des autres Orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étrangères, de ces comparaisons gigantesques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes ; c'est encor ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisez il n'y a pas long-tems des réflexions d'un sage Chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible ; ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

La théorie de la médecine n'est encor chez eux qu'i-

gnorance & erreur. Cependant les médecins Chinois ont une pratique assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendit de la physique. Les Grecs savaient saigner à propos, sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remèdes & le bon sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle est par-tout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature, & quelquefois la détruit.

En général l'esprit d'ordre, de modération, le goût des sciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait poli les conquérans Tartares, & les avait incorporés à la nation. C'est un avantage que les Grecs n'ont pu avoir sur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres, & les Grecs n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs.

Quand nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine, nous ne prétendons par parler de la populace ; elle doit être en tout pays uniquement occupée du travail des mains. L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & le gouverne. Certainement cet esprit de la nation Chinoise est le plus ancien monument de raison qui soit sur la terre.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, & sur-tout à un vaste empire. Le plus grand de ces abus, qui n'a été corrigé que dans ces derniers tems, était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfans, dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches. Il périssait ainsi beaucoup de sujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres, dont on laisse périr sans regret une

partie , quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans Tartares auraient pu fournir la subsistance à ces enfans abandonnés , & en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie. Ils n'y songèrent pas ; & dans notre Occident où nous avons un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine , nous n'avons pas encor remédié au même mal , quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hospitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siècles pour que la société humaine se perfectionne.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIEME.

Des Tartares.

SI les Chinois deux fois subjugués , la première par *Gengis-kan* au treizième siècle , & la seconde dans le dix-septième , ont toujours été le premier peuple de l'Asie dans les arts & dans les loix , les Tartares l'ont été dans les armes. Ils est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse & que ces barbares aient subjugué presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détruisirent l'empire Romain au cinquième siècle , & conquirent l'Espagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vus ensuite assujettir les califes de Babylone.

Mahmoud , qui sur la fin du dixième siècle conquit la Perse & l'Inde , était un Tartare. Il n'est presque connu aujourd'hui des peuples Occidentaux que par la réponse d'une pauvre femme qui lui demanda justice dans les Indes du meurtre de son fils volé & assassiné dans la province d'Yrac en Perse : Comment voulez-vous que je rende justice de si loin ? dit le sultan ; Pourquoi donc

nous

vernement a bien plus d'influence encor que le climat.

Soliman fils de *Sélim* fut toujours un ennemi formidable aux chrétiens & aux Persans. Il prit Rhodes, & quelques années après la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie & la Valachie devinrent de véritables fiefs de son empire. Il mit le siège devant Vienne, & ayant manqué cette entreprise, il tourna ses armes contre la Perse; plus heureux sur l'Euphrate que sur le Danube, il s'empara de Bagdat comme son père, sur lequel les Persans l'avaient repris. Il soumit la Géorgie, qui est l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuses se portaient de tous les côtés; car son amiral *Cheredin Barberouffe*, après avoir ravagé la Pouille, alla dans la mer Rouge s'emparer du royaume d'Yemen, qui est plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui ressembloit par des voyages continuels. C'est le premier empereur Ottoman qui ait été l'allié des Français & cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant en Hongrie la ville de Zigeth, & la victoire l'accompagna jusques dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville fut prise d'affaut. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer Noire au fond de la Grèce & de l'Épire.

Sélim II. son successeur prit sur les Vénitiens l'isle de Chypre par ses lieutenans. Comment tous nos historiens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoisie de cette isle, & pour la donner à un Juif? Il s'en empara par le droit de convenance. Chypre devenait nécessaire aux possesseurs de l'Anatolie, & jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume ni pour un Juif ni pour du vin. Un Hébreu nommé *Mequines* donna quelques ouvertures pour cette conquête, & les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Après avoir laissé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, nous

Essai sur les mœurs. Tom. III.

Y

contribuâmes à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le tems même qu'ils lui enlevaient l'isle de Chypre , & qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur *Bragadino* gouverneur de Famagouste. Gênes , Florence , Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies & les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrétiens s'enrichissaient de ce commerce , mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de soie en Italie , aucune en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du bled à Constantinople : mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature & la négligence faisaient à nos climats , & les manufactures ont rendu le commerce des chrétiens , & sur-tout des Français très-avantageux en Turquie , malgré l'opinion du comte *Marfigli* , moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres & de Marseille.

Les nations chrétiennes trafiquent avec l'empire Ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples , qui ne viennent jamais dans notre Occident ; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les échelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent aujourd'hui des ambassadeurs ordinaires à la Porte Ottomane , qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts , pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entr'eux , mais qu'ils ont toujours dissimulés avec l'empire Ottoman. Le roi d'Angleterre *Guillaume* disait dans nos derniers tems , qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs. Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets , & non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on appelle la gloire.

L'administration de l'empire des Turcs est aussi différente de la nôtre que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand-seigneur consiste, non en argent monnoyé comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui sont soumis. Le canal de Constantinople est couvert toute l'année de navires, qui apportent de l'Egypte, de la Grèce, de l'Anatolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les provisions nécessaires pour le ferrail, pour les janissaires, pour la flotte. On voit par le *canon namé*, c'est-à-dire, par les registres de l'empire, que le revenu du trésor en argent jusqu'à l'année 1683 ne montait qu'à près de trente-deux mille bourses, ce qui revenait à-peu-près à quarante-six millions de nos livres d'aujourd'hui.

Ce revenu ne suffirait pas pour entretenir de si grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds assignés sur la province même, pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent; mais ces fonds ne sont pas considérables: celui de l'Asie-Mineure ou Anatolie allait tout au plus à douze cent milles livres; celui du Diarbeck, à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus considérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à son bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à son bacha douze cent mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas & les beiglerbeys entretenaient les troupes ordinaires jusqu'en 1683, ne se montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie & la Valachie ne fournissaient pas deux cent mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille soldats au service de la Porte. Le capitain-bacha ne tirait pas des fiefs appelés *zaims* & *timars* répandus sur les côtes, plus de huit cent mille livres pour la flotte.

Il résulte du dépouillement du *canon namé*, que

toute l'administration Turque était établie sur moins de soixante de nos millions en argent comptant ; & cette dépense depuis 1683 n'a pas été beaucoup augmentée ; ce n'est pas la troisième partie de ce qu'on paie en France, en Angleterre, pour les dettes publiques ; mais aussi il y a dans ces deux royaumes beaucoup plus de circulation , un commerce plus animé.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que dans le trésor particulier du sultan on compte les confiscations pour un grand objet. C'est une des plus anciennes tyrannies établies , que le bien d'une famille appartienne au souverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un sultan la tête de son visir , & cette tête lui vaut quelquefois plusieurs millions. Rien n'est plus horrible qu'un droit qui met un si grand prix à la cruauté, & qui donne la tentation d'être injuste.

Pour le mobilier des officiers de la Porte , nous avons déjà observé qu'il appartient au sultan , par une ancienne usurpation , qui n'a été que trop long-tems en usage chez les chrétiens. Dans tout l'univers l'administration publique a été souvent un brigandage autorisé , excepté dans quelques états républicains , où les droits de la liberté & de la propriété ont été plus sacrés , & où les finances de l'état étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embrasse les petits objets & que les grands confondent la vue.

On peut donc présumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choses à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités , sont très-médiocres ; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aspres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'est que la dixième partie du revenu de quelques églises chrétiennes. Il en est ainsi du grand-visiriat ; & sans les confiscations & les présens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune , excepté en tems de guerre.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui , avec de l'argent & des négociations. La force du corps, l'impétuosité des janissaires , ont établi sans discipline cet empire , qui se soutient par l'avilissement des peuples vaincus , & par les jalousies des peuples voisins.

Les sultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois , si on retranche les Tartares & la multitude qui suit leurs armées. Mais ce nombre était toujours supérieur à celui que les chrétiens pouvaient leur opposer.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIEME.

De la bataille de Lépante.

LES Vénitiens après la perte de l'isle de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs , & osant toujours être leurs ennemis, demandaient des secours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encor l'occasion d'une croisade ; mais vous avez déjà vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faisait point de nécessaires. Le pape *Pie V.* fit bien mieux que de prêcher une croisade ; il eut le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman , en se liguant avec les Vénitiens & le roi d'Espagne *Philippe II.* Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant , & les galères de Rome affronter les galères Ottomanes. Cette seule action du pape, par laquelle il finit sa vie, doit consacrer sa mémoire. Il ne faut pour connaître ce pontife s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés par le bel esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V.* dont

le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obscurité pour les élever à la première place du christianisme. Son ardeur à redoubler la sévérité de l'inquisition, le supplice dont il fit périr plusieurs citoyens, montre qu'il était cruel & sanguinaire. Ses intrigues pour faire soulever l'Irlande contre la reine *Elizabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuse bulle *in cæna Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que son zèle pour la grandeur du St. Siège n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain. La sévérité de son caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme élevé parmi des moines, eut comme *Sixte-Quint* son successeur, des vertus royales : ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. *Pie V.* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint*; il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez considérables pour faire regarder le St. Siège comme une puissance. Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zèle sollicitait tous les princes chrétiens; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Il s'adressait en vain au roi de France *Charles IX.* à l'empereur *Maximilien*, au roi de Portugal *Dom Sébastien*, au roi de Pologne *Sigismond II.*

Charles IX. était allié des Turcs, & n'avait point de vaisseaux à donner. L'empereur *Maximilien II.* craignait les Turcs; il manquait d'argent, & ayant fait une trêve avec eux, il n'osait la rompre. Le roi *Dom Sébastien* était encor trop jeune pour exercer ce courage qui depuis le fit périr en Afrique. La Pologne était épuisée par une guerre avec les Russes, & *Sigismond* son roi était dans une vieillesse languissante. Il n'y eut donc que *Philippe II.* qui entra dans les vues du pape. Lui seul de tous les rois catholiques était assez riche pour faire les plus grand frais de l'armement nécessaire;

lui seul pouvait par les arrangemens de son administration parvenir à l'exécution prompte de ce projet. Il y était principalement intéressé par la nécessité d'écarter les flottes Ottomanes de ses états d'Italie , & de ses places d'Afrique ; & il se ligua avec les Vénitiens , dont il fut toujours l'ennemi secret en Italie , contre les Turcs qu'il craignait davantage.

Jamais grand armement ne se fit avec tant de célérité. Deux cents galères , six grosses galéasses , vingt-cinq vaisseaux de guerre , avec cinquante navires de charge , furent prêts dans les ports de Sicile en Septembre cinq mois après la prise de l'isle de Chypre. *Philippe II.* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié , & le reste était fourni par le pape. *Dom Juan d'Autriche* , ce célèbre bâtard de *Charles-Quint* , était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonna* commandait après lui au nom du pape. Cette maison *Colonna* , si long-tems ennemie des pontifes , était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébastien Veniero* , que nous nommons *Venier* , était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans sa maison , & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo* , dont la maison n'était pas moins célèbre à Venise , était provvediteur , c'est-à-dire intendant de la flotte. Malthe envoya trois de ces galères , & ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gênes , qui craignait plus *Philippe II.* que *Sélim* , & qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait , disent les historiens , cinquante mille combattans. On ne voit guère que des exagérations dans des récits de bataille. Deux cent six galères , & vingt-cinq vaisseaux , ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte Ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux

cent cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golphe de Lépante, l'ancien *Naupactus* non loin de Corinthe. Jamais depuis la bataille d'Actium les mers de la Grèce n'avaient vu, ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères Ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens, & les galères chrétiennes par des esclaves Turcs, qui tous servaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, & toutes les modernes; les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mousquets, les piques, & les sabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées, comme sur un champ de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre que c'était la première de cette espèce.

Dom Juan d'Autriche & *Veniero* l'amiral des Vénitiens attaquèrent la capitane Ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec sa galère, & on lui fit trancher la tête, qu'on arbora sur son propre pavillon. C'était abuser du droit de la guerre, mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouste, ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir le nombre des morts : on le faisait monter à près de quinze mille ; environ cinq mille esclaves chrétiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape *Pie V.* en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait sur-tout à *Dom Juan* le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria ; *Il fut un homme envoyé de DIEU, nommé Jean* ; paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski* roi de Pologne, quand il délivra Vienne.

Dom Juan d'Autriche acquit tout d'un coup la plus

grande réputation , dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros , & néglige ceux des autres peuples. *Dom Juan* comme vengeur de la chrétienté était le héros de toutes les nations ; on le comparait à *Charles-Quint* son père , à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe*. Il mérita sur-tout cette idolâtrie des peuples , lorsque deux ans après il prit Tunis , comme *Charles-Quint* , & fit comme lui un roi Africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante & de la conquête de Tunis ? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain sur les Turcs , & l'amiral de *Sélim II.* reprit sans peine le royaume de Tunis : tous les chrétiens y furent égorgés. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante.

CHAPITRE CINQUANTE-TROISIEME.

Des côtes d'Afrique.

LES côtes d'Afrique depuis l'Egypte jusqu'aux royaumes de Fez & de Maroc , accrurent encor l'empire des sultans ; mais elles furent plutôt sous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays de Barca , & ses déserts si fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon* , dépendirent du bacha d'Egypte. La Cirenaique eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre ensuite en allant vers l'occident , ayant été pris par *Pierre de Navarre* sous le règne de *Ferdinand le Catholique* en 1510 , fut donné par *Charles-Quint* aux chevaliers de Malthe. Mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent , & avec le tems elle s'est gouvernée comme une république , à la tête de laquelle est un général qu'on nomme *dey* , qui est élu par la milice.

Plus loin vous trouverez le royaume de Tunis , l'an-

cien séjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet état, & le rendre tributaire de l'Espagne; *Dom Juan* le reprendre encor sur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* son père; mais enfin l'amiral de *Sélim II.* remettre Tunis sous la domination mahométane, & y exterminer tous les chrétiens, trois ans après cette fameuse bataille de Lépante, qui produisit tant de gloire à *Dom Juan* & aux Vénitiens avec si peu d'avantage. Cette province se gouverna depuis comme Tripoli. -

Alger qui termine l'empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie Césarienne, si fameuse par les rois *Juba*, *Syphax*, & *Masiniussa*. Il reste à peine des ruines de Cirte leur capitale, ainsi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu si peu de chose, que *Cheredin Barberouffe* aima mieux être amiral du grand-seigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman*; & de roi qu'il était il se contenta d'être bacha. Depuis ce tems, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait. Mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli & à Tunis, se forma dans Alger devenue un retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation Anglaise qui se plaignait de quelques prises, « Cessez de vous » plaindre au capitaine des voleurs, quand vous avez » été volé. »

Dans toute cette partie de l'Afrique on trouve encor des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne & dans la France ensemble. Il y en a deux raisons, l'une que les plus anciens édifices de pierre dure, de marbre & de ciment dans les climats secs, résistent à la destruc-

tion plus que les nouveaux : l'autre , que des tombeaux avec l'inscription *Diis Manibus* , que les barbares n'entendent point , ne les révoltent pas , & que la vue des symboles du christianisme excite leur fureur.

Dans les beaux siècles des Arabes , les sciences & les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année , & en faisant sans cesse le métier de pirates , ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur , pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens , & sur-tout des Hollandais , les agrêts , les canons , la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands : & les puissances chrétiennes , au lieu de détruire ces ennemis communs , sont occupées à se ruiner mutuellement.

Constantinople fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa situation semble faite pour leur commander. Elle a l'Asie devant elle , l'Europe derrière. Son port aussi sûr que vaste , ouvre & ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient , & de la Méditerranée à l'occident. Rome bien moins avantageusement située , dans un terrain ingrat , & dans un coin de l'Italie , où la nature n'a fait aucun port commode , semblait bien moins propre à dominer sur les nations ; cependant elle devint la capitale d'un empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'est que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendît comme eux la discipline militaire , & que les Ottomans après avoir conquis Constantinople ont trouvé presque tout le reste de l'Europe aussi aguerri & mieux discipliné qu'eux.



CHAPITRE CINQUANTE - QUATRIEME.

Du royaume de Fez & de Maroc.

LA protection du grand-seigneur ne s'étend point jusqu'à l'empire de Maroc, vaste pays qui comprend une parti de la Mauritanie Tingitane. Tanger était la capitale de la colonie Romaine. Cest de là que partirent depuis ces Maures qui subjuguèrent l'Espagne. Tanger fut conquise elle-même sur la fin du quinziesme siècle par les Portugais, & donnée dans nos derniers tems à *Charles II.* roi d'Angleterre pour la dot de l'infante de Portugal sa femme; & enfin *Charles II.* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Cet empire s'étend jusqu'aux frontières de la Guinée sous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; plusieurs branches du mont Atlas sont remplies de mines, & les campagnes produisent les plus abondantes moissons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être, [il fallait bien qu'il le fût du tems des premiers califes, puisque les sciences y étaient en honneur, & que c'est toujours la dernière chose dont on prend soin. Les Arabes & les Maures de ces contrées portèrent en Espagne leurs armes & leurs arts; mais tout a dégénéré depuis, tout est tombé dans la plus épaisse barbarie : les Arabes de *Mahomet* avaient policé le pays, ils se sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'ancienne vie pastorale; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, espèce d'hommes moins favorisée de la nature que de leur climat, moins industrieuse que les Arabes, nation cruelle à la fois & esclave. C'est-là que le despotisme se montre dans

toute son horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaste empire des sauvages fort au dessous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan sont un peu plus civilisés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs chassés d'Espagne par *Ferdinand & Isabelle*, se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent misérablement. Les habitans des provinces septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit dans tout l'empire, dans les maisons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs, & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout tems en Guinée. Ils allaient par les déserts aux côtes où les Portugais vinrent par l'Océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaste côte la l'Afrique, depuis Damiette jusqu'au mont Atlas, était devenue barbare, tandis que plusieurs de nos peuples septentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs & des Romains.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une secte de musulmans qui se prétendait plus orthodoxe que les autres disposa du trône; c'est ce qui n'est jamais arrivé à Constantinople. Il y eut aussi comme ailleurs des guerres civiles, & ce n'est qu'au dix-septième siècle que tous les états de Fez, de Maroc, de Tafilet ont été réunis, & n'ont composé qu'un empire, après la fameuse victoire que les Maures remportèrent sur le malheureux *Sébastien* roi de Portugal.

Dans quelque abrutissement que ces peuples soient tombés, jamais l'Espagne & le Portugal n'ont pu se venger sur eux de leur ancien esclavage, & les asservir à leur tour. Oran frontière de leur empire, pris par le cardinal *Ximénès*, perdu ensuite, & repris depuis peu par le duc de *Montemar* sous *Philippe V.* en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger

qui pouvait être une clef de l'empire, fut toujours inutile. Ceuta, que les Portugais prirent en 1409, que les Espagnols eurent sous *Philippe II.* & qu'ils ont conservé toujours, n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne, & les Espagnols n'ont pu encor que harceler les Maures. Ils ont passé la mer Atlantique, & conquis un nouveau-monde, sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indisciplinés, esclaves sous un gouvernement détestable, n'ont pu être subjugués par les chrétiens. La véritable raison est que les chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auraient-ils pu passer en Afrique avec de grandes armées, & dompter les musulmans, quand ils avaient la France à combattre ? ou lorsqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque ?

Ce qui est singulier, c'est le nombre de renégats Espagnols, Français, Anglais, qu'on a trouvés dans les états de Maroc. On a vu un Espagnol nommé *Pérès*, amiral sous l'empire de *Mulei Ismaël*, un Français nommé *Pilet*, gouverneur de Salé, une Irlandaise concubine du tyran *Ismaël*, quelques marchands Anglais établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes conduit toujours des Européens en Afrique, en Asie, sur-tout en Amérique. La raison contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.



CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIEME.

De PHILIPPE II. roi d'Espagne.

APRÈS le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes puissances balancèrent le forces de l'Europe chrétienne; l'Espagne par ses richesses du nouveau-monde; la France par elle-même, par sa situation, qui empêchait les vastes états de *Philippe II.* de se communiquer; l'Allemagne par la multitude même de ses princes, qui quoique divisés entr'eux se réunissaient pour la défense de la patrie; l'Angleterre après la mort de *Marie*, par la conduite seule d'*Élizabeth*, car son terrain était très-peu de chose: l'Ecosse loin de faire un corps avec elle était son ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

Les royaumes du Nord n'entraient point encor dans le système politique de l'Europe, & l'Italie ne pouvait être une puissance prépondérante. *Philippe II.* semblait la tenir sous sa main. *Philibert* duc de Savoie, gouverneur des Pays-Bas, dépendait entièrement de lui. *Charles-Emmanuel* fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II.* ne fut pas moins dans sa dépendance. Le Milanaïs, les deux Siciles qu'il possédait & sur-tout ses trésors, firent trembler les autres états de l'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II.* joua le premier rôle sur le théâtre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puissans princes ses contemporains ont laissé un plus grand nom, comme *Élizabeth*, & sur-tout *Henri IV.* Ses généraux & ses ennemis ont été plus estimés que lui: le nom de *Dom Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèse*, celui des princes d'*Orange*, est bien au dessus du sien. La postérité fait une grande différence entre la puissance & la gloire.

Pour bien connaître les tems de *Philippe II.* il faut d'abord connaître son caractère, qui fut en partie la cause

de tous les grands événemens de son siècle, mais on ne peut appercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés que tant d'historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans.

Ceux qui ont comparé depuis peu *Philippe II.* à *Tibère*, n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs quand *Tibère* commandait les légions & les faisait combattre, il était à leur tête ; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux recollets, pendant que le prince de Savoie, & ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis sur l'échaffaut, lui gagnaient la bataille de St. Quentin. *Tibère* n'était ni superstitieux ni hypocrite ; & *Philippe* prenait souvent un crucifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du Romain & les voluptés de l'Espagnol ne se ressembloient pas. La dissimulation même qui les caractérise l'un & l'autre, semble différente : celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. Tous deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille & réfléchie ; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche !

Pour se faire une idée juste de *Philippe*, il faut se demander ce que c'est qu'un souverain qui affecte de la piété, & à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans son manifeste, un mariage secret avec *Dona Isabella Osorio*, quand il épousa sa première femme *Marie de Portugal*. Il est accusé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume* du parricide de son fils, & de l'empoisonnement de sa troisième épouse *Isabelle de France* ; on lui impute d'avoir forcé le prince d'*Ascoli* à épouser une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi ; mais cet ennemi était un prince respecté

nous avez-vous conquis, ne pouvant nous gouverner ? répondit la mère.

Ce fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-kan* à la fin du douzième siècle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perse & la Russie. *Batoukan* l'un de ses enfans, ravagea jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reste aujourd'hui du vaste empire de Capshac, partage de *Batoukan*, que la Crimée possédée par ses descendans sous la protection des Turcs.

Tamerlan, qui subjuguait une si grande partie de l'Asie, était un Tartare & même de la race de *Gengis*.

Ussun Cassan, qui régna en Perse, était aussi né dans la Tartarie.

Enfin si vous regardez d'où sont partis les Ottomans, vous les verrez sortir du bord oriental de la mer Caspienne, pour venir mettre sous le joug l'Asie-Mineure, l'Arabie, l'Egypte, Constantinople & la Grèce.

Voyons ce qui restait dans ces vastes déserts de la Tartarie au seizième siècle, après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Monguls & ces Mantchous qui la conquièrent sous *Gengis*, & qui l'ont encor reprise il y a un siècle. Ils étaient alors de la religion dont le *dalai lama* est le chef dans le petit Tibet. Leurs déserts confinent aux déserts de la Russie. De là jusqu'à la mer Caspienne habitent les Elhuts, les Calcas, les Calmoucs, & cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & sont encor dans le pays de Samarcande; ils vivent tous pauvrement, & savent seulement qu'il est sorti de chez eux des essaims qui ont conquis les plus riches pays de la terre.



CHAPITRE QUARANTE-NEUVIEME.

Du Mogol.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait soumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant se firent la guerre pour le partage des états, comme les successeurs d'*Alexandre*, & l'Inde fut très-malheureuse. Ce pays où la nature du climat inspire la mollesse, résista faiblement à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan *Babar*, arrière-petit-fils de *Tamerlan*, se rendit absolument le maître de tous les pays qui s'étendent depuis Samarcande jusqu'auprès d'Agra.

Quatre nations principales étaient alors établies dans l'Inde; les mahométans Arabes nommés *Patanes*, qui avaient conservé quelques pays depuis le dixième siècle; les anciens Parfis ou Guèbres réfugiés du tems d'*Omar*, les Tartares de *Gengis-kan* & de *Tamerlan*; enfin les vrais Indiens, en plusieurs tribus ou castes.

Les musulmans *Patanes* étaient encor les plus puissans, puisque vers l'an 1530 un musulman nommé *Chircha* dépouilla le sultan *Amayum* fils de ce *Babar*, & le contraignit de se réfugier en Perse. L'empereur Turc *Soliman*, l'ennemi naturel des Persans, protégea l'usurpateur mahométan contre la race des usurpateurs Tartares que les Persans secouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde; & tant que *Soliman* vécut, *Ghircha* régna hureusement. C'est lui qui rendit la religion des *Osmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encor les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanseraïls & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs.

Amayum ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de Persans le remit sur le trône. Ainsi les Indiens ont toujours été subjugués par des étrangers.

Le petit royaume de Guzurate près de Surate, demeurait encor soumis aux anciens Arabes de l'Inde; c'est presque tout ce qui restait dans l'Asie à ces vainqueurs de tant d'états que vous avez vu tout conquérir depuis la Perse jusqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'implorer le secours des Portugais, contre *Akebar* fils d'*Amayoud*, & les Portugais ne purent les empêcher de succomber.

Il y avait encor vers Agra un prince qui se disait descendant de *Por*, que *Quinte-Curce* a rendu si célèbre sous le nom de *Porus*. *Akebar* le vainquit, & ne lui rendit pas son royaume. Mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le tems d'en faire. Ses fondations sont immenses; & on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres l'espace de cent cinquante lieues, depuis Agra jusqu'à Lahor; célèbre ouvrage de ce conquérant, embelli encor par son fils *Geanguir*.

La presqu'isle de l'Inde deçà le Gange, n'était pas encor entamée; & si elle avait connu des vainqueurs sur ses côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi qui résidait à Goa, égalait alors le grand-mogol en magnificence & en faste, & le passait beaucoup en puissance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Mascate, d'Ormuz, de Ceilan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, & les peuples du grand-mogol recevaient d'eux toutes les denrées précieuses des isles. L'Amérique pendant quarante ans ne valut pas davantage aux Espagnols; & quand *Philippe II.* s'empara du Portugal en 1580, il se trouva maître tout d'un coup des principales richesses des deux mondes, sans avoir eu la moin-

dre part à leur découverte. Le grand-mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Espagne.

Nous n'avons pas tant de connoissance de cet empire que de celui de la Chine; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en font cause; & on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue.

Ceux qui ont recueilli les relations de l'Inde nous ont donné souvent des déclamations contradictoires. Le père *Catrou* nous dit, que le *mogol s'est retenu en propre toutes les terres de l'empire*; & dans la même page il nous dit que les *enfants des rajas succèdent aux terres de leurs pères*. Il assure que *tous les grands sont esclaves*; & il dit que *plusieurs de ces esclaves ont jusqu'à vingt à trente mille soldats*; qu'il n'y a de loi que la volonté du *mogol*; & qu'on n'a point cependant touché aux droits des peuples. Il est difficile de concilier ces notions.

Tavernier, parle plus aux marchands qu'aux philosophes, & ne donne guère d'instructions que pour connaître les grandes routes & pour acheter des diamans.

Bernier est un philosophe; mais il n'emploie pas sa philosophie à s'instruire à fond du gouvernement. Il dit comme les autres que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est ce qui a besoin d'explication. Donner des terres & en jouir sont deux choses absolument différentes. Les rois Européans qui donnent tous les bénéfices ecclésiastiques, ne les possèdent pas. L'empereur dont le droit est de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie quand ils vaquent faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres.

Bernier, n'a pas cru qu'on abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens labourent, sèment; bâtissent, travaillent pour un Tartare. Ce Tartare d'ailleurs est absolu sur les sujets de son domaine, & a très-peu de pouvoir sur les vice-rois, qui sont assez puissans pour lui désobéir.

Il n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que des grands feigneurs & des misérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions ?

Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce peuple supérieur chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'instruire. Il ne resta plus chez ces Indiens que de la superstition, qui redoubla même par leur asservissement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte quand les Romains les soumirent.

Les eaux du Gange avaient de tout tems la réputation de purifier les âmes. L'ancienne coutume de se plonger dans les fleuves au moment d'une éclipse, n'a pu encor être abolie ; & quoiqu'il y eût des astronomes Indiens qui fussent calculer les éclipses, les peuples n'en étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un dragon, & qu'on ne pouvait le délivrer qu'en se mettant tout nud dans l'eau, & en faisant un grand bruit qui épouvantait le dragon & lui faisait lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples Orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique comme en religion, des signes établis par les premiers philosophes. De tout tems les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'une par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil, disait le peuple, & sur-tout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, & nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe tous les ans plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, & d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil & la lune sont entre les

griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il serait tems que dans un siècle comme le nôtre on daignât faire à l'usage des cultivateurs un calendrier utile, qui les instruisît, & qui ne les trompât plus.

L'école des anciens gymnosophistes subsistait encor dans la grande ville de Bénarès sur les rives du Gange. Les bramines y cultivaient la langue sacrée qu'on appelle *le han scrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'Orient. Ils admettent des génies comme les premiers Persans. Ils enseignent à leurs disciples, que toutes les idoles ne sont faites que pour fixer l'attention des peuples, & ne sont que des emblèmes divers d'un seul DIEU; mais ils cachent au peuple cette théologie sage qui ne leur produirait rien, & l'abandonnent à des erreurs qui leur sont utiles. Il semble que dans les climats méridionaux, la chaleur du climat dispose plus les hommes à la superstition & à l'enthousiasme qu'ailleurs. On a vu souvent des Indiens dévots se précipiter à l'environ des roues du char qui portait l'idole *Jagernat*, & se faire briser les os par piété. La superstition populaire réunissait tous les contraires : on voyait d'un côté les prêtres de l'idole *Jagernat* amener tous les ans une fille à leur dieu pour être honorée du titre de son épouse, comme on en présentait une quelquefois en Egypte au dieu *Anubis* : de l'autre côté on conduisait au bûcher des jeunes veuves, qui se jetaient en chantant & en dansant dans les flammes sur les corps de leurs maris.

On raconte (a) qu'en 1642 un raja ayant été assassiné à la cour de *Sha-Gehan*, treize femmes de ce raja accoururent incontinent, & se jetèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava se

(a) Lettres curieuses & édifiantes. Tome 13.

précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717 deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un & treize de l'autre, se dévouèrent à la mort de la même manière, & que la dernière étant enceinte attendit qu'elle eût accouché, & se jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes que dans celles du peuple; & plusieurs missionnaires le confirment. Il semble que ce dut être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artisans, & des hommes qui mènent une vie pénible, mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus sensibles à cette gloire; & les bramines (*b*) qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laisser douter que cette coutume ne fût en vigueur dans le Mogol, comme elle y est encor dans toute la presqu'isle, jusqu'au cap de Comorin. Une résolution si désespérée dans un sexe si timide nous étonne : mais la superstition inspire par-tout une force surnaturelle.

(a) Voyez le chapitre de l'*éjourvédam*.



CHAPITRE CINQUANTIEME.

*De la Perse, & de sa révolution au seizieme siècle.
De ses usages, & de ses mœurs, &c.*

LA Perse éprouvait alors une révolution à-peu-près semblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Un Persan nommé *Eidar*, qui n'est connu de nous que sous le nom de *Sophi*, c'est-à-dire *sage*, & qui outre cette sagesse avait des terres considérables, forma sur la fin du quinzième siècle la secte qui divise aujourd'hui les Persans & les Turcs.

Pendant le règne du Tartare *Ussum Cassan*, une partie de la Perse, flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Aly* au dessus d'*Omar*, & de pouvoir aller en pèlerinage ailleurs qu'à la Mecque, embrassa avidement les dogmes du *Sophi*. Les semences de ces dogmes étaient jetées depuis long-tems ; il les fit éclore, & donna la forme à ce schisme politique & religieux, qui paraît aujourd'hui nécessaire entre deux grands empires voisins jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs, ni les Persans n'avaient aucune raison de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour successeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces Arabes qu'ils avaient chassés devaient peu leur importer ; mais il importait aux Persans que le siège de leur religion ne fut pas chez les Turcs.

Le peuple Persan avait toujours compté parmi ses griefs contre le peuple Turc le meurtre d'*Aly*, quoiqu'*Aly* n'eût point été assassiné par la nation Turque qu'on ne connaissait point alors ; mais c'est ainsi que le peuple raisonne. Il est même surprenant qu'on n'eût pas profité plutôt de cette antipathie pour établir une secte nouvelle.

Le sophi dogmatifait donc pour l'intérêt de la Perse ; mais il dogmatifait aussi pour le sien propre. Il se rendit trop considérable. Le *sha-Bustan* usurpateur de la Perse le craignit. Enfin ce réformateur eut la destinée à laquelle *Luther & Calvin* ont échappé. *Rustan* le fit assassiner en 1499.

Ismaël fils de *Sophi* fut assez courageux & assez puissant pour soutenir les armes à la main les opinions de son père ; ses disciples devinrent des soldats.

Il convertit & conquît l'Arménie, ce royaume si fameux autrefois sous *Tigrane*, & qui l'est si peu depuis ce tems-là. On y distingue à peine les ruines de *Tigranocerte*. Le pays est pauvre ; il y a beaucoup de chrétiens Grecs qui subsistent du négoce qu'ils font en Perse & dans le reste de l'Asie : mais il ne faut pas croire que cette province nourrisse quinze cent mille familles chrétiennes, comme le disent les relations. Cette multitude irait à cinq ou six millions d'habitans , & le pays n'en a pas le tiers. *Ismaël Sophi* maître de l'Arménie subjuguâ la Perse entière & jusqu'aux Tartares de Samarcande. Il combattit le sultan des Turcs *Sélim I.* avec avantage , & laissa à son fils *Thamas* la Perse puissante & paisible.

C'est ce même *Thamas* qui repoussa enfin *Soliman* , après avoir été sur le point de perdre sa couronne. Ses descendans ont régné paisiblement en Perse jusqu'aux révolutions qui de nos jours ont désolé cet empire.

La Perse devint sur la fin du seizième siècle un des plus florissans & des plus heureux pays du monde , sous le règne du grand *Sha-Abbas* arrière-petit-fils d'*Ismaël Sophi*. Il n'y a guère d'états qui n'aient eu un tems de grandeur & d'éclat , après lequel ils dégénèrent.

Les usages , les mœurs , l'esprit de la Perse , sont aussi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont passé sous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perse est moins absolu que celui de Turquie : mais il ne paraît pas que le sophi dépende

d'une milice comme le grand-seigneur. *Chardin* avoue du moins que toutes les terres en Perse n'appartiennent pas à un seul homme : les citoyens y jouissent de leurs possessions, & paient à l'état une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde & dans la Turquie, subjuguées par les Tartares. *Ismaël Sophi*, restaurateur de cet empire, n'étant point Tartare, mais Arménien, avait suivi le droit naturel établi dans son pays, & non pas le droit de conquête & de brigandage.

Le ferrail d'Ispahan passait pour moins cruel que celui de Constantinople. La jalousie du trône portait souvent les sultans Turcs à faire étrangler leur parens. Les sophis se contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur sang. A la Chine on n'a jamais imaginé que la fureté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ses frères & ses neveux. On leur laissait toujours des honneurs sans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoises étaient les plus humaines & les plus sages de l'Orient.

Les rois de Perse ont conservé la coutume de recevoir des présens de leurs sujets. Cet usage est établi au Mogol & en Turquie ; il l'a été en Pologne, & c'est le seul royaume où il semblait raisonnable ; car les rois de Pologne n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient besoin de ces secours. Mais le grand-seigneur sur-tout & le grand-mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir ; & de cet abaissement ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. *Chardin* prétend que les éretnes du roi de Perse lui valaient cinq ou six de nos millions.

Ce que la Perse a toujours eu de commun avec la Chine & la Turquie, c'est de ne pas connaître la noblesse ; il n'y a dans ces vastes états d'autre noblesse que celle des emplois ; & les hommes qui ne font rien,

n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

Dans la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toujours été rendue sommairement ; on n'y a jamais connu ni les avocats ni les procédures ; on plaide sa cause soi-même, & la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue & épineuse, a prévalu chez tous ces peuples, qui policés long-tems avant nous, ont été moins raffinés en tout que nous ne le sommes.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encor dans Ispahan des reste d'anciens Perses ignicoles, qui ne furent chassés de la capitale que sous le règne de *Sha-Abbas*. Ils étaient répandus sur les frontières, & particulièrement dans l'ancienne Assyrie, partie de l'Arménie haute où réside encor leur grand-prêtre. Plusieurs familles de ces dix tribus & demie, de ces Juifs Samaritains transportés par *Salmanazar* du tems d'*Osee*, subsistaient encor en Perse, & il y avait au tems dont je parle près de dix mille familles des tribus de *Juda*, de *Lévi* & de *Benjamin*, emmenées de Jérusalem avec *Sédécias* leur roi, par *Nabucodonosor*, & qui ne revinrent point avec *Esdra*s, & *Néhémie*.

Quelques Sabéens disciples de *St. Jean-Baptiste*, lesquels on a déjà parlé, étaient répandus vers le golfe Persique. Les chrétiens Arméniens du rite grec faisaient le plus grand nombre ; les Nestoriens composaient le plus petit : les Indiens de la religion des bramines, remplissaient Ispahan ; on en comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces Baniens, qui du cap de Comorin jusqu'à la mer Caspienne vont trafiquer avec vingt nations, sans s'être jamais mêlés à aucune.

Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse, excepté la secte d'*Omar*, qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes, & tolère à peine le catholicisme qu'il redoute.

L'empire Persan craignit avec raison la Turquie, à laquelle il n'est comparable ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y est pas si fertile, & la mer lui manquait. Le port d'Ormuz ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation Européenne dominait sur le golfe Persique, & fermait le commerce maritime à toute la Perse. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas*, tout puissant qu'il était, ait eu recours aux Anglais pour chasser les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Si le terroir de la Perse n'est pas si fertile que celui de la Turquie, les peuples y sont plus industrieux; ils cultivent plus les sciences: mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires Européens ont étonné la Chine par le peu de physique & de mathématiques qu'ils savaient, ils n'auraient pas moins étonné les Persans.

Leur langue est belle, & depuis six cents ans n'a point été altérée. Leurs poésies sont nobles, leurs fables ingénieuses. Mais s'ils savent un peu plus de géométrie que les Chinois, ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens d'*Euclide*. Ils ne connaissent d'astronomie que celle de Ptolomée; & cette astronomie n'est encor chez eux que ce qu'elle a été si long-tems en Europe, un chemin pour parvenir à l'astrologie judiciaire. Tout se réglait en Perse par les influences des astres, comme chez les anciens Romains par le vol des oiseaux & l'appétit des poulets sacrés. *Chardin* prétend que de son tems l'état dépensait quatre millions par an en astrologues. Si un *Newton*, un *Halley*, un *Cassini* se fussent produits en Perse, ils auraient été négligés, à moins qu'ils n'eussent voulu prédire.

Leur médecine était comme celle de tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience réduite en préceptes, sans aucune connaissance de l'anatomie. Cette

science avait péri avec les autres ; mais elle renaissait avec elles au commencement du seizième siècle , par les découvertes de *Vesale* , & par le génie de *Fernel*.

Enfin de quelque peuple policé de l'Asie que nous parlions, nous pouvons dire de lui , il nous a précédé , & nous l'avons surpassé.

CHAPITRE CINQUANTE-UNIEME.

De l'empire Ottoman au seizième siècle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.

LE tems de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis* , car depuis *Amurat II.* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

Mahomet II. avait conquis assez d'états pour que sa race se contentât d'un tel héritage. Mais *Sélim I.* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie & la Mésopotamie , & entreprit de soumettre l'Egypte. C'eût été une entreprise aisée , s'il n'avait eu que des Egyptiens à combattre : mais l'Egypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers , semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circassiens venus encor de la Tartarie ; on les appelait *Mammelucs* , qui signifie esclaves : soit qu'en effet le premier soudan d'Egypte qui les employa , les eût achetés comme esclaves ; soit plutôt que ce fût un nom qui les attachât de plus près à la personne du souverain , ce qui est bien plus vraisemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les Orientaux , y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux , & chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand-seigneur s'intitulent ses esclaves ; & *Thamas-Kouli-kan* , qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* son maître ne s'appelait

que son esclave, comme ce mot même de *kouli* le témoigne.

Ces *Mammelucs* étaient maîtres de l'Égypte depuis nos dernières croisades. Ils avaient vaincu & pris *St. Louis*. Ils établirent depuis ce tems un gouvernement qui n'est pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choisis entre ces soldats. La mollesse du climat n'affaiblit point cette race guerrière, parce qu'elle se renouvelait tous les ans par l'affluence des autres Circassiens appelés sans cesse pour remplir ce corps de vainqueurs toujours subsistant. L'Égypte fut ainsi gouvernée pendant près de trois cents années.

Il se présente ici un champ bien vaste pour les conjectures historiques. Nous voyons l'Égypte long-tems subjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares qui sont aujourd'hui la Géorgie, la Circassie & la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples aient été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puisque le premier voyage des Grecs à Colchos est une des grandes époques de la Grèce. Il est indubitable que les usages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Égypte; ils avaient pris des prêtres Égyptiens, jusqu'à la circoncision. *Hérodote* qui avait voyagé en Égypte & en Colchide, & qui parlait à des Grecs instruits, ne nous laisse aucun lieu de douter de cette conformité: il est fidèle & exact sur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuse de s'être trompé sur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Égypte lui ont confirmé qu'autrefois le roi *Sésostris* étant sorti de son pays, dans le dessein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ses conquêtes, & que c'était depuis ce tems-là que l'usage de la circoncision s'était conservé à Colchos.

Premièrement, le dessein de conquérir toute la terre est une idée romanesque qui ne peut tomber dans la

tête d'un homme de sens rassis. On fait d'abord la guerre à son voisin, pour augmenter ses états par le brigandage : on peut ensuite pousser les conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité ; c'est la marche de tous les conquérans.

Secondement, il n'est guère vraisemblable qu'un roi de la fertile Egypte soit allé perdre son tems à conquérir les contrées affreuses du Caucase, habitées par les plus robustes des hommes, aussi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuses armées des mous & faibles Egyptiens ; c'est à-peu-près comme si on disait qu'un roi de Babylone était parti de la Mésopotamie pour aller conquérir la Suisse.

Ce sont des peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & stériles, vivans de leur chasse, & féroces comme les animaux de leur pays, qui désertent ces pays sauvages pour aller attaquer des nations opulentes ; & ce ne sont pas des nations opulentes qui sortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

Les féroces habitans du Nord ont fait dans tous les tems des irruptions dans les contrées du Midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont subjugué trois cents ans l'Egypte, à commencer du tems de *St. Louis*. Vous voyez dans tous les tems connus, que l'Egypte fut toujours conquise par quiconque voulut l'attaquer. Il est donc bien probable que les barbares du Caucase avaient asservi les bords du Nil ; mais il ne l'est point qu'un *Sésostris* se soit emparé du Caucase.

Troisièmement ; pourquoi, de tous les peuples que les prêtres Egyptiens disaient avoir été vaincus par leur *Sésostris*, les Colchidiens avaient-ils seuls reçu la circoncision ? Il fallait passer par la Grèce & par l'Asie-Mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs, grands imitateurs, auraient dû se faire circoncire les pre-

miers. *Sésostris* aurait eu plus de soin de dominer dans le beau pays de la Grèce, & d'y imposer ses loix, que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il est bien plus dans l'ordre commun des choses, que ce soit les Scythes, habitans des bords du Phase & de l'Araxe, toujours affamés & toujours conquérans, qui tombèrent sur l'Asie-Mineure, sur la Syrie, sur l'Egypte, & qui s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces tems réculés, comme ils s'y sont établis du tems de *Saint Louis*, aient ensuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux, & quelques usages de l'Egypte.

C'est au lecteur intelligent à peser toutes ces raisons. L'ancienne histoire ne présente chez toutes les nations de la terre, que des doutes & des conjectures.

Toman-Bey, fut le dernier roi mammeluc ; il n'est célèbre que par cette époque, & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim* ; mais il mérite d'être connu par une singularité qui nous paraît étrange, & qui ne l'était pas chez les Orientaux ; c'est que le vainqueur lui confia le gouvernement d'Egypte qu'il lui avait enlevée.

Toman-Bey, de roi devenu bacha, eut le sort des bachas ; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Depuis ce tems le peuple de l'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement ; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du tems de *Sésostris*, est devenue plus pusillanime que du tems de *Cléopatre*. On nous dit qu'elle inventa les sciences, & elle n'en cultive pas une ; qu'elle était sérieuse & grave, & aujourd'hui on la voit légère & gaie, danser & chanter dans la pauvreté & dans l'esclavage : cette multitude d'habitans qu'on disait innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes, c'est une preuve sans réplique, que si le climat influe sur le caractère des hommes, le gouvernement

respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste & ses accusations dans toutes les cours. Était-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre ? Pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'*Orange*, comme on méprise ces libelles obscurs, composés par d'obscurs vagabonds, auxquels les particuliers même ne répondent pas plus que *Louis XIV.* n'y a répondu ? Qu'on joigne à ces accusations trop authentiques les amours de *Philippe* avec la femme de son favori *Rui Gomès*, l'assassinat d'*Escovedo*, la persécution contre *Antonio Perès* qui avait assassiné *Escovedo* par son ordre ; qu'on se souvienne que c'est-là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, & qui immolait tout à ce zèle.

C'est sous ce masque infame de la religion qu'il trama une conspiration dans le Béarn en 1564 pour enlever *Jeanne de Navarre* mère de *Henri IV.* la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler & se saisir du Béarn en vertu de la confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-sixième livre du président de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans.

Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, & qui affermit l'autorité : une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales, la surveillance continuelle sur ses ministres toujours accompagnée de défiance, l'attention de voir tout par soi-même autant que le peut un roi, l'application suivie à entretenir le trouble chez ses voisins & à maintenir l'Espagne en paix, des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile, un front toujours composé & toujours sévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des

passions; alors on pourra se former un portrait de *Philippe II.*

Mais il faut voir quel ascendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Espagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-Bas : ses ports étaient garnis de vaisseaux ; son père lui avait laissé les troupes de l'Europe les mieux disciplinées & les plus fières, commandées par les compagnons de ses victoires. Sa seconde femme *Marie*, reine d'Angleterre ne se gouvernant que par ses inspirations faisait brûler les protestans, & déclarait la guerre à la France sur une lettre de *Philippe*. Il pouvait compter l'Angleterre parmi ses royaumes. Les moissons d'or & d'argent, qui lui venaient du nouveau-monde, le rendaient plus puissant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

L'Italie tremblait d'être asservie. C'est ce qui déterminait le pape *Paul IV. Caraffa*, né sujet d'Espagne, à se jeter du côté de la France comme *Clément VII.* Il voulut ainsi que tous ses prédécesseurs, établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape proposa à *Henri II.* de donner Naples & Sicile à un fils de France.

C'était toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée; il demande au roi *Henri II.* le célèbre *François de Guise* pour la commander : mais la plupart des cardinaux étaient pensionnaires de *Philippe*. *Paul* était mal obéi ; il n'eut que peu de troupes, qui ne servirent qu'à exposer Rome à être prise & saccagée par le duc d'*Albe* sous *Philippe II.* comme elle l'avait été sous *Charles-Quint*. Le duc de *Guise* arrive par le Piémont, où les Français avaient encor Turin ; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie ; à peine est-il arrivé qu'il apprend le désastre de la bataille de St. Quentin en Picardie perdue par les Français.

Marie d'Angleterre, avait donné contre la France huit

mille Anglais à *Philippe* son époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer, mais non pas pour les conduire à l'ennemi. Cette armée jointe à l'élite des troupes Espagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert-Emmanuel*, l'un des grands capitaines de ce siècle, défit si entièrement l'armée Française à St. Quentin, qu'il ne resta rien de l'infanterie; tout fut tué ou pris. Les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes: le connétable de *Montmorenci*, & presque tous les officiers-généraux furent prisonniers; un duc d'*Enghien* blessé à mort; la fleur de la noblesse détruite; la France dans le deuil & dans l'alarme. Les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt n'avaient pas été plus funestes, & cependant la France tant de fois prête de succomber se releva toujours. *Charles-Quint* & *Philippe II.* son fils parurent prêts de la détruire.

Tous les projets de *Henri II.* sur l'Italie s'évanouissent; on rappelle le duc de *Guise*. Cependant le vainqueur *Philibert-Emmanuel de Savoie* prend St. Quentin. Il pouvait marcher jusqu'à Paris, que *Henri II.* faisait fortifier à la hâte, & qui par conséquent était mal fortifié. Mais *Philippe* se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les grands événemens dépendent souvent du caractère des hommes. Le sien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être son ouvrage. Il donne au duc de *Guise* le tems de revenir, de rassembler une armée, de rassurer le royaume.

Il semblait qu'alors les rois ne se crussent pas faits pour se secourir eux-mêmes. *Henri II.* déclare le duc de *Guise* vice-roi de France, sous le nom de lieutenant-général du royaume. Il était en cette qualité au dessus du connétable.

Prendre Calais & tout son territoire au milieu de

l'hiver, & au milieu de la consternation où la bataille de St. Quentin jetait la France; chasser pour jamais les Anglais qui avoient possédé Calais durant deux cent treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guise* au dessus de tous les capitaines de son tems. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laissé dans Calais qu'une garnison trop faible; & sa flotte n'arriva que pour voir les étandards de France arborés sur le port. Cette perte causée par la faute de son ministère acheva de la rendre odieuse aux Anglais.

Mais tandis que le duc de *Guise* rassurait la France par la prise de Calais, & ensuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II.* gagna encor une assez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de sa patrie.

Tant de batailles rangées perdues par les Français, & tant de villes prises d'affaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du tems de *Jules-César*, plus propres pour l'impétuosité des assauts, que pour cette discipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Philippe, ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines, que de celle de St. Quentin: mais il fit la paix glorieuse de Catau-Cambresis, dans laquelle pour Saint-Quentin & les deux bourgs de Ham & du Catellet qu'il rendit, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmidi, de Hédin, & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Il fit raser Terouane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liège, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoie, le Piémont & la Bresse au duc de Savoie; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil &

dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, & que Turin, Pignerol, Quiers & Chivas fussent évacués par *Henri II.*

Pour Calais & son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme *Marie d'Angleterre* venait de mourir : *Elizabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea à rendre Calais dans huit années, & à payer huit cent mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément, que soit que les huit cent mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* & ses successeurs demeureraient toujours obligés à rendre Calais & son territoire. (a) On a toujours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France, en vain il compte Metz, Toul & Verdun, conservés par cette paix; il n'en fut point du tout question dans le traité de Catau-Cambresis. *Philippe* ne faisait aucune attention aux inérêts de l'Allemagne, & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage à la France, ce fut celui de la dégoûter pour toujours du dessein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ses anciens ennemis, & les huit cent mille écus d'or ne furent jamais payés.

Cette guerre finit encor, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troisième femme *Isabelle* fille de *Henri II.* qui avait été promise à *Dom Carlos*; mariage infortuné, qui fut, dit-on, la cause de la mort prématurée de *Dom Carlos*, & de la princesse.

Philippe après de si glorieux commencemens retourna triomphant en Espagne sans avoir tiré l'épée, tout favo-

(a) Ni *Mézerai* ni *Daniel* n'ont rapporté fidèlement ce traité.

risait sa grandeur. Le Pape *Paul IV.* avait été forcé de lui demander la paix, & il la lui avait donnée *Henri II.* son beau-père, & son ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, & laissait la France pleine de factions, gouvernée par des étrangers sous un roi enfant. *Philippe* du fond de son cabinet était le seul roi en Europe puissant & redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude ; c'était que la religion protestante ne se glissât dans quelqu'un de ses états, sur-tout dans les Pays-Bàs voisins de l'Allemagne ; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de simple seigneur ; pays où les loix fondamentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du souverain.

Son grand principe fut de gouverner le St. Siège en lui prodiguant les plus grands respects, & d'exterminer partout les protestans. Il y en avait un très-petit nombre en Espagne. Il promit solennellement devant un crucifix, de les détruire tous, & il accomplit son vœu : l'inquisition le seconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous ceux qui étaient soupçonnés ; & *Philippe* des fenêtres de son palais contemplait leur supplice, & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Constantin Ponce* prédicateur & confesseur de *Charles-Quint*, furent reserrés dans les prisons du St. Office, & *Ponce* fut brûlé en effigie après sa mort, ainsi qu'on l'a déjà remarqué.

Philippe sut que dans une vallée du Piémont voisine du Milanais il y avait quelques hérétiques ; il manda au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, & lui écrivit ces deux mots, *tous au gibet*. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré, il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réserve soixante, dont trente doivent périr par la corde, & trente par les flammes : l'ordre est exécuté avec ponctualité.

Cet esprit de cruauté, & l'abus de son pouvoir, affai-

blirent enfin ce pouvoir immense. Car s'il avait ménagé les esprits des Flamans, il n'eût pas vu la république des sept Provinces se former par ses seules persécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ses trésors ; & lorsqu'ensuite le Portugal, & les possessions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes, accrurent ses vastes états quand la France déchirée fut sur le point de recevoir des loix de lui, & d'avoir sa fille pour reine ; il eût pu venir à bout de ces grands desseins, sans cette funeste guerre que ses rigueurs allumaient dans les Pays-Bas.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

SI on consulte tous les monumens de la fondation de cet état, auparavant presque inconnu, & devenu bientôt si puissant, on verra qu'il s'est formé sans dessein, & contre toute vraisemblance. La révolution commença par les belles & grandes provinces de terre-ferme, le Brabant, la Flandre, & le Hainaut, elles qui pourtant restèrent sujettes ; & un petit coin de terre presque noyé dans l'eau, qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à *Philippe II.* a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne soit *Philippe II.* lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas : son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur.

Il est important de considérer que tous les peuples

ne se gouvernent pas sur le même modèle; que les Pays-Bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ses loix & ses usages; que dans la Frise & dans le pays de Groningue un tribut de six mille écus était tout ce qu'on devait au seigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover sans le consentement des trois ordres de l'état: il était dit par les anciennes constitutions du Brabant: *Si le souverain par violence ou par artifice veut enfreindre les privilèges, les états seront déliés du serment de fidélité, & pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avait prévalu long-tems dans une très-grande partie de l'Europe; nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des états assemblés. Un gouverneur de la province présidait à ces états au nom du prince, & ce gouverneur s'appellait *stadt-houder*, teneur d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant, dans toute la Basse-Allemagne.

Philippe II. en 1559 donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise & d'Utrecht à *Guillaume de Nassau* prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlon* dans la sienne par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était. Mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en usage que vers le tems de *Frédéric II.* ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur qui n'aurait pos-

fédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, & simple gentilhomme s'il ne succédait pas à son père. *Guillaume de Nassau* était comte dans l'empire, comme le roi *Philippe II.* était comte de Hollande & seigneur de Malines ; mais il était sujet de *Philippe* en qualité de son stadthouder, & comme possédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverser les barrières qui la restreignent ; mais *Philippe* trouvait encor un autre avantage à être despotique dans un vaste & riche pays voisin de la France : il pouvait en ce cas démembrer au moins la France pour jamais, puisqu'en perdant sept provinces, & étant souvent très-gêné dans les autres, il fut encor sur le point de subjuguier ce royaume sans même être jamais à la tête d'aucune armée.

Il voulut donc abroger toutes les loix, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquisition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamans sont naturellement de bons sujets, & de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de protestans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple, qui n'est assurément porté par son caractère ni à la nouveauté, ni aux remuemens. Les principaux seigneurs s'unissent d'abord à Bruxelles pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas *Marguerite de Parme* fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs assemblées s'appelaient une conspiration à Madrid : c'était dans les Pays-Bas l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* & le seigneur de *Montmorenci-Montigny* porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle* premier ministre,

dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* avec des troupes Espagnoles & Italiennes, & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile, fut précisément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Nassau* prince d'Orange, surnommé *le Taciturne*, songea presque seul à prendre les armes, tandis que tous les autres pensaient à se soumettre.

Il y a des esprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille & opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le Taciturne*, & tel a été depuis son arrière-petit-fils le prince d'Orange roi d'Angleterre. *Guillaume le Taciturne* n'avait ni troupes, ni argent pour résister à un monarque tel que *Philippe II*. Les persécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jeta les peuples dans le désespoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentilshommes, ont la tête tranchée; leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les protestans en sa faveur, & pour les animer il fallait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint* qui l'aimait l'avait rendu catholique; la nécessité le fit calviniste: car les princes qui ont ou établi ou protégé ou changé les religions; en ont rarement eu. Il était très-difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de chose: la comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères, ses amis, son mérite & ses promesses lui firent trouver des soldats. Il les envoie d'abord en Frise sous les ordres de son frère le comte *Louis*; son armée est détruite; il ne se décourage point: il en forme une autre d'Allemands & de Français, que l'enthousiasme de la reli-

gion , & l'espoir du pillage engagent à son service. La fortune lui est rarement favorable ; il est réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France , ne pouvant pénétrer dans les Pais-Bas. Les sévérités Espagnoles lui donnèrent encor de nouvelles ressources. L'imposition du dixième de la vente des biens-meubles , du vingtième des immeubles , & du centième des fonds , acheva d'irriter les Flamans. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions ? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays , comme son père , étouffer tous ces troubles ?

Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retire en Zélande & en Hollande. Amsterdam aujourd'hui si fameuse était alors peu de chose , & n'osa pas même se déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau & bas en apparence , mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng & l'art de le saler ne paraissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde ; c'est cependant ce qui a fait d'un pays méprisé & stérile , une puissance respectable. Venise n'eut pas des commencemens plus brillans : tous les grands empires ont commencé par des hameaux , & les puissances maritimes par des barques de pêcheurs.

Toute la ressource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d'eux surprend la Brille ; un curé fait déclarer Fleissingue ; enfin les états d'Hollande & de Zélande assemblés à Dordrecht , & Amsterdam elle-même , s'unissent avec lui , & le reconnaissent pour stadthouder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine , afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement Espagnol.

Ces peuples depuis long-tems n'avaient point passé pour guerriers , & ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre ni avec plus de courage , ni avec tant de fureur. Les Espagnols au

siège de Harlem ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers, les habitans leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription, *dix têtes pour le paiement du douzième denier, & l'onzième pour l'intérêt*. Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs font pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, & plus de quinze cents citoyens : c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau-monde. La plume tombe des mains quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître, est enfin rappelé. On dit qu'il se vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur des Pays-Bas, le grand commandeur de *Requesens*. L'armée du prince d'Orange est encor battue; ses frères sont tués, & son parti se fortifie par l'animosité d'un peuple né tranquille, qui ayant une fois passé les bornes, ne savait plus reculer.

Le siège & la défense de Leyde font un des plus grands témoignages de ce que peuvent la même chose qu'on leur a vu hasarder en 1672 lorsque *Louis XIV.* était aux portes d'Amsterdam; ils percèrent les digues; les eaux de l'Issel, de la Meuse, & de l'Océan inondèrent les campagnes; & une flotte de deux cents bateaux apporta du secours dans la ville par dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige; c'est que les assiégés osèrent continuer le siège & entreprendre de saigner cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'histoire ni d'une telle ressource dans des assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des assiégés; mais cette opiniâtreté fut inutile, & Leyde célèbre encor aujourd'hui tous les ans le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans se ser-

virent de pigeons dans ce siège pour donner des nouvelles au prince d'Orange ; c'est une pratique commune en Asie.

Quel était donc ce gouvernement si sage & si vanté de *Philippe II.* lorsqu'on voit dans ce tems-là même ses troupes se mutiner en Flandre faute de paiement , saccager la ville d'Anvers , & que toutes les provinces des Pays-Bas , sans consulter ni lui , ni son gouverneur , font un traité de pacification avec les révoltés , publient une amnistie , rendent les prisonniers , font démolir des forteresses , & ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'*Albe* , trophée que son orgueil avait élevé à sa cruauté , & qui était encor debout dans la citadelle d'Anvers , dont le roi était le maître ?

Après la mort du grand commandeur de *Requesens* , *Philippe* qui pouvait encor essayer de remettre le calme dans les Pays-Bas par sa présence , y envoie *Dom Juan d'Autriche* son frère , prince célèbre dans l'Europe par la fameuse victoire de Lépante remportée sur les Turcs , & par son ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas *Dom Juan* ; il craignait sa gloire , & se défiait de ses desseins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas , dans l'espérance que les peuples qui aimaient dans ce prince le sang & la valeur de *Charles-Quint* , pourraient revenir à leur devoir. Il se trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles , lorsque *Dom Juan* en sortait , après y avoir été installé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le Taciturne* , fut cependant ce qui empêcha le Brabant & la Flandre d'être libres , comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de seigneurs dans ces deux provinces ; il furent jaloux du prince d'Orange , & cette jalousie conserva dix provinces à l'Espagne. Ils appellent l'arciduc *Matthias* pour être gouverneur-général en concurrence avec *Dom Juan*. On a peine à concevoir

qu'un archiduc d'Autriche , proche parent de *Philippe II.* & catholique , vienne se mettre à la tête d'un parti presque tout protestant contre le chef de sa maison : mais l'ambition ne connaît point ces liens , & *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur ni de l'empire.

Tout se divise alors , tout est en confusion. Le prince d'Orange nommé par les états lieutenant-général de l'archiduc *Matthias* , est nécessairement le rival secret de ce prince. Tout deux sont opposés à *Dom Juan*. Les états se désirent de tous les trois. Un autre parti également mécontent , & des états , & des trois princes , déchire la patrie. Les états publient la liberté de conscience ; mais il n'y avait plus de remède à la frénésie incurable des factions. *Dom Juan* ayant gagné une bataille inutile à Gemblours , meurt à la fleur de son âge au milieu de ces troubles.

A ce fils de *Charles-Quint* succède un petit-fils non moins illustre ; c'est cet *Alexandre Farnèse* duc de Parme , descendant de *Charles* par sa mère , & du pape *Paul III.* par son père , le même qui vint depuis en France délivrer Paris , & combattre *Henri le Grand*. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre : mais il ne put empêcher , ni la fondation des sept Provinces-Unies , ni les progrès de cette république qui naquit sous ses yeux.

Ces sept provinces que nous appellons aujourd'hui du nom général de *la Hollande* , contractent par les soins du prince d'Orange cette *union* qui paraît si fragile , & qui a été si constante , de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre , ayant toujours des intérêts divers , & toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté , que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries , & leur emblème.

Cette *union* d'Utrecht , le fondement de la république , l'est aussi du stadthouderat. *Guillaume* est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine , d'ami-

ral-général, de stadthouder. Les dix autres provinces qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde, ne se joignent point aux sept petites Provinces-Unies. Celles-ci se protègent elles-mêmes : mais le Brabant, la Flandre, & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Matthias* était devenu inutile. Les états-généraux renvoient avec une pension modique ce fils & ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François* duc d'Anjou frère du roi de France *Henri III.* avec lequel ils négociaient depuis long-tems. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis, celui de *Matthias* si faible qu'on le renvoie, celui du duc d'Anjou qui devint bientôt funeste, celui du duc de Parme qui n'avait pour lui que quelques seigneurs & son armée, qui enfin conserva dix provinces au roi d'Espagne, & celui de *Guillaume de Nassau* qui lui en arracha sept pour jamais.

C'est dans ce tems que *Philippe* toujours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange, & mit sa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode de commander des assassinats, inouïe depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*, & on avait promis cinquante mille écus pour son sang. Celui du prince son gendre ne fut estimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chèrement.

Quel était le préjugé qui régnait encor ? Le roi d'Espagne dans son édit de proscription avoue qu'il a violé le serment qu'il avait fait aux Flamans, & il dit que le pape l'a dispensé de ce serment. Il croyait donc que cette raison pouvait faire une forte impression sur les esprits des catholiques ? Mais combien devait-elle irriter les protestans, & les affermir dans leur défection ?

La réponse de *Guillaume* est un des plus beaux mo-

numens de l'histoire. De sujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient son égal dès qu'il est proscrit. On voit dans son apologie un prince d'une maison impériale non moins ancienne, non moins illustre autrefois que la maison d'*Autriche*, un stadthouder qui se porte pour accusateur du plus puissant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il est enfin supérieur à *Philippe*, en ce que pouvant le proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend sa fureté que de son épée.

Philippe dans ce tems-là même était plus redoutable que jamais ; car il s'emparait du Portugal sans sortir de son cabinet, & pensait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les assassins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou frère de *Héni III.* arrivé dans les Pays-Bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandre. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Matthias*. Ce duc voulut être souverain absolu d'un pays qui l'avait choisi pour son protecteur. Il y a eu de tous tems des conspirations contre les princes ; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut surprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze cents Français furent tués dans la surprise inutile d'Anvers : ces mesures manquèrent sur les autres places. Pressé d'un côté par *Alexandre Farnèse*, de l'autre haï des peuples, il se retira en France, & laissa le duc de Parme, & le prince d'Orange se disputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus illustre de la guerre en Europe, & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentissage.

Des assassins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un Français nommé *Salcède* trama sa mort. *Jaurigni* Espagnol le blessa d'un coup de pistolet dans Anvers. Enfin *Baltazar Gerard*, Fran-comtois, le tua dans
Delft

Delft aux yeux de son épouse, qui vit ainsi assassiner son second mari, après avoir perdu le premier ainsi que son père l'amiral à la journée de la *St. Barthelemi*. Cet assassinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'enthousiasme de la religion. Le jésuite *Strada* rapporte que *Gerard* soutint toujours dans les tourmens, qu'il avait été poussé à cette action par un instinct divin. Il dit encor expressément que *Jaurigni* n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé son ame par la confession aux pieds d'un dominicain, & après l'avoir fortifiée par le pain céleste. C'était le crime du tems. Les anabaptistes avaient commencé. Une femme en Allemagne pendant le siège de Munster avait voulu imiter *Judith*, elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, & de le tuer dans son lit. *Poltrót de Meré* avait assassiné *François* duc de *Guise* par les mêmes principes. Les massacres de la *St. Barthelemi* avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III.* & de *Henri IV.* & forma la *conspiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, & trop souvent ensuite par les catholiques, faisaient impression sur des esprits faibles & féroces, qui croyaient entendre DIEU qui leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que si DIEU demandait du sang dans l'ancien testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire & précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître; & qui fait encor si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence que de ceux qui auraient obéi à sa justice?

Philippe II. fut très-content de l'assassinat, il récompensa
Essai sur les mœurs. Tom. III.

A a

penfa la famille *Gerard*, il lui accorda des lettres de noblesse pareilles à celles que *Charles VII.* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre annoblissait. Les descendans d'une sœur de l'assassin *Gerard* jouirent tous de ce singulier privilège, jusqu'au tems où *Louis XIV.* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, & dont même les descendans des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gerard*, elle osa présenter ses lettres de noblesse à M. de *Vanolles* intendant de la province, il les foula aux pieds, le crime cessa d'être honoré, & la famille resta roturière.

Quand *Guillaume le Taciturne* fut assassiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam & Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Maurice son fils ne put prétendre à cette principauté : mais les sept provinces le déclarèrent stadthouder, & il affermit l'édifice de la liberté fondé par son père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèse*. Ces deux grands hommes s'immortalisaient sur ce théâtre resserré où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèse*, ne serait illustre que par le siège d'Anvers, il serait compté parmi les plus grands capitaines ; les Anversoises se défendirent comme autrefois les Tyriens, & il prit Anvers comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faisant une digue sur le fleuve profond & rapide de l'Escaut, & en renouvelant un exemple que le cardinal de *Richelieu* suivit aussi au siège de la Rochelle.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le secours de la reine d'Angleterre *Elizabeth*. Elle lui envoya sous le comte de *Leicestre* un secours de quatre mille soldats ;

c'était assez alors. Le prince *Maurice* eut quelque tems dans *Leicestre* un supérieur, comme son père en avait eu dans le duc d'*Anjou* & de l'archiduc *Matthias*. *Leicestre* prit le titre & le rang de gouverneur-général ; mais il fut bientôt désavoué par sa reine. *Maurice* ne laissa pas entamer son stadthouderat des sept Provinces-Unies ; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà !

Toute cette guerre si longue & si pleine de vicissitudes, ne put enfin ni rendre sept provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour si formidable sur mer, qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II.* surnommée *l'invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans ressembla aux Lacédémoniens, qui repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs de la simplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, & la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encor quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frison, un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs & des ferrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, & ce n'était pas la peine de l'enfermer ; on ne craignait point ses compatriotes ; on défendait ses troupeaux & ses grains contre l'ennemi. Les maisons dans tous ces cantons maritimes n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicatesse. Quand *Louise de Coligni* vint épouser à la Haye le prince *Guillaume*, on envoya au-devant d'elle une charrette de poste découverte, où elle fut assise sur une planche. Mais la Haye devint sur la fin de la vie de *Maurice*, & dans le tems de *Frédéric-Henri*, un séjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs & des guerriers. Amsterdam fut par le seul commerce une des plus florissantes villes de la terre ; & la bonté des pâturages d'alentour fit la richesse des habitans des campagnes.

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIEME.

*Suite du règne de PHILIPPE II. Malheur de Dom
SEBASTIEN roi de Portugal.*

IL semblaient que le roi d'Espagne dût alors écraser la maison de *Nassau*, & la république naissante, du poids de sa puissance. Il avait perdu à la vérité en Afrique la souveraineté de Tunis, & le port de la Goulette où était autrefois Carthage : mais un roi de Maroc & de Fez, nommé *Mueli-Méhéméd*, qui disputait le royaume à son oncle, avait offert à *Philippe* de se rendre son tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refusa, & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque Africain alla lui-même embrasser les genoux du roi de Portugal *Dom Sébastien*, & implorer son secours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand *Emmanuel*, brûlait de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui est très-singulier, c'est que n'étant point aidé par *Philippe* son oncle maternel, dont il allait être le gendre, il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance dans l'histoire générale, marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais sur-tout une passion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*.

Dom Sébastien débarque avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez, dans la ville d'Arzila, conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie, si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les

historiens; mais que de louanges s'il avait été heureux! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois Maures l'oncle & le neveu, & *Dom Sébastien*. La mort du vieux roi *Molucco* est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie; il se sentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement ses derniers ordres, & expira en mettant le doigt sur sa bouche, pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas que ses soldats fussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus simplicité. Il ne revint personne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi; c'était *Dom Henri*, âgé de soixante-dix ans, fils du grand *Emmanuel*, grand oncle de *Sébastien*. Il eut de plein droit le Portugal.

Philippe se prépara dès-lors à lui succéder, & pour que tout fût singulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII.* se mit au nombre des concurrens, & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au Saint-Siège, faute d'héritiers en ligne directe; par la raison, disait-il, qu'*Alexandre III.* avait autrefois créé roi le comte *Alphonse*, qui s'était reconnu feudataire de Rome: c'était un étrange raison. Ce pape *Grégoire XIII.* *Buoncompagno*, avait le dessein, ou plutôt l'idée vague, de donner un royaume à *Buoncompagno* son bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'état ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II.* fomentait des troubles dans cette isle, ainsi qu'*Elizabeth* attisait le feu allumé dans les Pays-Bas. L'Irlande ayant encore été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit pas. Le pape obtint

à la vérité de *Philippe* quelques vaisseaux, & quelques Espagnols, qui abordèrent en Irlande avec des Italiens sous le pavillon du St. Siège : mais ils furent passés au fil de l'épée, & les Irlandais de leur parti périrent par la corde. *Grégoire XIII.* tourna ses vues du côté du Portugal; mais il avait à faire à *Philippe II.* qui avait plus de droits que lui, & plus de moyens de les soutenir.

Le vieux cardinal roi ne régna que pour voir discuter juridiquement devant lui quel serait son héritier. Il mourut bien-tôt. Un chevalier de Malthe *Antoine* prieur de Crato voulut succéder au roi prêtre, dont il était oncle paternel; au lieu que *Philippe II.* ne l'était que du côté de sa mère. Le prieur passait pour bâtard, & se disait légitime. Ni le prieur, ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui semblait avoir des prétentions justes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe*; il ne fallait guère dans ce tems-là de plus grandes armées. Le prieur qui ne pouvait résister par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer aussi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne faisait jamais la guerre par lui-même : il conquit de son cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe* exilé depuis deux ans après ses longs services, rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encor pour aller à la chasse, termina sa carrière de sang en battant deux fois la petite armée du roi prieur, qui abandonné de tout le monde erra long-tems dans sa patrie.

Philippe alors vint se faire couronner à Lisbonne, & promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait *Dom Antoine*. Les proscriptions étaient les armes à son usage.

Le prieur de Crato se refugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune, qui man-

Quant de tout, & délabrés comme lui, le servait à genoux. Cet usage établi par les empereurs Allemans qui succédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Espagne quand *Alphonse X.* roi de Castille eut été élu empereur au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple, qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaignée, & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, & n'en sont pas plus absolus.

Elizabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prier de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrètement des ennemis ; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides ; elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Dom Antoine s'adresse à la France. Le conseil de *Henri III.* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie & de crainte, que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire ; & *Henri III.* fut toujours embarrassé entre les huguenots qui faisaient un état dans l'état, & *Philippe*, qui voulait en faire un autre en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

Catherine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal presque aussi chimériques que celle du pape. *Dom Antoine* en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les isles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, & environ six mille hommes pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, & qui l'étaient encor davan-

tage d'aller combattre des Espagnols. Les Français, & sur-tout les calvinistes, cherchaient par-tout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'*Anjou* pour l'établir en Flandre. Ils s'embarquèrent avec allégresse pour tenter de rétablir *Dom Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des îles ; mais bientôt la flotte d'Espagne parut : elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames qui accompagnaient cinquante galions : c'est la première fois qu'on vit des galères sur l'Océan, & il était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues dans ces mers nouvelles. Lorsque *Louis XIV.* long-tems après fit passer quelques galères dans l'Océan, cette entreprise passa pour la première de cette espèce, & ne l'était pourtant pas ; mais elle était plus périlleuse que celle de *Philippe II.* parce que l'Océan Britannique est plus orageux que l'Atlantique.

Cette bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, & abusèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa-Cruz* général de la flotte de *Philippe*, fit mourir presque tous les prisonniers par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne & la France, il devait les traiter comme des pirates. *Dom Antoine* heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à genoux en France & mourir dans la pauvreté.

Philippe alors se voit maître non-seulement du Portugal, mais de tous les grands établissemens que sa nation avait fait dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique & de l'Asie, & ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

Une ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême qui le faisait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne faisait au Japon de grands

progrès ; & les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrétienté, le pape suzerain de son royaume de Naples à ménager, la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la ligue & par ses trésors ; la Hollande à réduire, & sur-tout l'Angleterre à troubler. Il faisait mouvoir à la fois tous ces ressorts, & il parut bientôt par l'armement de sa flotte nommée *l'invincible*, que son but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

La reine *Elizabeth* lui fournissait assez de raisons ; elle soutenait hautement les confédérés des Pays-Bas. *François Drack* alors simple armateur, avait pillé plusieurs possessions Espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, & était revenu à Londres en 1580 chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons était la captivité de *Marie Stuart* reine d'Écosse retenue depuis dix-huit ans prisonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'isle. Elle avait un droit qu'elle tirait de *Henri VII.* par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'*Elizabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté, & enfin l'entreprise de délivrer la reine *Marie* mettait nécessairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts.



CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIEME.

*De l'invasion de l'Angleterre, projetée par PHILIPPE II.
De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II. en
France. Examen de la mort de Dom Carlos, &c.*

DANS ce dessein *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine *Marie Stuart*, & la conduisit sur un échaffaut au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande seumisée & punie.

Il avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne forte de cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattans assemblée en Flandre par le duc de *Parme*, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, & de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux Anglais beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux Anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens Espagnols; ils dispersent le reste avec huit brûlots. La tempête seconde ensuite les Anglais. *L'invincible* est prête d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du

duc de Parme , qui ne pouvait se mettre en mer qu'à la faveur de la flotte Espagnole , demeure inutile. Les vaisseaux de *Philippe* vaincus par les Anglais & par les vents , se retirent aux mers du Nord ; quelques-uns avaient échoué sur les côtes de Zélande , d'autres sont fracassés vers les rochers des isles Orcades , & sur les côtes d'Ecosse ; d'autres sont naufrage en Irlande. Les payfans y massacrèrent les soldats & les matelots échappés à la fureur de la mer ; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en restait. Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux ; & d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés , les naufrages , le canon , & le fer des Anglais , les blessures & les maladies , n'en laissèrent pas rentrer six mille dans leur patrie.

Il règne encor en Angleterre un singulier préjugé sur cette flotte invincible. Il n'y a guère de négociant qui ne répète souvent à ses apprentis que ce fut un marchand nommé *Gresham* qui sauva la patrie en retardant l'équipement de la flotte d'Espagne , & en accélérant celui de la flotte Anglaise. Voici , dit-on , comment il s'y prit. Le ministère Espagnol envoyait des lettres-de-change à Gênes pour payer les armemens des ports d'Italie , *Gresham* qui était le plus fort marchand d'Angleterre tira en même tems sur Gênes & menaça ses correspondans de ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Espagnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entr'un marchand Anglais & un simple roi d'Espagne. Le marchand tira tout l'argent de Gênes , il n'en resta plus pour *Philippe II.* & son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans vingt volumes , on l'a même débité publiquement sur les théâtres de Londres ; mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour-propre ; il serait heureux que le genre

humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes & plus dangereux.

La florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme, ne servit pas plus à subjuguier la Hollande que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chauffées, encor plus par un peuple idolâtre de sa liberté, & devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II.* qui pût être encor redoutable après un si grand désastre. L'Amérique & l'Asie lui prodiguaient de quoi faire trembler ses voisins, & ayant manqué l'Angleterre, il fut sur le point de faire de la France une de ses provinces.

Dans le tems même qu'il conquérirait le Portugal, qu'il soutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *sainte*, qui déchirait l'état; & mettant encor lui-même la division dans cette ligue qu'il protégeait, il fut prêt trois fois d'être reconnu souverain de la France sous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* sa fille devait être reine sous ses ordres, & porter en dot la couronne de France à son époux. Cette proposition fut faite par la faction des seize dès l'an 1589 après l'assassinat de *Henri III.* Le duc de *Mayenne* chef de la ligue ne put éluder cette proposition qu'en disant, que la ligue ayant été formée par la religion, le titre de *protecteur de la France* ne pouvait appartenir qu'au pape. L'ambassadeur de *Philippe* en France poussa très-loin cette négociation avant la tenue des états de Paris en 1593. On délibéra long-tems sur les moyens d'abolir la loi salique, & enfin l'infante fut proposée pour reine aux états de Paris.

Philippe accoutumait insensiblement les Français à

dépendre de lui ; car d'un côté il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber , mais non assez pour la rendre indépendante ; de l'autre il armait son gendre *Charles Emmanuel de Savoie* contre la France. Il lui entretenait des troupes ; il l'aidait à se faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence , afin que la France apprivoisée par cet exemple , reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume.

Il était vraisemblable que la France y ferait forcée. Son ambassadeur régnait en effet dans Paris en prodiguant les pensions. La sorbonne & tous les ordres religieux étaient dans son parti. Son projet n'était point de conquérir la France , comme le Portugal , mais de forcer la France à le prier de la gouverner. C'est dans ce dessein qu'il envoie du fond des Pays-Bas *Alexandre Farnèse* au secours de Paris pressé par les armes victorieuses de *Henri IV.* & c'est dans dessein qu'il le rappelle , après que *Farnèse* a délivré par ses savantes marches , sans coup férir , la capitale du royaume. Ensuite lorsque *Henri IV.* assiége Rouen , il renvoie encor le même duc de Parme faire lever le siège. C'était une chose bien admirable , lorsque *Philippe* était assez puissant pour décider ainsi du destin de la guerre en France , que le prince d'Orange *Maurice* , & les Hollandais le fussent assez pour s'y opposer , & pour envoyer de secours à *Henri IV.* eux qui dix ans auparavant n'étaient regardés en Espagne que comme des séditieux obscurs , incapables d'échapper au supplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France ; mais le duc de Parme , n'en délivra pas moins la ville de Rouen , comme il avait délivré celle de Paris.

Alors *Philippe* le rappelle encor , & toujours donnant & retirant ses secours à la ligue , toujours se rendant nécessaire , il tend ses filets de tous côtés sur les frontières & dans le cœur du royaume , pour faire tomber ce pays divisé dans le piège inévitable de sa

domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre le duc de Savoie l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées Espagnoles d'Arras à Paris, & de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ses entretiens avec le président *Jeannin* envoyé du duc de *Mayenne*, il lui disait toujours ; *ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen.*

La cour de Rome qui le craignit, était pourtant obligée de le seconder ; & les armes de la religion combattaient sans cesse pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encor le prétexte de la destruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même tems. Il fit marcher dès l'an 1589 une armée aux ordres de *Charles Emmanuel* duc de Savoie son gendre, pour réduire Genève, & les pays circonvoisins. Mais des peuples pauvres, élevés au dessus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche & puissant monarque. Les Genèveois aidés des seuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois cents soldats de *Henri IV.* se soutinrent contre les armes du gendre. Ces mêmes Genèveois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait surprise par escalade en pleine paix, & qui déjà la mettait au pillage. Ils eurent même la hardiesse de punir cette entreprise d'un souverain comme un brigandage, & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui n'ayant pu être conquérans furent traités comme des voleurs de nuit.

Philippe sans sortir de son cabinet soutenait donc sans cesse la guerre à la fois dans les Pays-Bas contre le prince *Maurice*, dans presque toutes les provinces de France contre *Henri IV.* à Genève & dans la Suisse,

& sur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vastes entreprises, qui tinrent si long-tems l'empire en alarmes ? *Henri IV.* en allant à la messe lui fit perdre la France en un quart-d'heure. Les Anglais aguerris sur mer par lui-même, & devenus aussi bon marins que les Espagnols, ravagèrent ses possessions en Amérique. Le comte d'*Essex* brûla ses gallions & sa ville de Cadix. Enfin après avoir encor désolé la France, après qu'*Amiens* eût été pris par surprise, & repris par la valeur de *Henri IV.* *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn. Il faut observer sur-tout que dans cette paix, il rendit Calais que l'archiduc *Albert* gouverneur de ses Pays-Bas, avait prise pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Elizabeth* dans le traité ; elle n'eut ni cette ville ni les huit cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Catau-Cambresis.

Le pouvoir de *Philippe*, fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* resta le premier potentat de l'Europe. *Elizabeth*, & sur-tout *Henri IV.* avaient une gloire plus personnelle : mais *Philippe* conserva jusqu'au dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immensité de ses pays & de ses trésors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-Bas, & son ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui. Il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ses armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguier, le prix des denrées

doubla presque par-tout, & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Elizabeth*, la valeur de *Henri IV.* & celle des princes d'Orange triomphèrent de ses trésors & de ses intrigues. Mais si on en excepte le saccage de Cadix, l'Espagne fut de son tems toujours tranquille & toujours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples; leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin; leurs modes, leur manière de penser & d'écrire, subjuguèrent les esprits des Italiens, & depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du règne de *Philippe III.* l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le tems qu'il faisait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas & la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, & il les donna comme un fief reverfible à la couronne d'Espagne faite de postérité.

Philippe mourut bientôt après, à l'âge de soixante-onze ans, dans ce vaste palais de l'Escorial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de St. Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, & comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens.

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appella le *démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres états.

Si après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur & dédaigneux, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique qui exerce encor aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils *Dom Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince; son corps qui est dans les tombes de l'Escorial, y est séparé de sa tête : on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I.* que lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de *Dom Carlos*; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé, ni vraisemblable, que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on fait, c'est qu'en 1568 son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, & qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur, *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital ni aucun crime déshonorant, & qu'il l'avait fait enfermer pour son bien & pour celui du royaume.* Il écrivit en même tems au pape *Pie V.* tout le contraire : il lui dit dans sa lettre du 20 Janvier 1568, *que dès sa plus tendre jeunesse la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Dom Carlos toutes les instructions paternelles.* Après ces lettres par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort; & cela seul joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques justifia encor ceux qui prétendaient

que la cause de cette horrible aventure fut l'amour de *Dom Carlos* pour *Elizabeth de France* sa belle-mère ; & l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraisemblable. *Elizabeth* avait été élevée dans une cour galante & voluptueuse. *Philippe II.* était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'essence d'un Espagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que *Dom Carlos* & *Elizabeth* à-peu-près du même âge eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui suivit de près celle du prince , confirma ces soupçons.

Toute l'Europe crut que *Philippe* avait immolé sa femme & son fils à sa jalousie ; & on le crut d'autant plus , que quelque tems après ce même esprit de jalousie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antonio Pères*, son rival auprès de la princesse d'*Eboli*. Ce sont-là les accusations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il est bien étrange que *Philippe* n'y fît pas au moins répondre par les plumes vénales de son royaume , & que personne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne sont pas-là des convictions entières, mais ce sont les présomptions les plus fortes ; & l'histoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles ; le jugement de la postérité était le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse.



CHAPITRE CINQUANTE-HUITIEME.

*Des Anglais, sous EDOUARD VI, MARIE,
& ELIZABETH.*

LES Anglais n'eurent ni cette brillante prospérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères, & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates Danois & Saxons, & par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Edouard III.* & les *Henri V.* que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous *Elizabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation; ils cherchèrent dans trois voyages consécutifs un passage au Japon & à la Chine par le nord. *Drack* & *Candish*, firent le tour du globe, en attaquant par-tout ces mêmes Espagnols, qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement; jeta & affermit les fondemens des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale en 1585. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe; il y parut bien lors qu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte invincible de *Philippe II.* & qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagne, détruire ses navires &

brûler Cadix ; & qu'enfin devenus plus formidables ils battirent en 1602 la première flotte que *Philippe III.* eût mise en mer , & prirent dès-lors une supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Dès les premières années du règne d'*Elizabeth* , ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamans persécutés par *Philippe II.* vinrent peupler Londres ; la rendre industrielle , & l'enrichir. Londres tranquille sous *Elizabeth* cultiva même avec succès les beaux-arts , qui sont la marque & le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* & ceux de *Shakespear* qui fleurirent de ce tems, sont parvenus aux autres nations. Londress'agrandit, se peûça, s'embellit ; enfin la moitié de cette île de la Grande-Bretagne balança la grandeur Espagnole. Les Anglais étaient le second peuple par leur industrie ; & comme libres , ils étaient le premier. Il y avait déjà sous ce règne des compagnies de commerce établies pour le Levant & pour le Nord. On commençait en Angleterre à considérer la culture des terres comme le premier bien , tandis qu'en Espagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des trésors de convention. Le commerce des trésors du nouveau-monde enrichissait le roi d'Espagne : mais en Angleterre le négoce des denrées était utile au citoyens. Un simple marchand de Londres nommé *Gresham*, eut alors assez d'opulence & assez de générosité pour bâtir à ses dépens la bourse de Londres & un collège qui porte son nom. Plusieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux , & des écoles. C'était-là le plus bel effet qu'eût produit la liberté. De simples particuliers faisaient ce que font aujourd'hui les rois quand leur administration est heureuse.

Les revenus de la reine *Elizabeth* n'allaient guère au-delà de six cent mille livres sterling , & le nombre de ses sujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La seule Espagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Elizabeth* se défendit toujours avec succès , & eut la gloire d'aider à la fois

Henri IV. à conquérir son royaume, & les *Hollandais* à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux tems d'*Edouard quatre* & de *Marie*, pour connaître la vie & le règne d'*Elizabeth*.

Cette reine née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu de tems après déclarée bâtarde, quand sa mère *Anne de Boulen* passa du trône à l'échaffaut. Son père qui finit sa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De son lit de mort il ordonnait des supplices, mais toujours par l'organe des loix. Il fit condamner à mort le duc de *Norfolck* & son fils, sur ce seul prétexte que leur vaisselle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père à la vérité obtint sa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités selon leur goût. Le règne du jeune *Edouard IV.* fils de *Henri VIII.* & de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exempt de ces sanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour* amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Edouard Seymour* son frère, duc de *Sommerfet*, protecteur du royaume; & bientôt après le duc de *Sommerfet* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Edouard VI.* qui ne fut que de cinq ans, fut un tems de séditions & de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut protestante. Il ne laissa la couronne ni à *Marie*, ni à *Elizabeth* ses sœurs, mais à *Jeanne Gray* descendante de *Henri VII.* petite fille de la veuve de *Louis XII.* & de *Brandon* simple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, & *Gilfort* était fils du duc de *Nortumberland* tout puissant sous *Edouard VI.* Le testament d'*Edouard VI.* en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échaffaut; elle fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie* fille de

Henri VIII. & de *Catherine d'Arragon* l'emportèrent ; & la première chose que fit cette reine après avoir signé son contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans , pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'*Edouard*. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice, ainsi que son mari, son père, & son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre en moins de vingt années qui mourut sur l'échaffaut. La religion protestante dans laquelle elle était née fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux dans cette révolution furent beaucoup plus employés que les soldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par acte du parlement. Il y a eu des tems sanguinaires chez tous les peuples ; mais chez le peuple Anglais plus de têtes illustres ont été portées sur l'échaffaut que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de cranes humains attachés aux murailles , comme les temples du Mexique.



CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIEME.

De la reine ELIZABETH.

ELIZABETH fut d'abord mise en prison par sa sœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au dessus de son âge , & une flatterie qui n'était pas dans son caractère , pour conserver sa vie. Cette princesse qui refusa depuis *Philippe II.* quand elle fut reine , voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai* ; & il paraît par les lettres qui restent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel mariage n'eût point été extraordinaire ; on voit que *Jeanne Gray* destinée au trône avait épousé le lord *Gilfort*. *Marie* reine douairière de France avait passé du lit de *Louis XII.* dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maison royale d'Angleterre venait d'un simple gentilhomme nommé *Tudor* , qui avait épousé la veuve d'*Henri V.* fille du roi de France *Charles VI.* & en France quand les rois n'étaient pas encor parvenus au degré de puissance qu'ils ont eu depuis , la veuve de *Louis le Gros* ne fit aucune difficulté d'épouser *Matthieu de Montmorenci*.

Elizabeth dans sa prison , & dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous *Marie* , mit à profit sa disgrâce : elle cultiva son esprit , apprit les langues & les sciences ; mais de tous les arts où elle excella , celui de se ménager avec sa sœur , avec les catholiques , & avec les protestans , de dissimuler & d'apprendre à régner , fut le plus grand.

A peine proclamée reine , *Philippe II.* son beau-frère la rechercha en mariage. Si elle l'eût épousé , la France & la Hollande couraient risque d'être accablées : mais elle haïssait la religion de *Philippe* , n'aimait pas sa personne , & voulait à la fois jouir de la vanité d'être aimée , & du

bonheur d'être indépendante. Mise en prison sous la reine sa sœur catholique, elle songea, dès qu'elle fut sur le trône, à rendre le royaume protestant. Elle se fit pourtant couronner par un évêque catholique, pour ne pas effrayer d'abord les esprits. Je remarquerai qu'elle alla de Westminster à la tour de Londres dans un char suivi de cent autres. Ce n'est pas que les carrosses fussent alors en usage, ce n'était qu'un appareil passager.

Immédiatement après, elle convoqua un parlement, qui établit la religion anglicane telle qu'elle l'est aujourd'hui, & qui donne au souverain la suprématie, les décimes, & les annates.

Elizabeth eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, & principalement les Italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme, ils pouvaient considérer que cette femme régnait, qu'elle avait les droits attachés au trône par les loix du pays, qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion, que les empereurs Romains furent souverains-pontifes; que si aujourd'hui dans quelques pays l'église gouverne l'état, il y en a beaucoup d'autres où l'état gouverne l'église. Nous avons vu en Russie quatre souveraines de suite présider au synode qui tient lieu du patriarcat absolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorberi, & qui lui prescrit de loix, n'est pas plus ridicule qu'une abbesse de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne sa bénédiction; qu'en un mot chaque pays a ses usages.

Tous les princes doivent se souvenir, & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuse lettre de la reine *Elizabeth* à *Héaton* évêque d'Ely.

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'apprends que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu; ignorez-vous-donc que moi qui vous

ai élevé, je puis également vous faire rentrer dans le néant. Remplissez au plutôt votre engagement, ou je vous ferai descendre de votre siège.

Votre amie tant que vous mériterez que je le sois.

ELIZABETH.

Si les princes & les magistrats avaient toujours pu établir un gouvernement assez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de sang versé pour les querelles de l'empire & du sacerdoce.

La religion anglicane conserva ce que les cérémonies romaines ont d'auguste, & ce que le luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, & quatre-vingts curés, qui n'acceptant pas la réforme restèrent catholiques & perdirent leurs bénéfices. Quand on pense que la nation Anglaise changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII.* on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté, ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons Suisses qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement est tout pour les Anglais ; ils aiment la loi, & on ne peut les conduire que par les loix d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même.

Personne ne fut persécuté pour être catholique ; mais ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conscience, furent sévèrement punis. Les *Guises* qui se servaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes pour mettre *Marie Stuart* reine d'Ecosse leur nièce sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France, ils envoyaient des

troupes & de l'argent en Ecosse, sous prétexte de secourir les Ecossois catholiques contre les Ecossois protestans. *Marie Stuart* épouse de *François II.* roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre*, comme descendante de *Henri VII.* Tous les catholiques Anglais, Ecossois, Irlandais étaient pour elle. Le trône d'*Elizabeth* n'était pas encor affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverser. *Elizabeth* dissipe ce premier orage; elle envoie une armée au secours des protestans d'Ecosse, & force la régente d'Ecosse mère de *Marie Stuart* à recevoir la loi par un traité, & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

François II. meurt; elle oblige *Marie Stuart* sa veuve à renoncer au titre de *reine d'Angleterre*. Ses intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en Ecosse; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

A peine est-elle libre de ces inquietudes, que *Philippe II.* lui donne de plus grandes alarmes. *Philippe* était indispensablement dans ses intérêts, quand *Marie Stuart* héritière d'*Elizabeth* pouvait espérer de réunir sur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre & d'Ecosse. Mais *François II.* étant mort, & sa veuve retournée en Ecosse sans appui, *Philippe* n'ayant que les protestans à craindre, devint l'implacable ennemi d'*Elizabeth*.

Il soulève en secret l'Irlande contr'elle, & elle réprime toujours les Irlandais. Il envoie cette *flotte invincible* pour la détrôner, & elle la dissipe. Il soutient en France cette ligue catholique si funeste à la maison royale, & elle protège le parti opposé. La république de Hollande est pressée par les armes Espagnoles; elle l'empêche de succomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs états pour se mettre en possession du trône de France: mais les intérêts, & les tems sont tellement changés, qu'elle envoie des secours réitérés

à *Henri IV.* pour l'aider à conquérir son patrimoine. C'est avec ce secours que *Henri* assiégea enfin Paris, & que sans le duc de Parme, ou sans son extrême indulgence pour les assiégés, il eût mis la religion protestante sur le trône. C'était ce qu'*Elizabeth* avait extrêmement à cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ne point perdre le fruit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s'était encor fortifiée dans son cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V.* & par *Sixte-Quint*; ces deux papes l'avaient déclarée indigne & incapable de régner; & plus *Philippe II.* se déclarait le protecteur de cette religion, plus *Elizabeth* en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministre protestant plus affligé qu'elle, quand elle apprit l'abjuration de *Henri IV.* Sa lettre à ce monarque est bien remarquable; *Vous m'offrez votre amitié comme à votre sœur; je sais que je l'ai méritée, & certes à un grand prix; je ne m'en repentirais pas si vous n'aviez pas changé de père. Je ne peux plus être votre sœur de père; car j'aimerais toujours plus chèrement celui qui m'est propre, que celui qui vous a adopté.* Ce billet fait voir en même tems son cœur, son esprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Malgré cette haine contre la religion romaine, il est sûr qu'elle ne fut point sanguinaire avec les catholiques de son royaume, comme *Marie* l'avait été avec les protestans. Il est vrai que le jésuite *Créton*, le jésuite *Campion* & d'autres furent pendus, dans le tems même que le duc d'*Anjou* frère de *Henri III.* préparait tout à Londres pour son mariage avec la reine, lequel ne se fit point, mais ces jésuites furent unanimement condamnés pour des conspirations & des séditions dont ils furent accusés: l'arrêt fut donné sur les dépositions des témoins. Il se peut que ces victimes fussent innocentes; mais aussi la reine était innocente de leur mort, puisque les loix seules avaient agi. Mais nous n'avons nulle

preuve de leur innocence : & les preuves juridiques de leurs crimes subsistent dans les archives de l'Angleterre. plusieurs personnes en France s'imaginent encor qu'*Elizabeth* ne fit périr le comte d'*Essex* que par une jalousie de femme ; elles le croient sur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lu , sait que la reine avait alors soixante-huit ans , que le comte d'*Essex* fut coupable d'une révolte ouverte , fondée sur le déclin même de l'âge de la reine , & sur l'espérance de profiter du déclin de sa puissance ; qu'il fut enfin condamné par ses pairs , lui & ses complices.

La justice plus exactement rendue sous le règne d'*Elizabeth* que sous aucun de ses prédécesseurs , fut un des fermes appuis de son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'état.

Elle eut des favoris , & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut son premier favori , non qu'elle l'aimât en effet ; car qui aime le peuple ? mais elle sentait que sa fureté & sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

Elizabeth aurait joui de cette gloire sans tache , si elle n'eût pas souillé un si beau règne par l'assassinat de *Marie Stuart* , qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.



CHAPITRE SOIXANTIEME.

De la reine MARIE STUART.

IL est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorsque tant de ressorts secrets sont employés ; lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge ? Les auteurs contemporains sont alors suspects, ils sont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande & fatale aventure.

Toutes les rivalités étaient entre *Marie* & *Elizabeth*, rivalité de nation, de couronne, de religion celle de l'esprit, celle de la beauté. *Marie* bien moins puissante, moins maîtresse chez elle, moins ferme, & moins politique, n'avait de supériorité sur *Elizabeth* que celle de ses agrémens, qui contribuèrent même à son malheur. La reine d'Ecosse encourageait la faction catholique en Angleterre ; & la reine d'Angleterre animait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse. *Elizabeth* porta d'abord la supériorité de ses intrigues jusqu'à empêcher long-tems *Marie d'Ecosse* de se remarier à son choix.

Cependant *Marie* malgré les négociations de sa rivale, malgré les états d'Ecosse composés de protestans, & malgré le comte de *Murray* son frère naturel qui était à leur tête, épouse *Henri Stuart* comte d'*Arlai* son parent, & catholique comme elle. *Elizabeth* alors excite sous main les seigneurs protestans sujets de *Marie* à prendre les armes : la reine d'Ecosse les poursuit elle-même, & les contraint de se retirer en Angleterre : jusques-là tout lui était favorable, & sa rivale était confondue.

La faiblesse du cœur de *Marie* commença tous ses malheurs. Un musicien Italien nommé *David Rizzio* fut trop avant dans ses bonnes grâces. Il jouait bien des instrumens, & avait une voix de basse agréable : c'est d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la musique, & qu'ils étaient en possession d'exercer leur art dans les cours de l'Europe ; toute la musique de la reine d'Ecosse était Italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent de quiconque est en crédit, c'est que *David Rizzio* était pensionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne servit pas moins ensuite à l'en dégoûter. *D'Arlai* qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri & jaloux, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre de sa femme, où elle soupait avec *Rizzio*, & une de ses favorites ; on renverse la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui se met en vain au-devant de lui ; elle était enceinte de cinq mois : la vue des épées nues & sanglantes, fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait dans son flanc. Son fils *Jacques VI.* roi d'Ecosse & d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette aventure, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fit pour surmonter cette disposition de ses organes : tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues.

La reine reprit bientôt son autorité, se raccommoda avec le comte de *Murray*, poursuivit les meurtriers du musicien, & prit un nouvel engagement avec un comte de *Bothwell*. Ces nouvelles amours produisirent la mort du roi son époux ; on prétend qu'il fut d'abord empoisonné, & que son tempérament eut la force de résister au poison : mais il est certain qu'il fut assassiné à Edimbourg dans une maison isolée, dont la reine avait retiré ses plus précieux meubles. Dès que le coup fut

fait , on fit sauter la maison avec de la poudre ; on enterra son corps auprès de celui de *Rizzio* dans le tombeau de la maison royale. Tous les ordres de l'état , tout le peuple accusèrent *Bothuel* de l'assassinat ; & dans le tems même que la voix publique criait vengeance , *Marie* se fit enlever par cet assassin , qui avait encor les mains teintes du sang de son mari , & l'épousa publiquement. Ce qu'il y eut de singulier dans cette horreur , c'est que *Bothuel* avait alors une femme , & que pour se séparer d'elle , il la força de l'accuser d'adultère & fit prononcer un divorce par l'archevêque de *St. André* selon les usages du pays.

Bothuel eut toute l'insolence qui suit les grands crimes. Il assembla les principaux seigneurs , & leur fit signer un écrit , par lequel il était dit expressément , que la reine ne se pouvait dispenser de l'épouser , puisqu'il l'avait enlevée , & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits sont avérés ; les lettres de *Marie* à *Bothuel* ont été contestées , mais elles portent un caractère de vérité auquel il est difficile de ne pas se rendre. Ces attentats soulevèrent l'Ecosse. *Marie* abandonnée de son armée , fut obligée de se rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les isles Orcades ; on obligea la reine de céder la couronne à son fils , & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* son frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures : elle se sauva de sa prison. L'humeur dure & sévère de *Murray* procurait à la reine un parti. Elle lève six mille hommes , mais elle est vaincue , & se réfugie sur les frontières d'Angleterre. *Elizabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle , mais elle lui fit dire , qu'étant accusée par la voix publique du meurtre du roi son époux , elle devait s'en justifier , & qu'elle serait protégée , si elle était innocente.

Elizabeth se rendit arbitre entre *Marie* & la régence

d'Ecosse. Le régent vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt, & se soumit à remettre entre les mains des commissaires Anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse d'un autre côté, retenue dans Carlisle, accusa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de son mari, & refusa les commissaires Anglais, à moins qu'on ne leur joignît les ambassadeurs de France & d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès, & jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale, sans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecosse; elle lui devait un asile, mais elle la fit transférer à Teutbury, qui fut pour elle une prison.

Ces désastres de la maison royale d'Ecosse retombaient sur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de *Marie*. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre, & firent quelques ravages sur la frontière.

Elizabeth envoya bientôt une armée punir ces brigands, & tenir l'Ecosse en respect. Elle fit élire pour régent le comte de *Lénox* frère du roi assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice & de la grandeur, mais en même tems on conspirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la prison où elle était retenue. Le pape *Pie V.* faisait très-indiscrètement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Elizabeth*, & déliait ses sujets du serment de fidélité; c'est cet attentat si familier aux papes, si horrible & si absurde, qui ulcéra le cœur d'*Elizabeth*. On voulait secourir *Marie*, & on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble, mais l'une du haut du trône, & l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que *Marie* se conduisît avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Ecosse pendant ce tems-là ruisselait de sang. Les catholiques & les protestans faisaient la guerre civile. L'am-

bassadeur

bailladeur de France & l'archevêque de *St. André* furent faits prisonniers, & l'archevêque pendu sur la déposition de son propre confesseur, qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie* fut d'avoir des amis dans sa disgrâce. Le duc de *Norfolck* catholique voulut l'épouser, comptant sur une révolution & sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elizabeth*. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur, très-faibles à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condamnèrent à mort, pour avoir demandé au roi d'Espagne & au pape des secours en faveur de *Marie*. Le sang du duc de *Norfolck*, resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne découragea point ses partisans à Londres, animés par les princes de *Guise*, par le St. Siège, par les jésuites, & sur-tout par les Espagnols.

Le grand projet était de délivrer *Marie*, & de mettre sur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conspira contre *Elizabeth*. *Philippe II.* préparait déjà son invasion. La reine d'Angleterre alors ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger *Marie* son égale, comme si elle avait été sa sujette. Quarante-deux membres du parlement & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à Forteringai; elle protesta, mais répondit. Jamais jugement ne fut plus incompetent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, & dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin

quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes , quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des secours & des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Elizabeth* n'avait d'autre juridiction sur elle, que celle du puissant sur le faible & sur le malheureux.

Enfin après dix-huit ans de prison, dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asile, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir. *Elizabeth* sentait qu'elle faisait une action très-condamnable, & elle la rendit encor plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, & en faisant mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté & sa dissimulation. On estima son règne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Elizabeth*, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie ; on pouvait même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire pour lui répondre des attentats de ses partisans.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Elizabeth*, il y a une imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart*, comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, & de son imprudence ; ses fautes & ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples* ; toutes deux belles & spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, & le crime puni par le crime.



CHAPITRE SOIXANTE-UNIEME.

De la France vers la fin du seizième siècle, sous
FRANÇOIS II.

TANDIS que l'Espagne intimidait l'Europe par sa vaste puissance, & que l'Angleterre jouait le second rôle en lui résistant, la France était déchirée, faible & prête d'être démembrée; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ses voisins. Ces tems de fureur, d'avilissement & de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'histoire romaine. Quelles furent les causes de tant de malheurs? La religion, l'ambition, le défaut de bonnes loix, un mauvais gouvernement.

Henri II. par ses rigueurs contre les sectaires, & sur-tout par la condamnation du conseiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi par l'ordre des *Guises*, fit beaucoup plus de calvinistes en France qu'il n'y en avait en Suisse & à Genève. S'ils avaient paru dans un tems comme celui de *Louis XII.* où l'on faisait la guerre à la cour de Rome, ont eût pu les favoriser; mais ils venaient précisément dans le tems que *Henri II.* avait besoin du pape *Paul IV.* pour disputer Naples & Sicile à l'Espagne, & lorsque ces deux puissances s'unifiaient avec le Turc contre la maison d'*Autriche*. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de Rome aux intérêts de Rome. Le clergé puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels & pour son autorité, les poursuivit; la politique, l'intérêt, le zèle concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Elizabeth* en Angleterre tolérait les catholiques; on pouvait conserver de bons sujets, en leur laissant la liberté de con-

science. Il eût importé peu à l'état qu'ils chantaient à leur manière, pourvu qu'ils eussent été soumis aux loix de l'état; on les persécuta, & on en fit des rebelles.

La mort funeste de *Henri II.* fut le signal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant gouverné par des étrangers; des princes du sang & de grands-officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guises*, commencèrent la subversion de la France.

La fameuse conspiration d'Amboise est la première qu'on connaisse en ce pays. Les ligues faites & rompues, les mouvemens passagers, les emportemens & le repentir, semblaient avoir fait jusqu'alors le caractère des Gaulois, qui pour avoir pris le nom de *Francs*, & ensuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conspiration une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manège, une profondeur, & un secret qui la rendait semblable à celle des vèpres siciliennes & des *Pazzi* de Florence, le prince *Louis de Condé* en fut l'ame invisible, & conduisit cette entreprise avec tant de dextérité, que quand toute la France fut qu'il en était le chef, personne ne put l'en convaincre.

Cette conspiration avait cela de particulier, qu'elle pouvait paraître excusable, en ce qu'il s'agissait d'ôter le gouvernement à *François* duc de *Guise*, & au cardinal de *Lorraine* son frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en esclavage, & les princes du sang & les officiers de la couronne éloignés : elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les loix de choisir les dépositaires de son autorité. Il n'a jamais été prouvé, que dans ce complot on eût résolu de tuer les *Guises*; mais comme ils auraient résisté, leur mort était infaillible. Cinq cents gentilshommes tous bien accompagnés, & mille soldats déterminés, conduits par trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume dans Amboise où était

la cour. Les rois n'avaient point encor la nombreuse garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX.* Deux cents archers tout au plus accompagnaient *François II.* Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas d'avantage. Le connétable de *Montmorenci* revenant depuis dans Orléans, où les *Guises* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II.* chassa ces nouveaux soldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & son peuple.

La simplicité des mœurs antiques était encor dans le palais des rois ; mais aussi ils étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se saisir dans la maison royale , des ministres , du roi même. Le succès semblait sûr. Le secret fut gardé par tous les conjurés pendant près de six mois. L'indiscrétion du chef nommé *La Renaudie* , qui s'ouvrit dans Paris à un avocat , fit découvrir la conjuration ; elle n'en fut pas moins exécutée ; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous ; leur opiniâtreté désespérée venait surtout du fanatisme de la religion. Ces gentishommes étaient la plupart des calvinistes , qui se faisaient un devoir de venger leurs frères persécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embrassé cette secte , parce que le duc de *Guise* , & le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'église & dans l'état devait être le fruit de cette entreprise.

Les *Guises* eurent à peine le tems de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume ; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes séparées , ils furent aisément défaits. *La Renaudie* fut tué en combattant ; plusieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les supplices , & pendant un mois entier on

ne vit dans Amboise que des échaffauts sanglans , & des potences chargées de cadavres.

La conspiration découverte & punie , ne servit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guise* eut la puissance des anciens maires du palais, sous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guise*, & l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les ordres du royaume, & produisirent de nouveaux troubles.

Les calvinistes toujours secrètement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans plusieurs provinces. Il fallait que les *Guises* fussent bien puissans & bien redoutables , puisque ni *Condé*, ni *Antoine* roi de Navarre son frère, père de *Henri IV.* ni le fameux amiral de *Coligni*, ni son frère d'*Andelot*, colonel-général de l'infanterie, n'osaient encor se déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti, qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups & retirait la main ; & croyant toujours se ménager avec la cour qu'il voulait perdre , il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan , dans le tems qu'il eut dû être en soldat à la tête de son parti. Les *Guises* le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé , & par les commissaires tirés du parlement , malgré les privilèges des princes du sang , de n'être jugés que dans la cour des pairs , les chambres assemblées. Mais qu'est un privilège contre la force ? qu'est un privilège dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait fait autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*.

Le prince de *Condé* est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, ce grand législateur dans un tems où on manquait de loix , & cet intrépide philosophe dans un tems d'enthousiasme & de fureurs,

refusa de signer. Le comte de *Sancerre* du conseil privé suivit cet exemple courageux. Cependant on allait signifier l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune *François II.* malade depuis long-tems & infirmé dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en avait que dix, un royaume épuisé & en proie aux factions.

La mort de *François II.* fut le salut du prince de *Condé*; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui & les *Guises* une réconciliation, qui n'était & ne pouvait être que le sceau de la haine & de la vengeance. On assemble les états à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les états dans de pareilles circonstances. La tutelle de *Charles IX.* & l'administration du royaume sont accordées par les états à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les états même ne lui donnèrent point le titre de *majesté*: il était nouveau pour les rois. Il y a encore beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III.* *votre altesse*.



CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME.

De la France. Minorité de CHARLES IX.

DANS toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un tems, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, & ensuite à Pontoise, des états-généraux: ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire Romain jusqu'au tems de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre, & les guerriers savaient juger.

Les armes & les loix furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusques vers le quatorzième siècle. Peu-à-peu ces deux professions furent séparées en Espagne & en France ; elle ne l'était pas absolument en France , quoique les parlemens ne fussent plus composés que d'hommes de robes longues. Il restait la juridiction des baillis d'épée, telle que dans plusieurs provinces Allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans convaincus que ces baillis de robe courte ne pouvaient guère s'astreindre à étudier les loix , leur ôtèrent l'administration de la justice , & la conférèrent à leurs seuls lieutenans de robe longue ; ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges , cessèrent de l'être.

Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, eut la principale part à ce changement. Il fut fait dans le tems de la plus grande faiblesse du royaume, & il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des loix. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, composée de la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui fait les loix, & qui rend la justice. Quand on observe ces grands changemens dans la constitution d'un état, & qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changemens dans les mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autres mœurs.

Ces états généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi étoit endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent ; on en eut à peine. C'est-là le véritable principe du bouleversement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des serviteurs, & de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'état, auraient

été contenus par l'autorité royale. La reine-mère se trouvait entre les catholiques & les protestans, les *Condés* & les *Guises*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guère que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maîtresse, augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissi entre les catholiques & les protestans; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, & donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

Dans le tems que *Théodore de Bèze* & d'autres ministres venaient à Poissi soutenir solennellement leur religion en présence de la reine & d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de *Marot*, arrivait en France le cardinal de *Ferrare* légat du pape *Faul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI*. par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance, que de respect pour sa place & pour son mérite; les laquais insultèrent son portecroix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père, avec l'histoire des scandales & des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites *Lainès*, qui ne savait pas un mot de français, & qui disputa au colloque de Poissi en italien; langue que *Catherine de Médicis* avait rendue familière à la cour, & qui influait alors beaucoup dans la langue française. Ce jésuite dans le colloque eût la hardiesse de dire à la reine, qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, & qu'elle usurpait le droit du pape. Il disputait cependant dans cette assemblée qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'eucharistie, que DIEU était à la place du pain & du vin, comme un roi qui se fait lui-même son ambassadeur. Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choses nuisent quelquefois beau-

coup, & dans la disposition des esprits tout servait à la cause de la religion nouvelle.

Le résultat du colloque, & des intrigues qui le suivirent, fut un édit, par lequel les protestans pouvaient avoir des prêches hors des villes; & cet édit de pacification fut encor la source des guerres civiles. Le duc *François de Guise*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déjà lié avec le roi d'Espagne *Philippe II.* & se faisait regarder par le peuple comme le protecteur de la catholicité. Les seigneurs ne marchaient dans ce tems-là qu'avec un nombreux cortége : on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaise de poste précédée de deux ou trois domestiques; on était suivi de plus de cent chevaux; c'était la seule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guise* en passant auprès de Vassi, sur les frontières de Champagne, trouva des calvinistes, qui jouissant du privilège de l'édit, chantaient paisiblement leurs psaumes dans une grange; ses valets insultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ soixante, blessèrent & dissipèrent le reste. Alors les protestans se soulevèrent dans presque tous le royaume. Toute la France est partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guise*. *Catherine de Médicis* flotte entr'eux deux. Ce ne fut de tous côtés que massacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi son fils; elle s'y voit sans autorité; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeste était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la faisait qu'avec trop d'inhumanité : chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues des champs de bataille.

D'un côté étaient les *Guises*, réunis par bienséance avec la faction du connétable de *Montmorenci*, maître de la personne du roi. De l'autre était le prince de

Condé avec les *Coligni*. *Antoine* roi de Navarre , premier prince du sang , faible & irrésolu , ne sachant de quelle religion ni de quel parti il était , jaloux du prince de *Condé* son frère , & servant malgré lui le duc de *Guise* qu'il détestait , est traîné au siège de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même : il est tué à ce siège , & il ne mérite d'être placé dans l'histoire , que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

La guerre se fit toujours jusqu'à la paix de Vervins , comme dans les tems anarchiques de la décadence de la seconde race & du commencement de la troisième. Très-peu de troupes réglées de part & d'autre , excepté quelques compagnies de gens-d'armes des principaux chefs : la solde n'était fondée que sur le pillage. Ce que la faction protestante pouvait amasser , servait à faire venir des Allemans , pour achever la destruction du royaume. Le roi d'Espagne de son côté envoyait de petits secours aux catholiques , pour entretenir cet incendie , dont il espérait profiter. C'est ainsi que treize enseignes Espagnoles marchèrent au secours de Montluc dans la Saintonge. Ces tems furent sans contredit les plus funestes de la monarchie.

La première bataille rangée qui se donna fut celle de Dreux. Ce n'était pas seulement Français contre Français : les Suisses faisaient la principale force de l'infanterie royale , les Allemans celle de l'armée protestante. Cette journée fut unique par la prise des deux généraux. *Montmorenci* qui commandait l'armée royale en qualité de connétable , & le prince de *Condé* , furent tous deux prisonniers. *François de Guise* , lieutenant du connétable , gagna la bataille ; & *Coligni* lieutenant de *Condé* , sauva son armée. *Guise* fut alors au comble de sa gloire ; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé , & toujours réparant les malheurs du connétable , son rival en autorité , mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques , & le maître de la cour ; affable , généreux , & en tout sens le premier homme de l'état.

Après sa victoire de Dreux, il alla faire le siège d'Orléans ; il était prêt de prendre la ville , qui était le centre de la faction pretestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand homme fut le premier que le fanatisme fit commettre. Ces mêmes *huguenots*, qui sous *François I.* & sous *Henri II.* n'avaient su que prier DIEU, & souffrir ce qu'ils appelaient le martyre, étaient devenus des enthousiastes furieux : ils ne lisaient plus l'écriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. *Poltrou de Méré* se crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef Philistin. Cela est si vrai, que le parti fit des vers à son honneur, & que j'ai vu encor une de ses estampes, avec une inscription qui élève son crime jusqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge, & assassina le duc de *Guise* par derrière. Il osa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze* d'avoir au moins connivé à son attentat : mais il varia tellement dans ses interrogatoires, qu'il détruisit lui-même son imposture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris subir une confrontation avec ce misérable, & pria la reine de suspendre l'exécution jusqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire soupçonner d'une noirceur si lâche.

Ce n'était pas assez que les Espagnols, les Allemands & les Suisses vinssent aider les Français à se détruire ; les Anglais se hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les protestans avaient introduit dans le Havre-de-Grace bâti par *François I.* trois mille Anglais. Le connétable de *Montmorenci*, échangé contre le prince de *Condé*, eut bien de la peine à les en chasser. Un moment de paix succéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces.

Cependant *Charles IX.* ayant atteint l'âge de treize ans & un jour, vint tenir son lit de justice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen; & ce qui est remarquable, sa mère en se démettant de sa régence, se mit à genoux devant lui.

Il se passa à cet acte de majorité une scène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beauvais, s'était fait protestant comme son frère, & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux; lui-même avait méprisé ce titre; mais pour braver le pape il assista à la cérémonie en habit de cardinal; sa femme s'asseyait chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume, & on la nommait indifféremment *madame la comtesse de Beauvais*, & *madame la cardinale*. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'était ni le seul cardinal ni le seul évêque qui fût marié en secret. Le cardinal du *Belley* avait épousé *madame de Châtillon*; à ce que rapporte *Brantôme*, qui ajoute que personne n'en doutait.

La France était pleine de bizarreries aussi grandes. Le desordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienséance. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des séculiers: on donnait une abbaye, un évêché, en mariage à des filles: mais la paix, le plus grand des biens, faisait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les protestans tolérés étaient sur leurs gardes, mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour. Ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de furetés, & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine*, à la tête de sa maison, si étendue & si puissante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci* ennemi des Lorrains, conservait son pouvoir, & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti se

préparaient à résister à la maison de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre, criaient à la religion. DIEU était leur prétexte; la fureur de dominer était leur DIEU, & les peuples enivrés de fanatisme étaient les instrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis opposés.

Louis de Condé qui avait voulu arracher le jeune *François II.* des mains des *Guises* à Amboise, veut encor avoir entre ses mains *Charles IX.* & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit précisément la même guerre, les mêmes manœuvres, & sur les mêmes prétextes (à la religion près) que fit depuis le grand *Condé*, du même nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de *St. Denis* contre le connétable qui y est blessé à mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus & de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme & pensant avec grandeur. C'est lui qui répondit à son confesseur; *pensez-vous que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas savoir mourir un quart d'heure?* On porta son effigie en cire, comme celles des rois, à Notre-Dame, & les cours supérieures assistèrent à son service par ordre de la cour: honneur dont l'usage dépend, comme presque tout, de la volonté des rois & des circonstances des tems.

Cette bataille de *St. Denis* fut indécise, & la France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral *Coligni*, l'homme de son tems le plus fécond en ressources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemands, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée de l'amiral se cotta pour souder l'armée Palatine. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puissance assemble

ses forces contr'une autre , & est victorieuse ou détruite : ce sont autant de guerres qu'il y a de villes ; ce sont les citoyens , les parens acharnés par-tout les uns contre les autres , le catholique , le protestant , l'indifférent , le prêtre , le bourgeois n'est pas en sûreté dans son lit : on abandonne la culture des terres , ou on les laboure le sabre à la main. On fait encor une paix forcée : mais chaque paix n'est qu'une guerre sourde , & tous les jours sont marqués par des meurtres & par des assassinats.

Bientôt la guerre se fait ouvertement. C'est alors que la Rochelle devint le centre & le principal siège du parti réformé , la Genève de la France. Cette ville assez avantageusement située sur le bord de la mer pour devenir une république florissante , l'état déjà à plusieurs égards ; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre depuis le mariage d'*Eléonore de Guienne* avec *Henri II.* elle s'était donnée au roi de France *Charles V.* à condition qu'elle aurait droit de battre en son propre nom de la monnoie d'argent , & que ses maires & ses échevins seraient réputés nobles : beaucoup d'autres privilèges , & un commerce assez étendu , la rendaient assez puissante , & elle le fut jusqu'au tems du cardinal de *Richelieu*. La reine *Elizabeth* la favorisait. Elle dominait alors sur l'Aunis , la Saintonge , & l'Angoumois , où se donna la célèbre bataille de Jarnac.

Le duc d'Anjou , depuis *Henri III.* à la tête de l'armée royale , avait le nom de général ; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet ; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué , ou plutôt assassiné , après sa défaite , par *Montesquiou* capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni* , qu'on nomme toujours l'*amiral* , quoi qu'il ne le fût plus , rassembla les débris de l'armée vaincue , & rendit la victoire des royalistes inutile. La reine de Navarre *Janne d'Albret* , veuve du faible *Antoine* , présenta son fils à l'armée , le fit reconnaître

chef du parti ; de sorte que *Henri IV.* le meilleur des rois de France, fut ainsi que le bon roi *Louis XII.* rebelle avant que de régner. L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée, & servit de père à *Henri IV.* & aux princes de la maison de *Condé*. Il soutient seul le poids de cette cause malheureuse, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes ; trouvant l'art d'obtenir des secours Allemands, sans pouvoir les acheter ; vaincu encor à la journée de Moncontour dans le Poitou, par l'armée du duc d'Anjou, & réparant toujours les ruines de son parti.

Il n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie Allemande & Suisse ne se servait que de longues piques ; la Française employait plus ordinairement des arquebuses avec des courtes hallebardes : la cavalerie Allemande se servait de pistolets ; la Française ne combattait guère qu'avec la lance. On entremêlait souvent les bataillons & les escadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats suivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

Enfin au milieu de tant de désolations, une nouvelle paix semble faire respirer la France ; mais cette paix ne fait que la préparation de la *St. Barthelemi*. Cette affreuse journée fut méditée, & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis*, élevée dans les plaisirs, & à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait le moins d'ombrage, pût prendre une résolution si barbare. Cette horreur étonne encor davantage dans un roi de vingt ans. La faction des *Guises* eut beaucoup de part à l'entreprise. Deux Italiens, depuis cardinaux, *Birague* & *Rets*, disposèrent les esprits. On se faisait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, & sur-tout de celle qu'il ne faut pas faire le crime

à demi. La maxime , qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique ; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles , malgré les fêtes & les plaisirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureurs , de voluptés & de carnage , forme le plus bizarre tableau , où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX.* qui n'était point du tout guerrier , était d'un tempérament sanguinaire ; & quoiqu'il eût des maîtresses , son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon : c'est qu'un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier ; *faites-les-moi tous sortir*, dit-il , *afin que j'aie le plaisir de les tuer tous*. Aussi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris , & lui dit , en prenant congé de lui : *je m'enfuis parce qu'on nous fait trop de caresses*.

L'Europe ne sait que trop comment *Charles IX.* maria sa sœur à *Henri de Navarre* , pour le faire donner dans le piège ; par quels sermens il le rassura , & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces massacres projetés pendant deux années. Le père *Daniel* dit , que *Charles IX.* joua bien la comédie , qu'il fit parfaitement son personnage. Je ne répéterai point ce que tout le monde fait de cette tragédie abominable : une moitié de la nation égorgeant l'autre , le poignard & le crucifix en main ; le roi lui-même tirant d'une arquebuse sur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai seulement quelques particularités ; la première , c'est que si on en croit le duc de *Sulli* , & l'historien *Matthieu* , & tant d'autres , *Henri IV.* leur avait souvent raconté , que jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guise* , quelques jours avant la *St. Barthelemi* , ils vi-

Essai sur les mœurs. Tom. III. D d

rent deux fois des taches de sang sur les dés, & qu'ils abandonnèrent le jeu saisis d'épouvante. Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait savoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant; & voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse, qui changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vu souvent si douce & si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encor, que lorsqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX.* alla repâître ses yeux de ce spectacle, & dit, *que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon*: il devait ajouter, que c'est un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé d'attribuer à *Charles IX.* Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le père *Daniel* veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le tems, le lieu, la manière, le nombre des pros crits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès longs-tems. Tout ce que rapporte *Mézerai*, meilleur Français que le jésuite *Daniel*, & historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter; & *Daniel* se contredit lui-même, en louant *Charles IX.* d'avoir bien joué la comédie, d'avoir bien fait son rôle.

Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire, qu'on loua à Rome le zèle du roi, & la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques. *Baronius*, dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *Saint Herem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte

d'Orte à Bayonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX.* la substance de ces paroles ; qu'ils *périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour son service.*

Ces tems étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur domina tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une procession le jour de la *Saint Barthelemi*, pour rendre grâces à DIEU. Le chancelier de l'*Hôpital* pensa bien autrement, en écrivant, *excidat illa dies.* La procession ne se fit point, & on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement, la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, & que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, *Briquemaut & Cavagnes.* Ils furent traînés à la grève sur la claie, avec l'effigie de *Coligni*, & exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes de la justice.

S'il pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la *St. Barthelemi*, c'est qu'elle fit naître la guerre civile, au-lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé environ soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part & d'autre ceux de la *St. Barthelemi.* Le siège de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux, ils y éprouvèrent les mêmes extrémités : & on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siège de Paris par *Henri IV.*



CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME.

Sommaire des particularités principales du concile de Trente.

C'EST au milieu de tant de guerres de religion , & de tant de désastres , que le concile de Trente fut assemblé. Ce concile fut le plus long qu'on ait jamais tenu , & cependant le moins orageux. Il ne forma point de schisme comme le concile de Basle ; il n'alluma point de bûchers comme celui de Constance ; il ne prétendit point déposer des empereurs comme celui de Lyon ; il se garda d'imiter celui de Latran , qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères ; encore moins celui de Rome , dans lequel *Grégoire VII.* alluma l'incendie de l'Europe , en osant dépouiller l'empereur *Henri IV.* Le troisième & le quatrième concile de Constantinople , le premier & le second de Nicée avaient été des champs de discorde. Le concile de trente fut paisible ; ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat ni suite.

S'il est quelque certitude historique , on la trouve dans ce qui fut écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi* , ce défenseur de la liberté Vénitienne , plus connu sous le nom de *Fra Paolo* , & le jésuite *Palavicini* son antagoniste , sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que *Palavicini* compte trois cent soixante erreurs dans *Fra Paolo* ; mais quelles erreurs ? Il lui reproche des méprises dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire ; & quand il a raison contre lui , ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X.* ait été écrite en 1516 ou 17 ? que le nonce *Arcimboldo* , qui vendit tant d'indulgences dans le Nord , fût le fils d'un marchand

Milanaïs , ou d'un Génois ? Ce qui importe c'est qu'il ait fait trafic d'indulgence. On se soucie peu que le cardinal *Martinusius* ait été moine de *St. Basile*, ou hermite de *St. Paul* ; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transilvanie contre les Turcs , fut assassiné par les ordres de *Ferdinand I.* frère de *Charles V.* Enfin *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente ; l'un en homme libre , défenseur d'un sénat libre , l'autre en jésuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533 *Charles V.* proposa la convocation de ce concile au pape *Clément VII* qui encore effrayé du saccagement de Rome & de sa prison , craignant que le prétexte de sa bâtardise n'enhardît un concile à le déposer , éluda cette proposition , sans oser refuser l'empereur. Le roi de France *François I* proposa Genève pour le lieu de l'assemblée , précisément dans le tems qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il est bien probable que si le concile se fût tenu dans Genève , le parti des réformés y eût beaucoup perdu.

Pendant qu'on diffère , les protestans d'Allemagne demandent un concile national , & se fondent dans leur réponse au légat *Contarini* , sur ces paroles expresses , *Quand deux ou trois seront assemblés en mon nom , je serai au milieu d'eux.* On leur accorde que cet article est certain , mais que si dans cent mille endroits de la terre , deux ou trois personnes sont assemblées en ce nom , cela pourrait produire cent mille conciles , & cent mille confessions de foi différentes ; en ce cas il n'y aurait eu jamais de réunion , mais aussi il n'y eût peut-être jamais eu de guerre civile. La multitude des opinions diverses produit nécessairement la tolérance.

Le pape *Paul III Farnèse* propose Vicence ; mais les Venitiens répondent que le divan de Constantinople prendrait trop d'ombrage d'une assemblée de chrétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue ; mais le seigneur de cette ville craint d'y recevoir une garnison.

étrangère ; enfin il se décide pour la ville de Trente , voulant complaire à l'empereur dont il avait très-grand besoin ; car il espérait alors d'obtenir l'investiture du Milanais pour son bâtard *Pierre Farnèse* auquel il donna depuis Parme & Plaifance.

Le concile est enfin convoqué par une bulle de l'autorité du Père , du Fils , du St. Esprit , des apôtres *Pierre & Paul* , laquelle autorité le pape exerce en terre : priant l'empereur , le roi de France & les autres princes de venir au concile. *Charles V* témoigne son indignation de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui , & surtout un roi allié des musulmans , après tous les services rendus par l'empereur à l'église. Il oubliait le pillage de Rome.

Le pape *Paul III* voulant donner l'investiture de Parme & de Plaifance à son bâtard , croyait alors avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur , pressé à la fois par les Turcs & par les protestans , il menace *Charles V* du sort de *Dathan* , *Coré* & *Abiron* s'il s'oppose à l'investiture de Parme ; ajoutant que les Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître , & que les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire.

Après bien des intrigues , l'empereur & le pape se réconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape règne à Parme , & *Paul* envoie trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape , c'était une invention alors très-peu commune , & dont les Italiens se servirent les premiers.

Les légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville à l'ouverture du concile.

Le pape défend par une bulle qu'aucun prélat comparaisse par procureur , & aussi-tôt les procureurs de l'archevêque de Mayence arrivent & sont bien reçus

Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne, qu'on avait tant d'intérêt de ménager.

Paul III. investit enfin son fils *Pierre-Louis Farnèse*, du duché de Parme & de Plaifance, avec la connivence de *Charles-Quint*, & publie un jubilé.

Le concile s'ouvre par le sermont de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était nécessaire, premièrement « parce que plusieurs conciles ont déposé » des rois & des empereurs; secondement parce que dans » l'*Énéide*, *Jupiter* assembla le conseil des dieux. Il » dit qu'à la création de l'homme, & à la tour de Babel, » DIEU s'y prit en forme de concile, & que tous » les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le » cheval de Troie: enfin que la porte du concile & » & du paradis est la même; l'eau vive en découle, les » pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres » sèches; faute de quoi, le St. Esprit leur ouvrira la » bouche comme à *Balaam* & à *Cayphe*. »

Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit, de la renaissance des lettres en Italie. Mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais; un Florentin, un Romain, un élève des *Bembo* & des *Caça*, n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

La première chose qui fut ordonnée par le concile, c'est que les prélats fussent toujours revêtus de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller en séculiers, excepté quand ils officiaient.

Il y avait alors peu de prélats au concile, & la plupart des évêques des grands sièges menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. Il y avait aussi des théologiens employés par le pape.

Presque tous ces théologiens étaient ou de l'ordre de *St. François*, ou de celui de *St. Dominique*. Ces moines disputèrent sur le péché originel, malgré les

ambassadeurs de l'empereur, qui reclamaient en vain contre ces disputes, regardées par eux comme inutiles. Ces moines enramèrent la grande question, si la Vierge mère de JESUS-CHRIST naquit soumise au péché d'*Adam*? Les dominicains ennemis des franciscains soutinrent toujours avec *St. Thomas* qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en statuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en exceptait pas.

Duprat évêque de Clermont demanda ensuite qu'on prie DIEU pour le roi de France comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au concile; mais il est refusé, sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les autres rois, & qu'on aurait indisposé ceux qu'on eût nommé les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

Pierre d'Anès arrive en qualité d'ambassadeur de France. C'est alors que dans une des congrégations il fit cette fameuse réponse à un évêque Italien, qui dit après l'avoir entendu haranguer, *vraiment ce coq chante bien*. Les mots de *coq* & de *Français* signifient la même chose dans la langue latine dont se servait cet évêque. *D'Anès* répondit à ce froid jeu de mots, » Plût à DIEU que *Pierre* se repentît au chant du coq. »

C'est ici le lieu de placer le mot de *Dom Barthélemi des Martyrs* primat de Portugal, qui en parlant de la nécessité d'une réformation, dit, « les très-illustres cardinaux doivent être très-illustrément réformés. »

Les évêques cédaient avec peine aux cardinaux qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'église; & les cardinaux alors ne prenaient point le titre d'*éminence*, qu'ils ne se sont donné que sous *Urbain VIII*. On peut encor observer que tous les pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les sessions;

mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres; Un Polonais, un Anglais, un Allemand, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très-différente.

Une des plus importantes questions, qui furent agitées fut celle de la résidence & de l'établissement des évêques de droit divin. Presque tous les prélats, excepté ceux d'Italie attachés particulièrement au pape, s'obstinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur institution était divine; prétendant que si elle ne l'était pas, ils ne se voyaient pas en droit de condamner les protestans. Mais aussi en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin? Si le concile constatait ce droit, le pape n'était qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'église latine, mais non le principe des autres chaires; elle perdait son autorité; & cette question, qui d'abord semblait purement théologique, tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fut long-tems débattue avec éloquence, & aucun des papes sous qui se tint ce long concile, ne souffrit qu'elle fut décidée.

Les matières de la prédestination & de la grace furent long-tems agitées. Les décrets furent formés. *Dominique de Soto* théologien dans ce concile expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes *in-folio*; mais frère *André Vega* les expliqua en quinze tomes à l'avantage des cordeliers.

La doctrine des sept sacremens fut ensuite examinée long-tems avec attention, & n'excita aucune dispute.

Après avoir établi cette doctrine telle qu'elle est reçue par toute l'église latine, on passa à la pluralité des bénéfices, article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-tems de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du tems de *Clément VII.* qui donna en 1534 au cardinal *Hippolite* son neveu la jouissance

de tous les bénéfices de la terre vacans pendant fix mois.

Le pape *Paul III.* veut se réserver la décision de cette question ; mais les pères décrètent qu'on ne peut posséder deux évêchés à la fois. Ils statuent pourtant qu'on le peut avec une dispense de Rome, & c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux prélats Allemans ; ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroisses de cent écus chacune, & qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples, de déraciner cet abus ; il est cependant autorisé.

Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, *Paul III.* transfère le concile de Trente à Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Pendant les deux premières sessions du concile à Bologne, le bâtard du pape *Pierre Louis Farnèse* duc de Parme, devenu insupportable par l'insolence de ses débauches & de ses rapines, est assassiné dans Plaissance, ainsi que *Cosme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, & *Julien* avant ce *Cosme*, & le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que *Charles-Quint* eut part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, & le gouverneur de Milan se saisit de Plaissance au nom de l'empereur.

On peut juger si cet assassinat & cette promptitude à priver le pape de la ville de Plaissance, mirent des dissensions entre l'empereur & *Paul III.* Ces querelles influaient sur le concile ; le peu d'évêques impériaux restés à Trente ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

C'est dans le tems de ces divisions que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes protestans dans la célèbre bataille de Mulberg en 1547, & marchant de succès en succès, mécontent du pape, n'espérant plus rien d'un

concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pu ce concile, de réunir, du moins pour un tems, les catholiques & les protestans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis; il fait publier son *inhalt*, son *interim*, profession de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était point se déclarer chef de l'église comme le roi d'Angleterre *Henri VIII.* mais c'eût été l'être en effet, si les Allemans avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Le fondement de cette formule de l'*interim* est la doctrine romaine, mais mitigée, & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, si l'esprit de division pouvait jamais être content: mais ni les catholiques, ni les protestans ne furent satisfaits. *Paul III.* qui pouvait éclater contre cette entreprise, garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même; & s'il osait se servir des armes des *Grégoire VII.* & des *Innocent III.* contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le faisaient trembler.

D'autres intérêts, plus pressans parce qu'ils sont particuliers, troublent la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaisance était des plus épineuses & des plus bizarres. *Charles-Quint* comme maître de la Lombardie, vient de réunir Plaisance à ce domaine, & peut y réunir Parme.

Le pape de son côté veut réunir Parme à l'état ecclésiastique, & donner un équivalent à son petit-fils *Oclave Farnèse*. Ce prince a épousé une bâtarde de *Charles-Quint* qui lui ravit Plaisance; ils est petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme; persécuté à la fois par ses deux grands-pères, il prétend le parti d'implorer le secours de la France & de résister au pape son aïeul. Ainsi dans le concile de Trente c'est l'incon-

tinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt saisi de douleur, comme presque tous les souverains au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voient point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétrissent sa mémoire.

Jean del Monte, *Jules III.* est élu, & consent à rétablir le concile à Trente; mais la querelle de Parme traverse toujours le concile. *Octave Farnèse* persiste à ne point rendre Parme à l'église; *Charles-Quint* s'obstine à garder Plaisance malgré les pleurs de sa fille *Marguerite* épouse d'*Octave*; une autre bâtarde se jette à la traverse & attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France *Henri II.* & de la duchesse de Valentinois; elle obtient aisément qu'*Henri* son père se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les *Farnèses* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les protestans en France, s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestans.

Tandis que le roi très-chrétien se déclare contre le concile, quelques princes protestans y envoient leurs ambassadeurs, comme *Maurice* nouveau duc de Saxe, un duc de Wirtemberg, & ensuite l'électeur de Brandebourg; mais ces ministres peu satisfaits s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi un ambassadeur, *Jacques Amiot*, plus connu par sa naïve traduction de *Plutarque*, que par cette ambassade; mais il n'arrive que pour protester contre l'assemblée.

Cependant deux électeurs, Mayence & Trèves, prennent séance au dessous des légats, deux nonces, deux ambassadeurs de *Charles-Quint*; un du roi des Romains, quelques prélats Italiens, Espagnols, Allemands, rendent au concile son activité.

Les cordeliers & les jacobins partagent encor les

opinions des pères sur l'eucharistie comme sur la prédestination. Les cordeliers soutiennent que le corps de DIEU dans le sacrement passe d'un lieu à un autre ; & les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à un autre , mais qu'il est fait , en un instant , du pain transsubstantié.

Les pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain , & son sang sous l'apparence du vin ; que le corps & le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance , tous entiers , reproduits en un instant dans chaque parcelle & dans chaque goutte , auxquelles on doit un culte de latrerie.

Cependant , le prince *Philippe* fils de *Charles-Quint* depuis roi d'Espagne , & le prince héréditaire de Savoie passent par Trente. Il est dit dans quelques livres concernant les beaux-arts , *que les pères donnèrent un bal à ces princes , que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal , & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence.* On cite sur ce fait le cardinal *Palavicini* , & pour faire voir que la danse n'est point une chose profane , on se prévaut du silence de *Fra Paolo* qui ne condamne point ce bal du concile.

Il est vrai que chez les Hébreux & chez les Gentils , la danse fut souvent une cérémonie religieuse. Mais il n'est pas vrai , comme on le dit , que *Palavicini* parle de cette danse des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra Paolo* ; s'il ne condamne point ce bal , c'est qu'en effet les pères ne dansèrent point *Palavicini* dans son livre onzième chap. 15 , dit seulement , qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de *Mantoue* président du concile , dans une salle bâtie exprès à trois cents pas de la ville , il y eut des joutes , des danses ; mais il ne dit point du tout que ce président & le concile aient dansé.

Au milieu de ces divertissemens & des occupations plus sérieuses du concile , *Ferdinand I.* roi de Hongrie ,

frère de *Charles-Quint*, fait assassiner le cardinal *Martinusius* en Hongrie. Le concile à cette nouvelle est plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître ; ce n'est plus le tems des *Thomas Becquet* & des *Henri II.* d'Angleterre. *Jules III.* excommunie les assassins qui étaient Italiens, & au bout de quelques tems déclare le roi *Ferdinand*, frère du puissant *Charles-Quint*, absous des censures. Le meurtre du célèbre *Martinusius* demeure dans le grand nombre des assassinats impunis qui déshonorent la nature humaine.

De plus grandes entreprises dérangent le concile. Le parti protestant défait à Mulberg reprend vigueur ; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice* assiège Augsbourg. L'empereur est surpris dans les défilés du Tirol, obligé de fuir avec son frère *Ferdinand* il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II.* toujours ligué avec les Turcs & les protestans, tandis qu'il fait brûler les hérétiques de son royaume, envoie des troupes en Allemagne & en Italie ; les pères du concile s'enfuient en hâte de la ville de Trente, & le concile est oublié pendant dix années.

Enfin en 1560, *Medequino*, *Pie IV.* qui se disoit de la maison de ces grands négocians, & de ces grands princes les *Médicis*, ressuscite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoie même des nonces aux princes protestans assemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, à *mon cher fils*, mais ces princes ne le reconnaissent point pour père, & refusent ses lettres.

Le concile recommence par une procession de cent douze évêques entre deux files de mousquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bitonto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'église ; il égale son auto-

rité à celle de DIEU : *Car, dit-il l'église a détruit la circoncision & le sabbat que DIEU même avait ordonnés.* Dans les deux années 1562 & 63 que dura la reprise du concile, il s'élève presque toujours des disputes entre les ambassadeurs sur la préséance. Ceux de Bavière veulent l'emporter sur ceux de Venise; mais ils cèdent enfin après de longues contestations.

Les ambassadeurs des cantons Suisses catholiques demandent la préséance sur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés Suisses nommé *Melchior Luci* dit qu'il est prêt de soutenir le concile avec son épée, & de traiter les ennemis de l'église comme ses compatriotes ont traité le curé *Zuingle* & ses adhérens, qu'ils tuèrent & qu'ils brûlèrent pour la bonne cause.

Mais la plus grande dispute fut entre les ambassadeurs de France & d'Espagne. Le comte de *Luna* ambassadeur de *Philippe II.* roi d'Espagne, veut être encensé à la messe & baiser la patène, avant *Ferrier* ambassadeur de France. Ne pouvant obtenir cette distinction, il se réduit à souffrir qu'on emploie en même tems deux patènes & deux encensoirs. *Ferrier* fut inflexible. On se menace de part & d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de tumulte. On apaise enfin ce différend, en supprimant la cérémonie de l'encensoir, & le baiser de la patène.

D'autres difficultés retardaient l'examen des questions théologiques. Les ambassadeurs de l'empereur *Ferdinand* successeur de *Charles-Quint* veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen; ils disent, *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.*

La grande question de l'institution & de la résidence des prélats de droit divin se renouvelle avec chaleur; les évêques Espagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions; c'est à cette

occasion qu'ils se plaignent que le St. Esprit arrive toujours de Rome dans la malle du courrier, bon mot célèbre dont les protestans ont triomphé.

Pie IV. outré de l'obstination des évêques, dit que les ultramontains sont ennemis du St. Siège, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats Espagnols se plaignent hautement que les prélats Italiens abandonnent les droits de l'épiscopat, & qu'ils reçoivent du pape soixante écus d'or par mois : la plupart des prélats Italiens étaient pauvres, & le St. Siège de Rome plus riche que tous les évêques du concile ensemble, pouvait les aider avec bienfaisance; mais ceux qui reçoivent sont toujours de l'avis de celui qui donne.

Pie IV. offre à *Catherine de Médicis* régente de France cent mille écus d'or, & cent mille autres en prêt, avec un corps de Suisses & d'Allemands catholiques, si elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Bastille *Montluc* évêque de Valence, soupçonné de les favoriser, & le chancelier de *l'Hôpital* non moins suspect, mais qui était le plus grand homme de France, si ce titre est dû au génie, à la science, & la probité réunies. Le pape demande encor qu'on abolisse toutes les loix des parlemens de France sur tout ce qui concerne l'église, & dans ces espérances il donne vingt-cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus montre dans quel abyme de misère le gouvernement de France était alors plongé.

Ce fut un plus grand opprobre, quand le cardinal de *Lorraine* arrivant enfin au concile avec quelques évêques Français, commença par se plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi son maître. C'est alors que l'ambassadeur *Ferrier* dans son discours au concile compare *Charles IX.* enfant à l'empereur *Constantin*. Chaque ambassadeur ne manquait pas de faire la même comparaison en faveur de son souverain

souverain ; ce parallèle ne convenait à personne ; d'ailleurs *Constantin* ne reçut jamais du pape vingt-cinq mille écus de subsides , & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules , & un empereur d'Orient & d'Occident.

Les ambassadeurs de *Ferdinand* au concile se plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & sa cour , qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux , ainsi que le concile de Basle l'avait statué , ne songeant pas que ce petit nombre les rendrait plus considérables. *Ferdinand I.* demandait encor que chaque nation priât DIEU dans sa langue , que le calice fût accordé aux laïques , & qu'on laissât les princes Allemans maîtres des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés.

On faisait de telles propositions quand on était mécontent du siège de Rome , & on les oubliait quand on s'était rapproché.

La dispute sur le calice dura long-tems. Plusieurs théologiens affirmèrent que la coupe n'est pas nécessaire à la communion , que la manne du désert , figure de l'eucharistie , avait été mangée sans boire , que *Jonathas* ne but point en mangeant son miel , que JESUS-CHRIST en donnant le pain aux apôtres les traita en laïques , & qu'il les fit prêtres en leur donnant le vin. Cette question fut décidée avant l'arrivée du cardinal de *Lorraine* ; mais ensuite on laissa au pape la liberté d'accorder ou de refuser le vin aux laïques , selon qu'il le trouverait plus convenable.

La question du droit divin se renouvelait toujours & divisait le concile. C'est à cette occasion que le jésuite *Lainès* , successeur d'*Ignace* dans le généralat , & théologien du pape au concile , dit , que les autres églises

ne peuvent réformer la cour Romaine, parce que l'esclave n'est pas au dessus de son seigneur.

Les évêques Italiens étaient de son avis ; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les évêques Français arrivés avec le cardinal de *Lorraine* se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome ; & les prélats Italiens disaient que le concile était tombé *dalla rognà Spagnuola nel mal Francese.*

Il fallut négocier, intriguer, répandre de l'argent. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut sur-tout un certain *Hugonis* docteur de sorbonne qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de *Vintimiglia*, pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine*.

La cour de France épuisée alors par les querelles de religion & de politique ; n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile ; ils retournent tous en France, excepté cet *Hugonis* pensionnaire des légats ; neuf évêques Français avaient déjà quitté le concile, & il n'en restait plus que huit.

Les querelles de religion faisaient alors couler le sang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne du tems de *Charles-Quint* : une paix passagère avait été signée avec le parti protestant au mois de Mars de cette année 1563. Le pape courroucé de cette paix fait condamner à Rome par l'inquisition le cardinal de *Châtillon* évêque de Beauvais, huguenot déclaré ; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile : quelques-uns se contentent de se pourvoir aux parlemens du Royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

Les pères prennent ce tems pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les ecclé-

siaſtiques & leur demander des ſubſides. Tous les ambaffadeurs ſ'opposent a ce décret qui ne paſſe point, la querelle ſ'échauffe. L'ambaffadeur de France *Ferrier* dit dans le tumulte : *quand JESUS-CHRIST approche , il ne faut pas crier ici comme les diables , envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette diſpute.

Après tant d'altercations toujours vives & toujours apaiſées par la prudence des légats, on preſſe la conſeſion du concile. On y décrète dans la vingt-quatrième ſeſſion, que le lien du mariage eſt perpétuel depuis *Adam*, qu'il eſt devenu un ſacrement depuis JESUS-CHRIST, que l'adultère ne peut le diſſoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté au quatrième degré, à moins d'une diſpenſe du pape. Les proteſtans au contraire penſaient qu'on peut épouſer ſa couſine, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre un autre.

Le conſeil déclare dans cette ſeſſion que les évêques dans les cauſes criminelles ne peuvent être jugés que par le pape, & que ſ'il eſt beſoin, c'eſt à lui ſeul de commettre des évêques pour juges. Cette jurisprudence n'eſt pas admife dans la plupart des tribunaux, & ſur-tout en France.

Dans la dernière ſeſſion on prononce anathème contre ceux qui rejettent l'invocation des ſaints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU ſeul, & qui penſent que DIEU n'eſt pas ſemblable aux princes faibles & bornés, qu'on ne peut aborder que par leurs courtiſans.

Anathème contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui penſent que les os des morts n'ont rien de commun avec l'eſprit qui les anima, & que ces os n'ont aucune vertu. Anathème contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Egyptiens, des Grecs & des Romains, ſanctifié par l'églife, regardé par quelques-

uns comme plus convenable à un DIEU juste & clément qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui semble annoncer l'Etre infini comme infiniment implacable.

Dans tous ces anathêmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg; ni ceux de la communion de *Zuingle* & de *Calvin*, ni les anglicans.

Cette même session permet que les moines fassent des vœux à l'âge de seize ans, & les filles à douze; permission regardée comme très-préjudiciable à la police des états, mais sans laquelle les ordres monastiques seraient bientôt anéantis.

On soutient la validité des indulgences, première source des querelles pour lesquelles ce concile fut convoqué, & on défend de les vendre: cependant on les vend encor à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre sous la pièce dans quelques petits cantons catholiques Suisses. Le grand profit se fait dans l'Amérique Espagnole, où l'on est plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons.

On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la prééance aux ministres des rois, & aux seigneurs.

Le concile est souscrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, sept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques absens, & sept généraux d'ordres.

On n'y employa pas la formule. *Il a semblé bon au St. Esprit & à nous*; mais, *en présence du St. Esprit il nous a semblé bon.*

Le cardinal de *Lorraine* renouvella les anciennes acclamations des premiers conciles Grecs; il s'écria, *longues années au pape, à l'empereur & aux rois.* Le pères répétèrent les mêmes paroles. On se plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi son maître, & on vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenser *Philippe II.* qui fut le soutien de la ligue.

Ainsi finit ce concile , qui dura dans ses interruptions depuis sa convocation l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative y expliquèrent les dogmes ; les prélats prononcèrent , les légats du pape les dirigèrent ; ils appaisèrent les murmures , adoucirent les aigreurs , éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome , & furent toujours les maîtres.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIEME.

De la France sous HENRI III. Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassins. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.

AU milieu de ces désastres & de ces disputes , le duc d'*Anjou* , qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Moncontour , est élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On l'appellait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue , regardé alors comme barbare , & qui moins malheureux à la vérité que les Français , moins fanatique , moins agité , était cependant beaucoup plus agreste. L'apanage du duc d'*Anjou* lui valait plus que la couronne de Pologne ; il se montait à douze cent mille livres ; & ce royaume éloigné était si pauvre , que dans le diplôme de l'élection on stipula , comme une clause essentielle , que le roi dépenserait ces douze cent mille livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France : la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissensions que le reste de l'état. C'étaient chaque jour des conspirations , ou réelles ou supposées , des duels , des assassinats , des emprisonnemens sans forme & sans raison , pires que les troubles qui en étaient cause.

On ne voyait pas tomber sur les échaffauts autant de têtes considérables qu'en Angleterre ; mais il y avait plus de meurtres secrets , & on commençait à connaître le poison.

Cependant quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III.* on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuse. Le naturel & les graces de la nation perçait encor à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la cour représentant les seize principales provinces de France , ayant dansé un ballet accompagné de machines , présentèrent au roi de Pologne & aux ambassadeurs des médailles d'or , sur lesquelles on avait gravé les productions qui caractérisaient chaque province.

A peine *Henri III.* est-il transplanté sur le trône de Pologne , que *Charles IX.* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu son nom odieux à toute la terre , dans un âge où les citoyens de sa capitale ne sont pas encor majeurs. La maladie qui l'emporta est très-rare ; son sang coulait par tous les pores : cet accident , dont il y a quelques exemples , est la suite ou d'une crainte excessive , ou d'une passion furieuse , ou d'un tempérament violent & attrabilaire. Il passa dans l'esprit des peuples , & sur-tout des protestans , pour l'effet de la vengeance divine : opinion utile , si elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui sont assez puissans & malheureux pour n'être pas soumis au frein des loix.

Dès que *Henri III.* apprend la mort de son frère , il s'évade de Pologne , comme on s'enfuit de prison. Il aurait pu engager le sénat de Pologne à souffrir qu'il se partageât entre ce royaume & ses pays héréditaires , comme il y en a eu tant d'exemples ; mais il s'empressa de fuir de ce pays alors sauvage ; pour aller chercher dans sa patrie des malheurs , & une mort non moins funeste que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures , mais simples , où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triste , mais exempte des grands crimes. La cour de France était au contraire un mélange de luxe , d'intrigues , de galanteries , de débauches , de complots , de superstitions , d'athéisme. *Catherine de Médicis*, nièce du pape *Clément VII.* avait introduite la vénalité de presque toutes les charges de la cour , telle qu'elle était à celle du pape. La ressource utile pour un tems , & dangereuse pour toujours , de vendre les revenus de l'état à des partisans qui avançaient l'argent , était encor une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire , des enchantemens , & des sortilèges était aussi un des fruits de sa patrie transplanté en France. Car quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès long-tems les beaux-arts , il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gauric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace , mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conservent encor des anneaux constellés , des *talismans* de ces tems-là. On a cette fameuse médaille où *Catherine* est représentée toute nue entre les constellations d'*aries* & *taurus* , le nom d'*Ebullé Asmodée* sur sa tête , ayant un dard dans une main , un cœur dans l'autre , & dans l'exergue le nom d'*Oxiel*.

Jamais la démenche des sortilèges ne fut plus en crédit. Il était commun de faire des figures de cire , qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par-là faire périr ses ennemis ; & le mauvais succès ne détrompait pas. On fit subir la question à *Cosme Ruggieri* Florentin , accusé d'avoir attenté par de tels sortilèges à la vie de *Charles IX.* Un de ces forçiers condamné à être brûlé , dit dans son interrogatoire , qu'il y en avait plus de trente mille en France.

Ces manies étaient jointes à mille pratiques de dévotion,

& ces pratiques se mêlaient à la débauche effrénée. Les protestans au contraire, qui se piquaient de réforme, oppoisaient des mœurs austères à celles de la cour, ils punissaient de mort l'adultère. Les spectacles, les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'église romaine; ils mettaient presque au même rang la messe & les sortilèges. De sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre, & on espérait d'autant moins la réunion, que les huguenots avaient, sur-tout depuis la *St. Barthelemi*, formé le dessein de s'ériger en république.

Le roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV.* & le prince *Henri de Condé*, fils de *Louis* assassiné à Jarnac, étaient les chefs du parti; mais ils avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le tems des massacres. *Charles IX.* leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes, en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt, se résolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre* & *Henri de Condé*, s'étaient faits catholiques; mais vers le tems de la mort de *Charles IX.* *Condé* évadé de prison avait abjuré l'église romaine à Strasbourg, & réfugié dans le Palatinat, il ménageait chez les Allemans des secours pour son parti, à l'exemple de son père.

Henri III. en revenant en France pouvait la rétablir : elle était sanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquisat de Saluces, & par conséquent les portes de l'Italie, étaient encor à elle. Une administration tolérable peut guérir en peu d'années les plaies d'un royaume dont le terrain est fertile, & les habitans industrieux. *Henri de Navarre* était toujours entre les mains de la reine-mère déclarée régente par *Charles IX.* jusqu'au retour du nouveau roi. Les protestans ne demandaient que la sûreté de leurs biens & de leur religion; & leur projet de former une république ne pouvait prévaloir contre l'autorité souveraine, de-

ployée sans faiblesse & sans excès. Il eût été aisé de les contenir. Tel avait toujours été l'avis des plus sages têtes, d'un chancelier de l'Hôpital, d'un Paul de Foix, d'un Christophe de Tou, père du véridique & éloquent historien, d'un Pibrac, d'un Harlai : mais les favoris croyant gagner à la guerre, la firent résoudre.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'apercevoir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti : on lui cria du haut des murs, *Approchez, assassins, venez massacreurs, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral.*

Il n'avait pas alors de quoi payer ses soldats ; ils se débandèrent, & trop heureux de n'être point attaqué dans son chemin, il alla se faire sacrer à Reims, & faire son entrée dans Paris, sous ces tristes auspices, & au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, & qu'il eût pu étouffer. Il ne fut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer son frère le duc d'Alençon alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée ; il voulait être absolu, & ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec ses mignons le rendirent odieux : ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses scandales & qui les augmentaient, l'avilirent : ses profusions dans un tems où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, éternèrent son autorité. Nulle police, nulle justice : on tuait, on assassinait ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère le duc d'Anjou catholique, s'unit contre lui avec le prince Henri de Condé calviniste, & fait venir des Suisses, tandis que Condé rentre en France avec des Allemands.

Dans cette anarchie Henri duc de Guise, fils de Fran-

çois , riche , puissant , devenu le chef de la maison de *Lorraine* en France ; ayant tout le crédit de son père , idolâtré du peuple , redouté à la cour , force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé , afin que la cour eût toujours besoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris : elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans , & le clergé soixante millions ; que les compagnes sont désolées par la soldatesque , la ville par la rapacité des financiers , l'église par la simonie & le scandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de secours.

Cependant le jeune *Henri de Navarre* se sauve enfin de la cour , où il était toujours prisonnier. On pouvait le retenir comme prince du sang ; mais on n'avait nul droit sur la liberté d'un roi ; il l'était en effet de la basse Navarre , & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemands appelés par *Condé* entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou frère du roi est en armes.

Les dévastations qu'on avait vues sous *Charles IX* recommencent. Le roi fait alors , par un traité honteux dont on ne lui fait point de gré , ce qu'il aurait dû faire en souverain habile à son avènement : il donna la paix : mais il accorda beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord : libre exercice de la religion réformée , temples , synodes , chambres-mi parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris , de Toulouse , de Grenoble , d'Aix , de Rouen , de Dijon , de Rennes. Il désavoue publiquement la *St. Barthelemi* , à laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempte d'impositions pour six ans les enfans de ceux qui ont été tués dans les massacres , réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni* ; & pour comble d'humiliation , il se soumet à payer les troupes Allemandes du prince Palatin *Casimir* , qui le forçaient à cette paix. Mais n'ayant pas de quoi

les satisfaire , il les laisse vivre à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoie au prince *Casimir* six cent mille écus par *Bélièvre*. *Casimir* retient l'envoyé du roi en ôtage pour le reste du paiement , & l'emmène prisonnier à Heidelberg , où il fait porter en triomphe au son des fanfares les dépouilles de la France , dans des charriots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes.

Ce fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guise* à former la ligue projetée par son oncle le cardinal de *Lorraine* , & à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux & si mal gouverné. Tout respirait alors les factions , & *Henri de Guise* était fait pour elles. Il avait , dit-on , toutes les grandes qualités de son père , avec une ambition plus effrénée & plus artificieuse. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On disait du père & du fils , qu'auprès d'eux tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son grand cœur ; mais il n'en avait pas donné un grand exemple , quand il foula aux pieds dans la rue Bétisi le corps de l'amiral *Coligni* , jeté à ses yeux par les fenêtres.

La première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés des papiers qui contenaient un projet d'association pour défendre la religion , le roi & la liberté de l'état ; c'est-à-dire , pour opprimer à la fois le roi & l'état par les armes de la religion. La ligue fut ensuite signée solennellement à Péronne , & dans presque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Espagne la protège , & ensuite les papes l'autorisent. Le roi pressé entre les calvinistes qui demandaient trop de liberté , & les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne , croit faire un coup d'état en signant lui-même la ligue , de peur qu'elle ne l'écrase. Il s'en déclare le chef , & par cela même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux ré-

formés, sans avoir d'argent pour renouveler la guerre. Les états-généraux sont assemblés à Blois : mais on lui refuse les subides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les états même le forçaient. Il n'obtient pas seulement la permission de se ruiner en aliénant son domaine. Il assemble pourtant une armée, en se ruinant d'une autre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renouvellent de tous côtés, & la paix se fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée, que pour être en état de ne plus craindre les *Guises* : mais dès que la paix est faite ; il consomme ce peu de ressource en vains plaisirs, en fêtes, en profusions pour ses favoris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressans besoins treize cent mille francs du clergé pour six années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits burfaux, & avec quelle rapacité le marquis d'O, sur-intendant des finances, dévorait cette subsistance passagère.

Il ne régnait pas. La ligue catholique, & les confédérés protestans se faisaient la guerre malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuses ; la famine, se joignaient à tant de fléaux : & c'est dans ces tems de calamités, que pour opposer des favoris au duc de *Guise*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuse* & d'*Epernon*, & leur ayant donné la préséance sur les anciens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de *Joyeuse*, en le mariant à la sœur de la reine sa femme, & en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guise* n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une.

C'est dans ce tems que le duc d'Anjou son frère va dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une désolation

non moins funeste , une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III.* permettait à son frère d'aller ravir les Pays-Bas à *Philippe II.* à la tête des mécontents de Flandre , on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France , où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contr'elle ? celle d'instituer des confréries de pénitens , de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs , de prier DIEU en public tandis qu'il outrageait la nature en secret , de se vêtir d'un sac blanc , de porter une discipline & un rosaire à la ceinture , & de s'appeller frère *Henri*. Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des Seize se formait sous le duc de *Guise* , & Paris n'était plus au roi que de nom.

Henri de Guise devenu maître du parti catholique , avait déjà des troupes avec de l'argent de son parti , & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince , qui était , comme le roi *François I.* , le plus généreux chevalier de son tems , offrit de vider ce grand différend en se battant contre le duc de *Guise* , ou seul à seul , ou dix contre dix , ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrivit à *Henri III* son beau-frère : il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut , bien plus qu'aux huguenots ; il lui fait voir le précipice ouvert ; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Mais dans ce tems-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine contre le roi de Navarre & le prince de *Condé* , cette fameuse bulle , dans laquelle il les appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon* : il les déclare déchus de tout droit , de toute succession. La ligue fait valoir la bulle , & force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir , & à seconder le duc de *Guise* , qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de *François II.*

Henri IV, (car il faut déjà l'appeller ainsi , puisque ce nom est si célèbre & si cher , & qu'il est devenu un nom propre) *Henri IV* eut à combattre à la fois le roi de France , *Marguerite* sa propre femme , & la ligue. *Marguerite* en se déclarant contre son époux , rappelait ces anciens tems de barbarie , où les excommunications rompaient tous les liens de la société , & rendaient un prince exécration à ses proches. Ce prince se fit connaître dès-lors pour un grand homme , en bravant le pape jusques dans Rome , en y faisant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint* , & en appelant à la cour des pairs de cette bulle.

Il n'eut pas grand peine à empêcher son imprudente femme de se saisir de l'Agénois , dont elle voulut s'emparer ; & quand à l'armée royale qu'on envoya contre lui sous les ordres du duc de *Joyeuse* , tout le monde fait comment il la vainquit à Coutras , combattant en soldat à la tête de ses troupes , faisant des prisonniers de sa main , & montrant après la victoire autant d'humanité & de modestie que de valeur pendant la bataille.

Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un souverain qui la foudoie & qui la retient toujours sous le drapeau ; c'était celle d'un chef de parti ; elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons ; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de sa victoire , en allant dans le Béarn voir la comtesse de *Grammont* dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aisé de faire agir son armée en son absence , s'il avait pu la conserver. *Henri de Condé* son cousin , prince aussi austère dans ses mœurs que le Navarrois avait de galanterie dans les siennes , quitta l'armée comme lui , alla comme lui dans ses terres , après avoir resté quelque tems dans le Poitou , ainsi que tous

les officiers, qui jurèrent de se retrouver le 20 de Novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainsi qu'on faisait la guerre alors.

Mais le séjour du prince de *Condé* dans St. Jean d'Angeli fut une des plus fatales aventures de ces tems horribles. A peine a-t-il soupé à son retour avec *Charlotte de la Trimouille* sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles, qui l'emportent en deux jours. Le simple juge de St. Jean d'Angeli met la princesse en prison, l'interroge, commence un procès criminel contr'elle; il condamne par contumace un jeune page nommé *Permillac de Bel-Castel*, & fait exécuter *Brillaud* maître d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans St. Jean d'Angeli, après que la sentence a été confirmée par des commissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs; elle était enceinte; elle fut depuis déclarée innocente, & les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de réfuter encor ici ce conte répété dans tant de livres, que la princesse accoucha du père du grand *Condé* quatorze mois après la mort de son mari, & que la sorbonne fut consultée pour savoir si cet enfant était légitime. Rien n'est plus faux, & il est assez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* naquit six mois après la mort de son père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III.* à la journée de Coutras, le duc de *Guise* de son côté dissipa dans le même tems une armée d'Allemands qui venaient se joindre au Navarrois, & il fit voir dans cette expédition autant de conduite que *Henri IV.* avait montré de courage. Le malheur de Coutras, & la gloire du duc de *Guise*, furent deux nouvelles disgraces pour le roi de France. *Guise* concerta avec tous les princes de sa maison une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établissement de l'inquisition, avec la confiscation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nou-

velles places de fureté pour elle , & le bannissement de ses favoris qu'on lui nommera. Chaque môt de ce requête était un offense. Le peuple de Paris , & sur-tout les *Seize*, insultaient publiquement les favoris du roi , & marquaient peu de respect pour sa personne.

Rien ne fait mieux voir la malheureuse administration du gouvernement , qu'une petite chose qui fut la source des désastres de cette année. Le roi pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris , fait défense au duc de *Guise* d'y venir. Il lui écrit deux lettres ; il ordonne qu'on dépêche deux courriers. Il ne se trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire : on met les lettres à la poste ; & le duc de *Guise* vient à Paris , ayant pour excuse apparente, qu'il n'a point reçu l'ordre. De là suit la journée des *barricades*. Il serait superflu de répéter ici ce que tant d'historiens ont détaillé sur cette journée. Qui ne sait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet , & qu'il assembla ensuite les seconds états de Blois, où il fit assassiner le duc & le cardinal de *Guise* son frère , après avoir communiqué avec eux , & avoir fait serment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours.

Les loix sont une chose si respectable & si sainte, que si *Henri III.* en avait seulement conservé l'apparence , si quand il eût dans son pouvoir le prince & le cardinal dans le château de Blois , il eut mit dans sa vengeance , comme il le pouvait, quelque formalité de justice ; sa gloire , & peut-être sa vie, eussent été sauvées. Mais l'assassinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécration aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable.

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres , & principalement dans l'*état de la France* qu'on réimprime souvent. On y dit que le duc de *Guise* fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi : & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans son *histoire de la ligue* , que *Lognac* le chef des assassins était premier gentilhomme de la chambre.

chambre. Tout cela est faux. Les registres de la chambre des comptes, qui ont échappé à l'incendie, & que j'ai consultés, font foi que le maréchal de *Rets* & le comte de *Villequier*, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création instituée sous *Henri II.* pour le maréchal de *St. André*. Ces mêmes registres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre, qui étaient alors des premières maisons du royaume. Ils avaient succédé sous *François I.* aux chambellans, & ceux-ci aux chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui assassinèrent le duc de *Guise*, étaient une compagnie nouvelle formée par le duc d'*Epernon*, payée au trésor royal sur les billets du duc ; & aucun de leurs noms ne se trouve parmi ces gentilshommes de la chambre.

Lognac, *Saint Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade*, & leurs compagnons, étaient de pauvres gentilshommes gascons, que d'*Epernon* avait fournis au roi ; des gens de main, des gens de service, comme on les appelait alors. Chaque prince, chaque grand seigneur, en avait auprès de lui dans ces tems de troubles. C'était par des hommes de cette espèce que la maison de *Guise* avait fait assassiner *Saint Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III.* Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démenche de l'ancienne chevalerie, & de ces tems d'une barbarie plus généreuse, dans lesquels on terminait ses différends en champ clos à armes égales.

Tel est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes assassins, qui n'avaient fait nul scrupule de tuer en lâches le duc de *Guise*, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du cardinal son frère. Il fallut chercher quatre soldats du régiment des gardes, qui le massacrèrent dans le même château à coups de hallebardes. Il se passa deux jours entre la mort des deux frères ; c'est une preuve invincible que

le roi aurait eu le tems de se couvrir de quelques apparences d'une forme de justice précipitée.

Non-seulement il n'eut pas l'art de prendre ce masque nécessaire, mais il se manqua encor à lui-même, en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine* sa mère, qu'il avait pris toutes ses mesures; il n'en avait pris que pour se venger, & non pour régner. Il restait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulèvent presque en même tems comme de concert. On ne le regarde plus que comme un assassin & un parjure. Le pape l'excommunie. Cette excommunication, qui eut été méprisée en d'autres tems, devient terrible alors, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique, & paraît réunir DIEU & les hommes. Soixante-dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, & les sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnaissent pour roi. La faction des seize emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux & de son beau frère. Le parlement à la requête du procureur général nommé deux conseillers, *Courtin* & *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois*, ci-devant roi de France & de Pologne.

Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encor d'armée : il envoyait *Sanci* négocier des soldats chez les Suisses, & il avait la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne*, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du pape; & *Mayenne* répondait au nonce : *je ne pardonnerai jamais à ce misérable*. Les lettres qui rendent compte de cette négociation sont encor aujourd'hui à Rome.

Enfin le roi est obligé d'avoir recours à ce *Henri de*

- On prend d'assaut Berg-op-zom
Les Russes marchent enfin au
secours des alliés. 345*
- CH. XXVII. *Voyage de l'amiral Anson au-
tour du globe. 352*
- CH. XXVIII. *Louisbourg. Combats de mer :
prises immenses que font les
Anglais. 362*
- CH. XXIX. *De l'Inde , de Madras de Pon-
dichéri. Expédition de la Bour-
donnaie. Conduite de du Pleix ,
&c. 267*
- CH. XXX. *Paix d'Aix-la-Chapelle. . 376*
- CH. XXXI. *Etat de l'Europe en 1756.
Lisbonne détruite. Conspira-
tions & suplices en Suède.
Guerre funeste pour quelques
territoires vers le Canada. Prise
du Port-Mahon par le maré-
chal de Richelieu. 379*
- CH. XXXII. *Guerre en Allemagne. Un
électeur de Brandebourg résiste
à la maison d'Autriche , à
l'empire allemand , à celui de
Russie , à la France. Evéne-
mens mémorables. 385*
- CH. XXXIII. *Suite des événemens mémora-
bles. L'armée anglaise obligée*

	<i>de capituler. Journée de Ros-</i>	
	<i>bac. Révolutions.</i>	392
CH. XXXIV.	<i>Les Français malheureux dans</i>	
	<i>les quatre parties du monde ,</i>	
	<i>Désastres du gouverneur du</i>	
	<i>Pleix. Supplice du général Lally.</i>	400
CH. XXXV.	<i>Pertes des Français.</i>	414
CH. XXXVI.	<i>Gouvernement intérieur de la</i>	
	<i>France. Querelles & aventures ,</i>	
	<i>depuis 1750. jusqu'à 1762.</i>	423
CH. XXXVII.	<i>Attentat contre la personne du</i>	
	<i>roi.</i>	437
CH. XXXVIII.	<i>Affassinat du roi de Portugal ,</i>	
	<i>jésuites chassés du Portugal , &</i>	
	<i>ensuite de la France.</i>	444
CH. XXXIX.	<i>De la bulle du pape Rezzonico ,</i>	
	<i>Clément XIII. & ses suites.</i>	451
CHAP. XL.	<i>De la Corse.</i>	457
CHAP. XLI.	<i>Des Loix.</i>	470
CHAP. XLII.	<i>Des progrès de l'esprit humain</i>	
	<i>dans le siècle de Louis XV.</i>	482

Fin de la Table des Chapitres.

- les armes.* 240
- CH. XII. *Le roi de France est à l'extré-
mite. Dès qu'il est guéri, il
marche en Allemagne; il va
assiéger Fribourg, tandis que
l'armée autrichienne, qui avait
pénétré en Alsace, va délivrer
la Bohême, & que le prince de
Conti gagne une bataille en
Italie.* 246
- CH. XIII. *Bataille de Conti. Conduite
du roi de France. Le roi de
de Naples surpris près de Rome*
. 249
- CH. XIV. *Prise du maréchal de Belle-
Isle. L'empereur Charles VII.
meurt; mais la guerre n'en est
que plus vive.* 255
- CH. XV. *Siège de Tournai. Bataille de
Fontenoi.* 260
- CH. XVI. *Suite de la journée de Fonte-
noi.* 275
- CH. XVII. *Affaires d'Allemagne. François
de Lorraine, grand-duc de
Toscane, élu empereur. Armées
autrichiennes & saxonnes, bat-
tues par Frédéric III. roi de
Prusse. Prise de Dresde.* . . . 280

- CH. XVIII. *Suite de la conquête des Pays-Bas Autrichiens. Bataille de Liège.* 285
- CH. XIX. *Succès de l'infant Dom Philippe & du Maréchal de Maillebois, suivis des plus grands désastres.* 290
- CH. XX. *Les Autrichiens & les Piémontais entrent en Provence: Les Anglais en Bretagne. Révolution dans Gènes, &c. . . .* 300
- CH. XXI. *Révolution de Gènes. . . .* 302
- CH. XXII. *Combat d'Exiles funeste aux Français.* 309
- CH. XXIII. *Le roi de France maître de la Flandre & victorieux, propose en vain la paix. Prise du Brabant Hollandais. Les conjonctures font un stadhouder. . . .* 311
- CH. XXIV. *Entreprise, victoires, défaite, malheurs déplorables du prince Charles-Edouard Stuart. . . .* 316
- CH. XXV. *Suite des aventures du prince Charles-Edouard. Sa défaite, ses malheurs & ceux de son parti.* 329
- CH. XXVI. *Le roi de France n'ayant pu parvenir à la paix qu'il propose, gagne la bataille de Laufeld.*

R E M A R Q U E S

Pour servir de supplément à l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, & sur les principaux faits de l'histoire depuis CHARLEMAGNE jusqu'à la mort de LOUIS XIII.

I.	<i>COMMENT, & pourquoi on entreprit cet Essai. Recherches sur quelques nations.</i>	297
II.	<i>Grand objet de l'histoire depuis Charlemagne.</i>	302
III.	<i>L'histoire de l'esprit humain manquait.</i>	203
IV.	<i>Des usages méprisables ne supposent pas toujours une nation méprisable.</i>	304
V.	<i>En quel cas les usages influent sur l'esprit des nations.</i>	305
VI.	<i>Du pouvoir de l'opinion. Examen de la persévérance des mœurs chinoises.</i>	307
VII.	<i>Opinion, sujet de la guerre en Europe.</i>	390
VIII.	<i>De la poudre à canon.</i>	311
IX.	<i>De Mahomet.</i>	312
X.	<i>De la grandeur temporelle des califes & des papes.</i>	316
XII.	<i>Des moines.</i>	321
XIII.	<i>Des croisades.</i>	323
XIV.	<i>De Pierre de Castille, dit le Cruel.</i>	326
XV.	<i>De Charles de Navarre, dit le Mauvais.</i>	327
XVI.	<i>De querelles de religion.</i>	328
XVII.	<i>Du protestantisme & de la guerre des Cévennes.</i>	330
XVIII.	<i>Des loix.</i>	334

XIX. Du commerce & des finances.	336
XX. De la population.	341
XXI. De la disette des bons livres, & de la multitude énorme des mauvais.	345
XXII. Question sur l'histoire.	347
Eclaircissemens historiques, à l'occasion d'un libelle calomnieux de l'Essai sur les mœurs. &c.	355
Addition aux observations sur le libelle intitulé les Erreurs de M. de V.... par M. Damilaville.	384
Liste alphabétique des tous les noms des personnes dont il est fait mention dans les six volumes de cet Essai. Rédigée par M. Bigex.	

Fin de le Table du Tome quatrième.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce quatrième Volume.

CHAP. I.	<i>DE</i> Henri IV.	page I
CHAP. II.	<i>De la France sous Louis XIII. jusqu'au ministère du cardinal de Richelieu. états-généraux tenus en France. Administration malheureuse. Le maréchal d'Ancre assassiné ; sa femme condamnée à être brûlée. Ministère du duc de Luines. Guerres civiles. Comment le cardinal de Richelieu entra au conseil.</i>	41
CH. III.	<i>Du ministère du cardinal de Richelieu.</i>	63
CH. IV.	<i>Du gouvernement & des mœurs de l'Espagne, depuis Philippe II. jusqu'à Charles II.</i>	103
CH. V.	<i>Des Allemans sous Rodolphe II. Mathias & Ferdinand II. Des malheurs de Frédéric électeur Palatin. Des conquêtes de Gustave-Adolphe. Paix de Westphalie, &c.</i>	113
CH. VI.	<i>De l'Angleterre, jusqu'à l'année 1641.</i>	130
CH. VII.	<i>Des malheurs & de la mort de Charles I.</i>	141
CH. VIII.	<i>De Cromwell.</i>	158
CH. IX.	<i>De l'Angleterre sous Charles II.</i>	167
	<i>Essai sur les mœurs. Tome IV.</i>	a

CH. X.	<i>De l'Italie , & principalement de Rome , à la fin du treizième siècle. Du concile de Trente. De la réforme du calendrier , &c.</i>	181
CH. XI.	<i>De Sixte-Quint.</i>	189
CH. XII.	<i>Des successeurs de Sixte-Quint.</i>	196
CH. XIII.	<i>Suite de l'Italie au dix-septième siècle.</i>	205
CH. XIV.	<i>De la Hollande au dix-septième siècle.</i>	210
CH. XV.	<i>Du Dannemarck , de la Suède , & de la Pologne , au dix-septième siècle.</i>	217
CH. XVI.	<i>De la Pologne au dix-septième siècle , & des sociniens ou unitaires.</i>	223
CH. XVII.	<i>De la Russie , aux seizième & dix-septième siècles.</i>	227
CH. XVIII.	<i>De l'empire Ottoman au dix-septième siècle. Siège de Candie. Faux messies.</i>	235
CH. XIX.	<i>Progrès des Turcs. Siège de Vienne.</i>	249
CH. XX.	<i>De la Perse de ses mœurs , de sa dernière révolution , & de Thamas Kouli-kan ou Sha-Nadir.</i>	255
CH. XXI.	<i>Du Mogol.</i>	262
CH. XXII.	<i>De la Chine , au dix-septième siècle , & au commencement du dix-huitième.</i>	269
CH. XXIII.	<i>Du Japon au dix-septième siècle , & de l'extinction de la religion chrétienne en ce pays.</i>	278
CH. XXIV.	<i>Résumé de toute cette histoire , jusqu'au tems où commence le beau siècle de Louis XIV.</i>	283



P R É C I S
D U S I È C L E
D E L O U I S X V.

- CHAP. I. **T**ABLEAU de l'Europe après
la mort de Louis XIV. Page 177
- CHAP. II Suite du tableau de l'Europe.
Régence du duc d'Orléans.
Système de Law ou Lafs. . . 185
- CHAP. III. Suite du tableau de l'Europe.
cardinaux Dubois & Fleuri.
Abdication de Victor-Amé-
dée, &c. 192
- CHAP. IV. Stanislas Leskinski deux fois
roi de Pologne & deux fois dé-
possédé. Guerre de 1734. La
Lorraine réunie à la France.
. 198
- CHAP. V. Mort de l'empereur Charles VI.
La succession de la maison
d'Autriche disputée par quatre
puissances. La reine d'Hongrie
reconnue dans tous les états
de son père. La Silésie prise par

	<i>le roi de Prusse.</i>	<i>205</i>
CHAP. VI.	<i>Le roi de France s'unit aux rois de Prusse & de Pologne pour faire élire empereur l'électeur de Bavière, Charles-Albert. Ce prince est déclaré lieutenant-général du roi de France. Son élection, ses succès, & ses pertes rapides. .</i>	<i>210</i>
CH. VII.	<i>Désastres rapides qui suivent les succès de l'empereur Charles-Albert de Bavière.</i>	<i>217</i>
CH. VIII.	<i>Conduite de l'Angleterre. Ce que fit le prince de Conti en Italie.</i>	<i>221</i>
CHAP. IX.	<i>Le prince de Conti force les passages des Alpes. Situation des affaires d'Italie.</i>	<i>230</i>
CHAP. X.	<i>Nouvelles disgraces de l'empereur Charles VII. Bataille de Dettingue.</i>	<i>233</i>
CHAP. XI.	<i>Première campagne de Louis XV. en Flandre, ses succès. Il quitte la Flandre pour aller au secours de l'Alsace menacée, pendant que le prince de Conti continue à s'ouvrir le passage des Alpes. Nouvelles ligues. Le roi de Prusse prend encore</i>	

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce fixième Volume.

CHAP. I.	<i>G</i> OUVERNEMENT inté- rieur , Justice , Commerce , Police , Loix , Discipline mi- litaire , Marine , &c.	page 1
CHAP. II.	<i>Finances & Réglemens.</i>	25
CHAP. III.	<i>Des Sciences.</i>	42
CHAP. IV.	<i>Des beaux - arts.</i>	48
CHAP. V.	<i>Suite des arts.</i>	67
CHAP. VI.	<i>Des beaux-arts en Europe, du tems de Louis XIV.</i>	71
CH. VII.	<i>Affaires ecclésiastiques, Dispu- tes mémorables.</i>	79
CH. VIII.	<i>Du Calvinisme , au tems de Louis XIV.</i>	95
CHAP. IX.	<i>Du Jansénisme.</i>	122
Siècle de LOUIS XIV. Tome VI.		a

CHAP. X. *Du Quiétisme.* 151

CHAP. XI. *Disputes sur les cérémonies chinoises. Comment ces querelles contribuèrent à faire proscrire le christianisme à la Chine.* 166



Navarre son vainqueur & son successeur légitime, qu'il eut dû dès le commencement de la ligue prendre pour son appui, non-seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise, dont l'ame était au-dessus de son siècle, & qui n'aurait jamais abusé de son droit d'héritier présomptif.

Avec le secours du Navarrois, avec les efforts de son parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris, je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III.* Je remarquerai seulement, avec le président de *Thou*, que quand le dominicain *Jacques Clément*, prêtre fanatique, encouragé par son prieur *Bourguoin*, par son couvent, par l'esprit de la ligue, & muni des sacremens, vint demander audience pour l'assassiner, le roi sentit de la joie en le voyant, & qu'il disait que son cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome; je ne dirai point avec quel zèle on mit sur les autels de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Rome; qu'on y prononça l'éloge du moine. Mais il faut observer que dans l'opinion du peuple ce misérable était un saint & un martyr; il avait délivré le peuple de DIEU du tyran persécuteur, à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'est pas que *Henri III.* roi de France eut la moindre ressemblance avec ce petit roi de la Palestine; mais le bas peuple toujours sot & barbare, ayant oui dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays, donnait ce nom à *Henri III.* *Clément* était à ses yeux un homme inspiré; il s'était offert à une mort inévitable: ses supérieurs, & tous ceux qu'il avait consultés, lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette sainte action. Son esprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement persuadé, qu'il s'immolait à DIEU, à l'église,

à la patrie ; enfin selon le sentiment de ses théologiens , il courait à la gloire éternelle , & le roi assassiné était damné. C'est ce que quelques théologiens calvinistes avaient pensé de *Poltrót* ; c'est ce que les catholiques avaient dit de l'assassinat du prince. d'Orange.

Il n'y eut aucun pays catholique (à l'exception de Venise) où le crime de *Jacques Clément* ne fut consacré. Le jésuite *Mariana* , qui passait pour un historien sage , s'exprime ainsi dans son livre de *l'institution des loix*. *Jacques Clément se fit un grand nom ; le meurtre fut expié par le meurtre , & le sang royal coula en sacrifice aux manes du duc de Guise , perfidement assassiné. Ainsi périt Jacques Clément âgé de vingt-quatre ans , la gloire éternelle de la France.* Le fanatisme fut porté en France jusqu'à mettre le portrait de cet assassin sur les autels , avec ces mots gravés au bas ; *St. Jacques Clément priez pour nous.*

Un fait très-long-tems ignoré , c'est la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide ; son procès fut fait par le marquis de *Richelieu* , grand prévôt de France , père du cardinal ; & loin que le procureur général *La-Cuëlle* , témoin de l'assassinat , & qui avait amené frère *Clément* à *Henri III.* fit les fonctions de sa charge dans ce jugement , il ne fit que celle de témoin , il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV.* qui porta lui-même l'arrêt , & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé , de l'avis de son conseil , signé *Rusé.*

Ce qu'on ne savait pas encor , c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy* , ayant assassiné le commandant de Coutance en Normandie , *Henri IV.* jugea aussi ce malheureux , le jour même qu'il jugea *Clément.* Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac , & à être jeté dans la rivière , ce qui fut exécuté à *St. Cloud* deux jours après , c'était une chose très-rare qu'un tel jugement & un tel supplice ; mais les crimes qu'on punissait étaient encor plus étonnans.

Fin du Tome troisième.



